ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME TRENTE-TROISIEME.

33

Bip. L. fr.
o.
304

Ouvrages contenus dans ce Volume.

Mémoires d'un Honnête Homme.

Tout pour l'Amour, ou la Mort d'Antoine & de Cléopatre.

MÉMOIRES
D'UN
HONNÊTE HOMME:

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.



A AMSTERDAM,
& se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

Staatliche
Bibliothek
Bamberg



AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR.

IL ſeroit choquant de préſenter au public un ouvrage de cette nature, ſans y joindre quelque éclairciſſement ſur ſon origine.

Il y a deux ans qu'étant parti de Bruxelles pour l'Italie, avec un ſeigneur anglois que j'ai l'honneur d'accompagner dans ſes voyages, nous traversâmes, à la faveur de nos paſſe-ports, une partie de l'Allemagne, où notre qualité de ſimples voyageurs nous fit trouver

les chemins aſſez libres. Cette facilité diminua dans le Tirol. A chaque ville fermée de murs, il fallut eſſuyer l'incommode néceſſité de nous laiſſer conduire au commandant, & d'expliquer les motifs qui nous amenoient dans la province. Cependant le nom d'anglois nous attirant des politeſſes, nous en recueillîmes plus d'une fois l'avantage d'être arrêtés dans une maiſon commode, où nous paſſions plus agréablement la nuit que dans les mauvaiſes hôtelleries d'Allemagne. Le commandant d'Inſpruck fut le troiſième à qui nous eûmes l'obligation de cette galanterie. Il étoit fils du baron de Traſtef, qui a demeuré à Londres pendant quelques années, avec la

qualité de miniſtre de Vienne. Ses inſtances furent ſi vives pour nous faire prendre chez lui quelques jours de repos, que la reconnoiſſance nous y fit conſentir. Nous ne parlions point la langue allemande; mais il ſavoit l'italien, que nous parlions facilement. Ainſi, nous ſervant d'une langue qui n'étoit pas la mienne, il ne put diſtinguer que j'étois françois. Entre pluſieurs amuſemens qu'il nous procura dans notre ſéjour, il nous fit voir le château de la ville, qui eſt fort bien entretenu, & capable d'une bonne défenſe. Nous entrâmes dans un jardin formé en terraſſes ſur les boulevards, où nous apperçûmes un homme de très-bonne mine, qui ſe promenoit ſeul

& ſans épée, ſuivi d'un ſoldat, l'épée au côté & le fuſil ſur l'épaule. Le commandant prévint notre curioſité. C'eſt un priſonnier françois, nous dit-il, que je trouvai il y a ſix mois dans un cachot du château, lorſque je vins prendre poſſeſſion de mon poſte. Il y étoit dans un miſérable état. On me dit qu'il avoit été arrêté ſans paſſeport à quelques lieues d'Inſpruck, & qu'ayant marqué de l'incertitude dans ſes réponſes, il avoit été reſſerré comme un eſpion. La cour de Vienne, qu'on en avoit informée, n'avoit pas eu le loiſir, apparemment, de s'occuper d'une affaire ſi légère. Elle n'avoit point envoyé d'ordre à mon prédéceſſeur. Je n'entends point le françois,

continua le commandant; mais le récit de quelques perſonnes qui ſavent cette langue, & la ſeule phyſionomie du priſonnier, m'ont perſuadé qu'il eſt homme de diſtinction. Je lui ai accordé l'eſpèce de liberté que vous voyez, en attendant les ordres de la cour; & je ne lui refuſe pas même du papier & des livres. Il m'a fait demander pluſieurs fois la permiſſion d'écrire à M. le M. de B... qui eſt à Francfort. Je n'ai pas cru la lui devoir accorder.

Ce diſcours fit une impreſſion preſqu'égale ſur le jeune ſeigneur anglois & ſur moi. J'étois convenu avec lui qu'il ne me feroit pas reconnoître pour françois. Il ſe hâta dans cette penſée, de dire au com-

mandant que nous ſavions à demi la langue de cette nation, & que nous entretiendrions un moment le priſonnier, s'il y conſentoit. Il nous le permit de bonne grâce. J'abordai le premier cet illuſtre malheureux. Sa ſurpriſe parut extrême de s'entendre ſaluer dans ſa langue. Je lui expliquai en peu de mots les meſures que j'avois à garder, & je lui offris ardemment mes ſervices. Il ne ménagea point ſa confiance, lorſqu'il eut appris que j'étois françois ; & ſentant tout le prix de l'occaſion, il me découvrit ſon nom, & les triſtes raiſons qui lui avoient attiré ſa diſgrâce, après lui avoir fait quitter ſa patrie. Il m'ouvrit en même tems diverſes voies pour le ſecourir ; ſi je

n'aimois mieux, ajouta-t-il, laiſſer périr, par compaſſion, un malheureux à qui la vie étoit odieuſe.

Son nom ne m'étoit point inconnu. Je le conſolai par de meilleures eſpérances; & voyant avec plaiſir que le ſeigneur anglois paroiſſoit touché de ſa ſituation, j'exhortai ce jeune homme à le recommander au baron de Traſtef. Nous demandâmes en grâce à voir ſa priſon. C'étoit une chambre honnête, d'où il n'avoit que la vue d'une affreuſe chaîne de montagnes. Mais après m'avoir peint les horreurs du cachot dont il étoit ſorti, il m'aſſura qu'il ſe trouvoit fort bien de la douceur & de la généroſité du nouveau commandant. Il avoit quelques livres latins & françois. A la

vue de plusieurs papiers, qui paroissoient écrits de sa main, j'eus la curiosité de lui demander quel étoit le sujet de ses occupations. Il me confessa qu'étant rempli des évènemens qui avoient ruiné sa fortune & son repos, il avoit trouvé depuis plusieurs mois de la douceur à les écrire. Je vis deux manuscrits, dont l'un n'étoit qu'une copie fort nette du premier. Le vif intérêt que je prenois à son sort, me rendit peut-être indiscret. Je le pressai, s'il n'avoit point des raisons trop fortes pour se rendre à mes instances, de m'accorder une des deux copies de son ouvrage, en lui engageant ma foi & mon honneur de ne la faire servir qu'à sa propre utilité. Quoique je ne

fuſſe pas d'un nom qu'il pût connoître, je lui repréſentai que le poſte que j'occupois auprès d'un jeune homme de la plus haute naiſſance, devoit lui faire prendre une idée avantageuſe de mon caractère. Enfin, je lui parlai de mes amis, qui étoient capables de lui rendre ſervice, & d'une ſorte de conſidération que diverſes circonſtances m'avoient fait obtenir entre les honnêtes gens. Il me témoigna moins d'éloignement que je ne l'appréhendois pour ma propoſition. Mon air & mes diſcours, me dit-il, lui annonçoient un honnête homme. Il vouloit ſe fier au ſentiment qui le prévenoit en ma faveur. D'ailleurs, comment pouvois-je entreprendre de le ſervir ſi je n'en trouvois les

moyens dans l'hiſtoire de ſa vie? Il ne mit que trois conditions à la grâce qu'il m'accordoit : ce fut de ne jamais permettre que ſon manuſcrit fût imprimé ſans la participation d'une dame qui y joue le premier rôle ; de retrancher de bonne foi ce qu'elle ne voudroit pas publier, & de ſupprimer les noms de quelques perſonnes connues. Je me ſoumis à des loix ſi juſtes, avec un ſerment redoutable. Il ne reſtoit qu'à tromper les yeux du commandant, pour éviter des explications inutiles. Je ſaiſis le moment qu'il ſortoit de la chambre, & je mis adroitement le manuſcrit dans ma poche.

Ce que la reconnoiſſance & l'eſtime me firent entreprendre auſſi-

tôt n'appartient point à cette eſpèce de Préface. Je continuai mon voyage, & je ſuis encore en Italie. Mais après avoir trouvé, dans l'éloignement, des voies qu'il n'eſt pas tems d'expliquer, & qui ont répondu fort heureuſement à mes eſpérances, j'apprends que la dame dont on avoit fait dépendre la publication de cet ouvrage, eſt morte depuis quelques mois. Je me crois encore plus libre par cette mort que je n'aurois pu l'être en obſervant la condition qu'on m'avoit impoſée. Mon manuſcrit part pour Paris, où je l'abandonne à la preſſe. Il paſſera néanmoins ſous les yeux de M. le chev. de V..., qui a quelqu'intérêt de famille à le revoir ſoigneuſement, & qui eſt

capable de mettre dans le ſtyle, des fineſſes & des grâces, dont l'ouvrage eſt moins pourvu que de mœurs & de ſentimens. L'unique droit que je me réſerve, regarde le titre, auquel je ſouhaite qu'on ne change rien. Il eſt de mon choix, & dans l'obligation où je ſuis de ne pas nommer l'auteur, je n'ai rien trouvé qui réponde mieux à l'impreſſion qui m'eſt reſtée de ſa perſonne & de ſes principes, que la qualité d'*Honnête Homme.*

MÉMOIRES
D'UN
HONNÊTE HOMME.

LIVRE PREMIER.

JE ſors d'un profond cachot, où j'ai paſſé trois ſemaines ſans appercevoir la lumière. J'y étois attaché contre le mur par une groſſe chaîne qu'on m'avoit paſſée autour du corps, & qui me laiſſoit à peine la liberté de m'aſſeoir. Ceux de qui j'ai reçu ce cruel traitement, m'ont ſuppoſé des crimes que j'ignore. Ils ne me les feront jamais mieux connoître, car mon cœur ne ſe reproche rien. J'aurai toute ma vie, pour fidelle eſcorte, l'infortune & l'innocence.

On m'a mis dans une ſituation plus douce,

en me donnant pour prison une chambre du château d'Inspruck. Je ne sais pas mieux ce qui rend mes ennemis sensibles à la pitié, que ce qui les avoit rendus cruels. J'ignore jusqu'à leur langue. Quelques soldats qui me gardent à vûe, me paroissent des allemands fort grossiers. J'ai compris par leurs signes que j'avois la liberté de descendre au jardin. J'en profite tous les jours, mais accompagné d'un soldat armé qui marche à ma suite. Cette promenade ne m'offre rien d'agréable que l'exercice. Le jardin est formé de terrasses intérieures, dont la vue est bornée dans un espace fort étroit. Aussi n'attends-je guère l'ordre de mon garde pour me retirer. Je trouve plus d'amusement dans ma chambre à promener mes yeux au travers des grilles de fer qui composent mes fenêtres, sur les monts stériles dont la ville d'Inspruck est environnée. J'y vois du matin au soir quelques pâtres qui veillent sur leurs troupeaux. Ils sont contens de leur sort, car ils me paroissent assis continuellement dans une immobilité qui ne marque pas d'inquiétude. S'ils se lèvent quelquefois, c'est pour cueillir des fleurs, ou jouer de leurs instrumens rustiques : pourquoi les croirois-je malheureux?

C'est moi qui étois menacé de l'être jusqu'au plus affreux désespoir, avec les tristes souvenirs qui venoient m'assiéger dans cette languissante

ſituation, ſi le ciel ne m'avoit inſpiré de demander des livres par mes ſignes. J'étendis les deux mains devant mes yeux, en remuant mes lèvres; je fus entendu. Dès le jour ſuivant on m'apporta pluſieurs livres latins & françois, avec une proviſion d'encre & de papier. Je les reçus comme un précieux tréſor. Pendant pluſieurs jours ma priſon me parut plus ſupportable. J'y ſuis abandonné des hommes, diſois-je, & je perds même l'eſpérance de la voir jamais finir, ſur-tout depuis qu'on m'a refuſé la permiſſion d'écrire à ceux qui pourroient s'intéreſſer à ma liberté; mais cette penſée ne doit ſervir qu'à modérer mon cœur & ma raiſon. Si je ſuis condamné à paſſer le reſte de ma vie au château d'Inſpruck, que me ſert de nourrir les images du paſſé, ou de former de nouvelles vues pour l'avenir? Tous mes liens ſont rompus. Je dois me regarder déjà comme ſéparé du monde où je n'ai plus rien à prétendre. Enfin je ſuis mort, lorſque toutes les voies me ſont fermées pour retourner au commerce des vivans.

Voilà dans quel eſprit je commençai à faire uſage de mes livres. Mais ſoit qu'ils ne fuſſent pas aſſez bons pour me nourrir ſolidement l'eſprit, ſoit que mes ſentimens l'emportâſſent ſur mes réflexions, je reconnus bientôt que je ne tirerois pas de la lecture tout le fruit que j'avois

eſpéré. C'eſt en méditant ſur tout ce qui pouvoit être utile à me ſoutenir contre le déſeſpoir d'une éternelle ſolitude, que je ſuis parvenu à juger tout différemment de ces images du paſſé dont je ſouhaitois de me délivrer. J'ai penſé au contraire que ſi quelque choſe étoit capable de remplir le vide de tant de momens, & de ſoulager tout à la fois mon cœur & mon imagination, c'étoit de rappeler plus vivement que jamais toutes les circonſtances de ma vie. Il dépendoit même de moi de les écrire. C'étoit une autre manière de m'y attacher. La lecture pouvoit entrer auſſi dans ce plan pour y jeter de la variété. En un mot j'ai compris que dans une priſon ſans fin, le plus grand de tous les biens eſt d'être remué par quelque intérêt vif, ne fût-il propre qu'à cauſer des ſentimens de douleur; parce que dans une priſon, le pire de tous les maux pour l'eſprit & pour le cœur, eſt de ne rien ſentir.

Je prends la plume dans cette favorable idée. Il en coûtera peu à ma mémoire pour ſe rappeler des événemens qui n'ont jamais ceſſé d'être liés par leur cauſe. Un goût, peut-être outré, de la vérité & de la juſtice, joint malheureuſement aux foibleſſes d'un cœur trop tendre, a cauſé toutes les infortunes de ma vie. Je ſuis parvenu à pouvoir peindre ainſi mon caractère d'un ſeul trait. Mais de quelles épreuves, & de combien

d'années n'ai-je pas eu beſoin pour me le développer à moi-même?

On me l'avoit prédit dès mon enfance. Un homme ſenſé, qui ſe trouvoit chargé de mon éducation, obſervant avec quelle vivacité je me livrois au plaiſir, & combien il étoit facile néanmoins de me rappeler à la ſageſſe, ne ſe laſſoit pas *de répéter* qu'entre deux penchans ſi déclarés, *qui ne* pouvoient être long-tems de la même force, celui qui emporteroit la balance iroit néceſſairement à l'excès; ou que s'ils conſervoient quelque égalité, j'étois né pour être le plus malheureux de tous les hommes. C'eſt la ſeconde de ces deux prédictions qui s'eſt vérifiée.

J'entrai dans le monde avec tous les avantages de la fortune & de la naiſſance. La mort d'un oncle qui me laiſſa tout ſon bien, me rendit comme indépendant de ma famille à l'âge de vingt ans. Mon père s'étoit retiré dans ſa province, après avoir ſervi long-tems avec diſtinction. La dépenſe qu'il faiſoit pour ſa table, ne lui laiſſant rien à retrancher de ſes revenus, il fut charmé de me voir en état de vivre honorablement ſans ſon ſecours. Il n'entra dans mes projets de fortune & d'avancement, que pour en ſouhaiter le ſuccès, & je remarquai même quelque empreſſement dans le conſeil qu'il me donna d'aller vivre à Paris. Il étoit veuf, & ſollicité de ſe remarier; mon inté-

rêt l'avoit arrêté juſqu'à la mort de mon oncle. Mais ſe croyant libre depuis qu'il me voyoit riche, il n'attendoit que mon départ pour épouſer avec moins d'embarras une jeune perſonne dont il avoit trois ou quatre fois l'âge. J'étois ſi éloigné néanmoins de prévoir ce mariage, que peu de tems avant mon départ, je lui avois marqué de l'inclination pour la perſonne dont il penſoit à faire ma belle-mère. Il avoit même approuvé mes ſentimens; mais c'étoit un ſimple goût de jeuneſſe que l'idée de mon voyage avoit fort affoibli, & qui ſe diſſipa ſans violence, lorſque j'approchai de Paris. J'appris la réſolution de mon père avec moins de peine que d'étonnement.

Paris n'étoit point un ſéjour nouveau pour moi. J'y avois paſſé pluſieurs années, mais dans un collége ou à l'académie, ſous les yeux d'un ſage gouverneur qui m'avoit contenu dans les bornes de mon âge. J'étois retourné à dix-ſept ans chez mon père, où le commerce des plus honnêtes gens de la province m'avoit aſſez formé l'eſprit & les manières, pour me rendre capable de paroître d'un air libre dans les meilleures compagnies. Mon père étoit homme d'honneur & de mérite. Quarante ans de ſervice, & pluſieurs actions d'éclat qui l'avoient conduit au degré de maréchal de camp, lui attiroient dans la province une conſidération dont je m'étois reſſenti. Il tenoit

une ſorte de rang entre une infinité de braves officiers qui s'étoient retirés comme lui après de longs ſervices, & qui le reſpectoient comme leur chef; entre pluſieurs gentilshommes de nos voiſins, qui avoient moins de bien que nous avec la même naiſſance; entre les principaux magiſtrats, les prélats, les eccléſiaſtiques & les autres perſonnes de diſtinction, dont notre maiſon étoit ſans ceſſe remplie. Les manières nobles & aiſées de mon père les y attirant plus encore que ſa dépenſe, c'étoit une petite cour, où l'eſprit & le goût n'étoient pas plus étrangers que la joie & la bonne chère. En partant, j'avois pris des lettres de recommandation de pluſieurs amis d'un nom connu; & le mien d'ailleurs en étoit une, chez tous les officiers généraux qui avoient ſervi avec mon père.

Dans les vues que j'avois formées pour ma fortune, mes premières liaiſons devoient être militaires. Cependant quelques mots que l'intendant de ma province avoit écrits directement à ſa famille, m'attirèrent des viſites & des politeſſes qui m'engagèrent fort loin dans une autre route. Dès le lendemain de mon arrivée, je fus obligé d'accepter un ſouper. La compagnie étoit nombreuſe. J'en reçus tous les honneurs; c'eſt-à-dire, qu'étant traité en étranger qui n'avoit point

encore de connoiſſances à Paris, je vis un deſſein formé de m'attacher à cette ſociété par toutes ſortes d'honnêtetés & de careſſes. Rien ne m'en donna de l'éloignement. Les dames me parurent aimables; la plûpart des hommes étoient des gens de robe ou de finance, qui ne manquoient ni d'eſprit, ni d'uſage du monde. Je trouvai à tous les convives plus de facilité & de chaleur que je n'en avois vu dans la province. L'attention que j'étois obligé de faire ſur moi-même pour entrer dans le ſens de mille choſes que j'ignorois, ne me permit point de faire d'autres réflexions. J'appris les hiſtoires courantes de la ville, les modes & les plaiſirs, le caractère des nouvelles pièces de théâtre & des livres nouveaux. J'entendis des critiques, des éloges, des ſatyres, des jugemens dans toutes ſortes de genres. Le fond de cette multitude de ſujets ne m'étoit pas inconnu, mais la manière de les traiter m'étoit nouvelle. Les détails ouverts ſur certains faits qui ſembloient demander un voile, & les déciſions ſur divers points que je ne trouvois pas bien approfondis, me ſurprenoient ſouvent juſqu'à me cauſer de l'embarras. Cependant j'attribuai ma ſurpriſe à mon ignorance, & je me prêtai de bonne grâce à d'autres circonſtances que je ne comprenois pas mieux. On me propoſa des ſoupers & des parties de

plaiſirs que j'acceptai. Chacun prit ſon jour : je me trouvai engagé dès le même ſoir pour ſept ſoupers conſécutifs.

Il étoit ſi tard, lorſqu'on parla de ſe retirer, que je n'eus rien de plus preſſant que d'aller me livrer au ſommeil. La bienſéance m'obligeoit de voir le lendemain madame l'intendante. Outre les remercîmens que je lui devois pour m'avoir prévenu, j'étois bien aiſe de prendre quelques lumières ſur la demeure & le nom de tant d'honnêtes gens, qui ne cherchoient vraiſemblablement à me lier avec eux que dans la vue de l'obliger. Je me rendis chez elle vers midi. Elle m'épargna la peine de lui demander les éclairciſſemens que je déſirois, par l'empreſſement qu'elle eut d'elle-même à me les donner. N'êtes-vous pas effrayé, me dit-elle agréablement, de vous voir engagé tout d'un coup pour ſept jours? J'ai conçu par la lettre de mon mari, que vous ne ſeriez pas fâché de faire des connoiſſances, & je vous ai raſſemblé une partie des miennes. Je ne vous les donne pas toutes ſur le même pied, continua-t-elle ; car il ſeroit trop heureux de trouver dix ou douze perſonnes, telles qu'on les aime. Ce préſident, par exemple, chez qui nous ſoupons demain, eſt un homme qui n'a pour lui que la figure, ſoixante mille livres de rente lui tiennent lieu du reſte. A la vérité, il les mange

avec ſes amis ; mais ôtez-lui ſa table, il n'a pour reſſource dans la ſociété que cinq ou ſix vieux contes que vous entendites hier, & qu'il tourne aſſez bien, parce qu'il les a mille fois répétés. La marquiſe qui vous a parlé plus d'une fois avec complaiſance, eſt une femme qui jouit auſſi d'une groſſe fortune, & qui pourroit bien avoir formé des prétentions ſur votre cœur. Elle eſt ſéparée d'un mari dont elle étoit folle, & qu'elle hait à préſent juſqu'à lui faire une penſion conſidérable pour la laiſſer libre. Comme il eſt ſans bien, & qu'il ne l'avoit épouſée que par intérêt, il a conſenti à la quitter, ſans prendre la moindre part à ſa conduite. On lui compte trois amans depuis ce veuvage, & je ſuis trompée ſi je ne lus hier dans ſes yeux, qu'elle vous deſtine à leur ſuccéder. Au reſte, elle donne le jour aux devoirs de la ſociété ; ce qui a fort bien ſervi juſqu'à préſent à ſoutenir ſa réputation. Le financier qui étoit près d'elle à table, & chez qui nous ſommes engagés pour le troiſième jour, a beaucoup d'eſprit, de douceur, & de politeſſe ; mais avec des entêtemens faux & ridicules de nobleſſe, qui le font gémir d'être réduit à la profeſſion qu'il exerce, & ſans laquelle néanmoins il ſeroit bien éloigné de la fortune dont il jouit.

Pour la dame qui le ſuivoit, reprit l'intendante avec un air plus myſtérieux, je veux vous la

ſaire connoître à fond; parce que ne recevant perſonne chez elle, vous n'aurez occaſion de la voir que chez moi, où je ne veux pas que vous ſoyez la dupe de ſes airs composés. C'étoit une pauvre orpheline, qui n'avoit que de la naiſſance & de la beauté; j'ajouterois de la vertu, ſi elle avoit ſoutenu l'opinion que j'avois d'elle avant ſon mariage. Je l'ai connue dans ſa miſère; c'étoit au fond toute la ſageſſe & la modeſtie dont vous ne lui voyez plus que l'apparence. Un conſeiller fort riche en devint amoureux, & l'épouſa ſans dot; c'eſt un homme ſimple & facile à tromper; il a ſouffert qu'elle vît le monde; elle étoit ſans ceſſe chez moi, où je ne m'apercevois pas qu'elle fût inſenſible au plaiſir. Cependant elle a retranché tout d'un coup les viſites; c'eſt-à-dire, également, celles qu'elle étoit accoutumée à rendre & à recevoir. Elle ne ſort que pour aller à l'égliſe; moi-même qu'elle traitoit de ſa meilleure amie, je ſuis quelquefois trois ſemaines ſans la voir, & j'eus hier une peine extrême à l'avoir à ſouper. Savez-vous ce que j'ai découvert depuis moins d'un mois? elle meurt d'amour pour un ſecrétaire de M. le conſeiller; & c'eſt à ce Médor qu'elle fait le ſacrifice de ſes amis & de ſa liberté.

Comme je ne pouvois rien oppoſer à des portraits inconnus, madame l'intendante ne ſe laſſa point dans une ſi belle carrière. Elle me fit celui d'un

gros abbé qui nous avoit tous réjouis par sa belle humeur : c'est un homme, me dit-elle, qui est revêtu d'un des meilleurs bénéfices de France, & qui se trouve avec cela l'unique héritier d'un riche patrimoine. Son âge lui ôteroit toute espérance de postérité, quand il n'y auroit pas renoncé par son état ; il n'a que des parens éloignés dont il ne tient pas grand compte ; cependant ses propres domestiques assurent qu'il enterre son argent. Il ne se refuse rien, & ses amis trouvent quelquefois à souper chez lui ; mais il ne dépense pas le quart de son revenu. On prétend même qu'il le grossit par des voies étranges ; vous le dirai-je ? ajouta-t-elle en baissant la voix, on dit qu'il prête sur gages.

Elle continua : madame la comtesse que vous avez vue si brillante, est une femme de très-grande qualité. Elle a de la beauté, de l'esprit, & je connois peu de femmes qui aient le cœur plus propre à l'amitié ; mais elle est possédée d'une folle passion pour le jeu. Elle y ruine sa santé, & je dirois sa fortune, si l'on ne m'avoit assuré qu'un riche financier répare ses pertes.

Avez-vous pris garde, poursuivit l'intendante, à ce maître des requêtes, qui étoit vis à vis de vous ? c'est le plus galant homme du monde, & je ne sais point de bonne qualité qui lui manque ; mais on prétend, me dit-elle à l'oreille, qu'il

n'eſt homme qu'à-demi, & que c'eſt la ſeule raiſon qui l'empêche de penſer au mariage. A l'égard du commandeur, à qui vous avez dû trouver bien de l'eſprit, il faut qu'il ait en effet tout le mérite que vous lui connoiſſez, pour me le faire ſouffrir chez moi; car on aſſure qu'il a des goûts d'amour fort odieux & fort ridicules; mais une honnête femme n'ira pas lui marquer là-deſſus ce qu'elle penſe.

Il ſeroit trop long de ſuivre l'intendante dans tout le reſte de ſes peintures. Douze perſonnes qui avoient fait le nombre de ſes convives, parurent ſucceſſivement ſur la ſcène, & ne furent pas plus épargnées. On verra bientôt les raiſons qui m'en ont fait rappeler ſi fidellement une partie. Quelque idée qu'elle m'eût fait prendre du caractère d'autrui, je ne pouvois être incertain ſur le ſien; ſon pinceau étoit dur, s'il étoit fidelle. Sans être porté à la ſoupçonner d'injuſtice, il me ſembla que l'amitié dont elle faiſoit profeſſion pour tant d'honnêtes gens, l'auroit dû rendre un peu plus réſervée ſur leurs défauts. Je regrettai ſurtout d'avoir été détrompé ſur la jeune femme du conſeiller, à qui j'avois jugé, ſur les plus charmantes apparences, qu'il ne manquoit aucune ſorte de mérite & de vertu.

Comme le préſident étoit le premier qui m'avoit offert à ſouper, je me crus obligé de répondre

d'avance à cette politeſſe, par une viſite. Je comptois peu de le trouver dans le cours de l'après-midi; mais le portrait qu'on m'avoit fait de lui, ne me pouvoit pas donner beaucoup d'empreſſement pour ſon amitié ; & pour remplir le devoir, il ſuffiſoit de me préſenter à ſa porte. Je fus plus heureux que je ne le déſirois. Il étoit chez lui. Je le trouvai dans un cabinet de livres, où il me fit introduire. Je n'ai pas cru, me dit-il, que le lieu où je vous reçois, puiſſe vous déplaire. Le goût des livres doit être de tous les âges; &, pour ceux du moins qui penſent comme moi, il n'y a point de ſi précieux lambris. Je fus ſurpris de lui entendre tenir ce langage. Cependant comme la paſſion des bibliothèques eſt devenue celle de tout le monde, je me figurai qu'il vouloit prendre un air de doctrine & d'application, qui ne pouvoit ſervir qu'à joindre le ridicule à la ſottiſe. Il continua de me dire ſans affectation, que ſon cabinet lui étoit moins cher par le nombre que par le choix des livres; qu'avec ceux de ſon métier, il avoit recueilli les meilleurs écrivains de chaque genre, auxquels il bornoit abſolument ſes lectures; & que ſans prétendre à cette eſpèce d'érudition qui conſiſte à tout lire, il recommençoit avec un nouveau goût le tour de ſa petite bibliothèque, lorſqu'il l'avoit fini. J'y paſſerois ma vie entière, ajouta-t-il, ſi l'on n'étoit rede-

vable de quelque chose à la société. Je n'en sortois pas du vivant de ma femme, qui faisoit les honneurs de ma maison. Je me communique un peu plus depuis sa mort, parce qu'avec un bien considérable, je ne dois pas vivre seulement pour moi. Mais j'ai tant de mépris pour le monde, si peu de goût pour ses frivoles amusemens, pour ses misérables principes, pour tout ce qu'il appelle *joie*, fortune & bonheur, que mon cabinet est toujours l'endroit de Paris où je me trouve le mieux. Cette morale vous étonne, reprit-il en souriant; vous ne la comprenez point, jeune homme, & je veux bien qu'elle ne soit pas faite pour votre âge, puisqu'il a plu au monde de l'établir en proverbe. Cependant avec le bon sens que je vous reconnus hier, dans une assemblée où vous fûtes peut-être surpris d'en trouver si peu, je prévois que tôt ou tard vous goûterez mes principes.

Un discours si grave & si judicieux, dans la bouche d'un homme qu'on m'avoit représenté comme un imbécile, m'inspira autant de respect que d'étonnement. Mon admiration augmenta beaucoup, lorsque m'ayant demandé, si j'avois un peu d'inclination pour les lettres, il entra dans quelque détail sur les sciences auxquelles je m'étois appliqué. Je ne pouvois y être trompé, parce qu'ayant fait d'excellentes études, les tra-

ces m'en étoient encore préſentes. Je fus charmé de lui voir reprendre avec une facilité incroyable, des principes que je ne m'étois rendus familiers qu'à force d'application, les étendre dans toutes leurs conſéquences, les pouſſer au-delà des bornes où je m'étois arrêté, m'ouvrir de nouvelles vues & me conduire avec lui dans une carrière, qui ſembloit s'agrandir à l'infini; réfléchir ſolidement, citer juſte, enfin traiter le ſujet, dont je lui avois fourni l'occaſion, avec plus de force & de méthode, que mes plus habiles maîtres. Je ſouhaite, ajouta-t-il, qu'après m'avoir engagé dans cette petite diſcuſſion, vous ne me reprochiez pas de vous avoir ennuyé; ce n'eſt pas le ton du ſouper d'hier, & de tous ces vains propos, auxquels la bienſéance oblige de ſe prêter.

En le quittant, avec une profonde vénération, je n'eus pas de peine à comprendre, qu'un homme ſi éclairé ne daignât point entrer dans les idées frivoles qui ſont la matière des entretiens de table; ou que par le tour ſupérieur de ſon génie, il n'en fût point auſſi capable qu'une infinité de femmes & d'hommes ſuperficiels. Mais, ce que je ne pouvois concevoir, c'eſt que ces femmes, & quantité d'hommes qui ne penſent pas plus juſte, ou qui ne raiſonnent pas ſur de meilleurs principes, ſe ſoient

ſoient rendus comme les juges du mérite, & les arbitres de la réputation. Je ne revenois pas de ce que j'avois entendu. Le préſident, qui avoit pour lui les véritables qualités de l'eſprit, avec les lumières du ſavoir, prenoit en pitié des amuſemens folâtres, ou ne s'y prêtoit que pour l'entretien de la ſociété; & ceux, qu'à la rigueur il auroit eu droit de mépriſer, non-ſeulement le ravaloient au-deſſous d'eux dans leur propre opinion, mais lui ôtoient dans celle du public le reſpect, l'eſtime & l'approbation qu'il méritoit. Ce ne fut qu'après quantité d'autres expériences, que je démêlai le fond & la cauſe de cette injuſtice. La plupart des gens du monde manquent véritablement d'eſprit, (j'entends de l'eſprit juſte & ſenſé, qui eſt ſeul digne de ce nom,) ſoit que ce préſent de la nature ſoit plus rare que l'on ne penſe, ſoit qu'il s'altère par le défaut de culture & l'habitude des bagatelles. Cependant comme cette eſpèce de gens compoſe le grand nombre, & que la vanité ne leur manque pas pour prétendre au mérite de l'eſprit, ils ſe ſont accordés inſenſiblement à le faire conſiſter dans les petites miſères qui ſont leur partage, c'eſt-à dire dans une ſorte de vivacité qui eſt l'effet de l'abondance & de la moleſſe dans un corps bien nourri & bien repoſé; dans la hardieſſe des déciſions, qui vient d'une cer-

taine présomption qu'inspire ou la naissance, ou le rang, ou les richesses; dans la facilité du langage, qui n'est qu'un avantage mécanique, dépendant de la mémoire, de la disposition des organes & de l'exercice; enfin dans quelques autres qualités de la même nature, que l'exemple d'autrui, l'usage du monde & le désir de plaire peuvent donner. Il est si aisé, pour les gens dont je parle, de parvenir à se ressembler par des endroits si frivoles, qu'étant tous montés à-peu-près sur le même ton, ils se trouvent assez forts pour décrier ce qui ne leur ressemble pas; & sur-tout pour attacher un ridicule au vrai mérite de l'esprit & du savoir, dont l'effet, lorsqu'ils sont capables de le sentir, est de les confondre & de les humilier.

Mes réflexions n'alloient point encore si loin. En quittant le président, je pensai à me faire présenter chez M. le maréchal de V.... dont mon père se flattoit d'être fort aimé, & qu'il avoit prévenu en ma faveur par ses lettres. La paix, qui duroit depuis long-tems, ne me donnoit pas beaucoup d'ardeur pour le service militaire. Cependant il entroit dans mes vues, de me procurer une compagnie de cavalerie. Je voulois faire quelque essai du métier, pour me mettre en état d'obtenir un régiment à la première guerre. Je rendis visite au marquis de ***

ami de mon père, maréchal de camp comme lui; & je le priai de me conduire à l'hôtel de V... Il me demanda quels étoient mes projets d'établissement. Je lui expliquai naturellement mes espérances. Vous avez raison, me dit-il, votre âge & votre naissance vous font une loi d'essayer du service. Mais si vous y passez comme moi trente-cinq ou quarante ans, je souhaite que vous en sortiez plus riche & plus heureux. J'y ai mangé tout mon bien, & dans l'âge où je suis, il ne me reste qu'un titre & des blessures. Je ne regrette point, ajouta-t-il, d'avoir pris la voie de l'honneur: cependant le désordre de mes affaires, me force quelquefois de porter envie à mon cousin le financier, qui n'a pas cru se déshonorer, dans une profession qui l'a conduit à la fortune. Il me nomma le même financier, avec qui j'avois soupé chez l'intendante, & qu'elle m'avoit peint comme un homme de rien. Comment, lui dis-je, M... est de vos parens? On n'a pas cette idée de lui dans le monde. J'ignore, me répondit-il, ce qu'on pense de son origine; mais son ayeul étoit frère du mien, & par conséquent d'aussi bonne maison que moi. Ma surprise ne fut pas moins vive que dans l'aventure du président. Ainsi, me dis-je à moi-même, dans le sein d'une même ville on peut ignorer ce que c'est qu'un honnête homme

avec qui l'on vit familièrement ; & l'on n'a pas honte d'en parler aſſez mal pour l'avilir aux yeux d'autrui, lorſqu'on n'eſt pas bien informé & qu'il eſt ſi facile de l'être mieux ?

Nous nous rendîmes vers le ſoir à l'hôtel de V... On étoit à jouer. M. le maréchal qui étoit occupé de ſon jeu, ne m'en reçut pas avec moins de politeſſes. Mais j'eus le tems de lier connoiſſance avec quantité d'honnêtes gens qui n'étoient que ſpectateurs, & qui s'approchèrent de moi après avoir appris mon nom. La plupart étoient des officiers de diſtinction qui avoient ſervi avec mon père. Le comte de*** alors colonel des dragons du roi, parut s'intéreſſer beaucoup au deſſein que j'avois d'acheter une compagnie. Il me propoſa d'en prendre une dans ſon régiment. Elle étoit à vendre par la retraite d'un ancien capitaine, qui cherchoit à s'en défaire avec avantage. Je ne balançai point à l'accepter. & me remettant du prix au colonel même, je le rendis maître de toutes les conditions. Ce marché fut conclu ſur le champ. M. le maréchal qui l'apprit auſſitôt, eut la bonté de me reprocher ma précipitation, & de ſe plaindre du comte, qui étoit venu croiſer les vues qu'il avoit ſur moi. Les lettres de mon père l'avoient diſpoſé à m'accorder une compagnie dans le régiment de ſon fils, Elle m'auroit coûté beaucoup

moins ; mais la fidélité que je devois à ma parole, ne me permit pas de rompre mon engagement : ainsi je me trouvai revêtu, sans y penser, d'un titre auquel je n'avois pas aspiré sitôt.

M. le maréchal m'ayant prié, avec beaucoup de bonté, de me regarder chez lui comme dans la maison de mon père, je devois naturellement y demeurer à souper. Mais je fus appelé dans l'antichambre par un de mes gens. Il venoit m'avertir que j'étois attendu chez moi par un homme de ma province, qui arrivoit en poste, avec des affaires importantes à me communiquer. Un mouvement d'inquiétude pour la santé de mon père me fit partir aussitôt. Je trouvai ce qu'on m'avoit annoncé ; un homme de mon canton, qui me témoigna beaucoup d'empressement pour m'entretenir, mais que je ne connoissois pas. Après m'avoir présenté une lettre qu'il me pria d'ouvrir, sans m'apprendre de qui elle venoit, il se hâta de me dire que je pouvois me fier entièrement à lui, & l'honorer de mes ordres ; qu'il connoissoit le secret de mon cœur, qu'il étoit dévoué à me servir, & qu'il ne demandoit point d'autre récompense que mon amitié. Un langage si obscur me fit d'abord jeter les yeux sur le seing de la lettre. C'étoit le nom de mademoiselle de S. V... cette jeune personne à qui j'avois rendu quelques soins

dans ma province. Je lus avidement. Elle me marquoit que mon départ précipité ne lui avoit pas causé moins d'étonnement que de douleur ; qu'on ne traitoit point avec cette indifférence une personne à qui l'on avoit donné sujet de croire qu'on l'aimoit ; que rendant justice à mon caractère, elle attribuoit ma fuite à l'ordre de mon père, sur tout depuis qu'il étoit venu lui proposer sa main ; mais que m'ayant rendu le maître de son cœur, elle me protestoit qu'il ne cesseroit jamais d'être à moi ; qu'elle avoit rejeté nettement des offres qui blessoient mes droits & ses sentimens ; qu'elle avoit été tentée de partir sur mes traces, pour se livrer à moi, par le fonds qu'elle faisoit sur mon cœur & ma tendresse, & qu'elle me dépêchoit un homme de confiance, à qui elle me prioit d'expliquer là-dessus mes intentions.

Toutes mes inquiétudes se changèrent en admiration. J'avois vu plusieurs fois mademoiselle de S. V... je lui avois fait les politesses qu'on doit à son sexe. Elle n'étoit pas sans agrémens. L'oisiveté de la campagne & l'ardeur de la jeunesse m'avoient fait trouver du plaisir à la voir, & peut-être n'aurois-je pas senti d'éloignement pour elle, si d'autres vues ne m'eussent empêché de penser au mariage : mais ne lui ayant jamais prononcé le nom d'amour, je cherchois sur

quoi elle avoit pu fonder l'opinion qu'elle marquoit de mes ſentimens. Les ſiens devoient être bien vifs, pour lui avoir ſitôt inſpiré de me ſuivre. Après quelques réflexions, je trouvai du danger à différer un moment ma réponſe. J'avois cru remarquer dans ſon caractère plus de vivacité que de raiſon. Quand j'aurois eu plus de penchant pour elle, je n'aurois pas été capable de la diſputer à mon père; & je l'étois encore moins de prendre plaiſir, comme la plupart des gens de mon âge, à triompher d'un cœur dont je n'attendois rien. Enfin je me déterminai à lui répondre ſur le champ, mais d'un ſtyle moins galant qu'honnête & ſenſé, pour lui faire perdre toutes les fauſſes idées qu'elle avoit de moi.

Je commençai par déclarer à ſon confident quelle étoit ma réſolution. Il en parut conſterné. Vous ne ſavez pas, me dit-il, que l'offre de votre père eſt de lui aſſurer après ſa mort la jouiſſance de tout ſon bien. Je l'ignorois, lui répondis-je, mais je ne ſerai pas fâché qu'elle faſſe le bonheur de ſa vieilleſſe à cette condition. Ma lettre fut écrite dans le ſens que j'avois médité, & je preſſai le courrier de retourner ſur ſes pas dès la même nuit.

Cet incident, dont je ne devois pas attendre d'autres ſuites, ne laiſſa pas de me cauſer aſſez

de chagrin pour me retenir chez moi le jour suivant. Je ne sais quel pressentiment me faisoit craindre de troubler le bonheur de mon père, ou du moins qu'il ne pût m'accuser d'avoir cherché à faire manquer son mariage. Cependant je me rendis à l'heure du souper chez le président. J'y trouvai une partie des convives de l'intendante, avec quelques-autres personnes qui m'étoient inconnues. Le rôle du maître fut brillant par la bonne chère ; mais ne voyant point de changement dans la simplicité de son discours & de ses manières, je ne doutai point que l'intendante & ceux qui pensoient comme elle, ne crussent lui faire grâce en se réduisant quelquefois à l'écouter. Loin de faire valoir ses grandes connoissances, je voyois qu'en homme sensé il entroit dans le torrent des propos les plus frivoles, pour ne gêner personne par la supériorité de ses lumières. Il y méloit quelques vieux contes, comme l'intendante me l'avoit fait remarquer, & je trouvai qu'il les faisoit avec grâce : mais comme ils se ressentoient un peu de la lenteur de son âge, à peine lui laissoit-on le tems de finir. Quelqu'un l'interrompoit, pour apprendre à la compagnie une anecdote scandaleuse, d'où les autres passoient avec aussi peu de liaison à la critique de la comédie du jour, ou de quelque air d'opéra. La marquise aux trois amans,

& la jeune femme du conſeiller ayant refuſé d'être de la partie, on les excuſa d'abord malignement, ſur les douces & juſtes raiſons qui pouvoient les retenir chez elles. Enſuite parlant, ſans voile, des attachemens qu'on leur ſuppoſoit, on épuiſa les railleries & les peintures plaiſantes ſur le compte des deux dames & de leurs amans. Je les connoiſſois trop peu pour me charger de leur défenſe; & quoique mon attention ſe fût réveillée au nom de la charmante conſeillère, je m'intéreſſois moins pour ſon innocence, dont je n'avois pas le moindre ſoupçon, que je n'étois choqué de voir ménager ſi peu une femme aimable, qui ne perdoit rien de ſon mérite pour s'être laiſſée ſurprendre par une paſſion bizarre. Mais on tomba ſur le financier, qui s'étoit diſpenſé auſſi du ſouper. Vous verrez, dit un parleur agréable, qu'il eſt occupé quelque part à recueillir ſes titres de nobleſſe. Dites à les faire, reprit un autre. Cette raillerie me parut ſi choquante, après ce que j'avois entendu la veille, que je crus lui devoir le témoignage que j'étois en état de lui rendre. Je ne connois M. de..., que d'hier, interrompis-je; mais ſi vous aviez quelque doute ſur ſa naiſſance; je ſuis certain qu'il eſt de la maiſon de & proche parent du marquis de ce nom. Malgré la conſidération qu'on n'avoit pas ceſſé d'avoir

pour moi, mon diſcours fut reçu avec de grands éclats de rire. Vous avez oublié ce que je vous appris hier, me dit plus ſérieuſement l'intendante. M. le comte ne fait qu'arriver à Paris, reprit une autre femme; il n'eſt pas ſurprenant qu'il ignore ces choſes-là. Non, non, reprit un bel eſprit de robe, c'eſt nous-mêmes qui n'entrons pas bien dans l'ironie de M. le comte: n'a-t-il pas dit qu'il ne connoît M. de... que d'hier ? Qu'eſt-ce qu'un homme d'hier ? C'eſt un homme qui a beſoin en effet de ſe faire des titres. Peut-être en achètera-t-il de la maiſon de... Je me rends là-deſſus. Le marquis n'eſt pas l'homme du monde le plus à ſon aiſe.

J'avoue que ce miſérable tiſſu de malignités & d'impertinences, me cauſa une vive indignation. Cependant j'affectai civilement d'en rire. L'eſprit eſt ici prodigué, repris-je; mais que ce ne ſoit pas, s'il vous plaît, aux dépens de la vérité & de la juſtice. Je me flatte qu'on m'en croira ſur ma parole. Je vis hier M. le marquis de... qui eſt ancien ami de mon père. Il me dit, je ne ſais à quelle occaſion, que l'ayeul de M. de... & le ſien étoient frères. C'eſt être, ſi je ne me trompe, iſſus de germains. L'air ferme dont j'accompagnai ce diſcours, ôta l'envie de me répliquer directement; ce qui n'empêcha point diverſes réflexions que j'entendis autour

de moi. M. le comte, qui n'eſt à Paris que depuis deux jours, diſoit l'un, aura confondu les noms. Qui ſait, après tout, reprit un autre, ſi M. le marquis de... n'eſt pas payé pour tenir ce langage? On diſoit à ce moment qu'il n'eſt pas riche. Le préſident termina cette ſcène, en diſant qu'il ne connoiſſoit point la naiſſance de M. de... mais qu'il connoiſſoit Paris pour le règne de la légèreté & de la médiſance, & qu'il ne croyoit rien d'impoſſible dans ces deux genres.

Pour moi, qui retombai dans mes réflexions en me retirant, je fus effrayé de ce comble d'injuſtice, ſuivant lequel il n'y a jamais le moindre fond à faire ſur la bonne ou mauvaiſe renommée, ni ſur tous les jugemens dont l'opinion publique ſe compoſe par degrés.

Je ne pouvois déſavouer néanmoins que ceux à qui je trouvois tant de légèreté & d'injuſtice avec ſi peu de ſens & de raiſon, n'euſſent bien des qualités aimables. J'y étois même ſenſible, & rien ne m'avoit paru moins ennuyeux que mes deux ſoupers. Mais il me ſembloit que cette eſpèce d'agrémens qui flattoient le goût que je me ſentois pour le plaiſir, excluoient d'autres qualités, ſans leſquelles je ne concevois pas que le caractère pût être honnête & la ſociété vertueuſe. Tant de vivacité dans les ſaillies de l'i-

magination, aux dépens de l'ordre & de la vérité, ne me faisoient pas supposer de grands principes de droiture. L'indiscrétion à parler de tout comme au hasard, m'inspiroit de la défiance. L'indifférence pour la réputation d'autrui me rendoit la bonté du cœur suspecte. Je ne dis rien de cent maximes échappées même aux femmes dans la chaleur de la joie, qui m'avoient paru choquer la bienséance. En un mot, la finesse des idées ou les grâces du langage, que j'étois capable de goûter, les charmes de la figure, auxquels mon cœur ne se refusoit pas, les recherches du luxe & de la bonne chère, dont je n'étois pas ennemi, ne me dédommageoient point assez de ce qui manquoit à cette société du côté du caractère.

Cependant comme j'aurois blessé mes propres principes en jugeant de toutes les autres par cet essai, je continuai les jours suivans de me rendre où j'étois engagé. Quoique le fond de l'assemblée fût ordinairement le même, il s'y trouvoit chaque fois de nouveaux visages; ce qui me donnoit occasion de multiplier mes connoissances. Dans le nombre de ceux que je voyois ainsi pour la première fois, je crus en démêler plusieurs d'un esprit plus ferme & plus sensé. En arrivant, je trouvois toujours la compagnie partagée entre plusieurs tables de jeu, & je ne refusois pas de

jouer moi-même. Ce n'étoit pas le tems de ſe connoître, ou du moins de s'approfondir. S'il reſtoit quelque intervalle juſqu'au ſouper, la converſation étoit paiſible ; ſoit qu'elle devînt générale, ou qu'elle fût bornée entre ceux qui avoient fini leur partie. Ce fut dans ces occaſions que tombant ſur diverſes perſonnes que je n'avois point encore vues, je fus aſſez ſatisfait de leur entretien pour juger fort avantageuſement de leur caractère. Mais à peine avoit-on ſervi, que je les voyois entrer dans le torrent, & recevoir les impreſſions du grand nombre. Quelques-uns étoient plus lents à s'échauffer. Leur mémoire & leur imagination ſembloient attendre qu'on les mît en mouvement. Il s'en trouvoit d'autres qui par leur facilité à s'exprimer, & par une abondance de nouvelles qu'ils avoient comme en réſerve, jetoient les fondemens de la bonne humeur. Enſuite lorſque cette diſpoſition commençoit à gagner, & que chacun ſe trouvoit animé de ſa propre chaleur, ou de celle qu'on lui communiquoit, tout le monde prenoit le ton des ſoupers précédens, & j'étois étonné de voir une ardeur générale à ſe faire valoir par les mêmes misères.

Pendant le jour, je n'oubliois pas le ſoin de mes affaires. Je terminai avec M. le comte de C... celle de ma compagnie. Rien ne me preſſoit de

m'aller faire recevoir au régiment. Il étoit en garnison à Sedan, & M. le comte de C... me conseilla d'attendre sa revue, qu'il ne devoit faire que dans trois mois. Je dînois souvent à l'hôtel de V... La table de M. le maréchal étoit ordinairement composée d'officiers, & les entretiens étoient presque toujours militaires. Ma raison en étoit satisfaite. Je sentois l'utilité que j'en pouvois tirer pour le métier que j'avois embrassé. D'ailleurs il n'y avoit rien d'austère dans le commerce du maître & des convives. Mais je n'y trouvois pas les plaisirs qui convenoient à mon âge, comme je n'avois point encore trouvé dans mes soupers les entretiens qui convenoient à ma raison.

Le vieux marquis de... que je n'avois pas cessé de voir, & de qui je croyois pouvoir tirer beaucoup d'instructions, me demanda un jour ce que je devenois tous les soirs, & pourquoi nous ne nous rencontrions pas quelquefois à souper. Je lui appris tous les engagemens dans lesquels j'étois entré, sans les avoir cherchés. Il connoissoit plusieurs personnes de la société de l'intendante. Le commandeur de... étoit même de ses amis. Il m'en fit l'éloge, en ajoutant que c'étoit l'homme du monde le plus à plaindre, avec ses richesses & sa bonne mine. Je ne connois, me dit-il, ses infirmités que depuis deux mois. L'é-

tant allé voir le matin, j'entrai ſi familièrement que je le ſurpris entre les mains de ſon valet-de-chambre, qui l'enveloppoit d'une infinité de bandages. Il ne put me déguiſer que depuis l'âge de quinze ans il eſt affligé d'une furieuſe incommodité, qui a fait ſa vocation pour l'ordre de Malthe, en le forçant à la continence. Bon, répondis-je, on aſſure que ſa froideur pour les femmes vient d'une cauſe bien différente. Je vous dis la vérité, reprit le marquis; mais il la cache, & je fais peut-être une indiſcrétion de vous l'apprendre. Je lui racontai là-deſſus l'opinion que l'intendante & d'autres femmes, ſans doute, avoient de lui. Il en rit malignement. Pour moi, qui n'y trouvois qu'un nouveau ſujet d'admirer la fauſſeté des jugemens publics, je rapprochai cette preuve de celles que j'avois déjà dans le même genre. Mais ce n'étoit point ſur la morale que j'attendois des lumières du marquis. Il me reprocha de m'être livré uniquement à la même ſociété, tandis que je pouvois trouver à Paris de quoi varier beaucoup plus mes amuſemens & mes connoiſſances. Vous ne ſavez pas, me dit-il, qu'on s'en fait ici dans tous les goûts. Vous trouverez dans chaque quartier des maiſons ouvertes où l'on a droit d'entrer le ſoir, après y avoir été une fois préſenté. On y joue, on y ſoupe très-bien. La compagnie eſt quelquefois fort bonne.

Ce ſont des gens riches, qui ne ſe croient nulle part mieux que chez eux, & qui regardent comme le plus doux fruit de leur fortune, de ſe faire une petite cour ſur laquelle ils dominent. Telle eſt l'intendante, & la plupart des perſonnes que vous m'avez nommées. On leur apprend les nouvelles. On s'empreſſe à les réjouir par beaucoup d'agrément & de bonne humeur. Ces ſociétés ont leur mérite, & ce ſont aujourd'hui preſque les ſeules de Paris qui repréſentent; mais elles ne conviennent qu'aux gens libres & déſœuvrés. J'appelle de ce nom, continua le marquis, ceux qui, peut-être à force de s'être uſés pour le plaiſir, n'ont aucun goût vif & décidé, & pour qui toute compagnie eſt bonne, où l'on trouve des hommes & des femmes, où l'on joue un jeu modéré, où l'on raconte les hiſtoires de la ville, & où l'on ſoupe. Parmi ces gens-là, il peut ſe trouver de l'eſprit & de la joie; mais c'eſt communément de l'eſprit ſans règle, & de la joie ſans intérêt. Parlez-moi des ſociétés que j'aime, reprit-il, en mettant plus de vivacité dans ſes yeux : ce ſont les ſociétés à caractère; celles qui ſont compoſées de gens qui s'accordent dans leurs goûts, & qui les ont fort vifs; qui trouvent des charmes à vivre enſemble, parce qu'ils ſont paſſionnés pour les mêmes choſes; qui ne ſe piquent pas de faſte, ni même de beaucoup d'ordre dans leurs parties, mais qui ſavent

y réunir tout ce qu'ils déſirent, & qui en jouiſſent avec des tranſports mutuels. Je ne doute point, ajouta-t-il, que dans tous les états de la vie il ne ſe forme ainſi des ſociétés qui ſe rendent heureuſes par la reſſemblance & la communication des goûts & des plaiſirs. Les buveurs s'aſſortiſſent avec les buveurs ; les ſavans avec les ſavans ; les dévots avec ceux qui le ſont auſſi. Pour moi je ſuis pour les petits ſoupers, & je paſſe la plupart de mes nuits avec d'aimables gens qui ſont dans le même goût. Soyez des nôtres, me dit-il. Eſſayez dès aujourd'hui.

Quoique je ne viſſe pas trop bien où le marquis prenoit à ſon âge cette vivacité de déſirs & de goûts qu'il s'attribuoit, il m'avoit fait une peinture ſi juſte de la ſociété de l'intendante, que je pris confiance à l'idée qu'il me donnoit de la ſienne. Sur le champ j'aurois accepté ſon offre, ſi je n'euſſe été lié par un autre engagement. Je n'avois vu qu'une fois la jeune femme du conſeiller ; & ſurpris qu'elle n'eût paru dans aucun des ſoupers où je m'étois trouvé depuis, j'en avois fait des plaintes à l'intendante. Mon empreſſement m'avoit attiré quelques railleries. On m'avoit demandé ſi je penſois à ſupplanter le ſecrétaire. Je ne m'étois pas défendu d'être fort ſenſible à tant de charmes ; mais badinant moi-même ſur l'indigne attachement d'une ſi jolie femme,

j'avois répondu de très bonne foi, que je n'avois aucune prétention ſur un cœur profané. Cependant j'avois trouvé tant de douceur à la voir, que l'intendante m'ayant propoſé ce jour-là de me faire ſouper avec elle, je ne m'étois pas fait preſſer pour y conſentir. Je me flatte de l'avoir, m'avoit dit l'intendante. Elle refuſe tous les ſoupers; mais j'ai eu juſqu'à préſent le bonheur d'être exceptée, & je ſuis fort glorieuſe qu'elle me préfere quelquefois à ſon Médor. Je comptois donc ſur cet arrangement, & le ſoir approchoit. Je ſavois que pour plaire à l'intendante, il falloit aller faire ſa partie de jeu. Je priai le marquis de remettre celle du petit ſouper à quelqu'autre jour. Il m'aſſura que je perdois beaucoup. Il me dit qu'il regrettoit pour moi le plaiſir dont j'allois me priver. C'étoit une rencontre unique. Enfin pour concilier tous les engagemens, il me propoſa de le rejoindre à toute heure où je ſerois libre; ſûr de trouver les acteurs à la petite maiſon juſqu'à cinq heures du matin. Je lui donnai ma parole. Il me laiſſa l'adreſſe, en m'aſſurant que je trouverois tous ſes amis prévenus.

L'intendante, chez qui je me rendis auſſitôt, avoit déjà beaucoup de monde, & ſes parties de jeu étoient liées. Elle me fit ſigne de m'approcher de ſon oreille. Je ſuis diſgraciée, me dit-elle. Nous n'aurons point la dame. Elle m'a fait déclarer

cruellement qu'elle s'eſt fait une loi abſolue de ne plus ſouper dehors. Je ne ſais ce qui m'attire ce refus; ou plutôt je le ſais à merveille, ajouta-t-elle, avec un ſourire malin; mais il faut s'en réjouir pour l'intérêt du Médor. Je lui fis une réponſe badine ſur le plaiſir qu'on nous refuſoit, quoiqu'au fond, le regret que j'eus de le perdre me fit ſentir ſérieuſement que je l'avois déſiré. L'aſſemblée étant fort nombreuſe, je crus que dans une maiſon où l'on ſoupoit tous les jours, j'étois diſpenſé de me contraindre, ſur-tout lorſque la partie manquoit par le fond. Celle du marquis m'avoit laiſſé une curioſité, que je réſolus de ſatisfaire. Mon caroſſe étoit reſté dans la cour. Je deſcendis ſans être apperçu, & je pris le chemin du Roule, ſuivant l'adreſſe que j'avois conſervée.

Je n'avois connu le marquis que de nom, avant de le voir à Paris. Il étoit ami de mon père. Il avoit ſervi avec honneur. Il avoit mangé au ſervice la meilleure partie de ſon bien. Je ne le connoiſſois point encore à d'autres titres, ou, ſi dans le commerce récent que j'avois avec lui, il m'avoit fait pénétrer une partie de ſon caractère, c'étoit du côté de l'eſprit & de la ſcience militaire, dont j'avois cru découvrir qu'il étoit fort bien partagé. Il m'avoit parlé de plaiſir. Je l'aimois, & je m'étois livré à toutes les eſpérances qu'il m'avoit fait concevoir. Il ne me paroiſſoit

pas ſurprenant qu'il eût le même goût. Je n'en avois admiré que la vivacité dans un homme de ſon âge. J'arrivai à la petite maiſon, en cherchant d'avance à quels plaiſirs je devois m'attendre, & je m'imaginois bien que dans une ſociété où l'on ne s'occupoit que d'un ſoin ſi doux, il y en auroit beaucoup de réunis. Du jeu, de la muſique, des femmes aimables, des hommes ſpirituels & polis, une chère délicate, & d'excellens vins. Voilà ſur quoi rouloient toutes mes idées. La porte s'ouvrit, & je vis le marquis accourir au-devant de moi. Il parut charmé de me voir. Vous êtes annoncé, me dit-il, attendu, ſouhaité. Il me nomma les hommes, tous gens d'une naiſſance & d'un mérite connus.

J'entrai dans un appartement, qui, ſans être fort ſpacieux, répondoit par l'élégance & la propreté au nom de tant d'honnêtes gens, & à l'opinion que j'avois dû prendre des dames, ſur la crainte qu'on avoit eue de ne les pas voir arriver. Ce n'étoit point la richeſſe qui éclatoit dans les meubles. Mais il n'y paroiſſoit rien à déſirer pour le goût & la commodité. Tout étoit éclairé avec une profuſion de lumières. Nous pénétrâmes dans un grand cabinet, où tout le monde s'étant levé pour me recevoir, mes yeux tombèrent d'abord ſur le maître de la maiſon, qui vint à ma rencontre avec des expreſſions légères & polies.

Mais en tournant la tête du côté de l'assemblée, j'apperçus trois dames d'une figure charmante, à qui je me hâtai de faire une profonde révérence. Elles étoient vêtues avec la dernière propreté, & je ne remarquai point qu'elles fussent embarrassées de voir un étranger. Les cérémonies de la connoissance étant courtes entre les hommes, on s'assit. J'allois raconter comment je m'étois procuré le plaisir de venir, contre mon opinion. Je fus interrompu. Eh bien Fanchon, dit brusquement le vieux marquis, tu ne viens point embrasser M. le comte? Fanchon se leva, & vint m'embrasser fort modestement. Et toi Lisette, & toi Catin, il faut vous prier de faire de même. Lisette & Catin vinrent m'embrasser aussi.

J'avoue que, dans la première surprise, je reçus cette étrange civilité avec quelques marques d'embarras. Je cherchai, en me remettant, quelle explication je devois donner à mon aventure. Ce qui me vint de plus naturel à l'esprit, ce fut que le chev.... qui étoit le maître de la maison, & deux de ses amis, nous faisoient souper avec leurs maîtresses; je trouvai même le fondement de cette idée dans la manière dont le marquis m'avoit annoncé une fête extraordinaire, & je m'imaginai que la familiarité avec laquelle il les avoit traitées, étoit le ton d'un vieux militaire, que son caractère autorise quelquefois à s'oublier près des

femmes. Je demeurai quelque tems dans mon opinion. Mais le compliment du marquis aux trois dames devint comme l'ouverture de cette ſcène. On s'imagina ſans doute que ſi j'étois un peu novice dans les uſages de la ſociété, ce ſignal ſuffiroit pour m'inſtruire. Chacun commença par ſe mettre à ſon aiſe, c'eſt-à-dire, qu'au lieu de demeurer aſſis comme on l'étoit, l'un ſe jeta tout de ſon long ſur un lit de repos, l'autre s'étendit ſur un canapé, un autre prit Fanchon, & lui fit faire quelques pas de danſe, d'autres ôtèrent le mantelet aux dames, pour les mettre en état de briller avec tous leurs attraits. Je ceſſai bientôt d'être étonné pourquoi on avoit craint ſi fort qu'elles n'arrivaſſent point. J'appris qu'elles étoient nouvellement dans le monde, que c'étoit leur ſeconde partie, & que le bruit de leurs charmes s'étant répandu depuis le ſouper qu'elles avoient fait deux jours auparavant dans la petite maiſon de M. le d. de... il avoit fallu leur promettre à chacune cinq louis pour les avoir ce jour-là.

Le marquis me dit à l'oreille, en me preſſant de quitter mon épée : elles ſont fraîches, on nous a garanti leur ſanté, enfin tout le monde ſe porte ici fort bien. Vous pouvez choiſir, & ſuivre votre goût. Je compris ſon langage. Mais déjà réſolu de me tenir à mes bornes, je cherchai comment je pourrois me faire au ton de cette joyeuſe aſſem-

blée ſans m'engager trop loin. Je voyois déjà les plus empreſſés diſparoître ſucceſſivement avec les belles. Les abſences n'étoient pas longues, & chacun paroiſſoit penſer aux beſoins d'autrui en ſatisfaiſant les ſiens. Le chevalier me voyant peu d'ardeur à prendre mon tour, m'en fit un reproche. Je ne pus ſortir d'embarras qu'en lui faiſant entendre que je me reſſentois des fatigues de la nuit précédente. Liberté, me dit-il, liberté comme au ſiècle d'or. Mais on trouvera ici le moyen de vous faire rappeler vos forces. Comme des excès de retenue m'auroient donné un ridicule, je ne laiſſai pas de badiner, de rire, de danſer, & de me prêter à toutes les folies de la ſociété. Tout ce prélude ſe paſſa ſans indécence. Je compris fort bien qu'une manière de ſe réjouir, ſi vive & ſi libre, pouvoit avoir des charmes pour des voluptueux de tout âge qui n'aiment point à ſe contraindre; & que ſur-tout pour un vieillard, tel que le marquis, il y avoit de la douceur à ſe procurer, pour ſon argent, des plaiſirs qu'il ne pouvoit plus eſpérer par les voies d'une galanterie plus honnête. Mais je ne me faiſois point à cette indifférence groſſière, qui laiſſoit du goût & de l'empreſſement même aux acteurs, pour ce qu'ils voyoient ſortir des mains d'autrui. Cette communauté de faveurs me révoltoit. Le marquis, au comble de la joie, & plus ardent que ceux de

mon âge, me dit en m'embraſſant d'un air pénétré : convenez que voilà le vrai bien de la vie. Pour moi, je n'en connois point d'autre, & je n'ai jamais regretté l'argent dans ces occaſions. Je lui répondis qu'on étoit fort heureux de pouvoir trouver ſon bonheur en l'achetant par quelques écus. Mais je crus voir, dans cet aveu, la cauſe du déſordre de ſa fortune; & je compris qu'une infinité d'officiers qui ſortent du ſervice, n'ont pas toujours raiſon d'attribuer le mauvais état de leurs affaires aux ſeules diſgrâces du métier.

Malgré l'éloignement naturel que je me ſentois pour trois créatures qui faiſoient un ſi indigne uſage de leurs charmes, je ne pus me défendre d'une certaine compaſſion pour leur âge, & pour la pauvreté qui les forçoit peut-être de s'abandonner avec cet oubli de toutes ſortes de loix. La plus âgée n'avoit pas dix-ſept ans. Fanchon ſur-tout m'inſpiroit une pitié ſi vive, que j'en étois ramené aux plus ſérieuſes réflexions ſur l'injuſtice de la nature & de la fortune. Outre la beauté des traits & la fraîcheur de la jeuneſſe, ſa phyſionomie avoit quelque choſe de ſi noble & de ſi modeſte, que dans toute autre occaſion je l'aurois priſe pour une fille de qualité, qui avoit reçu la meilleure éducation. N'eſt-il pas affreux, diſois-je en moi-même, qu'avec une figure tou-

chante & tant d'agrémens naturels, cette malheureuſe fille, qui auroit pu faire le bonheur d'un honnête homme, & trouver le ſien dans un autre état, ſoit deſtinée à paſſer une ſi belle jeuneſſe dans la plus infâme diſſolution? Je la regardois fixément, en m'occupant de cette penſée. Elle s'imagina qu'étant preſque le ſeul qui n'avoit rien eu à démêler avec elle ou avec ſes compagnes, je commençois à reſſentir ſes impreſſions. Elle me confeſſa même bientôt que le marquis & le chevalier l'avoient chargée particulièrement de réveiller mes déſirs. Elle vint à moi les bras ouverts. Ses vues, que je comprenois fort bien, me firent naître un deſſein que j'exécutai. Je la reçus avec de vives careſſes, & je conſentis de paſſer avec elle dans une chambre voiſine. Toute l'aſſemblée battit des mains, pour applaudir à ſa victoire. Je leur laiſſai la liberté de s'arrêter à leurs imaginations.

Etant ſeul avec Fanchon, je fermai avec ſoin la porte ſur nous. Venez, mon cœur, lui dis-je, en la conduiſant ſur un fauteuil. Je la fis aſſeoir, & je m'aſſis près d'elle. Vous êtes charmante, repris-je, d'un ton fort tendre; je ne connois point de fille qui approche de vous. Mais, avant que d'aller plus loin, je veux ſavoir depuis quand vous faites des parties, & ſi vous y avez trouvé juſqu'à préſent beaucoup de ſatisfaction. Elle me

protesta qu'elle n'avoit commencé que depuis deux jours, & qu'elle avoit trouvé beaucoup de plaisir à voir, me dit-elle, des seigneurs tels que nous. Oh! vous ne me persuaderez pas, lui répondis-je, que vous soyez au lendemain de votre coup d'essai; & pour vous mettre tout d'un coup à l'aise, je vous déclare que votre sincérité ne changera rien à ma façon de penser, parce que je n'ai aucun dessein de prendre vos faveurs, & que je ne vous ferai pas moins présent de quelques louis. Mais jè vous demande la vérité, & sur-tout si vous vous plaisez dans votre infame état. Ce terme, qui m'échappa peut-être trop tôt, parut la disposer à me parler sincèrement. Elle m'assura encore que la partie du jour étoit la seconde de sa vie. Mais reprenant les choses de fort loin, elle me fit l'histoire d'un vieux major de cavalerie qui l'avoit débauchée dans une ville de province, & qui l'avoit amenée à Paris. Il y étoit mort depuis peu, sans lui avoir assuré une pension qu'il lui avoit promise; & dans la crainte de ses parens qui la faisoient chercher, elle avoit accepté les offres d'une dame qui lui avoit promis de la faire vivre heureuse & tranquille, en ne sortant que la nuit pour les parties de seigneurs. A l'égard de la satisfaction qu'elle y trouvoit, elle me dit que j'en pouvois juger; & qu'une fille comme elle, qui avoit été élevée dans des vues bien dif-

férentes, étoit fort à plaindre de la néceſſité où elle étoit réduite. Quelques larmes qu'elle laiſſa couler en finiſſant, me perſuadèrent qu'elle gémiſſoit effectivement de ſa ſituation. Je marquai peu de curioſité pour ſa naiſſance, dont je ne me ſerois pas rapporté à ſon témoignage; mais je lui donnai ma parole de la ſervir, ſi elle vouloit abandonner la débauche. Ha! me dit-elle, en levant les yeux avec tendreſſe, c'eſt la ſeule grâce que je demande au ciel. Je ſerois trop heureuſe ſi je trouvois un honnête-homme qui voulût prendre ſoin de moi. Je m'explique, lui répondis-je. Prendre ſoin de vous, c'eſt-à-dire, vous aider à vivre honnêtement, vous mettre en état de vous occuper, & fournir avec des précautions raiſonnables aux non-valeurs de votre travail, voilà ce que je vous offre avec joie; car mon humeur ne me porte point à me lier autrement avec vous. Quoique cette réponſe ne s'accordât point avec ſa première idée, elle en parut fort ſatisfaite. Sa reconnoiſſance alla juſqu'à baiſer mes mains, & à les mouiller de pleurs. Je lui demandai ſon adreſſe, & je lui promis qu'elle auroit inceſſamment de mes nouvelles. Ce qui vous revient ici, lui dis-je, peut vous mettre à couvert de toutes ſortes d'infamie pour un jour ou deux; mais voici quatre louis qui ſont encore plus ſûrs, & dont vous n'aurez l'obligation qu'à vos bons ſentimens. Je les

lui fis accepter. Rentrons, ajoutai-je, ne faisons rien éclater de nos desseins, & feignons sur-tout d'être fort contens l'un de l'autre.

Nous rentrâmes. Tout le monde félicita Fanchon du pouvoir de ses charmes. Elle reçut les complimens de bonne grâce, & je n'en désavouai point la cause. Cependant comme il falloit s'attendre à beaucoup d'autres attaques dans le cours d'une longue nuit, il me vint à l'esprit de l'en délivrer par une supercherie fort innocente. Je dis à l'oreille, au marquis & à quelques autres, que j'avois eu de bonnes raisons pour n'être pas le plus empressé, & que n'étant pas sûr de ma santé, j'avois cru devoir à la compagnie le soin que j'avois eu de prendre le dernier rang, dans la vue de n'exposer personne. Cette fausse confidence fut bientôt répandue entre les hommes. Elle réussit peut-être trop bien au gré de Fanchon, qui fut respectée tout le reste de la nuit comme une vestale.

L'heure de la table ayant succédé, on servit un souper dont chaque plat me parut exquis. Ce fut la seule partie de la fête où je ne trouvai rien que d'agréable & de piquant; la conversation même fut d'abord si fine & si légère entre les hommes, que je fus charmé de lui voir prendre un tour auquel je ne m'étois pas at-

tendu. Elle se soutint quelque tems avec ce sel & cette élégance. Chacun y contribuoit avec le même esprit & le même feu. Ce n'étoient point des choses profondes, qui auroient été sans doute hors de saison. Mais dans le badinage même, je remarquois une justesse & une vérité, qui me faisoient sentir que chaque genre a de véritables perfections qui lui sont propres; & l'air de joie, qui accompagnoit ces richesses d'esprit & d'imagination, achevoit d'en faire un des plus délicieux amusemens du monde. Je compris que les petits soupers, comme le marquis les appeloit, composés de gens aussi spirituels & aussi aimables, qui seroient capables de se contenir dans certaines bornes, auroient mérité tous les éloges qu'il m'en avoit faits. Mais les filles, qui s'étoient occupées jusqu'alors à boire & à manger fort avidement, voulurent aussi se faire entendre. On prit bientôt un autre ton. Le vin commençoit à répandre une chaleur qui ne m'a jamais paru aimable, quand, au lieu d'animer seulement l'esprit, elle prend sa place, & la croit bien remplir sans le secours de la raison & de l'honnêteté. On passa aux expressions sales, & aux histoires scandaleuses. On mit sur la scène toutes les femmes de Paris; d'abord les filles de théâtre & les femmes galantes; ensuite toutes les jolies femmes de toutes sortes

de rangs & de caractères. Les qualités de l'esprit & du corps, les aventures secrètes & publiques, le nom des amans, la sottise des maris, le nombre & la durée des intrigues, tout fut dévoilé avec des embellissemens & des peintures. Au milieu de ce torrent, dans lequel mon arrivée récente à Paris me dispensoit d'entrer, je fis faire attention au chevalier, que nous étions environnés de nos laquais, qui écoutoient avec la dernière attention. Il est vrai, me dit-il; ces choses-là s'oublient. Qu'on apporte le dessert, & qu'il ne reste ici personne. L'ordre fut exécuté, en peu de momens; la table chargée de bouteilles; champagne, vins grecs, toutes sortes de liqueurs apportées; la livrée renvoyée, & les portes fermées soigneusement.

J'avois espéré que dans l'intervalle du service, le repos qui avoit succédé pendant quelques minutes à tant d'agitation, serviroit à faire changer de matière à l'entretien. Je ne m'étois pas trompé. Après avoir fait l'éloge de quelques vins excellens, on s'engagea dans des propos plus sérieux, mais qui par un autre caprice se tournèrent peu-à-peu en raisonnemens sur la religion. Je me garderai bien de rappeler ici mille sophismes d'incrédulité. Entre tant d'honnêtes gens qui étoient à table, je dirai avec regret que la religion trouva peu de défenseurs, & que les plus mo-

dérés furent ceux qui la réduisirent au déisme. J'entrepris d'abord, avec plus de zèle que de prudence, de combattre quelques misérables principes, que je croyois pouvoir détruire, sans me piquer de profondeur dans mes lumières. Mais je m'apperçus bientôt qu'il n'étoit pas question de s'éclairer mutuellement, & que la plupart des convives ayant pris leur parti, ils se plaisoient à faire des objections, sans prendre le même plaisir à les résoudre. Le marquis étonné de m'entendre, me demanda si j'y pensois, de vouloir faire l'apôtre, & d'où je venois avec cette dévotion qu'il ne me connoissoit pas. De la dévotion, lui dis-je! non assurément, & je me reproche d'être fort éloigné de mon devoir: mais je me fais honneur de n'être pas sans religion, & de le déclarer même à ceux qui semblent y renoncer. C'étoit plus qu'il n'en falloit peut-être, dans une occasion de cette nature; mais je me croirois déshonoré à mes propres yeux, si j'étois jamais capable de trahir là-dessus le témoignage de mon cœur. Delà vient que je suis porté à croire qu'il y a beaucoup plus de véritables athées qu'on ne pense: car, s'imaginer que tous ceux qui affectent de l'être, ne le sont qu'en apparence, c'est se mettre, selon moi, dans la nécessité de les trouver trop méprisables.

Quoique le ton de ma réponse n'eût été cho-

quant pour perſonne, le marquis en prit occaſion de rompre un entretien qui l'amuſoit moins que les nouveaux plaiſirs qn'il ſe propoſoit. Il fit remarquer à ſa montre que la nuit commençoit à s'avancer. Dans ſes principes, les plaiſirs perdoient beaucoup à la lumière. Il prit les trois filles, qui étoient appéſanties de vin & de ſommeil, & nous exhortant à le ſuivre, il retourna au grand cabinet où il avoit placé la ſcène du divertiſſement. Là, il prit le matelas du lit de repos, & tous les couſſins du canapé & des chaiſes, qu'il étendit à terre au milieu du cabinet. Enſuite, excitant les filles à ſoutenir glorieuſement leur réputation, il leur déclara qu'il falloit faire des culbutes ſur le théâtre qu'il venoit de préparer. Toutes novices qu'elles ſe prétendoient, elles n'ignoroient pas cet agréable exercice. Cependant Fanchon, à qui le vin n'avoit pas fait oublier les engagemens qu'elle avoit pris avec moi, me jetoit quelques regards qui ſembloient attendre mon conſentement. Mais le marquis bruſqua l'aventure, en la précipitant ſur les matelas avec ſes compagnes. Les ſauts commencèrent d'un air fort brillant ; c'eſt-à-dire, qu'au riſque de ſe rompre mille fois le cou, ces miſérables créatures firent toutes les culbutes & les gentilleſſes du bel uſage. J'en fus témoin, plus d'un quart-d'heure, en m'étonnant qu'elles

qu'elles y puſſent réſiſter ſi long-tems ; mais lorſque les libertés recommencèrent avec moins de ménagement, j'eus peine à vaincre ma laſſitude & mon dégoût. Le haſard me fit remarquer au coin d'une fenêtre, un rayon de lumière qui m'avertit qu'il étoit grand jour. Je paſſai ſous le rideau, & j'ouvris le volet. Cette fenêtre donnoit de plain-pied ſur un fort beau jardin que je n'avois point encore apperçu. L'air étoit ſi doux, la matinée ſi fraîche, & le jardin ſi agréable, que je me crus tranſporté dans un autre monde. Je jetai les yeux ſur ma montre. Il étoit près de cinq heures, & nous étions au mois de Mai, qui m'a toujours paru délicieux à Paris. Je me ſoulageai d'abord par une reſpiration plus libre, car j'avois la poitrine oppreſſée de la chaleur de l'appartement & de la vapeur des bougies. Enſuite je conſidérai avec plus d'attention tous les agrémens du jardin. Dans une aſſez petite étendue, il réuniſſoit mille beautés. Le parterre étoit d'un deſſin charmant, & les plate-bandes émaillées de fleurs, avec une variété infinie. Un treillage, couleur de chair, qui régnoit le long des murs, entrelaſſé de divers feuillages, bornoit la vue à droite & à gauche, & ne changeoit de forme que pour s'enfoncer dans quatre endroits, qui étoient la place d'autant de belles ſtatues. Je ne démêlai

pas tous les ſujets qui étoient de la fable ou de l'hiſtoire ; mais le ciſeau du ſculpteur & le goût du maître, me parurent admirables pour les nudités. Le parterre étoit ſéparé du bois par une pièce verte, bordée de part & d'autre en demi-cercle, d'un maſſif d'arbriſſeaux fleuris, qui ne ſurpaſſoit pas la hauteur de deux pieds, autour duquel l'allée du milieu ſe diviſoit pour ſe joindre à celles des deux côtés. L'ouverture entre les deux maſſifs découvroit juſqu'au pied, un grouppe de ſtatues en différentes attitudes, qui occupoient une niche de gazon pratiquée dans la face du bois ; les unes aſſiſes, d'autres debout ou à demi-levées, ſuivant les différentes affections que le ſculpteur avoit eu deſſein d'exprimer. C'étoient des nymphes, des demi-dieux & des amours. Enfin, les deux allées donnoient entrée dans un petit bois fort touffu, qui avoit beaucoup plus de largeur que le jardin, & qui ſe partageoit en quantité de petites routes, dont chacune aboutiſſoit à quelque terme agréable. La perſpective étoit bornée dans les deux grandes, par deux grottes ornées de rocaille & de peinture, auxquelles il ne manquoit que deux caſcades pour en faire la plus voluptueuſe retraite de l'univers.

Je revenois au parterre, après avoir parcouru le petit bois, lorſque je vis ſortir le marquis

par la porte vitrée. Il vint au devant de moi en bâillant & ſe frottant les yeux. J'eus peine à le reconnoître dans le déſordre où il étoit ; ſa perruque de travers, ſon linge ſale, ſa veſte déboutonnée. A peine pouvoit-il ſe ſoutenir ſur ſes jambes ; mais je fus encore plus frappé à ſon approche, de lui trouver le viſage pâle, les lèvres enflées & les yeux éteints. Les autres ne tardèrent point à ſortir ſucceſſivement, & preſque tous dans le même état. Quel ſpectable pour ceux qui les auroient vus de ſang froid ! Pour moi, qui ne laiſſois pas d'être échauffé par une ſi longue veille & par le vin, il me reſtoit aſſez de raiſon pour comparer les objets que j'avois autour de moi. Je voyois la nature animée dans ſes productions. Le ſoleil venoit lui rendre toute ſa force. L'herbe étoit fraîche. Les fleurs s'ouvroient pour ſe parer des plus riantes couleurs. Les oiſeaux faiſoient entendre un concert délicieux ; & je n'appercevois dans mes compagnons que des marques de langueur & d'abattement. Ils étoient défigurés, chancelans, le regard ſombre, les traits allongés, le corps & l'eſprit épuiſés. Ils alloient ſe mettre au lit dans une chambre obſcure, pour retrouver entre leurs draps la chaleur, la ſanté & la raiſon ; tandis que les plus ſimples ouvrages de la nature, jouiſſoient de toute leur vigueur au

grand jour, & sembloient s'en applaudir. Il ne s'en fallut rien qu'à la fin de cette réflexion, je ne m'écriasse : que je suis ridicule, messieurs, si je vous ressemble !

Les plus forts cherchoient encore, dans leur état même, le sujet de quelque plaisanterie, lorsque je vis sortir à leur tour, les trois dames qui étoient amenées par les plus galans, c'est-à-dire, par les plus ivres. Je n'entreprendrai point cette peinture. Mais si l'on se figure trois bacchantes à la fin de leurs fureurs, c'est le tableau le plus honnête que je sois capable de présenter. Echevelées, déchirées, égratignées ou meurtries dans mille endroits, les yeux troublés, le visage couvert de boutons dans les lieux d'où le blanc & le rouge avoient disparu; dégoûtantes à la vue, & plus encore à l'imagination..... Je me serois refugié sur le champ dans mon carrosse, si je n'avois été arrêté par un discours fort grave, dont ma curiosité fut piquée. Le marquis s'appercevant que les habits des dames avoient beaucoup souffert, représenta sérieusement à la compagnie, qu'il n'étoient pas juste qu'elles en fussent chacune pour une robe & pour une coëffure. Que leur seroit-il resté de leurs cinq louis ? Allons, messieurs, il ne faut pas que le mérite sorte nud d'entre vos mains, Nous sommes huit, nous

dit-il, ajoutons deux louis chacun à la ſomme convenue. Enſuite ſe tournant vers les dames, il les pria très-civilement de ne pas s'offenſer de quelques déchirures, qui n'étoient que le glorieux effet de leurs charmes, & de prendre ſur elles-mêmes le ſoin de s'acheter d'autres robes. Je donnai mes deux louis, en riant malgré moi de ce comique dénouement. Fanchon s'approcha d'un air embarraſſé pour me préſenter la main : Ah ! mademoiſelle, lui dis-je en me retirant, le Danube entier n'en laveroit pas les traces. Il ne me parut pas qu'elle eût compris ma réponſe. Je rentrai dans l'appartement pour gagner mon carroſſe. Le chevalier, qui jugea de mon deſſein, me cria d'aſſez loin : à revoir ici au premier ſouper. Oui, lui dis-je, ſi je ne ſuis pas enterré demain. Allez, allez, reprit le vieux marquis d'une voix fort enrouée, nous vous y reverrons.

Je n'emportois rien de ſi décidé, que la réſolution de ne jamais retomber dans le même piége. Mais trop preſſé du ſommeil pour m'abandonner à mes réflexions, je m'étendis dans mon carroſſe, & j'arrivai chez moi à-demi endormi. Mon valet de chambre me mit au lit comme un enfant. Le tems de mon repos me parut fort court, après l'avoir fait durer juſqu'à ſix heures du ſoir.

A mon réveil, on m'apporta une lettre de mon père, qui étoit arrivée par l'ordinaire du matin. J'avois besoin de cette diversion pour écarter les souvenirs qui alloient m'assiéger. Mon père m'écrivoit les circonstances d'un évènement si étrange, qu'après avoir lu sa lettre, je me demandai s'il étoit bien certain que je fusse éveillé. Je la relus, avec un redoublement d'attention & de surprise. Il me marquoit que depuis mon départ, ses amis l'ayant sollicité de se remarier, il s'y étoit déterminé avec d'autant moins de peine, que me voyant vingt-cinq mille livres de rente bien assurées, il me croyoit assez indépendant de son héritage ; qu'à son âge d'ailleurs, il y avoit peu d'apparence que son mariage pût nuire à mes droits ; enfin, qu'il s'y étoit déterminé, & que c'étoit sur mademoiselle de Saint V. qu'il avoit fait tomber ses vues ; que cette jeune personne ayant peu de bien, il s'étoit flatté qu'elle passeroit sur sa vieillesse en faveur des avantages qu'il lui avoit fait proposer ; que le père & la mère avoient accepté sa proposition ; & que pour lui, ne s'arrêtant point aux formalités de la galanterie, il avoit demandé que la célébration ne fût pas traînée en longueur. Le contrat, poursuivoit-il, voit été arrêté & passé entre le père & lui, le jour pris pour l'annonce, & les amis invités. La veille

même de la cérémonie, mademoiſelle de Saint V... l'avoit pris à l'écart, dans une viſite qu'il lui rendoit chez ſon père. Elle s'étoit jetée à ſes genoux, avec une abondance de larmes, pour lui demander pardon de lui avoir diſſimulé ſa ſituation & ſes véritables ſentimens ; c'étoit la crainte & le reſpect paternel qui l'avoient arrêtée : mais ſi près du crime, elle étoit encouragée par ſes remords. Elle m'aimoit depuis longtems. Je ne l'avois pas moins aimée, quoique, hélas ! je fuſſe parti avec tant de dureté pour elle. Dans ce tems d'amour & de confiance mutuelle, elle avoit eu pour moi des complaiſances qui ne lui permettoient plus d'être la femme de mon père. Là-deſſus, ſans lui laiſſer le tems de revenir de ſon étonnement, elle lui avoit montré une lettre de moi, froide à la vérité, & qui marquoit le changement dont elle m'accuſoit ; mais aſſez claire pour confirmer la vérité de ſes plaintes, puiſqu'en la priant de m'oublier, je lui confeſſois que mes vues de guerre & de fortune m'avoient fait renoncer à l'amour. Mon père ajoutoit, qu'après avoir fait déchirer ſon contrat, il n'avoit rien eu de ſi preſſant, que de me reprocher le péril où je l'avois mis de tomber dans l'inceſte ; que cette aventure dont il n'avoit pu faire un ſecret à ſes amis, lui attiroit des railleries fort importunes ; qu'elle fai-

ſoit tort d'ailleurs à la réputation d'une fille bien née ; que j'étois ſans doute hors de page, & qu'il ne s'attribuoit plus que de foibles droits ſur ma conduite ; mais qu'ayant abuſé de la foibleſſe & du penchant de mademoiſelle de Saint V.... il ne me croyoit pas libre de l'abandonner ; que mes idées de fortune ne devoient marcher qu'après celles de l'honneur ; enfin, qu'il m'exhortoit à me ſouvenir que jamais il ne m'avoit donné d'autres exemples, ni prêché d'autres maximes.

Dans l'agitation où je tombai après cette lecture, je commençai par me rappeler tout ce qui s'étoit paſſé entre mademoiſelle de Saint V.... & moi, dans un petit nombre de viſites que je lui avois rendues. Mon cœur & ma mémoire ſe rendoient le même témoignage. Il étoit certain que de ma connoiſſance, je n'avois jamais livré le moindre combat à ſa vertu ; & ſi l'on ne vouloit me rappeler à des illuſions du ſommeil ou à quelque égarement de l'ivreſſe, dont on auroit ſuppoſé qu'il pouvoit ne me reſter aucun trace, je ne voyois aucun fondement aux complaiſances dont elle s'accuſoit. Mais cette vérité étoit ſi claire pour moi, qu'il ne l'étoit que trop auſſi, que ce n'étoit pas ſur des réalités qu'on cherchoit à ſe fonder. Soit que l'impoſture fût un artifice de l'amour, ou du

ressentiment d'un cœur irrité, ou du dégoût qu'on pouvoit avoir conçu pour mon père, je devois conclure qu'on avoit entrepris de m'attaquer par des fables. Il étoit question de me rappeler les termes de ma lettre, pour juger quelles armes j'avois fournies contre moi. Je crus retrouver dans ma mémoire, non-seulement les termes de mon père, mais d'autres expressions beaucoup plus douces & plus civiles. Elles avoient leur sens, qui convenoit au regret que j'avois eu d'être forcé à des explications désagréables. La politesse paroît quelquefois aussi tendre que l'amour. Ce n'étoit, dans mes idées, que le langage d'un galant homme, qui souffre de la nécessité de faire l'insensible, pour une femme qu'il respecte sans l'aimer. Cependant je comprenois bien que dans celles où j'avois laissé mon père, en lui parlant de mademoiselle de Saint V.... avec estime, il devoit avoir été plus facile à se laisser prévenir par de fausses impressions. Il m'avouoit lui-même qu'il avoit eu l'indiscrétion de les répandre. Le mal étoit fait. Une fille de condition se trouvoit exposée à perdre l'honneur. Mais sur qui tomboit donc le reproche ? Avec la sévérité que j'ai toujours eue pour moi-même, je ne voulus point décider tout d'un coup en ma faveur. Je me hâtai seulement de répondre

à mon père. J'invoquai l'honneur & la vérité, pour conduire ma plume. Il n'entra rien d'amer dans mes plaintes ; mais après avoir protesté que je n'avois jamais eu avec mademoiselle de Saint V... de liaison qui pût m'être reprochée, je le priai de ne pas s'en tenir à des déclarations vagues, & de savoir d'elle-même à quoi elle donnoit le nom de complaisances. J'ajoutai cette prière, parce qu'il me vint à l'esprit que sans aucune prétention sur moi, la seule envie de se délivrer d'un vieillard avoit pu la faire recourir à l'équivoque. Enfin, je suppliois mon père, par un billet séparé, de lui communiquer ce désaveu, & de l'engager même à lire ma lettre, en prenant soin d'observer sa contenance & ses réponses.

Cette malheureuse aventure, qui a jeté tant d'amertume sur une partie de ma vie, continuoit encore de m'occuper, lorsqu'on m'annonça le vieux marquis, & qu'au même moment il entra dans ma chambre. Il venoit me demander, non-seulement comment je me trouvois de notre fête libertine, mais où je souperois le même soir, & si je voulois l'accompagner à l'hôtel d'E... où il m'avoit déjà présenté. Je m'engageai pour le souper. A l'égard de cette partie tant vantée, qu'il qualifioit lui-même de libertinage, je lui déclarai naturellement qu'elle seroit la dernière de

ma vie. Et le raillant un peu de son âge, je lui dis que ces plaisirs étranges convenoient beaucoup moins au mien, qui n'avoit point encore besoin d'être remué par des ressorts si violens. Ce sont les cantharides pour un vieillard, ajoutai-je ; & je craindrois que ce qui est nécessaire pour vous piquer le goût, ne me le fît perdre tout-à-fait. J'évitai de lui marquer plus fortement l'horreur que j'avois conçue pour cette infame orgie, parce que je n'aspirois point à la qualité de réformateur, & que dans le commerce du monde, je savois qu'il faut souvent fermer les yeux sur ce qu'on refuse d'approuver. Cependant je le priai d'un ton fort sérieux de faire goûter mes excuses à l'assemblée, & de les prendre s'il vouloit, de ma santé, que j'avois quelques raisons de ménager. Il ouvrit un livre, tandis que j'achevois de m'habiller. Je me rappelai, dans l'intervalle, non-seulement les dissolutions qui m'avoient révolté, mais cet excès de licence dans les discours, qui ne respectoit ni la réputation d'autrui, ni les droits de la religion. Quelle vertu, quelle bonne qualité militaire ou civile, pouvoit se trouver liée dans le même caractère, avec un oubli si total des premiers principes de la société humaine ? Je n'aurois pas voulu confier ma bourse à celui qui ne connoissoit aucun frein moral, ni dormir dans le même lit ; parce que la probité qui n'a pas ses

fondemens dans le cœur, ne porte que ſur la crainte de l'infamie, dont l'adreſſe peut ſe mettre à couvert, ou ſur une heureuſe diſpoſition du tempérament, que la moindre maladie peut altérer. Dira-t-on qu'à la rigueur on peut être honnête homme ſans religion, & ſans égard pour le prochain? Mais quel eſt donc l'objet de la probité, ſi ce n'eſt dieu & les hommes?

Le marquis, qui s'étoit occupé à lire devant mes gens, n'en avoit pas moins réfléchi ſur le dégoût que je témoignois pour ſes petits ſoupers. Lorſque nous fûmes ſeuls, il me dit que je me prévenois mal-à-propos contre un amuſement des plus agréables; qu'à la vérité celui du jour précédent avoit été un peu vif; mais que c'étoit une fête extraordinaire, dont lui-même ne ſe feroit point accommodé tous les jours, & qu'en me l'annonçant, je devois me ſouvenir, qu'il m'en avoit parlé dans ces termes; que les parties n'étoient pas toujours ſi libres & ſi tumultueuſes; qu'au lieu de filles, on y avoit ordinairement des demoiſelles d'opéra, & des maîtreſſes entretenues, qui formoient une compagnie fort aimable; ou même quelquefois d'honnêtes femmes, des amies du chevalier & des ſiennes, qui ne croyoient rien riſquer à venir ſe réjouir avec eux; que j'étois le maître de choiſir, parce qu'il feroit goûter au chevalier ces arrangemens pour la première par-

tie ; qu'il falloit en eſſayer avant que de me livrer à mes idées chagrines ; enfin , qu'étant ami de mon père & de moi, il ne vouloit pas que je rompiſſe bruſquement avec des gens de qualité auxquels il m'avoit annoncé du meilleur ton, & qui lui avoient marqué beaucoup d'envie de me revoir. Je trouvai ce diſcours ſi raiſonnable que je ne balançai point à m'y rendre. Donnez-moi donc d'honnêtes femmes, lui dis je ; car, outre mon inclination qui me porte à les préférer, je ſuis curieux du contraſte. J'ajoutai qu'ayant trouvé beaucoup d'eſprit & d'agrément à tous les hommes de ſa ſociété , je ne doutois pas qu'elle ne dût être charmante, quand elle ſe contiendroit dans les bornes d'une galanterie honnête. Nous convînmes d'un ſouper pour le lendemain.

Celui du jour fut fort ſérieux, comme j'ai toujours remarqué que les aſſemblées le ſont chez les vieux ſeigneurs, & chez les miniſtres. La gravité du maître, qui vient du rang ou de l'âge, la multitude des convives, que l'intérêt ou la vanité attire plutôt que l'eſpérance du plaiſir, & qui ſe connoiſſent quelquefois fort peu, ou qui vivent ſans familiarité, enfin l'air de repréſentation qui domine plus que celui de ſociété, rendent ces grands ſoupers aſſez triſtes. On y ſourit ſans joie. On y fait bonne chère ſans goût. On y raiſonne ſur les préjugés établis, ſans oſer les contredire.

Communément le vin y eſt déteſtable. Il ſemble qu'on évite de l'avoir meilleur par précaution, afin qu'un excès de chaleur ne faſſe jamais oublier les règles de la politique & de la bienſéance. Auſſi ſort-on avec le même reſpect qu'on eſt entré, & perſonne ne s'aviſe de prendre ces ſoupers pour des parties de plaiſirs.

L'averſion que j'avois conçue pour la débauche, ne m'empêcha point le jour ſuivant de me rappeler ce que j'avois promis à Fanchon. J'étois ſérieuſement réſolu de l'aider à ſortir de ſon miſérable état. Il s'agiſſoit de l'employer à quelque choſe d'honnête. Je ne doutois point qu'avec une apparence d'éducation, elle n'eût quelque petit talent que je me propoſois de cultiver. Je ſuivis ſon adreſſe, pour me rendre chez elle dans une chaiſe à porteurs. Elle y étoit ſans rouge & ſans parure. Je ne la trouvai que mieux dans cette ſimplicité. Ses remercîmens furent vifs, & me parurent ſincères. Loin de lui rappeler des ſouvenirs humilians, je louai ces prémices de ſageſſe, & je lui demandai quelle ſorte d'occupation elle vouloit embraſſer. Elle me dit que ſans exceller dans aucun genre, elle avoit de la diſpoſition pour tous les ouvrages de main. Ce choix qu'elle m'abandonnoit me parut une nouvelle preuve de ſa bonne foi. Cependant l'ayant preſſée de ſe déterminer, elle me parla d'une femme de ſon pays qui

étoit marchande de modes, mais ſi vertueuſe qu'après les égaremens où elle étoit tombée, elle craignoit de reparoître devant elle. Son nom & ſa demeure, qu'elle m'apprit, me firent naître le deſſein de la voir auſſitôt. En la ſuppoſant honnête femme, c'étoit une ſureté telle que je la déſirois. Quoique je ne fuſſe pas ſans défiance, il me ſembloit que le haſard ſeul ayant amené cette propoſition, je n'y pouvois ſoupçonner d'artifice; & ſi la marchande exiſtoit, l'opinion qu'on me donnoit d'elle, & que j'allois vérifier, confirmoit toutes mes eſpérances. Je le dis à Fanchon, qui ne me marqua point d'autre embarras que celui de ſa confuſion; mais je la raſſurai contre une crainte frivole.

Je me rendis chez la marchande, & je trouvai une femme d'un air très-compoſé. A peine eus-je nommé Fanchon, en expliquant le deſſein qui m'amenoit, qu'elle tomba dans des regrets fort amers ſur le ſort de cette malheureuſe fille. Je l'interrompis par mes offres. Après lui avoir proteſté que je n'avois aucune vue qui pût bleſſer la délicateſſe d'une honnête femme, je lui dis, que mon deſſein étoit au contraire, de tirer Fanchon du libertinage; que je cherchois même quelqu'un qui voulût s'intéreſſer à ſa conduite, l'occuper, veiller ſur elle, & m'en répondre; qu'elle paroiſſoit diſpoſée à ſuivre ce plan, & que j'en ferois volon-

tiers la dépenſe. On parut comprendre mes vues. On me fit valoir la difficulté qu'il y avoit à conduire une fille de cet âge. Cependant, pour ſeconder ma charité, on conſentoit à ſe charger d'elle. Mais ce fut à deux conditions : l'une que ſon père & ſa mère fuſſent informés du ſervice que je voulois lui rendre, afin que cette idée rendît ſa converſion plus conſtante ; l'autre, qu'elle fût dans ſes meubles, pour lui faire éviter les occaſions du déſordre qui ſont toujours plus fréquentes & plus dangereuſes à Paris dans les chambres au mois. Je chargeai la marchande de choiſir une demeure qui convînt à Fanchon, & je promis de payer les meubles. Elle me fit une longue hiſtoire de la naiſſance de cette fille, & des liaiſons qu'elle avoit eues avec ſa famille. J'écoutai peu tout ce qui n'avoit pas de rapport à mes bonnes intentions. Après un traité dont j'étois ſi ſatisfait, je quittai la marchande, ſans déſirer d'autre éclairciſſement ſur ſon caractère, que celui dont je croyois devoir me fier à moi-même. C'eſt la ſeule faute que j'aie à me reprocher dans une aventure qui paroîtra faire peu d'honneur à ma prudence ; mais avec ma bonne foi naturelle, il falloit connoître mieux Paris que je ne faiſois encore, pour être en garde contre des apparences ſi fortes de vertu & d'honnêteté ; & je n'écris que pour l'inſtruction de ceux qui peuvent avoir autant de

bonté

bonté & de droiture avec auſſi peu de lumières.

Cet aveu fait connoître que j'étois la dupe de deux friponnes, & que leur artifice étoit concerté. Je n'en partagerai pas le récit, quoique le dénouement ſoit arrivé quelques ſemaines plus tard. Madame Birat, c'étoit le nom de la marchande, ayant conſenti à faire les avances des meubles, ſur la promeſſe que je lui fis de payer ſur le champ ſon mémoire, je repaſſai chez Fanchon, qui parut charmée de cette nouvelle. D'autres ſoins m'occupèrent pendant deux jours; mais j'appris de mes gens qu'on étoit venu s'informer de ma naiſſance & de mon bien. Cette curioſité ne pouvoit m'offenſer. Le troiſième jour au matin, madame Birat vint me rendre compte de l'heureux progrès de ſon entrepriſe, & m'apporter le mémoire des meubles. Il montoit à quinze cens francs. Je ne trouvai pas la ſomme exceſſive. Je dis à la marchande que je m'applaudiſſois de pouvoir ramener de ſes égaremens, à ce prix, une fille qui me paroiſſoit faite pour l'honnêteté. Elle me demanda ce que je voulois donner à Fanchon, pour l'aider à vivre. Son travail, me dit-elle, lui rapportera chaque jour vingt ſols, qui peuvent ſuffire à ſa nourriture; mais, accoutumée comme elle eſt à la vie aiſée, ſi vous voulez qu'elle trouve quelque douceur dans ſon changement, il ne faut pas la réduire

au néceſſaire. C'eſt mon deſſein, répondis-je, & je veux qu'elle ne manque de rien auſſi long-tems qu'elle ſera raiſonnable. Je veux même contribuer à ſon établiſſement. Madame Birat & Fanchon étoient d'accord à me tromper. Mais Fanchon n'étoit pas trompée moins que moi par madame Birat. J'allai viſiter le nouvel appartement. Les meubles me parurent au-deſſous du prix. Cependant j'avois apporté la ſomme, & je la payai. Je réglai auſſi une penſion modique, que je promis de payer chaque ſemaine. Les deux miſérables devoient rire beaucoup de ma bonté, car à la réſerve du jour où Fanchon m'avoit attendu, il ne s'en paſſoit point un ſeul qui fût exempt de libertinage. Madame Birat étoit cette même femme qui l'avoit engagée dans le déſordre après la mort de ſon amant, & qui ſe faiſoit un revenu de ſa jeuneſſe & de ſa beauté. Fanchon lui avoit confié le diſcours que je lui avois tenu dans la petite maiſon du chevalier...., & c'étoit par ſes conſeils qu'elle avoit entrepris de me tromper.

Je découvris cet infâme complot, lorſqu'il touchoit à ſa pleine exécution. La penſée ne me revint pas de retourner au logement que j'avois meublé. Madame Birat, qui continua de venir chez moi pour recevoir la penſion hebdomadaire, n'y venoit point ſans louer autant ma généroſité

& ma retenue que la ſageſſe de Fanchon. Elle paroiſſoit ſi éloignée de m'engager dans de nouvelles dépenſes, qu'elle me raſſuroit ſur la crainte qu'il ne manquât quelque choſe à ſa pénitente. C'eſt le nom qu'elle affectoit de lui donner. Trois ſemaines après l'établiſſement, elle vint un jour extraordinaire pour me rendre ſa viſite; & de l'air naïf qu'elle contrefaiſoit ſi bien, elle me dit que le ciel avoit béni ma généreuſe charité; qu'il ſe préſentoit une occaſion de me délivrer du fardeau que je m'étois impoſé, & de fixer tout à la fois Fanchon dans le goût de l'honnêteté & de la vertu; qu'un commis des fermes générales, l'ayant vue par haſard, en étoit devenu ſi amoureux, qu'il offroit de l'épouſer; que cet homme étoit à ſon aiſe, & qu'il ne ſe plaindroit pas d'avoir été trompé, puiſqu'elle-même, à qui il s'étoit adreſſé, ne lui avoit pas caché que Fanchon n'avoit pas toujours été vertueuſe; mais que cette connoiſſance ne l'ayant pas refroidi, il falloit profiter de ſa foibleſſe pour aſſurer la fortune d'une malheureuſe fille qui ne pouvoit pas compter éternellement ſur mon ſecours. Comme elle avoit eu l'adreſſe de prévenir la ſeule objection qui m'auroit arrêté, je ne donnai que des éloges à ſon projet. Elle me demanda négligemment ſi je mettrois le comble à mes bienfaits, en contribuant de quelque choſe au bonheur de cette pau-

vre Fanchon. Sans doute, lui répondis-je; voyez vous-même ce qui convient dans cette occaſion. Je crois, me dit-elle, que pour lui faire une dot honnête, vous ne ſauriez lui donner moins de mille écus. Elle en auroit obtenu deux mille, ſi elle les eût demandés. Je lui donnai ma parole que les mille écus ſeroient comptés le jour de la noce, & je me propoſai d'y joindre quelques bijoux, qui devoient être pour Fanchon un monument perpétuel de mon amitié. Madame Birat ayant fixé le jour de la célébration, je lui abandonnai le ſoin de tout le reſte.

Jamais, peut-être, je n'avois goûté de ſatisfaction plus ſenſible. Le bonheur & la vertu d'une fille aimable alloient être mon ouvrage. Je rendis grâces au ciel de m'avoir rendu l'inſtrument d'une ſi bonne action; & je trouvois un ſurcroît de douceur à n'avoir, en quelque ſorte, que lui pour témoin. Comme je n'avois pas vu Fanchon depuis que j'avois payé les meubles, je ne pus réſiſter, la veille de la noce, au déſir de la féliciter de bouche ſur l'heureux dénouement de ſa fortune. Je me rendis chez elle ſans précaution. C'étoit le matin. Elle étoit ſeule, & je vis bien qu'elle ne pouvoit ſe défendre d'une vive ſurpriſe. Mais les remords qui pouvoient la cauſer, n'avoient aucun rapport aux artifices de la Birat. Je l'embraſſai tendrement; & c'étoit la première fois que

je l'eusse traitée avec cette marque d'estime & d'affection. Son embarras me parut redoubler; mais ne suivant que mes idées, le ciel m'est témoin, lui dis-je, que votre bonheur me touche autant que vous. Je suis au comble de mes vœux. Ah ! que la beauté mérite d'adorations, lorsqu'elle est accompagnée de l'honneur & de la vertu ! Je trouve l'homme, à qui vous allez donner votre cœur, bien estimable de le désirer à de tels titres, & trop heureux de l'obtenir. C'est donc demain, ajoutai-je, c'est demain que vous vous mariez. Fanchon, comme effrayée de mon transport, & confondue d'un discours auquel elle ne comprenoit rien, me répondit, en rougissant, que je me réjouissois sans doute à l'embarrasser; mais que je devois l'excuser si elle n'entroit point dans le sens d'une plaisanterie qu'elle n'entendoit pas. Je parle, repris-je, de votre mariage qui doit se faire demain. Madame Birat ne l'auroit pas reculé sans m'en avertir. Cette explication ne me paroissant pas jeter plus de clarté dans ses réponses, je lui dis nettement : ne vous mariez-vous pas demain avec un commis des fermes-générales? elle me répondit avec une surprise extrême; moi? hélas non ; & personne jusqu'à présent ne m'a parlé de mariage. Plus surpris qu'elle, je lui fis répéter plusieurs fois la même chose. Enfin, ne pouvant douter qu'il n'y eût dans cette

aventure quelque trahiſon dont j'étois l'objet, je ne pus me perſuader auſſi que Fanchon n'y fût pas mêlée. Je me levai d'un air furieux, pour me promener à grands pas dans ſa chambre. J'appelai deux laquais que j'avois avec moi, ſans ſavoir encore quel ordre j'avois à leur donner. Mais lorſqu'ils parurent pour le recevoir, j'avois formé une autre réſolution.

Je repris ma chaiſe, près de Fanchon, que la frayeur avoit retenue juſqu'alors ſur la ſienne. Loin de lui marquer de l'emportement, je penſai à tirer la vérité d'elle par une explication paiſible; c'eſt-à-dire, la vérité ſur tout ce qui la concernoit, car un moment de réflexion m'avoit fait concevoir qu'elle n'auroit pu déſavouer le mariage ſi elle eût été de moitié dans cette fourberie. Je commençai par lui apprendre toutes les circonſtances qu'elle paroiſſoit ignorer, & je n'oubliai pas l'article des mille écus. Elle écouta ce récit avec une indignation qui ne le cédoit point à la mienne. A peine me laiſſa-t-elle finir. Madame Birat, me dit-elle, eſt la plus méchante femme du monde; & puiſqu'elle me trompe moi-même, je vous apprendrai que par rapport à vous, ce n'eſt pas ſon coup d'eſſai. Elle vous a fait payer quinze cens francs pour mes meubles: ils ne reviennent qu'à cinq cens; elle a mis le reſte dans ſa poche, pour ſe payer, m'a-t-elle dit, du ſer-

vice qu'elle me rendoit. Elle m'avoit bien prédit que ce ne seroit pas le seul piége où elle vous feroit tomber. Je n'ai consenti au premier, continua Fanchon en pleurant, que par la crainte que j'ai de cette méchante femme; & j'ai été plusieurs fois sur le point de vous écrire qu'elle ne me donne que la moitié de votre pension.

Rien ne pouvoit m'étonner, après ce que j'avois découvert. Mais ne trouvant Fanchon coupable de rien dans ses aveux, & jugeant au contraire qu'avec le malheur de s'être trompée comme moi dans l'opinion qu'elle avoit eue de la Birat, elle avoit été tyrannisée, & forcée au silence par sa situation; j'étois porté à la plaindre, lorsque l'envie me vint de revoir ces meubles qu'on m'avoit fait payer deux fois au-dessus de leur valeur. Comment ai-je pu m'aveugler si fort? disois-je en me levant, pour entrer dans un cabinet où Fanchon avoit son lit. Elle vint à moi d'un air timide, & se défiant de mon dessein, elle me tint quelques discours qui pouvoient m'en ôter la pensée. Mais sans voir encore les raisons qu'elle me donnoit d'y soupçonner de l'artifice, j'ouvris la porte, & j'entrai malgré elle. Un homme, qui achevoit de s'habiller, se présenta d'un air résolu, & me demanda si j'en voulois à lui. Non, lui dis-je indifféremment; je regrette même de vous avoir troublé, car ayant passé la nuit avec mademoiselle,

vous ne deviez pas vous lever ſi matin. Dans l'état où vous me ſurprenez, répondit-il, en ſouriant, je ne puis rien déſavouer ; mais je ſerois fâché, ajouta-t-il, d'un ton fort civil, que vous y euſſiez quelque intérêt. Nul, je vous aſſure, lui dis-je, & vous ſaurez d'elle-même quelles raiſons j'ai eues d'y en prendre. Ma curioſité ne pouvant être fort vive après cet éclairciſſement, je ſortis, ſans ajouter un ſeul mot.

Il ne m'auroit pas été difficile de faire punir deux miſérables, qui avoient abuſé ſi indignement de ma bonne foi. Mais il faut être bleſſé dans quelque paſſion, pour attacher beaucoup de plaiſir à celle de la vengeance ; & je n'avois été conduit dans toute cette aventure que par les ſentimens tranquilles de la compaſſion & de la bonté. Je dédaignai même d'inquiéter la Birat pour ſes vols, ou de la confondre par mes reproches. Le marquis, à qui je fis part de ce qui venoit de m'arriver, en m'humiliant beaucoup de ma crédulité, me dit, non-ſeulement qu'il connoiſſoit la Birat pour une marchande de plaiſirs autant que de modes, & que c'étoit d'elle-même qu'il avoit eu Fanchon & ſes deux compagnes dans la partie du chevalier ; mais qu'il avoit vu Fanchon livrée à ſes infamies ordinaires, tandis que je la croyois ſage, & régulière au travail. Il ajouta, comme le fruit d'une longue expérience, que les

filles de cette eſpèce ſont incapables de retour à la vertu. Dans ce foible ſexe, le moindre eſſai de la débauche eſt un poiſon funeſte, qui corrompt au même inſtant l'éducation & la nature. Il comparoit la promptitude de cette infection morale, à l'effet d'une maladie honteuſe qui vient de la même ſource. Qu'on le demande aux médecins? Ils vous diſent que cet affreux châtiment de la volupté brutale ſe communique à toute la maſſe du ſang, auſſi ſubitement que le jus d'un limon corromproit un baſſin de lait. Ainſi, à toute femme qui eſt atteinte une fois de la même corruption dans les qualités de l'ame, il ne peut reſter d'honnête que la figure : maſque perfide, qui trompe encore un honnête homme ſans expérience.

Je n'ai pas voulu me faire honneur d'avoir reçu du ciel un caractère extraordinaire, avant que mes lecteurs aient pu s'appercevoir que j'ai quelque droit de me l'attribuer. J'étois fait pour le monde par ma naiſſance, mes qualités naturelles, mon éducation, & plus encore par mes inclinations & mes goûts, qui me faiſoient aimer la beauté & les plaiſirs. Mais c'étoit pour un monde vertueux que j'étois fait ; & de toutes mes qualités naturelles, celles qui me rendoient le plus eſtimable à mes propres yeux, étoient celles dont je voyois le moins d'uſage à faire

dans les sociétés que j'avois connues. Cependant je m'apperçus, plus d'une fois, que ceux mêmes à qui elles paroissoient étrangères, n'en prenoient pas plus mauvaise idée de moi en me les voyant souvent exercer. L'aversion que j'avois pour la médisance, surtout depuis les injustices & les faussetés que j'avois vérifiées, me portoit toujours à prendre le parti des absens. Je les défendois, contre les imputations les plus hardies, du moins par des vraisemblances, & des possibilités. Mes apologies n'étoient jamais choquantes. Je ménageois le détracteur avec beaucoup de politesse. Je remarquai que ce zèle pour la réputation d'autrui plaisoit au plus grand nombre. L'honneur du ciel étoit un intérêt sur lequel je ne m'oubliois pas. Il n'étoit pas question d'une morale pesante. Mais je voulois que le premier être, l'auteur de tous les biens, fût respecté ; & de toutes les occasions de querelles il n'y en avoit point que j'eusse saisi plus volontiers, si ce n'eût été blesser ses propres loix. Je trouvois encore des partisans qui paroissoient charmés de m'entendre dire ce qu'ils pensoient, & ce que de malheureuses considérations les empêchoient d'exprimer. Une autre difficulté me causoit beaucoup plus d'embarras. Ce n'étoit point l'ignorance ; je comprenois que les lumières de tout le monde ne peuvent pas être au même degré. Ce n'étoit pas même la présomption & l'air

de ſuffiſance ; je ſavois que la vanité & l'amour-propre ſont les vices de tout être qui reſpire. C'étoit le défaut de juſteſſe dans les raiſonnemens. J'entendois peu de diſcours qui ne s'en reſſentiſſent. Une inſulte à mon honneur ne m'auroit pas bleſſé plus vivement. La politeſſe ne me permettoit pas de le faire remarquer. Dans cette douloureuſe ſouffrance, je ne trouvai qu'un parti pour accorder tous les droits ; ce fut de me taire lorſque j'avois l'oreille bleſſée par quelque travers de cette nature. Celui qui parloit, ne manquoit pas de prendre mon ſilence pour un témoignage d'approbation ; & ceux qui s'y connoiſſoient aſſez pour n'y être pas trompés, le regardoient comme la retenue d'un homme modeſte qui ne cherche point à ſe faire valoir aux dépens d'autrui. J'étois moins embarraſſé ſur toutes les petites friponneries de commerce, qui choquoient ma droiture ou ma généroſité. Celles du jeu, par exemple, trouvoient en moi un cenſeur impitoyable ; mais je gardois des ménagemens pour l'honneur du fripon. Un jour que je voyois jouer au quadrille, je m'apperçus qu'un abbé, auprès duquel j'étois aſſis, ne méloit jamais les cartes qu'il n'eût ſpadille & baſte. Je l'obſervai attentivement. Il avoit l'adreſſe, en mêlant, de faire tomber ces deux as ſur ſes genoux. Enſuite ne ſe donnant que deux cartes une des deux fois qu'on en donne trois, & trois

lorſqu'il devoit s'en donner quatre, il lui étoit aiſé d'y joindre les as qu'il avoit déjà. Je m'approchai de ſon oreille : M. l'abbé, lui dis-je, en honneur je vous couvre de honte ſi ce manége continue. Il ſuivit mon conſeil. Un autre jour, dans un pharaon qu'on avoit propoſé après ſouper, je vis un homme de conſidération qui marquoit ſouvent ſept & le va pour le paroli. Cette ruſe lui avoit réuſſi pluſieurs fois. Eh ! monſieur lui dis-je à l'oreille, le profit paie-t-il aſſez la honte? Outre la fidélité indiſpenſable, mon caractère au jeu étoit de céder tous les coups douteux, & de reconnoître volontiers que j'étois le plus mal inſtruit des règles.

Le monde a l'idée des vertus dont il eſt le plus éloigné. J'ai même obſervé que les plus vicieux affectent de l'eſtime pour les qualités oppoſées à leurs vices, ſoit qu'ils veulent ſe déguiſer par cette comédie, ce qui eſt toujours rendre un hommage à la vertu ; ſoit que par une dépravation bien plus odieuſe, ils s'accommodent volontiers de ceux dont ils n'ont point de concurrence à craindre pour leurs goûts. Ce n'eſt pas me flatter beaucoup que d'attribuer la conſidération que j'obtins, à l'une ou l'autre de ces deux cauſes. Je me voyois recherché avec empreſſement, des perſonnes mêmes à qui je craignois d'avoir déplu par l'exercice de mes principes. Je paſſois pour

un homme d'excellent naturel, qui convenoit à toutes ſortes de ſociétés. Les femmes ne m'avoient pas moins pris en affection que les hommes. Le vieux marquis, quoiqu'irrité aſſez ſouvent de me voir entrer mal dans ſes idées, ne ſe laſſoit pas de me répéter que je ferois mon chemin dans le monde avec le caractère que j'avois commencé à m'y établir. Il n'avoit pu ſe taire ſur l'aventure de Fanchon. Quoiqu'il eût fait ce récit avec la faveur de l'amitié, il s'étoit trouvé des juges du bel air, qui avoient décidé qu'à mon âge, avec l'eſprit qu'ils prétendoient me connoître, il n'étoit pas permis d'être ſi dupe. Mais la plupart des honnêtes gens applaudiſſoient à cette action; & toutes les femmes, n'y conſidérant que la bonté & la droiture de mon cœur, en parloient avec raviſſement.

Ce détail m'a fort écarté de la nouvelle partie de ſouper à laquelle j'étois engagé. Je rendis le même jour une viſite au chevalier, comme au chef de nos plaiſirs. Il me nomma les dames que nous devions avoir à ſouper. C'étoient quatre femmes de condition, dont il me fit le portrait. Quatre, me dit-il, car malgré la bonne opinion qu'elles ont de moi, elles veulent ſe raſſurer par le nombre contre le préjugé, qui n'eſt pas favorable aux petites maiſons. L'une eſt la femme d'un chef d'eſcadre, qui ne ſe contraint point à

Paris, tandis que ſon mari croiſe ſur les côtes d'Afrique. Elle eſt de toutes les fêtes. Cependant ſa vanité la défend mieux que ſa vertu. Elle eſt dans l'opinion que la galanterie étant nuiſible à la beauté, & ſurtout à la fraîcheur du teint, qu'elle a effectivement admirable, il vaut mieux, entre deux plaiſirs, qu'une femme s'en tienne à celui d'être belle, que de chercher dans l'amour, aux dépens de ſon teint, des douceurs qu'on n'y trouve pas toujours.

Il faut l'en croire, ajouta le chevalier, lorſqu'elle parle de ſon indifférence pour les hommes. Elle n'en a pas tant pour le vin de champagne, qui n'eſt pas plus ami de la fraîcheur; & des gens plus malins que moi, prétendent qu'elle eſt des deux côtés fort à l'épreuve. Il continua:

Une autre de nos dames eſt une brune fort piquante, qui ſe nomme la comteſſe de Zir..., femme d'eſprit & livrée au démon du jeu. Ce nom ne m'étant point inconnu, ſur-tout avec la qualité de joueuſe, je demandai au chevalier ſi je n'avois pas pu voir la comteſſe chez l'intendante de... Oui, me dit-il, elle eſt de ſes amies. Je l'y ai vue, repris-je, & je l'ai trouvée très-aimable. Je ſouhaiterois que ſa paſſion pour le jeu lui laiſsât plus de liberté pour ſatisfaire ſon cœur. On m'a peint ſon financier ſous des traits fort dégoûtans. Que voulez-vous dire? reprit-

il. Elle n'aime rien. Sa folie eſt le jeu. Je ne l'ai ce ſoir qu'à titre de femme libre, comme les trois autres; car il eſt trop difficile d'avoir une femme engagée, ſi l'on n'a ſon amant, qui n'eſt bon d'ailleurs qu'à gêner une aſſemblée. Comme j'étois bien-aiſe d'avoir le cœur net ſur la comteſſe, j'inſiſtai. Mais ce financier, qu'elle n'aime point ſans doute, ne laiſſe pas d'être ſon amant. Vous êtes curieux, répliqua le chevalier, & je ne refuſe pas de vous ſatisfaire. Ce financier eſt une dupe qui n'eſt l'amant de perſonne. Il aime le jeu, il croit l'entendre; nous avons de deux jours l'un, chez la comteſſe, une partie de piquet aux douze francs le point. Il joue contre elle & moi. Nous lui avons gagné cet hiver environ cent mille francs. Sa perte l'engage; ſans compter la vanité d'une ſi belle partie, & le plaiſir peut-être de s'imaginer, comme vous dites, qu'on le croit bien avec elle. Mais je vous garantis qu'il n'eſt pas queſtion d'amour. Il étoit inutile de dire au chevalier l'uſage que je faiſois intérieurement de ſon récit. Je l'ajuſtois à mes idées ſur l'article des réputations.

Notre troiſième dame, reprit-il, eſt en vérité une très-jolie femme, à qui je ne ſerois pas fâché de plaire; c'eſt ce que je lui répète depuis deux ans, ſans être plus avancé. Ce n'eſt point par attachement pour ſon mari qu'elle me dé-

ſeſpère. Je ne connois pas d'homme plus commode. Il entretient une fille d'opéra, qui l'occupe entièrement, & qui le guérit de toute ſorte de délicateſſe pour la conduite de ſa femme. Je la ſoupçonnerois de quelque intrigue ſecrète, ſi je ne l'avois fait obſerver avec le dernier ſoin. Après mille réflexions, je ne puis attribuer cette opiniâtre ſageſſe qu'à la froideur de ſon tempérament, qui ne l'empêche pas d'ailleurs d'aimer la table & les autres plaiſirs.

Enfin, vous ſouperez avec une quatrième déeſſe, qui n'a pas toujours été ſi raiſonnable qu'elle l'eſt devenue depuis la perte d'un homme qu'elle a beaucoup aimé. C'étoit la vivacité même. Elle a fait cent folies pour cet amant. Il lui eſt reſté de ſa mort un fond de mélancolie qui l'a jetée dans la lecture, mais qui ne la rend pas moins aimable. Il y a ſix mois que cet état dure. N'admirez-vous pas cette conſtance, pour une douleur d'amour?

J'avois craint des portraits auſſi malins que ceux de l'intendante. Mais le chevalier acheva ſans mettre plus de fiel dans ſes couleurs. J'ai remarqué toute ma vie que les femmes ſont médiſantes de ſang-froid, comme ſi la nature les y portoit d'elle-même; & que les hommes ne le ſont que dans la chaleur du vin, ou dans les occaſions où ils y ſont excités par l'exemple.

Nous

Nous nous rendîmes à la petite maiſon après l'opéra. Les dames n'y arrivèrent qu'à l'entrée de la nuit. Mais la lune qui ſe fit voir auſſitôt à l'horizon, nous conſola de l'abſence du ſoleil. Elle nous donna preſqu'autant de lumière avec plus de fraîcheur. Le jardin nous parut enchanté. On prit le parti de la promenade juſqu'à l'heure du ſouper. Nous étions ſix hommes, car les dames avoient exigé que la fête n'eût pas l'air d'une partie quarrée. Leurs regards étant tombés d'abord ſur les ſtatues: Ah! fi, s'écria la belle mélancolique, nous ſommes ici à Lampſaque. Je ne conçois pas quel goût on peut trouver à ces infamies. Le chevalier rejeta la faute ſur le ſculpteur, comme le ſculpteur l'auroit rejetée ſur celui ſans doute qui l'avoit employé. Il ſemble, dit la femme du chef d'eſcadre, que les hommes ne penſent qu'à nous tendre des piéges. Mais ils ne ſont pas dangereux de marbre, quand on ne les craint pas même autrement. Bon, interrompit la comteſſe, ce n'eſt point à nous que les hommes penſent; ils cherchent à réjouir leur ſale imagination. En vérité, dit la dame des penſées du chevalier, un galant homme devroit épargner ce ſpectacle aux femmes. Premier contraſte. Je me ſouvenois des éclats de rire & des réflexions libres & groſſières que les ſtatues avoient fait naître à notre premier ſouper. On

continua de ſe promener. La converſation ne fut ni vive, ni froide, ni ſans eſprit, ni liée, ni d'un déſordre choquant. Chacun faiſoit ſa réflexion ſur ce qui le frappoit en chemin. L'un racontoit une nouvelle du jour, l'autre en prenoit occaſion de rappeler une hiſtoire plus ancienne. Les dames chantoient, les hommes faiſoient des raiſonnemens ſur les airs & ſur les paroles. Enfin ſans avoir rien fait de plus remarquable que de nous laſſer un peu, nous vîmes venir M. le maître, la ſerviette ſous le bras, qui nous annonça qu'on avoit ſervi. Les propos ne devoient pas être bien intéreſſans, puiſqu'en allant juſqu'à la ſalle à manger, le vide fut rempli par des admirations ſur la bonne grâce du maître-d'hôtel.

Nous trouvâmes un ſouper digne de la galanterie & de la fortune du chevalier. La ſalle étant parfaitement éclairée, j'obſervai à loiſir la figure & tous les charmes de nos dames. Quoiqu'elles fuſſent toutes quatre aſſez bien, elles étoient fort au-deſſous de Fanchon par la beauté du viſage ; différence dont j'ai vu quelquefois des femmes de qualité mortifiées, juſqu'à ſe plaindre ſérieuſement de la nature, qui eſt communément moins libérale pour les femmes de leur rang, que pour des filles ſans naiſſance & ſans honneur. Mais, outre que les loix de la nature

n'ont rien de commun avec la diſtinction établie par les hommes entre les rangs & les conditions, on ne conſidère point que les filles de cette eſpèce n'ayant d'autre titre que la beauté pour plaire, il eſt naturel que ce ſoient les plus belles qui ſoient expoſées à la ſéduction ; & que, ſi celles qui tombent en effet dans le déſordre ſont ordinairement fort jolies, il ne s'enſuit pas que le nombre des belles en ſoit plus grand dans les baſſes conditions d'où elles ſont ſorties.

On mangea de fort bon appétit. On trouva les mets & les vins excellens. Cependant il régna pendant tout le ſouper un air de réſerve, qui me parut approcher de la contrainte. Toutes les femmes burent leur vin fort trempé. A peine touchèrent-elles au champagne. Elles goûtèrent de chaque plat ; mais comme des oiſeaux qui craindroient de ſouiller leur plumage. Je leur pardonnois ces petites affectations, à l'une en faveur de ſon teint, aux autres par ménagement pour leurs poitrines délicates. Mais, dans un lieu où elles n'avoient pas dû venir pour s'ennuyer, je ne leur trouvai pas autant de goût que je m'y étois attendu pour la joie. Au contraire, dès le premier ſervice, je leur vis prendre un ton qui ne m'annonça rien de vif & d'enjoué : ce fut la femme du chef d'eſcadre à qui je ſentis d'abord que nous allions avoir obligation d'un

entretien fort languiſſant. En admirant l'élégance & la propreté de la maiſon, elle parla des plaiſirs qu'on y prenoit, & qui n'étoient pas toujours auſſi modérés que ceux de cette nuit. Delà, les dames paſſèrent à faire la guerre aux hommes ſur l'inclination & les complaiſances qu'ils ont pour les demoiſelles. Il fallut nous défendre, répondre à mille queſtions qui nous causèrent de l'embarras, préſenter certaines parties du meilleur côté, & déguiſer l'autre. Cette diſcuſſion fit prendre un air de pruderie aux diſcours des femmes, & de contrainte aux explications des hommes. D'ailleurs, après avoir traité long-tems cette matière, les quatre dames ſe crurent obligées à garder plus de meſures, pour faire ſentir apparemment la différence d'un ſouper tel que le nôtre d'avec ceux qu'elles nous reprochoient. Il nous devint impoſſible de leur faire perdre cette fantaiſie. Le marquis même, qui riſqua quelques plaiſanteries un peu libres pour nous mettre ſur un meilleur ton, ne s'attira que l'ordre de ſe taire, avec un ſourire ironique, & des exhortations à réſerver ces gentilleſſes militaires pour d'autres occaſions. Ainſi, avec la meilleure chère du monde, quatre femmes qui étoient au fond très-aimables, & ſix hommes qui ne manquoient ni d'eſprit ni d'agrément, paſſèrent une ſoirée aſſez triſte.

On ne laiſſa pas de tenir table fort long-tems; mais ce n'étoit plus qu'une prolongation d'ennui. Lorſque cette peſte de la ſociété qu'on nomme ennui, s'eſt une fois gliſſée dans quelque fête, adieu la gaieté, la galanterie, l'attention même aux circonſtances, & le goût des meilleures choſes. On n'auroit penſé qu'à ſe retirer en ſortant de table; mais les voitures n'étoient commandées que pour deux heures. On paſſa dans le cabinet. Là, chacun parut un peu plus à ſon aiſe. Les dames ſe placèrent mollement, l'une ſur le lit de repos, l'autre ſur le canapé, & perſonne ne ſe gêna dans ſa poſture. Pourquoi certaines idées ne ſeroient-elles venues qu'à moi? Dans la peſanteur de corps & d'eſprit qui continuoit de régner, malgré quelques diſcours qui ſembloient ſortir par bienſéance, je me rappelai la ſcène vive & libertine que les mêmes acteurs avoient eues quelques jours auparavant dans le même lieu. Je fus vivement frappé, en voyant occuper à quatre honnêtes femmes les mêmes places, qui avoient été comme le théâtre de mille diſſolutions. Quelle différence entre la vivacité des hommes! Je n'eus pas de peine à comprendre, comment l'uſage de la débauche & le commerce des filles, peut faire perdre le goût des femmes d'honneur & de mérite. J'au-

rois parié, à l'air de mes compagnons, qu'ils regrettoient Fanchon & Lisette.

Cependant le marquis, qui passoit dans la société pour le promoteur de la joie, se crut intéressé d'honneur à nous tirer de cette létargie. Il entreprit de réveiller les dames, par quelque trait de galanterie, mais convenable au caractère qu'elles avoient si bien soutenu. Après leur avoir reproché de ne pas paroître assez aguerries contre le sommeil, il leur dit qu'il connoissoit un charmant préservatif : c'étoit que chacun à son tour racontât la plus jolie aventure de sa vie. Et comme les récits de notre sexe n'ont pas la même grâce que ceux des femmes, il conclut que pour l'amour de nous & d'elles-mêmes, c'étoient elles qui devoient nous donner cet amusement. En effet, cette proposition les réveilla. J'y consens, dit la comtesse : voici la mienne.

J'avois seize ans, & je ne connoissois d'hommes que mon père, mes frères & mes cousins. Je dis mes cousins germains, car je sortois d'un couvent, d'où l'on ne permettoit point qu'il en approchât d'autres. Un jour que j'étois à me promener seule dans le jardin de notre maison de campagne, j'apperçus un oiseau d'une beauté ravissante, qui voltigeoit sur le mur sans paroître effrayé de me voir. Je m'avançai pour observer.

Il prit si doucement son vol, qu'ayant disparu aussitôt, je m'imaginai qu'il ne pouvoit être bien loin de l'autre côté du mur. Il y avoit une porte qui donnoit sur la campagne. Je l'ouvre. J'apperçois mon bel oiseau qui marchoit fort lentement. Je cours, pleine d'espérance. Il se laisse prendre : quel fut mon contentement ! Comme j'allois rentrer, je vois paroître un jeune homme, qui m'avoit été caché par un buisson. Il me dit d'un air gracieux, qu'ayant perdu son oiseau, il étoit charmé de le retrouver entre mes mains. Je l'aurois rendu, quoiqu'à regret. Mais je fus bien surprise de m'entendre dire : qu'il y demeure, entre ces divines mains; & plût au ciel que j'eusse le même sort toute ma vie ! Dans mon étonnement, je regardai ce jeune homme avec plus d'attention. Sa figure étoit touchante. Il profita de cet instant pour m'apprendre qu'il m'aimoit, qu'il brûloit de me le dire, & qu'ayant observé le tems de mes promenades, l'amour lui avoit inspiré cet innocent artifice. J'avois pris son oiseau. Il me prit à son tour. C'est-à-dire, que m'ayant fait consentir à recevoir ses soins, il devint mon mari, avec l'aveu de mon père.

La comtesse nous fit ce récit avec plus de finesse & d'agrément que je n'ai pu lui en conserver. Hé bien, dit la femme du chef d'es-

cadre, je raconterai auſſi une de mes aventures.

On ſait que, ſans condamner perſonne, je fais profeſſion de fidélité pour mon mari. Il y a deux ans qu'ayant été comme aujourd'hui, cinq ou ſix mois ſans le voir, je m'apperçevois ſans être fort gouvernée par mes ſens, que ſix mois d'abſence ſont longs pour une femme fidelle. Je n'avois pas manqué de galans empreſſés qui avoient attaqué ma vertu; mais j'ai là-deſſus des principes qui ne me laiſſent rien à craindre des occaſions. Une nuit, que je m'étois endormie fort tranquillement, j'eus un rêve peu favorable à l'honneur de mon mari. Le plus dangereux de mes amans s'étant fortifié peu-à-peu dans mon imagination par une infinité de petits ſoins qui étoient fort preſſans en ſonge, commençoit à m'émouvoir le ſang juſqu'à me faire douter ſi je rêvois. Il ne manquoit rien à ma réſiſtance; mais je trouvois une douceur infinie dans les ſentimens que j'éprouvois, & j'atteſtois le ciel que de tels ſacrifices ne pouvoient ſe faire qu'au ſeul devoir. Cependant le plaiſir prenoit ſur moi de plus en plus, lorſqu'enfin je me crus ſerrée par les bras de quelqu'un. Je l'étois effectivement. En m'éveillant de frayeur, je me trouvai entre les bras de mon mari.

Comme cette aventure pouvoit nous laiſſer matière à de fort bonnes plaiſanteries, la dame

ſe hâta d'ajouter, que dans l'innocence de ſon cœur, & dans la joie de revoir M. le chef d'eſcadre, qui s'étoit fait un plaiſir de la ſurprendre en arrivant, elle n'avoit pas fait difficulté de lui apprendre ſon rêve, dont il s'étoit fort applaudi. Le marquis avoit pris cette femme un peu en averſion. Il rejetoit particulièrement ſur elle, la langueur qui avoit regné dans notre partie. Voilà un mari bien ſot, me dit-il à l'oreille, & une femme qui en paroît bien ſûre. Je lui répondis, que dans une femme véritablement vertueuſe, je ne trouvois pas ce récit ſans vraiſemblance.

La dame mélancolique ne put ſe diſpenſer de nous faire auſſi ſon petit conte. Un ſoupir, qui en fut le prélude, m'auroit fait connoître la ſituation de ſon cœur, indépendamment de ce que j'avois appris du chevalier. Hélas ! nous dit-elle, vous me demandez des hiſtoires amuſantes. Où les prendrai-je ? Je ne ſais pas rire. Je ne trouve rien de réjouiſſant dans ma mémoire. Cependant il faut vous ſatisfaire. J'ai eu pendant ſix mois une tourterelle privée, que j'aimois avec la dernière paſſion. Ce pauvre animal n'étoit point inſenſible à la tendreſſe que j'avois pour lui. Il n'étoit bien qu'avec moi. Il ſouffroit viſiblement de mes moindres abſences. Je croyois lui découvrir toutes les qualités qu'on

attribue à ſon eſpèce. Enfin, j'étois bien trompée s'il n'étoit pour moi ce qu'une tourterelle eſt pour un autre. Que vous dirai-je? mon récit ne peut vous amuſer que par la ſingularité. Un jour que j'étois à careſſer ma chère tourterelle, une bête affreuſe, l'horreur de la nature, une bête dont je ne ſais pas le nom, mais que je ſuis ſurpriſe d'avoir vue de ſi près ſans mourir, vint me l'enlever entre les mains, ſans être effrayée par mes cris & par mes pleurs. Je n'ai pas revu depuis ma pauvre tourterelle; mais je l'aimerai toujours.

Cette amante affligée ne nous croyoit pas ſi bien informés du ſujet de ſa triſteſſe. C'eſt l'erreur de bien des femmes à Paris, de s'imaginer que le public ignore leurs intrigues, ce public dont la malignité aime mieux ſe fier ſouvent à de fauſſes apparences, que de laiſſer quelque choſe de réel à pénétrer. Nous comprîmes à merveille que remplie de ſes ſentimens, elle n'avoit rien eu de ſi préſent à nous raconter que l'hiſtoire de ſa perte, & qu'elle l'avoit crue bien déguiſée ſous une eſpèce d'allégorie. La tourterelle étoit ſon amant. Cette bête cruelle qu'on ne pouvoit voir ſans mourir, étoit la mort même. Il n'y eut perſonne dans l'aſſemblée qui ne fût touché de ſa peine, ſur-tout lorſqu'on s'apperçut qu'en finiſſant ſon récit, elle avoit laiſſé

tomber quelques larmes. La dame aimée du chevalier, s'étoit réſervée pour le dernier conte. J'obſervai fort bien d'où venoit cette déférence pour les autres. Malgré ſes rigueurs pour le chevalier, elle prenoit chez lui une ſorte d'empire, que donne la certitude d'être aimée; & peut-être ſans y penſer, elle étoit portée naturellement à faire comme les honneurs de ſa maiſon. Elle ſe fit même un peu preſſer pour entrer en danſe. Enfin nous tirâmes d'elle ce petit récit.

On s'engage quelquefois contre ſon intention. L'été dernier, ayant dîné à la campagne dans une maiſon voiſine de la mienne, je retournai chez moi vers le ſoir, avec une femme de chambre, dont je m'étois fait accompagner. Deux cavaliers, qui s'étoient trouvés à dîner dans le même lieu, ſe crurent obligés par galanterie d'eſcorter mon carroſſe. Ils étoient à cheval. Leur politeſſe fut ſi exceſſive, qu'étant venus juſqu'à ma porte, ils mirent pied à terre pour m'aider à deſcendre. Il faiſoit fort chaud. Ma femme de chambre, qui étoit une perſonne fort replette, s'étoit eſſuyé le viſage pendant toute la route avec un mouchoir blanc, qu'elle laiſſa tomber dans le carroſſe. Comme elle deſcendit la première, le cavalier qui vit le mouchoir en me donnant la main, le crut à moi & s'en ſaiſit fort avidement. Je compris ſi peu le

but de cette galanterie provinciale, que je lui demandai ce qu'il vouloit faire d'une pièce ſi rare. Il la mit dans ſa poche en me conjurant de lui accorder cette ſatisfaction. Oh ! très-volontiers, lui dis-je. On ſe quitta. D'autres penſées m'ôtèrent celle d'en parler à ma ſervante. Deux jours après on me remit une lettre ſans adreſſe, que j'ouvris étourdiment. Elle étoit du cavalier qui parloit avec tranſport de la faveur que je lui avois accordée ; il baiſoit, diſoit-il, mille fois le jour, ce précieux mouchoir. Je trouvai la choſe ſi plaiſante, qu'ayant recacheté la lettre, je la donnai à ma femme de chambre, en lui diſant qu'elle ne pouvoit être que pour elle. Non-ſeulement elle fut ravie d'apprendre ce qu'étoit devenu ſon mouchoir ; mais prenant pour elle en effet la lettre & les tendreſſes, elle forma des projets de fortune ſur une paſſion ſi héroïque. Je ne ſais ce qu'elle fit pour l'entretenir. Il ſe paſſa huit jours, au bout deſquels on m'annonça le cavalier qui venoit me rendre viſite. J'avois chez moi beaucoup de monde, & l'on étoit à jouer. Il entra ; je le reçus honnêtement. Dans le cours de l'après-midi, il trouva le moyen de me parler ſans témoins, & rien n'approche des extravagances dont il m'entretint. Sa vive paſſion, la reconnoiſſance qu'il avoit pour mes bontés, ſes ado-

rations pour le divin mouchoir, l'ardeur qu'il avoit à le baiser nuit & jour. Enfin, ne pouvant me tenir de rire, je résolus de finir cette scène. Vous me prenez pour une autre, lui dis-je, & vous m'avez moins d'obligation que vous ne pensez. Mais j'entrevois la cause de l'erreur. Là-dessus, ayant fait appeler ma femme de chambre, je lui demandai si le jour de notre promenade elle n'avoit pas perdu un mouchoir dont il me sembloit qu'elle s'étoit beaucoup servie. Oui, répondit-elle avec quelqu'embarras. Eh bien, lui dis-je, c'est monsieur qui l'a trouvé.

Cette histoire ne parut merveilleuse qu'au chevalier. Convenez, me dit-il, qu'elle raconte avec une grâce admirable. Elle en avoit effectivement dans le son de la voix ; mais pour le sujet & le tour de l'expression, je trouvai que la comtesse l'avoit emporté sur elle & sur les autres. Il n'est pas donné à tout le monde de mettre beaucoup de finesse & de légèreté dans une courte narration. A ceux qui n'ont pas ce talent de la nature, il faut un art infini pour l'acquérir. Rien n'est si séduisant dans la bouche d'une femme, & je suis surpris qu'étant dispensées des sciences profondes, elles ne s'attachent pas plus à se donner cette espèce de mérite, qui convient d'autant mieux à leur sexe,

qu'on ne leur demande, du côté de l'esprit, que de l'élégance & des grâces.

Grâces à l'invention du marquis, ce dernier acte de la fête nous rendit un peu d'enjouement. Mais comme ce n'étoit point les agrémens ni l'esprit qui manquoient aux quatre dames, il ne me parut pas moins qu'elles étoient déplacées. Je le dis au marquis en le reconduisant dans mon carrosse. Il le sentoit beaucoup plus que moi, parce qu'il avoit des goûts de plaisir beaucoup plus vifs, & que dans tout autre lieu, il auroit préféré Fanchon & Lisette à d'honnêtes femmes. J'ajoutai que je chercherois sans doute à revoir celles que nous quittions, mais dans des occasions où elles seroient moins gênées par les circonstances, & moins gênantes pour ceux à qui elles feroient l'honneur de souper avec eux. Il souhaitoit si vivement de me retenir dans sa société, que pour me faire essayer de toutes les scènes, il me proposa une nouvelle partie, en me laissant le choix du jour. Elle n'aura presque rien, me dit-il, qui ressemble aux deux autres, & je suis trompé si elle ne vous plaît davantage.

Elle fut plus reculée qu'il ne le souhaitoit, par des incidens qui firent bientôt prendre une nouvelle face à ma situation. Je reçus la réponse de mon père à ma dernière lettre. Il me mar-

quoit que ſuivant mes vues, il avoit rendu compte de ma déclaration à mademoiſelle de Saint V.... & que l'ayant engagée à lire elle-même ma lettre, il n'avoit pas manqué de l'obſerver beaucoup pendant cette lecture; que malgré la rougeur dont ſon viſage s'étoit couvert, il avoit cru découvrir que ſes mouvemens les plus vifs ne venoient pas de ſa confuſion & de ſon embarras; que ſoit amour ou haine, elle étoit agitée par quelque paſſion violente, & qu'elle n'avoit pas fait difficulté d'inſiſter ſur ſes prétentions après avoir relu ma lettre; qu'il la croyoit capable d'employer toutes ſortes de voies pour les faire valoir; qu'à l'égard de l'explication que je demandois ſur les complaiſances qu'elle s'accuſoit d'avoir eues pour moi, elle avoit répondu avec emportement, que c'étoit joindre l'inſulte à la perfidie, & que la juſtice qu'elle n'eſpéroit ni du ciel ni des hommes, elle ſauroit ſe la faire elle-même. Son père, ſans entrer dans ſes fureurs, ſe plaignoit amèrement que j'avois perdu d'honneur ſa fille & toute ſa maiſon. A cette peinture, le mien ajoutoit qu'après un déſaveu auſſi formel que celui de ma lettre, il n'avoit plus de conſeil à me donner, & que je le devois prendre de mon propre cœur.

Il avoit raiſon de ſe fier à mes ſentimens, car mon bonheur & ma fortune ne m'auroient

pas fait balancer un moment ſur mon devoir. La difficulté à mes propres yeux ne regardoit pas mes engagemens, puiſque j'étois ſûr de ne m'être jamais échappé à rien qui pût en porter le nom. Mais l'honneur & la religion même n'ont-ils pas des loix qui ne demandent pas toujours d'être exprimées ? Mademoiſelle de Saint V... étoit perdue de réputation, ſi je ne la lui rendois en l'épouſant. Etoit-il tems d'examiner ſi c'étoit ſa faute, ou celle de mon père, ou la mienne, & le mal étant réel, l'impoſſibilité même qu'il pût jamais être réparé par un autre que moi, ne me faiſoit-elle pas un devoir de cette réparation ? D'un autre côté, il étoit queſtion du ſacrifice de ma vie, car je ne pouvois enviſager autrement un mariage, pour lequel je n'avois nulle inclination. A la vérité, mon cœur étoit encore libre. Depuis près de deux mois que j'étois à Paris, je m'étois plaint quelquefois à moi-même d'être encore ſans maîtreſſe & ſans ami. Mais j'avois déſiré continuellement de pouvoir me procurer des biens ſi doux ; & par rapport à l'amour, j'avois ſenti plus d'une fois avec quelle ardeur je m'y ſerois livré, ſi de juſtes raiſons ne m'avoient fait combattre mon penchant. Falloit-il donc renoncer à des occaſions plus heureuſes que l'avenir pouvoit m'offrir à tout moment, pour me charger, à mon

mon âge, d'une chaîne qui ne ſeroit jamais pour moi ſans peſanteur ? Enfin, comme l'attrait du plaiſir n'étoit pas capable de me faire trahir mon devoir, je ſentis auſſi que dans une occaſion de cette nature, il n'y avoit que l'étroite loi du devoir qui pût l'emporter ſur l'eſpérance du plaiſir. Ce partage me fit naître la penſée de conſulter d'honnêtes gens ſur mon embarras. Je réſolus en même tems de les choiſir habiles, puiſque je manquois moins de probité que de lumières. A qui pouvois-je m'adreſſer mieux qu'à meſſieurs....? Je leur envoyai le cas dans ſa plus ſimple expoſition ; réſolu, au fond du cœur, de recevoir leur déciſion comme l'ordre du ciel.

Pendant que je l'attendois avec beaucoup d'inquiétude, je cherchai dans les ſociétés que je connoiſſois, & dans les nouvelles liaiſons que je formois tous les jours, à diſſiper le trouble de ma ſituation. Un jour, que je ne rappellerai jamais ſans un mêlange de douleur & de joie, mes affaires m'ayant fait monter en carroſſe aſſez matin, je paſſai devant la porte d'une égliſe, où l'affluence du peuple me fit faire attention qu'il étoit fête. Je deſcendis pour la meſſe, en ſouriant d'une diligence qui ne m'étoit pas fort ordinaire, car à peine étoit-il neuf heures. Je pris une chaiſe derrière celle d'une femme que

je fus furpris de voir auffi matineufe que moi. Elle n'avoit qu'un laquais derrière elle ; mais fans aucune fuite, je ne l'aurois pas moins prife à fon air pour une femme de condition. Je ne parle que de fa taille & de fa pofture, qui étoient encore les feuls avantages par lefquels je pouvois la diftinguer. Sous un habit fimple & négligé, jamais je n'avois rien vu qui annonçât tant de nobleffe & de grâces. J'aurois fuivi tout d'un coup le mouvement qui me fit fouhaiter de voir fon vifage, fi le refpect du lieu & la confidération même que je crus devoir à une femme de cette apparence, n'euffent fervi de frein à ma curiofité. Cependant je n'y pus réfifter jufqu'à la fin de la meffe. Etant paffé de l'autre côté de l'églife, je m'avançai un peu fur la même ligne, de forte qu'en tournant la tête, je crus découvrir auffitôt un vifage connu. Mon embarras fut à me rappeler où j'en avois pu voir un fi charmant. La belle femme! fus-je tenté de m'écrier. Elle étoit fans rouge, & dans l'ajuftement le plus fimple. Une blancheur éblouiffante, un air furprenant de douceur & de modeftie, un port admirable ; voilà ce que je cherchois dans ma mémoire, & ce que la différence du rouge & de l'habillement ne m'avoient point encore permis d'y retrouver. D'ailleurs, cette belle perfonne avoit les yeux



La belle femme ?!

C. P. Marillier dir. De Longueil Sc.

immobiles ſur ſon livre. J'y gagnois la vue de la plus belle main du monde ; mais je ne découvrois que la moitié du viſage. Enfin, pour me ſatisfaire entièrement, je fis deux pas de plus qui me firent bientôt remettre, avec une extrême admiration, madame de B.... cette jeune femme d'un conſeiller au parlement, avec laquelle j'avois ſoupé une fois chez l'intendante. Je ne revenois pas de ma ſurpriſe. Elle m'avoit beaucoup moins frappé la première fois que je l'avois vue, & e ne pus attribuer cette inégalité d'impreſſion qu'à la parure, & ſur-tout au rouge, dont l'excès m'avoit révolté en arrivant à Paris. La belle femme ! dis-je encore. Il ne m'en étoit reſté qu'une idée trop vive & trop touchante ; cette rencontre imprévue l'augmenta beaucoup. Que de charmes ! Que d'admirables qualités réunies ! Mais ne pouvant manquer de me ſouvenir auſſi de ſon indigne attachement, je paſſai enſuite à diverſes réflexions ſur le caractère incompréhenſible des femmes. Je fus même choqué de cette apparence de piété, qui ne me parut qu'une baſſe hypocriſie. A la fin, je me reprochai de m'être trop longtems occupé d'elle à l'égliſe, & je me retirai plus bas pour attendre la fin de la meſſe. Cependant le reproche que je m'étois fait, ne m'empêchoit point de jeter encore quelques re-

G 2

Staatliche Bibliothek Bamberg

gards ſur cette taille, qui attiroit comme malgré moi mes yeux. Je me demandois, en faveur d'une femme ſi aimable, s'il n'étoit pas poſſible que la malignité l'eût injuſtement noircie comme tant d'autres, dont j'avois déjà l'exemple. Ne ſeroit-ce pas, diſois-je, le comble de l'inhumanité & de la barbarie ? Mais les accuſations paroiſſoient non-ſeulement trop claires & trop expliquées, mais trop bien prouvées par la nature des circonſtances, & même par leurs effets. Pourquoi cette obſtination à demeurer chez elle, à fuir le commerce des honnêtes gens, à refuſer de voir ſes amis ? Des goûts de cette nature paroiſſent ſi impoſſibles dans une jeune femme qui eſt faite pour plaire, & qu'on ne ſuppoſe pas conſommée à cet âge dans les hautes pratiques de la religion, qu'il ſembleroit ridicule & inſenſé de les prendre pour l'effet d'une bonne cauſe.

Je ſortis plein de ces idées qui diminuèrent beaucoup l'impreſſion que j'avois reſſentie. Le ſoir je me trouvai à ſouper chez l'intendante, & je ne pus lui déguiſer non-ſeulement la rencontre que j'avois faite à l'égliſe, mais la nouvelle admiration dont je n'avois pu me défendre. En convenant que madame de B.... avoit un mérite extraordinaire, elle retomba ſur le caprice de ſon cœur. Je découvris aiſément qu'elle

étoit piquée de ne plus la voir ; mais je ne pouvois regarder un motif ſi foible comme une raiſon de la décrier. D'ailleurs, un intérêt, dont je ne démêlois pas encore le principe, m'ayant fait demander quelques explications, je n'appris rien qui pût favoriſer mes doutes. On ne m'avoit rien dit, m'aſſura-t-on, qui ne fût connu de tout le monde. Le ſecrétaire étoit bien fait, & le mari accablé d'infirmités. On ne lui faiſoit pas un crime, à ſon âge & dans ſa ſituation, de ſe procurer un peu d'amuſement, mais ſon choix étoit odieux & mépriſable.

Il ſe paſſa pluſieurs jours, pendant leſquels je ne penſai quelquefois à madame de B... que pour la mépriſer. La déciſion que j'attendois ſur mon problême d'honneur & de religion, fut telle que je l'avois eſpérée, & que je n'aurois pas balancé moi-même à la porter dans la cauſe d'autrui. Mon incertitude n'étant venue que d'un excès d'équité, qui m'avoit fait craindre de me flatter trop dans ma propre cauſe, je fus extrêmement ſatisfait de voir mon jugement confirmé par les plus honnêtes gens de Paris. Mes ſentimens pour mademoiſelle de S. V.... ſe réduiſirent à la plaindre, avec peu d'inquiétude pour les effets de ſa haine, que mon père ſembloit m'avoir voulu faire appréhender. La joie de me trouver délivré de cet embarras, me rendit plus

facile pour les propositions du vieux marquis. Il avoit fait plusieurs soupers dont il regrettoit que je n'eusse pas été. Cependant comme il avoit entrepris de justifier son goût pour les petites-maisons en m'y faisant trouver de la satisfaction pour le mien, il me dit qu'il n'étoit pas fâché d'un retardement qui me procureroit le plaisir d'une nouvelle scène. Ses dernières parties avoient eu trop de ressemblance avec les premières. Il me dit que depuis plus de huit jours, il s'efforçoit d'en former une, qui auroit tout l'agrément qu'il m'avoit promis, mais dont les acteurs avoient été difficiles à rassembler. Elle étoit liée pour un des jours suivans. Je lui engageai volontiers ma parole. Dans un intervalle si court, il m'arriva trois incidens, que je qualifierois tous trois de faveurs du ciel, si la dernière n'avoit été mêlée jusqu'aujourd'hui de tant d'amertumes, que je dois balancer à lui accorder ce nom. Elle a donné naissance à toutes les douceurs de ma vie; mais elle est devenue l'occasion de toutes mes disgrâces. Après avoir ruiné pendant quinze ans mon repos & ma fortune, elle exposoit, il y a six mois, ma tête au dernier danger; & si la générosité d'un ami trop tendre & trop fidelle m'a conservé la vie, presqu'aux dépens de la sienne, c'est pour retomber par d'autres aventures dans une situation si désespérée, que l'unique

consolation de mes malheurs est la liberté de les écrire. Cependant, au milieu de mes tristes sentimens, qu'il reste de souvenirs délicieux dans ma mémoire ! & combien de plaisirs devoient précéder mes peines !

Le président de..., pour qui je n'avois pas pris moins d'attachement que de respect & d'estime, avoit paru s'appercevoir avec plaisir que je voulois cultiver son amitié. J'avois souvent l'occasion de le voir. Il marquoit de la satisfaction à m'entretenir ; & fort souvent dans la dissipation des assemblées & des grands soupers, nous trouvions le moyen de nous faire un amusement plus doux d'une conversation sensée qui nous paroissoit toujours trop courte. Je ne me défiois pas que ces entretiens particuliers étoient une sorte d'étude qu'il faisoit de mon caractère. Lorsqu'il crut m'avoir approfondi : vous êtes fait, me dit-il un jour, pour être vu de bon œil dans toutes sortes de sociétés, & je m'apperçois que vous plaisez beaucoup dans les maisons où je vous rencontre ; mais je ne sais si vous y prenez le même goût. Tel du moins que je crois vous connoître, je suis sûr que vous en prendriez infiniment davantage dans plusieurs maisons où j'ai parlé de vous, & où j'ai même fait naître le désir de vous voir. Vous fierez-vous à moi, si je vous propose quelque jour de vous y in-

troduire? Je l'assurai que je ne balancerois jamais à suivre un si bon guide. Il m'offrit de me faire dîner dès le lendemain dans une maison qu'il fréquentoit beaucoup. J'acceptai cette offre. C'étoit le jour même que je m'engageai au marquis pour sa nouvelle partie de souper. Je partis en le quittant. Mon rendez-vous étoit chez le président, qui me conseilla de renvoyer mon carrosse, & de monter dans le sien.

Je ne vous préviens pas, me dit-il en chemin, sur les gens auxquels je vais vous présenter. Vous verrez vous-même jusqu'à quel point ils vous conviennent. C'est la société où je passe ma vie; car je ne vous dirai pas que celles où nous nous sommes vus jusqu'à présent, soient mon attrait. J'y parois quelquefois par bienséance; il faut voir tout le monde; on se doit au public; mais j'ai peu d'inclination pour ces maisons ouvertes, par mille raisons que vous sentez moins que moi, si vous n'en connoissez pas d'autres. Je lui avouai que n'étant à Paris que depuis deux mois, je n'avois vu que celles où diverses rencontres m'avoient donné l'occasion de me faire présenter, & où je croyois avoir observé qu'il suffit d'avoir un nom & une figure d'homme pour être bien reçu.

Cet entretien d'un moment m'instruisit peu sur la compagnie où j'allois tomber. Nous en-

trâmes dans une fort belle maiſon. Le préſident me fit monter ſans beaucoup de cérémonie. Il ſembloit être chez lui. Nous trouvâmes, dans un appartement très-propre, cinq ou ſix perſonnes auxquelles il me préſenta ſans affectation. C'eſt M. le comte de.... dit-il au maître & à la dame. Je vous ai parlé de ſon mérite, & à lui du déſir que vous aviez de le connoître. On s'aſſit après un compliment fort ſimple. Deux hommes qui ſurvinrent, rendirent la compagnie plus nombreuſe. Nous nous trouvâmes neuf ou dix à dîner.

Dès les premiers momens, j'entrevis deux choſes qui me frappèrent beaucoup, parce qu'elles m'étoient nouvelles à Paris; une joie douce & modeſte qui produiſoit de la vivacité ſans confuſion; & ce tour fin & judicieux dans la converſation, qui eſt l'effet réuni de l'eſprit, du jugement, de l'uſage du monde & du bon goût. Je m'obſervai d'abord avec grand ſoin, pour ne pas paroître déplacé dans une compagnie ſi reſpectable. Mais je ne fus pas long-tems à reconnoître qu'il n'étoit pas beſoin de contrainte, avec des gens auſſi naturels dans leurs idées que dans leurs manières. Leurs moindres diſcours étoient aſſaiſonnés de grâce & de vérité, mais ſans recherche & ſans affectation. Point d'empreſſement pour parler, ni de langueur à

ſe taire. On s'écoutoit avec complaiſance, on ſe répondoit avec honnêteté. A chaque diſcours, la politeſſe, la bonne humeur, l'eſprit & le ſavoir, ſembloient ſortir enſemble de la même bouche. Rien ne m'avoit paru ſi ſimple & ſi doux. C'étoit le cours d'un ruiſſeau charmant auquel je prenois plaiſir à me laiſſer entraîner. Je ne m'arrête point à des peintures de caractères, parce qu'à l'égard des vertus comme des vices, je veux ôter toute matière aux applications; mais je crus trouver tout le mérite humain raſſemblé & tous les plaiſirs réunis. Hommes & femmes dans les mêmes principes & dans les mêmes goûts. Bonne chère, avec tant d'agrémens pour le cœur & pour l'eſprit.

Je tremblois, en ſortant, que cette maiſon ne me fût difficile à retrouver, comme un lieu inacceſſible où le mérite ſe tenoit renfermé dans ſon temple. Le préſident, à qui je marquai ma crainte, à-peu-près dans ces termes, comprit facilement ma penſée. Il m'aſſura que je ſerois le maître d'y retourner ſouvent, & que j'y avois laiſſé de moi une fort bonne impreſſion. Je m'épuiſois ſur tout en admiration pour un homme dont la phyſionomie & les manières m'avoient charmé. Son âge étoit d'environ trente ans. Le ſavoir & le goût de toutes les bonnes choſes paroiſſoient naturels en lui comme la reſpiration.

Le préſident m'apprit qu'il ſe nommoit M. de La.... & qu'étant l'aîné d'une bonne maiſon, il avoit quitté le ſervice depuis la mort de ſon père. Au déſir que je marquois de le retrouver, mon guide répondit que j'en aurois le pouvoir tous les jours, ſoit dans le même lieu, ſoit dans pluſieurs autres maiſons, dont notre dîner m'alloit ouvrir l'entrée. Quoi! lui dis je, il y en a d'autres qui reſſemblent à celle-ci? Votre doute, repartit le préſident, me prouve mieux que jamais que vous avez mal connu Paris, & que vous en avez jugé apparemment par les ſociétés où j'ai commencé à vous voir. La maiſon d'où vous ſortez, ajouta-t-il, eſt aſſurément de l'eſpèce la plus rare, & vous en trouverez peu où toutes les qualités de l'eſprit & du cœur ſoient plus brillantes. Mais en admettant ainſi quelque différence pour le degré, il s'en trouve un grand nombre, où l'on vit dans les mêmes principes & ſuivant les mêmes règles.

J'écoutois avidement ce que je ne me perſuadois encore que par la confiance extrême que j'avois au caractère du préſident. Je ne le quittai qu'après avoir obtenu de ſon amitié, qu'il m'établiroit parfaitement dans la ſociété du vrai mérite. C'eſt le nom que je croyois devoir à celle d'où je ſortois, par oppoſition à tant d'autres,

où je n'avois vu régner que la corruption & les fausses maximes du monde, avec aussi peu de justesse d'esprit & de véritable raison, que de droiture, de justice, & de bonté. Ce n'est pas sur le premier essai que j'en fis dans cette occasion, que je veux fonder le parallèle. Mes remarques se développeront à mesure qu'on me verra puiser des lumières dans l'expérience. Mais je venois d'en acquérir assez dès le premier jour, pour ne pas me rappeler sans indignation l'air de présomption & de suffisance que j'avois vu régner dans certaines sociétés, l'audace avec laquelle on s'y donne exclusivement le nom de bonne compagnie, & le misérable abus qu'on y fait du rang ou des richesses, pour accréditer la malignité, la sottise, & l'ignorance.

Je me retirai si mal disposé pour la plupart des maisons où j'allois ordinairement jouer & souper, qu'ayant quelques lettres à faire pour la province, je pris le parti de me renfermer dans mon appartement, & d'y souper seul. Je passai une partie de la nuit dans les réflexions dont j'avois rapporté le sujet. A mon réveil je fus surpris d'apprendre que monsieur de La..., ce même homme dont j'avois parlé avec tant d'estime au président, étoit depuis quelques minutes dans mon antichambre. Ayant su que j'étois encore au lit,

mais aſſez près de l'heure où j'avois donné ordre qu'on m'éveillât, il avoit voulu l'entendre ſonner à ſa montre avant que de permettre à mes gens de m'annoncer ſa viſite. Alors l'impatience que j'eus de l'embraſſer, me fit oublier l'état où j'étois. Je paſſai ma robe pour aller au-devant de lui. Il vint à moi les bras ouverts. Son compliment fut celui d'un homme, qui joint à l'uſage du monde les plus aimables principes de la bonté & de la tendreſſe du cœur. Il avoit appris, me dit-il, par le récit du préſident, les ſentimens que j'avois conçus pour lui ; & s'étant trouvé la même diſpoſition à m'aimer, il n'avoit pu réſiſter plus long-tems au double mouvement de ſon inclination & de ſa reconnoiſſance. Je viens vous demander, ajouta-t-il en m'embraſſant, votre eſtime & votre amitié, & vous offrir pour toute ma vie la même choſe.

Mon cœur n'avoit point encore reſſenti d'émotion ſi vive. Je le ſerrai entre mes bras, je ne vous donne rien, lui dis-je, puiſque votre mérite vous avoit acquis ce que vous me demandez de ſi bonne grâce ; mais je vous le confirme avec tous les ſermens de la vérité & de l'honneur, & je n'excepte rien du vœu que je fais d'être tout à vous. Il parut auſſi ſatisfait que moi de ce traité. Nous commençâmes un entretien preſque auſſi familier que ſi nous nous étions aimés depuis

long-tems. Que la ſympathie ſoit regardée comme une chimère par les cœurs durs, qui ne ſont point aſſez heureux pour l'éprouver. M. de La..., dans ce premier moment d'ouverture, ſentit que j'allois trouver autant de plaiſir à l'entendre, que lui à me faire connoître ſa ſituation. Il m'apprit que ſe trouvant l'aîné de ſa famille, avec un frère & des ſœurs qui étoient à peine ſortis de l'enfance, il n'avoit pu ſe diſpenſer de quitter le ſervice pour leur tenir lieu de père : qu'il les avoit fait venir à Paris, où ils étoient élevés comme ſous ſes yeux, dans la maiſon d'une de ſes proches parentes, femme aſſez mal défendue elle-même par ſa ſituation, puiſqu'elle vivoit ſéparée de ſon mari, mais ſi raiſonnable & ſi vertueuſe, qu'il ne ceſſoit pas d'admirer ſon caractère : il me la nomma. C'étoit la marquiſe de N..., c'eſt-à-dire, celle que, ſur la foi de l'intendante, j'ai nommée ici plus d'une fois la marquiſe aux trois amans. Il m'échappa une exclamation fort vive à ce nom. Je ne fus pas le maître de ce petit tranſport, qui venoit de mon indignation autant que de ma ſurpriſe. M. de La... s'étant arrêté, avec quelque marque d'embarras, je le ſuppliai de reprendre ſon diſcours, en lui promettant l'explication de mon étonnement. Il continua de me dire que n'ayant rien à m'apprendre de fort important, ſon ſeul deſſein dans cette confidence étoit de me faire

connoître qu'il ne vouloit rien avoir de réſervé pour moi ; qu'outre la maiſon où nous avions dîné la veille, dans laquelle il ſe flattoit de me rencontrer ſouvent ſi j'étois ſenſible au déſir qu'on avoit de m'y revoir, celle de ſa parente, qui n'étoit ouverte qu'à un petit nombre d'honnêtes gens, méritoit que je priſſe quelquefois la peine d'y entrer; qu'il brûloit de me préſenter à la marquiſe : que je la trouverois affligée des mauvais procédés d'un mari, dont elle avoit été forcée de ſe ſéparer, après l'avoir épouſé par inclination ; mais que la douceur & les agrémens de ſon eſprit, ne ſouffroient rien de l'amertume de ſon cœur ; que pour acheter un peu de repos, elle avoit pris le parti de ſe priver du tiers de ſon revenu, en faveur d'un homme qui étoit livré à tous les excès de la débauche ; ce qui n'avoit point empêché qu'il n'eût tenté par la violence & l'inſulte de ſe faire augmenter une penſion à laquelle il n'avoit aucun droit : qu'heureuſement deux amis de la marquiſe & lui s'étoient trouvés chez elle, lorſqu'il y avoit oſé paroître, & l'avoient effrayé par des craintes qui auroient fait moins d'impreſſion ſur un homme d'honneur ; que pour ſatisfaire une vengeance impuiſſante, il avoit eu recours à la reſſource des lâches, à la calomnie, en publiant que ſa femme n'avoit pas moins que trois amans ; mais que ſûre de ſon innocence,

la marquiſe mépriſoit des bruits ridicules, qui ne faiſoient honte qu'à ceux qui étoient capables de les recevoir ſans preuve, & qu'elle ſe tenoit bien dédommagée par l'eſtime de quelques honnêtes gens qu'elle trouvoit dignes de la ſienne.

J'avois laiſſé parler M. de La... ſans l'interrompre. Cependant ma juſte indignation, autant que l'intérêt de l'amitié, me faiſoit attendre la fin de ſon diſcours avec impatience. Je lui répondis naturellement que je croyois connoître la marquiſe, non au portrait qu'il me faiſoit d'elle, parce que je ne l'avois point aſſez vue pour l'approfondir, mais à l'injuſtice de ceux qui ne ménageoient point ſa réputation. Tel eſt le malheur des femmes, me dit-il. Le mérite & la vertu les expoſent infailliblement à l'envie; & ſi le haſard les jette dans quelque aventure d'éclat, il n'y a plus de bornes au déchaînement de la malignité & de l'impoſture. Je ne vous demande pas où vous l'avez vue, ajouta-t-il, mais je vous prie de venir dîner chez elle, pour apprendre mieux à la connoître. Il n'y avoit point de difficulté à faire ſur les bienſéances, avec un de ſes plus proches parens. Je me laiſſai conduire. Si le retour de confiance que je devois à mon ami, me fit entrer à mon tour dans le détail de mes affaires, je fus ſurpris de me trouver la langue liée ſur un intérêt

dont je sentis tout d'un coup la force. L'éclaircissement que je venois de recevoir me jeta dans une profonde réflexion, sur la facilité avec laquelle on se prête à la malignité des discours publics. Quoi! disois-je, de tant de personnes qu'on a pris plaisir à décrier dans mon esprit, je n'ai pas eu l'occasion d'en connoître une, à qui je n'aie vu manifestement qu'on fait de cruelles injustices. Madame de B... seroit-elle aussi l'objet d'une infame calomnie? Cette idée fut si vive, que me croyant autorisé par l'exemple de la marquise à ne plus douter de son innocence, je me faisois un reproche amer d'avoir osé la soupçonner. Quoi? l'apparence de toutes les vertus ne seroit que le masque d'une honteuse foiblesse! Cette figure charmante seroit associée avec le vice? Il me sembloit même, en consultant les loix simples de la physique, que cet accord étoit impossible; car les traits du visage doivent se ressentir des affections du cœur. On ne concevroit pas qu'une vive tristesse pût rendre habituellement la physionomie riante : de même, la beauté douce & modeste ne peut accompagner long-tems une passion déréglée. Je m'imaginois encore que c'étoit le seul goût de la vérité & de la justice, qui me fournissoit ces comparaisons & ces raisonnemens. Mais j'observois aussi que mon cœur s'y intéressoit par des raisons plus secrètes, puisqu'avec une émo-

tion ſi vive je ne m'ouvrois point aux yeux d'un ami pour qui je ne voulois plus rien avoir de réſervé.

J'avois ignoré que la marquiſe demeurât fort près de l'intendante. C'étoit le voiſinage, comme je l'appris bientôt, qui avoit formé entr'elles une liaiſon de bienſéance plutôt que d'amitié. Nous nous trouvâmes ſept à dîner, cinq hommes, avec une dame du même âge que la marquiſe, c'eſt-à-dire de trente-deux ou trente-trois ans. J'appris bientôt à me fier au jugement de M. de La... par la ſatisfaction que je trouvai dans ce petit cercle d'honnêtes gens. C'étoient les mêmes principes & les mêmes uſages dont j'avois été ſi ſatisfait la veille. Dans l'eſpace de quelques heures je conçus pour le caractère de la marquiſe tous les ſentimens que M. de La... m'avoit prédits ; & l'on verra que la continuation d'un ſi doux commerce n'a fait que les augmenter. Je lui parlai de l'intendante, chez qui elle ſe rappela fort bien de m'avoir vu. Elle y alloit rarement, me dit-elle, parce que mettant beaucoup de diſtinction entre ſes amis & ſes connoiſſances, elle ne trouvoit de douceur, dans la vie, qu'avec les premiers. Je pénétrai le ſens d'une raiſon ſi modeſte. Mais quoique réſolu d'imiter ſa diſcrétion dans une première viſite, je ne pus vaincre la curioſité qui me portoit à la faire parler ſur le

caractère & la conduite de madame de B... Il me sembla que le témoignage d'une femme si raisonnable, alloit détruire tous mes doutes. Sans me demander compte de mes motifs, je pris occasion du seul souper que j'avois fait avec elle, pour lui dire que je n'avois pas été plus heureux depuis le même jour à rencontrer madame de B... Elle me répondit froidement, que cette dame sortoit peu. Une réponse si courte ne servant qu'à m'embarrasser, j'ajoutai qu'on donnoit des explications fort étranges à sa retraite. Hélas ! reprit la marquise, à quoi la malignité n'en donne-t-elle pas ! Le monde ne se persuade pas qu'une femme puisse être sage avec de la jeunesse & de la beauté. Connoissant peu madame de B... ajouta-t-elle, je ne puis juger de la vérité de ce qu'on publie; mais je ne prendrois point aisément parti contre une femme si aimable; & sans m'arrêter au proverbe, je suis persuadée qu'il y a plus de langues malignes que de physionomies trompeuses.

Ce n'étoit pas de la marquise que je devois attendre des décisions hasardées sur la réputation d'autrui. Cependant je trouvois dans sa réponse un air d'incertitude qui marquoit à quel point l'opinion publique étoit déclarée contre madame de B... Je n'en fus que plus révolté contre une si aveugle prévention, car dans tout ce que j'avois entendu, je n'avois pas trouvé la moindre appa-

rence de preuve. Il ne faut que le bon ſens naturel, diſois-je, avec la moindre ſemence d'équité, pour ſe refuſer à des accuſations ſans vraiſemblance. Prétendra-t-on les juſtifier par la notoriété publique? C'eſt une fauſſe règle ſur tous les faits où la corruption de l'eſprit & du cœur peut être intéreſſée. L'envie de trouver madame de B... vertueuſe, devenoit pour moi comme une paſſion. Mais quelle eſpérance de pouvoir parvenir à cet éclairciſſement? La marquiſe me propoſa une partie de jeu : je m'y engageai d'autant plus volontiers, que les idées dont j'étois rempli me faiſoient trouver de la douceur dans le ſilence.

Mais la nuit ſuivante rendit mes réflexions plus ſérieuſes. A meſure que mes connoiſſances s'étoient étendues à Paris, j'avois formé des plans de vie heureuſe ſur chaque découverte. Dans l'exercice de mes goûts, j'avois aſſez remarqué de jour en jour, que j'étois plus fait pour le plaiſir que pour la fortune; mais dans un tems où la guerre paroiſſoit fort éloignée, je me trouvois excuſable de ne pas écouter beaucoup l'ambition; & j'étois aſſez content de mes richeſſes préſentes, avec l'aſſurance de la ſucceſſion de mon père, pour ne pas déſirer plus d'opulence. La paſſion que j'avois pour le commerce des honnêtes gens, me faiſoit remercier le ciel des ouvertures récentes dont j'étois redevable au préſident. Il ne

m'avoit pas fallu de longues expériences pour reconnoître le vrai mérite, dans la ſociété dont il m'avoit ménagé l'eſtime. Je ne doutois pas, comme il me l'avoit fait entrevoir, que cette première liaiſon ne me conduisît à d'autres; car l'honnêteté n'eſt pas ſtérile; & qui en découvre une veine, peut s'aſſurer, comme dans les mines du plus riche métal, qu'elle a ſes communications avec quantité d'autres canaux. J'avois déjà tiré de cette heureuſe ſource le plus précieux de tous les biens, un ami aimable & vertueux, que je me propoſois de cultiver par les ſoins les plus tendres. Quelques petits ſoupers, bien ou mal aſſortis, dont je n'excluois que la débauche groſſière, me devoient jeter par intervalles, dans des amuſemens un peu plus libres. La lecture, dont l'uſage m'étoit familier; les devoirs de bienſéance ordinaire, qui conſiſtoient, pour un homme de mon âge, à paroître quelquefois chez les grands, & à cultiver les amis de mon père; les ſpectacles pour leſquels j'avois d'autant plus d'inclination, qu'avec le plaiſir d'un honnête amuſement, on y retrouve mille perſonnes qu'on ſe diſpenſe de voir chez eux, & dont on eſt bien aiſe de n'être pas oublié; enfin l'étude même du métier que j'avois embraſſé, & l'obligation de joindre quelquefois le régiment, m'offroient des exercices

aſſez variés pour ne laiſſer aucun vide dans mon eſprit & dans l'emploi de mon tems.

Que me manquoit il pour être heureux? Je n'aurois pu me répondre à moi-même, ſi je m'étois fait cette queſtion. Cependant j'étois agité par des inquiétudes qui devoient avoir une cauſe préſente. Je me la déguiſois, ſans ſavoir pourquoi. La viſite que j'avois rendue à la marquiſe de N..., m'avoit abſolument détrompé ſur les fauſſes accuſations dont on la noirciſſoit : mais elle avoit fortifié auſſi l'apparence qu'il y avoit à mes yeux, que madame de B... pouvoit ne pas être plus coupable. Cette penſée revint me frapper avec une nouvelle force. Comme elle alloit juſqu'à troubler mon repos, je réſolus, pour m'en délivrer, de ſatisfaire à toutes ſortes de prix une curioſité dont je ne pouvois craindre aucun reproche. Après avoir épuiſé mon imagination ſur les moyens, je n'en trouvai point qui ne fût beaucoup plus difficile que celui auquel je m'arrêtai. J'avois fait venir de Sédan mon maréchal des logis pour me faire quelques dragons qui manquoient à ma compagnie. Il étoit pariſien, homme d'expérience & capable de diſcrétion. Je le chargeai de ſe lier dans le voiſinage de madame de B..., & de me découvrir abſolument ce que c'étoit que cette dame, quels

étoient ſon caractère & ſes amuſemens, pourquoi elle fuyoit le monde à ſon âge, & comment elle vivoit avec ſon mari. Je ſavois que les plus honnêtes gens ont des cenſeurs éclairés dans leurs voiſins, & j'avois peine à croire que les galanteries d'une jolie femme pûſſent être ignorées à ſa porte.

Mon maréchal des logis pouſſa le zèle trop loin. Au bout de deux jours, pendant leſquels je n'avois pu me défendre de beaucoup d'impatience, il vint d'un air ſatisfait, m'apprendre une nouvelle qui me jeta d'abord dans une vive colère. Il avoit lié connoiſſance avec le ſecrétaire de M. de B..., & l'ayant engagé à boire, il l'avoit déterminé à prendre parti dans ma compagnie. Il me préſenta ſon engagement. Par des vues plus raiſonnables, il avoit évité de lui parler de madame de B..., aſſez sûr que j'avois déſormais le pouvoir de tirer moi-même les éclairciſſemens que je déſirois. Que m'apprenez-vous? lui dis-je. Vous avez donné le ſujet d'un mortel chagrin à la plus aimable de toutes les femmes. Elle ne me le pardonnera jamais. Cette plainte m'échappa ſans réflexion, avec des reproches beaucoup plus amers, comme s'il eût été fort important pour moi de ne pas cauſer de chagrin à une femme dont j'étois à peine connu. Cependant, lorſque je fus revenu

de cette chaleur, je conſidérai l'aventure du ſecrétaire d'un œil fort différent. Je voulois être inſtruit. Je ne pouvois pas l'être par une meilleure voie. Si madame de B... étoit l'eſclave d'une vile paſſion, je trouvois de la douceur à penſer que je l'en guérirois malgré ſes propres déſirs. Si c'étoit injuſtement que le public l'accuſoit, outre le plaiſir de la trouver innocente, j'aurois l'occaſion de me faire un mérite auprès d'elle, de la liberté que je lui offrirois pour le ſecrétaire. Je n'examinai point de quelle ſource venoit ce raiſonnement. Une ardente impatience me faiſoit ſouhaiter de voir ſur le champ mon dragon. Mais ayant demandé la permiſſion de retourner le ſoir chez ſon maître, pour mettre quelque ordre à ſes affaires, il ne devoit paroître devant moi que le lendemain.

La nuit ſuivante ne m'apporta point un ſommeil tranquille. En m'éveillant le matin, je demandai dix fois ſi le ſecrétaire avoit paru. Vers midi, lorſque mon maréchal des logis, étonné lui-même de ne le pas voir, ſe diſpoſoit à l'aller chercher, on m'annonça un laquais de la part de madame de B..., avec une lettre. Nouveau ſujet d'émotion. Je conçus auſſitôt qu'après avoir diſſipé les vapeurs du vin, le ſecrétaire avoit fait l'aveu de ſa folie au conſeiller, & que madame de B... reconnoiſſant mon nom dans celui du

capitaine, m'écrivoit pour obtenir ſa liberté. Quelque motif qu'elle pût avoir pour m'écrire, je n'ouvris point ſa lettre ſans me ſentir le cœur agité. J'avois deviné juſte. C'étoit une ſollicitation preſſante en faveur d'un pauvre jeune homme, diſoit-elle, qui n'étoit pas porté au libertinage, & que l'occaſion avoit ſans doute engagé dans un parti qui ne lui convenoit pas. Elle me rappeloit le ſouper de l'intendante, comme ſi elle eût appréhendé que ſon nom ne fût ſorti de ma mémoire ; ſe remettant à moi de la rançon du ſecrétaire, elle me laiſſoit le maître de la ſomme. Je relus quatre fois cette lettre. J'en obſervai le ſtyle, l'écriture, & juſqu'aux moindres traits. Après avoir ſenti tant de penchant à croire madame de B... innocente, je ne pus écarter mille doutes cruels, qui vinrent m'aſſaillir. Je croyois remarquer dans le tour du ſtyle, un air d'intérêt, une ſorte d'attendriſſement, qui ne pouvoit venir que d'un cœur paſſionné. Un pauvre jeune homme ! Quel ton, diſois-je ? Comme elle le plaint ! comme elle l'aime ! Comme elle en eſt folle ! Et la ſomme dont elle me laiſſe le maître ! Feroit-elle plus pour ſon frère ou ſon mari ? Le chagrin qui accompagnoit toutes ces idées, ne m'empêcha point de ſaiſir l'occaſion, non-ſeulement de l'obliger, mais de la voir, de l'entendre & de juger, par

mes propres yeux de ſa conduite & de ſes ſentimens. Pour toute réponſe, je chargeai le laquais des politeſſes d'uſage, & je lui dis que j'irois recevoir moi-même les ordres de ſa maîtreſſe.

Ce n'étoit point une viſite à remettre. Je voulois ſurprendre madame de B..., ſans lui laiſſer le tems de s'y préparer. M'étant fait habiller ſur le champ, je me rendis chez elle. A mon nom, qu'il fallut déclarer à la porte, je vis un mouvement extraordinaire dans la maiſon. J'en conclus que la faveur de la dame rendant le ſecrétaire un homme important, tout le monde s'intéreſſoit beaucoup à ſon ſort. Il ſe préſenta lui-même d'un air humilié. Son compliment étoit inutile pour me le faire connoître. Je vis un homme de dix-huit ou vingt ans, d'une figure ſupportable, mais la phyſionomie niaiſe, & la taille allongée, avec de grands cheveux plats, comme on peut ſe figurer un ſecrétaire. Je découvris ſi peu d'eſprit dans ſes yeux, que je crus perdre ma peine en lui répondant, avec un peu de méchanceté, qu'il ne devoit rien craindre de ſon engagement pour le ſervice du roi, ſi madame de B... étoit réſolue de le retenir au ſien, C'eſt donc un homme de cette ſorte, diſois-je en montant, qui fait tourner la tête à la plus charmante femme du monde!

Comme je n'étois pas ſitôt attendu, madame n'avoit pas eu le tems de quitter ſon habillement domeſtique, ce négligé propre & gracieux dans lequel une femme modeſte eſt charmante ſans y penſer. Elle me reçut avec un air de confuſion qui rendoit ſa figure plus touchante. Je m'attendois de demeurer ſeul avec elle; mais après m'avoir reproché agréablement un excès de politeſſe, elle me fit paſſer dans une chambre voiſine, où ſon mari étoit languiſſant dans ſon lit. Voilà M. le comte de.... lui dit-elle qui nous prévient par des civilités qu'il devoit attendre de nous. Mais l'état où vous êtes nous ſert d'excuſe. Il comprendra bien auſſi, ajouta-t-elle, que ce qui fait tant d'honneur à ſa bonté augmente beaucoup notre reconnoiſſance. Je lui répondis avec vérité, que j'aurois cru lui devoir moi-même des excuſes, ſi j'avois eu la moindre part à l'aventure qui paroiſſoit la chagriner; & lui expliquant ce qui s'étoit paſſé ſans ma participation, je finis par lui préſenter le billet d'engagement, dont je ne déſirois point d'autre fruit que de lui avoir marqué mon reſpect & ma ſoumiſſion. Elle refuſa de l'accepter ſans être convenus d'une ſomme pour la liberté du ſecrétaire. Oh! madame, lui dis-je en le mettant en pièces, vous n'avez point aſſez bonne opinion de moi. Il entroit un peu de dépit dans

ma réponſe. La facilité que j'avois à lui rendre mon dragon détrùiſoit toutes mes vues, & je les avois effectivement comme abandonnées, par la force d'un aſcendant qui me faiſoit aller au-devant de tous ſes déſirs : mais j'aurois ſouhaité qu'elle eût jugé mieux de mon caractère, qu'elle ne m'eût pas cru capable de joindre un motif d'intérêt à ma politeſſe, qu'elle eût compris qu'avec l'envie de l'obliger, j'avois celle de mériter ſon eſtime ; enfin qu'elle eût lu dans mon cœur un empreſſement qui ne reſſembloit point au zèle ordinaire. Cependant que pouvoit-elle y lire, lorſque j'étois encore ſi éloigné d'y rien connoître moi-même ?

Le tòn dont je m'étois exprimé lui ayant fait juger qu'elle ne pouvoit plus me propoſer de compoſition qui ne me parût choquante, il ne fut plus queſtion, de ſa part & de celle de ſon mari, que de reconnoiſſance & d'amitié. J'y répondis en homme ſenſible. La converſation devint plus libre & plus familière. Je demandai au mari, qui me paroiſſoit fort abattu, quelles étoient ſes infirmités. Il me dit que s'étant peu ménagé pour le travail, avec un tempérament très-foible, il étoit tombé depuis près d'un an dans une ſorte d'éthiſie, qui le conſumoit de jour en jour ; qu'il avoit perdu le ſommeil & l'appétit ; & que depuis trois ou quatre mois

l'affoibliſſement continuel de ſes forces ne lui permettoit plus de quitter ſon lit. Je conçois, lui répondis-je aſſez malignement, que dans cet état vous n'avez pas de conſolation plus douce que la compagnie d'une chère moitié, qui ſemble avoir déclaré la guerre au monde, pour ne pas vous perdre un moment de vue. Il fut touché de ce diſcours, juſqu'à verſer quelques larmes. Hélas! me dit il, l'éloge d'une femme eſt mal placé dans la bouche d'un mari. Mais ſi madame ne m'écoutoit pas, je vous la donnerois avec le plus ſincère témoignage de mon cœur, pour la première perſonne de ſon ſexe. Elle méritoit plus de ſatisfaction dans les liens du mariage, & mon déſeſpoir eſt de ne pouvoir la rendre plus heureuſe. Il interrompit une réponſe modeſte, qu'elle avoit commencée. Je la preſſe continuellement, reprit-il, de voir le monde & de chercher les amuſemens qui conviennent à ſon âge. Savez-vous la vie qu'elle s'obſtine à mener dans cette maiſon? Du matin au ſoir, elle eſt à lire ou à travailler ſous mes yeux. Elle ne me quitte que pour entrer dans ce cabinet, où elle a fait placer ſon lit, & d'où pouvant m'entendre nuit & jour, elle s'empreſſe au moindre bruit, de venir m'offrir des ſervices qu'elle ſeroit fâchée que je reçuſſe d'une autre main. Je ne regretterai qu'elle

dans la vie, ajouta-t-il ; mais je perdrai la vie ſans regret, parce que ma mort la mettra malgré elle dans une ſituation plus digne de ſon mérite & de ſa vertu. Madame de B...... fit une réponſe ſi naturelle & ſi touchante, qu'avec les défiances qui me reſtoient encore ſur la crédulité d'un homme privé de la moitié de ſes ſens, je ſentis qu'il m'étoit comme impoſſible de réſiſter à la perſuaſion qui ſortoit d'une ſi belle bouche. On fit venir le ſecrétaire pour me remercier ; & la manière timide & ſoumiſe dont je lui vis recevoir les avis de ſa dame, affoiblit encore mes ſoupçons. Elle me dit que c'étoit un enfant de famille qui étoit fort recommandé à ſon mari, & qui n'avoit que de bonnes inclinations. J'entendis cet éloge avec moins de peine que je n'avois lu les termes de ſa lettre.

Loin de faire attention que ma viſite devenoit trop longue, ou d'être ennuié de la préſence d'un malade, je ne m'étois jamais moins apperçu de la longueur du tems. M. de B.... crut remarquer que je ne me déplaiſois pas dans la compagnie de ſa femme & dans la ſienne. Ma phyſionomie me rendit un bon office. Il me trouva de la douceur & de la modeſtie. Si je pouvois eſpérer, me dit-il, qu'en faveur de madame de B.... vous euſſiez quelquefois le

courage de venir reſpirer un mauvais air dans la chambre d'un malade, je vous preſſerois beaucoup de me faire cette faveur. Je me hâtai de le promettre avec plus de ſatisfaction qu'il n'en pouvoit avoir à l'obtenir. Mais je découvris de l'embarras dans les yeux de ſa femme. Le mari qui s'en apperçut auſſi, lui demanda ſi elle ne ſeroit pas charmée que je vinſſe paſſer avec eux le tems que je voudrois bien employer ſi mal. Moi ? dit-elle, je partagerai toujours le plaiſir que vous prendrez à voir chez vous M. le comte, & je ne ſuis embarraſſée que de l'ennui qu'il en recevra. Mais le monde eſt un cenſeur extrêmement dangereux. S'il vous connoît, lui répondit aſſez vivement M. de B...., il ſera forcé de vous reſpecter ; & que vous importe ſes jugemens, s'il ne vous connoît pas ? D'ailleurs, ajouta-t-il, ſa malignité ſeroit ici bien aveugle & bien ridicule. C'étoit ma cauſe que cet honnête malade plaidoit avec cette chaleur. Je le ſecondai, en promettant à madame de B.... que ma conduite juſtifieroit les bontés de ſon mari & les ſiennes.

Une joie délicieuſe que je rapportai de cette viſite, me fit aſſez connoître que madame de B.... m'étoit chère, puiſque j'avois peine à diſtinguer de quoi j'étois plus ſatisfait, ou de pouvoir déjà juger ſur des apparences raiſonna-

bles qu'elle étoit innocente, ou de la certitude que j'avois de la revoir. Mais, dans mes principes, il me paroiſſoit ſi impoſſible que je puſſe jamais prendre d'autres ſentimens que ceux de l'eſtime & de l'amitié pour une femme engagée dans le mariage, que je ne penſai pas même à me défendre contre la foibleſſe de mon cœur. J'aurois acheté bien cher les deux avantages que je venois d'obtenir. Le premier me portoit dès le même jour à détromper l'intendante & tous ceux qui étoient dans les mêmes préventions. Cependant je me ſouvins que la même entrepriſe m'avoit mal réuſſi pour le financier, parent du marquis de...., & je ne voulois rien donner au haſard. Le monde n'eſt pas ſeulement injuſte dans ſes jugemens, il eſt aveugle & furieux à les ſoutenir ; comme ſi la honte de l'erreur étoit bien à couvert ſous l'obſtination. C'eſt le comble de la malignité, mais elle eſt vérifiée continuellement par l'expérience. Pour la permiſſion qui m'étoit accordée de retourner chez M. de B...., j'étois bien réſolu d'en uſer avec une diſcrétion qui ne pût expoſer l'honneur de ſa femme à de nouveaux outrages. Je laiſſai paſſer deux jours ſans m'y préſenter.

Fin du premier Livre.

LIVRE

LIVRE SECOND.

CEPENDANT je n'oubliai pas, vers le ſoir, que j'avois pris d'autres engagemens avec le vieux marquis. Je me rendis à la petite maiſon du chevalier, dont la route commençoit à me devenir familière. C'étoit la complaiſance & la civilité qui m'y conduiſoient preſque uniquement. Après avoir été trompé deux fois par le marquis, je ne me promettois pas beaucoup d'amuſement de cette troiſième fête. J'avois vu la première ſans eſtime, & la ſeconde ſans plaiſir. Je croyois la ſcène épuiſée. Des filles, & d'honnêtes femmes: tous les caractères du beau ſexe ne ſe rapportent-ils pas à ces deux ordres? Je ne me ſerois jamais imaginé la poſſibilité d'un troiſième.

La compagnie étoit déjà raſſemblée. Les hommes étoient à peu près les mêmes. Pour femmes, on avoit deux des plus célèbres actrices de l'opera, avec deux fort jolies perſonnes, l'une maîtreſſe d'un directeur de la compagnie des indes, qui étoit allé depuis deux jours à l'Orient pour la vente des marchandiſes; l'autre d'un homme de robe, qui avoit eu le matin une atta-

que de goutte. En arrivant, je trouvai la joyeuſe bande qui ſortoit du ſallon pour entrer au jardin. Je fus préſenté aux quatre demoiſelles comme un homme riche & de qualité, à qui les femmes n'avoient encore rien inſpiré depuis plus de deux mois que j'étois à Paris. Oh ! cela eſt tout-à-fait nouveau, interrompit mademoiſelle X, l'une des deux actrices ; & s'adreſſant à moi d'un air libre & folâtre, eſt-ce à nous, monſieur, me dit-elle, que vous réſerviez votre cœur ? Venez, venez; mes chaînes, continua-t-elle, en roulant ſur ce mot, ſont d'une douceur charmante. Mademoiſelle XI, l'autre actrice, m'arrêta par le bras, & me dit du même air, en roulant auſſi ſur le dernier mot ; non non, monſieur, c'eſt une conquête dont je diſpute la gloire. Auſſi-tôt, mademoiſelle XII, maîtreſſe du Directeur, s'avançant vis-à-vis de moi, me fit un compliment poli, mais dans des termes plus ſimples. Mademoiſelle XIII, maîtreſſe de l'homme de robe, ne lui laiſſa que le tems de finir, & me fit auſſi le ſien. Je conçus à merveille que ſur le titre d'homme arrivé depuis deux mois, les quatre friponnes avoient voulu me mettre d'abord à l'épreuve. J'affectai le même badinage ; & leur répondant ſucceſſivement dans le même ordre, avec les mêmes roulemens, je dis à la première que c'étoit l'amour même qui m'avoit reſervé pour ſes chaî-ai-

ai-ai-aînes, & que j'en pressentois déjà les douceurs; à la seconde qu'ayant assez de cœur pour rendre double service à l'amour, je ne lui disputerois pas ma conquête, trop heureux qu'elle y mît sa gloi-oi-oi-oi-oire; à la troisième, que je n'étois pas d'un âge à mettre de la différence entre deux & trois; à la quatrième, que si elle vouloit de moi, tout divisé que je serois entre quatre, je tenois un peu du serpent coupé en pièces, dont chaque partie ne laisse pas d'être vivante & sensible.

Ce début, qui fut soutenu par quantité d'autres saillies, nous mit dans la plus joyeuse disposition qu'on puisse se représenter. Elle ne fit qu'augmenter, sans se refroidir un moment. Du côté de l'esprit, je trouvai dans les quatre demoiselles beaucoup plus que je n'avois espéré. Ce n'étoit pas proprement de la pensée & de la raison, des réflexions & des discours, de la vérité & du raisonnement. Enfin, ce qu'elles disoient, n'étoient pas des choses. Mais qu'on me le définisse donc, car ce n'étoit pas des riens non plus, puisqu'il n'y a point d'effet sans cause, & que pendant une longue nuit, tout ce qu'elles dirent nous entretint dans la joie & la belle humeur; ou, si l'on veut que ce fût des riens, c'étoient les plus jolis riens du monde.

Du côté de la figure & des talens, chacune

avoit ſon mérite. Mademoiſelle X, étoit une petite blonde, fort bien faite, qui dans deux petits yeux bleus bien ouverts, avoit aſſez de feu pour en rendre quatre très-vifs. Tous ſes mouvemens étoient tournés de même à la vivacité & à l'enjoûment. Son langage y répondoit. Si le ſon en étoit charmant, il ne pouvoit pas ſortir auſſi d'une plus jolie bouche. Elle chantoit comme elle parloit, légérement & d'un air badin. Sa voix n'avoit pas l'étendue des plus grandes; mais il y en a peu d'auſſi flexibles & d'auſſi douces.

Ce n'eſt point abſolument par ſa figure que mademoiſelle XI, auroit fait ma conquête. J'ai connu des gens qui l'admiroient: mais une groſſe tête, avec le front fort petit, & le menton pointu, ne m'a jamais cauſé d'admiration. Elle me parut d'ailleurs fort mal faite, quoiqu'on m'aſſurât qu'elle n'avoit pas toujours eu l'embonpoint qui lui rendoit la taille trop courte & trop épaiſſe. En récompenſe, elle avoit un fond infini d'agrémens dans l'humeur, & le ton le plus fin de l'eſprit dans ſes moindres diſcours. Je n'ai jamais vu tant de fécondité à fournir de ces bagatelles agréables que j'ai nommées de jolis riens. La folle imagination! Après une partie de ſix ou ſept heures, on auroit cru que toutes les plaiſanteries qu'elle avoit prodiguées, lui étoient rentrées dans

la tête, pour en ſortir ſous une nouvelle forme. Peu de voix d'ailleurs, mais agréable ; & le repertoire de chanſons badines le plus complet que j'aie connu.

Pour la beauté, mademoiſelle XII l'emportoit de bien loin ſur les trois autres. On voit peu de viſages auſſi réguliers. Le teint, les cheveux, le port & la taille aſſortis. De la vivacité, fort au-deſſous des deux premières ; mais aſſez pour s'animer avec le ſecours du vin de Champagne & de l'exemple. Un air trop réfléchi dans le badinage, qui venoit peut-être de vanité & d'émulation. Elle méditoit ce qu'elle avoit à dire. J'en pris une meilleure idée de ſon jugement, mais elle lui faiſoit faire le rôle de la folie, qui ne lui convient guères. On me dit qu'elle avoit inſpiré une paſſion ſi vive à ſon amant, qu'il avoit eu quatre accès de fièvre de la néceſſité de partir. Il l'avoit obligée à la fidélité par des ſermens exécrables. Elle nous confeſſa qu'ils avoient été prononcés de bonne foi, mais qu'elle s'en étoit repentie le lendemain, & qu'elle n'étoit pas ſûre de s'en ſouvenir le jour d'après. Mademoiſelle XII, ne chantoit point. Son talent étoit la danſe, qu'elle exerçoit avec beaucoup de grâce, & qu'elle regardoit comme une reſſource contre tous les revers de la vie, parce qu'ayant appris au magaſin, elle croyoit appartenir à l'opéra.

Au premier coup d'œil, mademoiselle XIII n'étoit que jolie. A ceux qui la voyoient un quart d'heure, elle paroiſſoit plus que belle. C'étoit la magie de ſes yeux, d'où il ſe répandoit mille charmes ſur toute ſa perſonne. Quoiqu'elle eût le teint clair & la peau fort blanche, elle n'avoit pas un trait régulier. Mais cet air dominant de deux yeux les plus fins & les plus tendres du monde, aſſortiſſoit des choſes qui n'étoient pas faites pour ſe trouver enſemble. Elle avoit la bouche grande, par exemple, & les dents d'une petiteſſe ſurprenante; le nez court & pointu; le front étroit & les tempes larges; le bras très-gros & la main fort petite. Mais le regard dont elle accompagnoit un ſourire, le rendoit enchanteur. Les lèvres de cette grande bouche étoient vermeilles. Ces petites dents, d'un ordre & d'une blancheur admirable. Sur ce front ſi étroit, les cheveux étoient placés divinement, & les tempes ne s'ouvroient ſi fort que pour y faire ſerpenter deux belles veines. Je n'ai rien vu de ſi piquant que ce petit nez retrouſſé en pointe, qui ſembloit remonter vers les yeux pour leur dérober de l'éclat. Enfin ces mains enfantines, qui étoient comme déplacées au bout d'un bras ſi charnu, on les auroit crues volées à quelque ſtatue de l'amour. Avec tous ces agrémens, mademoiselle XIII, avoit de l'eſprit & de la gaieté, mais autant

de caprice dans l'humeur que de bizarrerie dans la figure.

Nous commençâmes notre promenade comme de vrais fous, chantant, danſant, courant l'un après l'autre, pillant des fleurs pour nous les entre-jeter ſur les coëffures & les perruques. Le vieux marquis étoit le premier à faire des ſauts & des gambades. En paſſant devant les ſtatues, je m'attendois à quelque réflexion conforme au ſujet. Mais XII & XIII, y jetèrent à peine un coup d'œil & paſſèrent ſans dire un ſeul mot. XI, dit d'un ton plaiſant; la belle inſtruction pour des Veſtales! Quelle modeſtie, reprit X, de croire qu'on puiſſe t'apprendre quelque choſe. Le Marquis voulut haſarder quelque bouffonnerie libre: on lui répondit; vous tairez-vous vieux libertin? En un mot, les ſtatues perdirent leur montre. Pour moi, qui me ſouvenois des ſales diſcours que j'avois entendus dans le même lieu au premier ſoupper, & de la morale auſtère du ſecond, j'admirai cet honnête tempérament dans nos quatre nymphes.

On s'avança juſqu'à la pièce de verdure, où la propreté & la fraicheur de l'herbe invitèrent les demoiſelles à danſer régulièrement. On fit quelques pas de menuet qui ſe terminèrent par un branle aux chanſons. Enſuite, on s'aſſit par laſſitude. Les demoiſelles choiſirent pour ſiége

le beau gazon qui étoit au pied du grouppe de ſtatues. Nous nous plaçâmes pêle-mêle entre toutes ces figures de marbre. On propoſa des petits-jeux. Il y en eut de toutes les ſortes, & la plupart fort ingénieux. Je me ſouviens que dans celui des comparaiſons, mademoiſelle X, que je n'aurois pas ſoupçonnée de juſteſſe d'eſprit, ſe tira d'affaire deux fois par des comparaiſons fort heureuſes. Sur la demande, à quoi comparez-vous ma penſée ? Elle avoit dit, à un œuf. Le mariage étoit la penſée, il falloit comparer un œuf au mariage. Rien de ſi ſemblable, dit-elle, avec ſa vivacité ordinaire, car ils ne ſont bons tous deux que le premier jour. Sur une autre demande, ſon mot avoit été une baſſe de viole, & la penſée étoit un oreiller. La comparaiſon ne s'offroit à perſonne. Oh ! je les compare, dit-elle auſſi-tôt. Ils adouciſſent tous deux les inquiétudes du jour.

On joua aux proverbes, à l'alphabet d'amour, aux propos interrompus, au petit bon homme vit-il, à la bonne mère Angotte, à vendez-vous du ruban, au petit ſifflet, enfin à tous les jeux propoſés, car il n'y a perſonne qui n'ait le ſien à propoſer dans ces occaſions. Les gages furent tirés, & ce badinage ſe ſoutint avec un agrément infini juſqu'à l'heure du ſouper. Le maître d'hôtel étant venu dire gravement qu'on avoit ſervi, tout

le monde ſe plaignit d'être interrompu. C'étoit un vieux domeſtique, qui avoit élevé le chevalier. Les demoiſelles trouvèrent plaiſant de lui faire rompre la gravité de ſa marche, pour le punir du contretems. Elles commencèrent à lui jeter de l'herbe & des fleurs, à le pincer, à lui faire un fouet de leur mouchoir; & les hommes ſe mettant de la partie, monſieur le maître prit la fuite à toutes jambes, & fut pourſuivi par l'orage juſqu'au bâtiment. La troupe folâtre y arriva fort en déſordre & toute hors d'haleine.

Cependant l'appétit ne manquoit pas plus que la gaieté. On ſe mit à table de fort bon cœur, à la vue d'un ſervice qui ne flattoit pas moins l'odorat que les yeux. J'obſervai qu'en ſe plaçant, les acteurs, ſans être plus ſérieux, prirent pendant quelque tems un air plus meſuré. Les demoiſelles ſe traitèrent civilement de madame. Cette qualité m'ayant paru nouvelle, j'en demandai l'explication à mon voiſin, qui m'apprit que c'étoit leur uſage lorſqu'elles veulent ſe marquer de la conſidération; ſoit parce que la plupart ont déjà l'avantage d'être mères, ſoit parce qu'elles peuvent le devenir. De même, elles ont l'habitude, en parlant des jeunes gens de la cour ou de la ville, de ne pas joindre à leur nom monſieur, ni d'autres titres. C'eſt familièrement Eraſte & Damon: ce qui paroît encore

fondé ſur une ſorte de droit, parce qu'ils ont été leurs amans, ou que du jour au lendemain ils peuvent l'être. A l'égard des femmes de condition, qu'elles négligent auſſi quelquefois de nommer madame, en ſe contentant du *la*, qui eſt le ſtyle ſimple, comme la Béliſe, la Dorimène; je ne pus découvrir quelle eſt la ſource de cet uſage.

A meſure que l'appétit cédoit à l'envie de parler & de rire, on recommença le badinage & les diſcours agréables. Je ne puis donner une juſte idée de mille propos, qui tirent leur principal agrément des circonſtances, & qui perdroient trop d'ailleurs dans un ſimple récit, c'eſt-à-dire dépouillés de la chaleur & de la vivacité de l'action. Mais ce qui entretient la joie pendant toute une nuit, ne ſauroit être inſipide; ce qui plaît ſi long-tems, ne peut être groſſier & ridicule; ce qui amuſe l'eſprit & les ſens juſqu'à faire oublier tout autre ſoin, mérite aſſurément le nom de plaiſir. Je n'en connoiſſois point encore de cette nature, où ſans bleſſer l'honnêteté des mœurs, on pût tirer parti entre les deux ſexes, de tout ce qu'ils peuvent employer mutuellement pour ſe plaire. La vertu n'eſt pas de ſi bonne compoſition dans une honnête femme; mais le vice groſſier ne s'arrête point aux mêmes bornes. Dans une fête ſi vive, au milieu de la

bonne chère & du vin, il n'échappa pas un mot ni un geſte dont la bienſéance pût être bleſſée. A la vérité, les équivoques, les alluſions badines, les contes naïfs ou plaiſans, les aventures d'amour & les intrigues de théâtre, le ridicule des airs & des manières, furent des ſujets fort exercés. Mais je n'apperçus nulle ombre de malignité pour la réputation d'autrui, de jalouſie pour le mérite, de reſſentiment même pour certaines préférences, ſur leſquelles j'aurois cru plus de ſenſibilité aux demoiſelles de cet ordre. Il ſembloit qu'à force de voir & d'entendre, elles euſſent reconnu les juſtes bornes où elles devoient ſe renfermer, & qu'elles fuſſent accoutumées à ne pas porter leurs idées plus loin. A l'égard même des petites concurrences que j'aurois cru capables de les diviſer entr'elles, je remarquai que chacune ſe rendoit à-peu-près juſtice & la rendoit aux autres ; qu'elles avoient leurs degrés & leurs rangs établis ; que ſachant bien d'ailleurs par quels principes les hommes ſe gouvernent, elles attendoient moins de leur propre mérite que du caprice des amans ; & que les plus ſottes ayant trouvé quelquefois les meilleures fortunes, une préférence préſente n'étoit pas pour les autres une raiſon de jalouſie, parce qu'elles avoient toujours l'eſpérance de plaire à leur tour, & ſouvent à ceux même

qui les avoient d'abord négligées. Enfin je leur trouvai non-ſeulement des façons & des uſages, mais encore des principes qui leur étoient propres. Elles ne s'en écartèrent pas un moment; & dans la ſatisfaction qu'elles me cauſoient, je répétai plus d'une fois à l'oreille du marquis: elles ſont charmantes.

Il auroit été difficile que l'ennui ſe gliſsât dans notre aſſemblée, car un plaiſir étoit toujours prêt à ſuivre l'autre. Le chant ſuccéda aux propos de table. Meſdemoiſelles X & XI nous amusèrent long-tems par une abondance de jolies chanſons. Après s'être fait entendre ſucceſſivement, elles nous donnèrent des *duo*, avec autant de juſteſſe & de préciſion qu'à l'opéra. Les couplets vinrent enſuite. Ceux qui n'ont point entendu chanter des couplets aux demoiſelles X & XI, ignorent ce qu'il y a de plus agréable au monde. On finit par des rondes & des *chorus*, qui nous conduiſirent fort avant dans la nuit. Le chevalier qui vouloit faire ſa cour à toutes nos belles, avoit propoſé de danſer en ſortant de table, pour faire briller le talent de mademoiſelle XII. Mais comme la nuit étoit fort claire, elle fut la première à ſouhaiter d'en paſſer le reſte au jardin. Abandonner un plaiſir tel que la danſe, après avoir paſſé quatre heures à table, c'étoit marquer que nous avions des

amuſemens de reſte. On fit quelques tours d'allées qui aboutirent à retourner ſur ce délicieux gazon, où nous avions paſſé deux heures avant le ſouper. Le marquis avoit ſes vues en nous y conduiſant. Il étoit pour les hiſtoires nocturnes, c'eſt-à-dire pour les petits récits entre clair & ſombre, tels qu'il nous en avoit procurés à notre ſeconde fête. Il en fit la propoſition aux demoiſelles, qui ne marquèrent point d'éloignement pour cette nouvelle ſcène. On s'aſſit, & mademoiſelle X commença ſans ſe faire preſſer.

Ma vie, nous dit-elle plaiſamment, n'a rien de plus héroïque que mes rôles de théâtre ; mais j'ai eu dans mes chaînes un héros dont je veux vous raconter une ſingulière aventure. Il avoit entendu parler de moi juſqu'au fond du nord ; car où n'ai-je pas porté la gloire de mes fers ? Ayant été dangereuſement bleſſé dans une bataille, il prit le prétexte de quelques douleurs qu'il reſſentoit après ſa guériſon, pour venir conſulter les chirurgiens de Paris. Son premier motif étoit de me voir. Il me le proteſta du moins à ſon arrivée, quoique la ſuite ait fait connoître qu'il avoit beſoin de ſecours pour ſa bleſſure. Je ne fus point inſenſible à l'empreſſement qu'il marqua pour me plaire. Mais j'étois liée avec un autre amant qui n'étoit pas moins paſſionné pour moi, & que je ne voulois pas perdre. Il

étoit queſtion d'accorder ces deux intrigues. Je trouvai un expédient merveilleux. Il ne me fut pas difficile de ſavoir à quels chirurgiens mon étranger s'étoit adreſſé. Je les allai voir. Je ne leur cachai point qu'il avoit des vues ſur moi, & je leur demandai ſi l'état de ſa ſanté lui permettoit de penſer à l'amour. Ils me répondirent qu'étant beaucoup plus mal qu'il ne ſe l'imaginoit, rien ne pouvoit être ſi dangereux pour ſa vie. Cette réponſe favoriſoit mon deſſein. Je leur dis qu'il dépendoit d'eux de me rendre ſervice, & d'obliger tout à la fois deux honnêtes gens; ce qu'ils pouvoient faire d'un côté, en me donnant un certificat formel de leur déciſion, & de l'autre en perſuadant la même choſe à l'étranger. Ils y conſentirent. Je partis fort contente de ma viſite. Dès le même jour, j'expliquai à mon amant l'occaſion qui ſe préſentoit pour moi d'obtenir des avantages conſidérables, & je lui montrai le certificat qui devoit le raſſurer. Aux doutes & au chagrin qu'il me témoigna, je répondis par des reproches & des plaintes. Ne lui offrois-je pas une preuve de tendreſſe & de fidélité? N'aurois-je pas pu le tromper par des artifices, ou le quitter ſans ménagement? S'il ne fut pas perſuadé de ma bonne-foi, il m'aimoit trop pour ne le pas feindre. Lorſque je fus aſſuré de lui, je tournai mes batteries vers

l'étranger. Je lui dis que ne voulant point avoir ſa mort à me reprocher, il étoit impoſſible que j'euſſe pour lui toutes les complaiſances qu'il déſiroit; mais que j'avois de la reconnoiſſance pour ſes ſentimens, du goût pour ſes bienfaits, & que s'il étoit diſpoſé à remplir ſes offres, je ſerois fort aſſidue à le voir & fort attentive à lui plaire. L'ordonnance des chirurgiens, qui ſe joignit à mes repréſentations, le fit entrer dans toutes mes vues. Il ſe crut trop heureux qu'une fille de ma ſorte voulût paſſer le jour près de lui dans l'oiſiveté, pour une groſſe ſomme néanmoins qu'il convint de me donner tous les mois. Je me trouvai la plus heureuſe créature du monde; riche par les libéralités de deux amans, & tranquille, parce que je n'avois rien à me reprocher. L'amant du jour m'envoyoit prendre le matin dans ſon carroſſe pour me traiter délicieuſement juſqu'au ſoir; & l'autre étoit le ſoir à m'attendre chez moi, pour m'accabler de careſſes juſqu'au lendemain. Cette agréable vie dura ſix ſemaines. Je ne m'en ſerois jamais laſſée. Mais voyez de quoi le bonheur dépend, & ſi la prudence y contribue beaucoup. Dans le tems que je croyois ma fortune établie, un maudit laquais. Juſqu'ici le récit de mamadoiſelle X. avoit été fort ſérieux; mais voilà l'envie de rire qui la prend, avec ces grands

éclats que ceux qui l'ont connue, peuvent ſe repréſenter. Nous la regardâmes avec ſurpriſe : toutes nos inſtances pour lui faire continuer ſon hiſtoire, ne pûrent arrêter ce tranſport. Comme elle ſe tenoit les côtés, en recommençant toujours, nous nous mîmes à rire auſſi pour la contrefaire. Cette voie nous réuſſit. Ha! le maudit laquais, reprit-elle. Auſſi étoit-il Moſcovite, pour le moins, & ces gens-là n'entendent guères la galanterie. En me reconduiſant le ſoir juſqu'à la porte de ma chambre, avec un zèle que je ne lui demandois pas, il apperçut ſans doute mon amant, qui m'attendoit en robe de chambre. Quatre minutes ſe paſſent. On frappe à ma porte. C'étoit l'étranger. Là-deſſus les ris de mademoiſelle X. recommencèrent, juſqu'à lui faire perdre haleine. Nous affectâmes d'être ſérieux. Je ne trouve là rien de ſi riſible, lui dit gravement le marquis. Rien n'y ſervit. Il fallut encore laiſſer paſſer cet accès. Ah! s'écria-t-elle, en éclatant comme une folle, je ris de mes ſouvenirs. Vous n'avez pas été témoins d'une ſi plaiſante ſcène. Il étoit comme l'autre en robe de chambre & en bonnet de nuit, couvert de ſes emplâtres & de ſes cataplaſmes. Jugez quel fut mon embarras au milieu de deux hommes qui étoient ſi peu contens de ſe rencontrer. Je me mis à rire comme je ne puis encore m'en

empêcher

empêcher. Effectivement, les éclats recommencèrent. Enfin, après avoir ri jusqu'aux larmes, elle nous promit d'achever sérieusement. Je pris néanmoins mon parti, reprit-elle, qui fut de lui demander ce qu'il souhaitoit de moi si tard. Il me reprocha ce qu'il lui plut de nommer assez grossièrement ma friponnerie. Ce ton me piqua, mais sans me faire oublier qu'à la rigueur il y avoit peut-être quelque chose de choquant pour lui dans ma conduite. Je tâchai de faire tourner l'aventure en plaisanterie. Cette affaire, lui répondis-je gaiement, peut être jugée de deux manières ; ou par l'exemple, ou par le droit. De ces deux méthodes, si nous prenons la première, voilà un galant homme, continuai-je en lui montrant mon amant, qui se contente de me voir environ douze heures sur les vingt-quatre, & qui s'en accommode fort bien, quoiqu'il ne soit pas moins exact que vous à payer. En France, l'exemple est une règle. Cependant, ajoutai-je, si vous ne vous tenez pas à nos usages, & que vous imaginant m'avoir seul depuis six semaines, vous ayiez prétendu me payer chaque jour pour les vingt-quatre heures, la difficulté n'est pas plus grande ; il ne s'agit que de vous rendre la moitié de la somme. Cette plaisanterie, pendant laquelle il eut le tems de faire ses réflexions, ou peut-être la fermeté de

mon amant qui ne paroiſſoit pas fort ému de l'aventure, lui fit prendre le parti de ſe retirer ſans me répondre. J'attendis impatiemment le lendemain, dans le doute ſi je verrois arriver ſon carroſſe. Il ne m'envoya qu'une lettre, accompagnée de cent louis. La lettre ne contenoit pas le moindre reproche. Elle portoit que ſe rendant juſtice, il reconnoiſſoit qu'à ſon âge & dans ſa ſituation, il ne devoit pas exiger qu'une fille telle que moi lui ſacrifiât ſes plaiſirs ; qu'il me remercioit d'une complaiſance qui s'étoit ſoutenue trop long-tems, & qu'il m'envoyoit les dernières marques de ſa reconnoiſſance. Je trouvai de la nobleſſe dans ce procédé. J'aurois été capable de lui renvoyer ſes cent louis, ſi j'euſſe été plus piquée. Mais je ſuis bonne. Je lui pardonnai le petit chagrin qu'il m'avoit cauſé, & je lui fis le plaiſir d'accepter ſon argent.

Nous trouvâmes ce récit dans la vraiſemblance de l'humeur & du caractère. Mademoiſelle XI. avoit eu le tems de préparer le ſien. Ce fut apparemment ce qui le rendit ſi court.

J'ai eu des amans, nous dit-elle ; eh ! qui n'en a pas ? Mais ce qui peut vous ſurprendre à la première vue, j'en ai eu quarante, de bon compte ; car j'ai toujours eu ſoin d'en tenir un état fort exact. Si vous demandiez comment cela

arrive, on ſeroit embarraſſé ſoi-même à vous le dire. L'un déplaît ; l'autre vous quitte. C'eſt un petit-maître qui n'eſt capable d'attachement que pour quinze jours, un officier qui n'a que ſix ſemaines à paſſer à Paris, un homme de robe, ou d'égliſe, qui craint le ſcandale au bout de trois mois. On n'eſt pas maîtreſſe de la conſtance d'autrui. Mais je vous proteſte, foi d'honnête fille, que je n'ai jamais eu deux intrigues à la fois. Ainſi, toutes mes infidélités ſont ſur le compte des hommes. Il y a quelques années qu'un fort honnête financier prit un goût très-vif pour ma figure. J'étois libre, je ne le rebutai pas. Il étoit prêt à conclure, lorſque le haſard le fit tomber dans mon cabinet ſur un écrit intitulé, Liſte de mes amans. Ils y étoient tous, noms & titres, avec la date de l'engagement & de la ſéparation. Je m'apperçus de l'effet que cette découverte produiſoit ſur lui. Un poiſon froid ne l'auroit pas glacé plus ſubitement. Mon foible n'eſt pas de me déconcerter. D'ailleurs, c'étoit un homme raiſonnable ; auſſi le pris-je par la raiſon. Connoiſſez-vous, lui dis-je, quelque femme qui ſoit mariée depuis dix ans ? Oui, me répondit-il. Je la ſuppoſe aimable, repris-je, croyez-vous que ſi elle devenoit veuve, vous euſſiez du dégoût

pour elle par la raiſon qu'elle auroit été dix ans la femme d'un autre ? Non, me dit-il ; celle que je connois eſt une femme ſage, & ſon mari eſt un honnête homme. Eh bien, répliquai-je, il y a dix ans que je ſuis dans la galanterie ; le nombre des nuits n'a pas été plus grand pour moi que pour cette femme ſi ſage, & je n'ai jamais eu deux amans à la fois. Figurez-vous que les quarante n'en font qu'un, qui a toujours été le même. Mon financier fut ſi frappé de ce raiſonnement qu'il entra auſſitôt dans mes chaînes.

On tomba d'accord avec mademoiſelle XI, que pour les ſens il y a peu de différence entre une femme qui a paſſé dix ans avec le même homme, & celle qui en a vu ſucceſſivement quarante dans le même eſpace. Mais vous comptez pour rien, lui dit quelqu'un, le déſordre du cœur dans cette multitude d'engagemens ? Bon, répondit-elle, c'eſt ce qui nous rend plus aimables & plus piquantes. De quoi ſe forme le mérite d'une femme, ſi ce n'eſt de l'agrément de l'eſprit & des manières ; & qu'eſt-ce qui le donne, ſi ce n'eſt l'expérience, qui ne s'acquiert après tout, que par l'exercice & la variété ? Votre chaſte veuve n'a qu'une façon de plaire, qui étoit le goût de monſieur ſon mari. Nous

en avons mille. Essayez-en trois mois, & payez bien, vous verrez qu'une fille d'opéra est un trésor.

Quoique personne ne s'offrît pour cet essai, nous reconnûmes tous de bonne foi que l'éloge étoit juste, & qu'il n'y avoit rien de si séduisant qu'elle & toutes ses compagnes. Moi-même, qui n'en jugeois pas sur les mêmes principes que l'assemblée, je cessai de m'étonner qu'elles fissent des impressions si fortes sur une infinité d'hommes qui ne cherchent que de la dissipation & de l'amusement. Pour les petits soupers du moins & les parties libres de plaisirs, je les mis fort au-dessus de tout ce que j'avois vu dans le même lieu.

Mademoiselle XII, fut un peu moins prompte à commencer son récit. Pour parler d'elle-même, elle auroit voulu s'être préparée plus long-tems; & je vis fort bien qu'elle pensoit moins à nous amuser, qu'à nous donner une haute idée du pouvoir de ses charmes. Cependant elle nous fit cette histoire. Vous ne sauriez croire, nous dit-elle, combien mon dernier engagement m'a causé d'embarras. J'étois sollicitée par deux hommes, entre lesquels j'ai été très long-tems à me déterminer; le D. de...& Z... à qui j'ai enfin donné la préférence. Ce n'est pas que je ne sache mettre de la distinction entre un homme de qualité &

un homme d'affaires. Il eſt bien doux, meſſieurs, d'entendre demander qui l'on eſt, aux ſpectacles ou à la promenade; & d'entendre dire autour de ſoi, c'eſt la maîtreſſe de M. le D. de...; il en eſt fou, il ſe ruine pour elle. Cela procure une certaine conſidération. Les gens vous regardent, & s'entretiennent de vous. Eſt-on chez ſoi? On eſt reſpectée de ſon hôteſſe & des domeſtiques. Mais comme je quitte peu ma maiſon, & que j'ai l'humeur douce, je ne me ſoucie point de ce qu'on penſe dehors, & je n'ai pas beſoin du nom d'autrui pour être obéie des gens que je paye. D'ailleurs je conſidérois que les ſeigneurs ſont incommodes par le bruit. Ils veulent qu'on leur connoiſſe un attachement. Ils amènent leurs amis à ſouper. Ils s'enivrent. Ils perdent le reſpect, & vous êtes traitée dans ces occaſions comme une fille. Enfin j'étois déjà portée à préférer Z... qui eſt un homme fort riche, ennemi du faſte, capable de me faire du bien, & de s'attacher pour long-tems. Deux raiſons ont achevé de me tourner vers lui. Un jour, le D... qui ſe déſeſpéroit de mon incertitude, me propoſa cinquante louis pour obtenir mes faveurs. Ce compliment me fit voir qu'avec beaucoup d'amour, il avoit peu d'eſtime pour moi. Eh! fi, lui dis-je. Vous me donneriez cinquante louis ce ſoir, & vous me quitteriez. Ne ſerois-je pas demain la plus mal-

heureuſe fille du monde ? Il voulut réparer cette groſſièreté. Il m'offrit de m'aſſurer une forte penſion pour quatre ans, avec promeſſe de la faire durer toute ma vie, ſi nous étions contens l'un de l'autre. Peut-être parloit-il de bonne foi. Mais il m'avoit choquée. Je ſoutiens mon état avec honneur. Je ſuis fille à ſentimens. Il arriva, deux jours après, un incident fort comique, qui acheva de me dégoûter de lui pour jamais. La D... ſa femme ayant appris qu'il étoit continuellement chez moi, s'imagina fort bien ce qu'il y pouvoit chercher. On prétend qu'elle l'aime. D'autres veulent que leur bien étant dérangé, elle s'efforce d'arrêter ſes dépenſes. N'importe quel motif. Je me laiſſai conduire à l'étoile avec une de mes compagnes, par deux amis du D..., qui venoient ſouvent me voir avec lui. Nous n'y fûmes pas long-tems ſans appercevoir deux dames, qui avoient leur carroſſe dans l'allée d'en haut, & qui s'approchèrent de nous à pied. Elles me conſidérèrent avec attention. Nos guides les ayant ſaluées avec un ſourire, je commençai à prendre quelque défiance. Mes ſoupçons ſe confirmèrent, lorſqu'ayant jeté les yeux vers l'allée d'en haut, je reconnus un carroſſe de D... & la livrée de D... Mais on ne prétendoit pas me laiſſer dans le doute. En prétant l'oreille, j'entendis madame la D... qui diſoit tout bas à l'autre dame ;

il faut convenir que cette créature est fort bien. Je ne l'aurois pas crue si belle. Voilà de quoi faire tourner la tête à mon mari. Mais, ajouta-t-elle assez haut pour être entendue, j'aurai soin de la faire avertir que si elle le reçoit plus long-tems, elle sera dans quatre jours à l'Hôpital. Cette menace, dont je ne perdis pas un mot, me rendit furieuse. Je ne pus m'empêcher de répondre; allez, madame, ce n'est pas ma faute si je suis plus belle que vous; & pour une grande dame, c'est fort mal fait de s'en prendre à moi. Gardez-le bien, votre monsieur le D..., on ne pense pas à vous l'enlever, & je ne veux pas qu'on m'accuse de faire mourir les D... de jalousie. Elle passa, d'un air dédaigneux, sans marquer d'attention pour ma réponse. Dans la satisfaction que j'avois de n'être pas demeurée muette, je ne laissai pas de sentir un mortel dépit, qui alla jusqu'à me faire pleurer. Je m'obstinai à vouloir retourner sur le champ à la ville. En arrivant, je déclarai aux deux amis du D... que je pénétrois à merveille la pièce qu'ils m'avoient jouée; mais que ce seroit la dernière, & pour le D... & pour eux. Les ordres furent donnés à ma porte, sans que rien ait été capable de me les faire rétracter. Dès le même jour, j'acceptai les offres de Z..., avec qui j'ai vécu depuis fort tranquillement. Il n'a d'autre défaut que de m'aimer

trop. Cependant je ne le hais pas, & je ne trouve pas même ſa jalouſie importune. J'ai la complaiſance de ne voir que lui. C'eſt la première fois, depuis long-tems, que j'ai pris droit de ſon abſence pour ſouper avec ces meſſieurs, dont la plupart ſont mes anciens amis; & quoique je le trouve fort ridicule d'avoir prétendu me lier par des ſermens, je puis m'en repentir, & même les oublier, ſans être tentée de les rompre.

Le récit de mademoiſelle XII, m'avoit attaché. Je ne le pris point du côté qu'elle s'imaginoit, c'eſt-à-dire, comme une peinture aſſez burleſque de l'effet de ſa beauté, & de l'amour du D... mais j'avois été frappé de ſon langage, de ſes principes, & de tout ce qui n'avoit ſervi qu'à faire rire les autres. Je me rappelai ce que le marquis m'avoit promis, ſur le peu de goût que je lui avois marqué pour nos deux premiers ſoupers; une troiſième partie, qui n'auroit rien de ſemblable aux deux premières. Je la trouvois en effet dans les agrémens ſinguliers des deux demoiſelles de l'opéra; mais plus encore dans le caractère de mademoiſelle XII, qui étoit tout à fait nouveau pour moi. C'étoit le point que j'avois cru impoſſible entre l'honnêteté & la débauche. J'admirois une femme, qui, ſans connoître la vertu, en retenoit une certaine image, & m'y paroiſſoit même attachée juſqu'au ſcru-

pule. Comme je n'ignorois pas que Paris eſt rempli de cet ordre de demoiſelles, dont j'apprenois pour la première fois les uſages & les maximes, & que j'étois informé qu'elles font les délices d'une infinité de gens qui emploient le ſuperflu de leurs richeſſes à les entretenir, je regardai ce goût comme une eſpèce de luxe inconnu à nos ancêtres; mais je compris auſſi qu'à la réſerve de la religion, qui n'admet aucun tempérament, il y avoit peu de devoirs civils avec leſquels il ne pût s'accorder. Je ſentois du moins qu'il tient un rang diſtingué entre les plaiſirs; & qu'en ſuppoſant, dans toutes les femmes de cet ordre, la même retenue dont j'avois l'exemple devant mes yeux, avec le même air de liberté & les mêmes charmes, il n'y avoit rien dans leur commerce, non-ſeulement qui choquât la bienſéance des mœurs, mais qui ne le rendît infiniment agréable.

Pendant que je me livrois à cette penſée, on avoit engagé mademoiſelle XIII. à faire ſon récit. Je ſuis une plaiſante fille, nous dit-elle d'un ton charmant; je n'ai jamais pu joindre quatre phraſes enſemble. Mon talent eſt pour les exclamations. Cependant quand on m'écoute jusqu'à la fin, on parvient quelquefois à comprendre ce que j'ai voulu dire. Je me ſouviens qu'il y a trente ans.... La folle! interrompit

le chevalier ; elle n'en a pas dix-huit. Ne voilà-t-il pas, reprit-elle ; on oublie qu'il faut m'écouter juſqu'au bout. Mais vous ſerez cauſe que je vais m'obſerver davantage. C'eſt de ma mère que je parle. Il y a trente ans, & je m'en ſouviens, parce qu'elle ne ceſſe pas de me le répéter, que s'étant mariée dans une province éloignée, elle écrivit à ſon frère qui étoit valet de chambre d'un jeune ſeigneur à Paris, qu'elle avoit eu un rêve fort extraordinaire. Oh ! des rêves, j'en ai quelquefois auſſi de fort bizarres ; mais je parle de celui de ma mère. Elle avoit donc rêvé, quoiqu'elle n'eût point encore d'enfans, qu'elle ſe trouvoit mère d'une fille extrêmement jolie, qui faiſoit la fortune de toute ſa famille. Son frère, que je puis nommer hardiment mon oncle, car il eſt revêtu aujourd'hui d'une bonne charge, lui répondit qu'il ne falloit pas négliger les avis du ciel ; que s'il lui venoit une fille, il falloit l'élever avec beaucoup de ſoin, & l'envoyer toute jeune à Paris ; qu'il achèveroit de la faire inſtruire, & que ſuivant ſes talens, il la pouſſeroit dans le monde pour accomplir la prédiction. Il ſe paſſa douze années entières ſans qu'elle eût d'enfant. On avoit perdu confiance à l'oracle. Enfin, je vins au monde dans la treizième. La rare pièce ! & de combien d'efforts la nature n'a-t-elle pas eu beſoin

pour ce chef-d'œuvre ? Toutes les eſpérances renaiſſent. On me trouve jolie, c'eſt-à-dire, chifonne, telle que vous me voyez encore. On m'élève fort bien pour des gens de notre état. Lorſque je fus à l'âge de douze ans, il prit envie à ma mère de vérifier ſon ancien ſonge. Elle écrit à mon oncle qui ſervoit encore le même maître. Sa lettre portoit que me trouvant en âge d'être propre à quelque choſe, avec bien de petits agrémens dont il ſeroit ſurpris lui-même, elle me mettoit dans le coche, qui devoit arriver le ſixième jour ; que c'étoit ſur lui déſormais qu'elle ſe repoſoit de mon éducation & de ma fortune ; qu'il devoit me mettre quelque part en apprentiſſage, & ne pas manquer ſur-tout de m'aller recevoir à l'arrivée du coche. Cette lettre vient à Paris par la poſte, eſt portée à mon oncle, qui ſe trouve abſent par haſard, & juſqu'à ſon retour, prend place ſur une table dans une des antichambres de l'hôtel. Le maître avoit eu le tems de vieillir depuis environ vingt-quatre ans ; mais le goût du plaiſir ne vieillit point. Il apperçoit la lettre. Il s'attribue le droit de l'ouvrir. Il la trouve ſi intéreſſante, que l'ayant ſerrée fort ſoigneuſement, il attend ſon valet de chambre avec un plan tout dreſſé pour l'éloigner. Il lui ordonne de prendre ſur le champ le meilleur cheval de ſon écu-

rie, & de ſe rendre à Verſailles ſans perdre un moment. C'étoit pour une affaire ſi preſſante, qu'elle ne pouvoit ſouffrir le moindre délai. Il lui donne une lettre de ſa main pour un ſeigneur de la cour, qui devoit lui expliquer d'autres ordres. Mon oncle part, charmé de la confiance de ſon maître. La lettre dont il étoit chargé contenoit une prière à celui dont elle portoit l'adreſſe, de faire enfermer le meſſager pour quatre jours, ſous une clé des plus ſûres. En effet, mon oncle eſt conduit ſous divers prétextes, dans une chambre à l'écart, où l'on attend qu'il ſoit entré, pour lui déclarer que par des raiſons myſtérieuſes, qui ne doivent pas l'alarmer, il aura le tems de dormir pendant quatre jours. Il n'en reſtoit que deux juſqu'à l'arrivée du coche. Le maître les employe à faire meubler proprement une petite chambre, dans une rue écartée. Il y met une ſervante, à qui il promet une jolie maîtreſſe. Enſuite, prenant un habit convenable à ſon deſſein, il vient tranquillement me recevoir au coche. Il demande ſa nièce. Je me jette à ſon cou. Eh! bon jour, mon cher oncle. Je l'embraſſe pour mon père, pour ma mère, & pour moi. Il me fait entrer dans un fiacre, où il me rend mes embraſſemens à ſon aiſe. Nous arrivons au logement qui m'attendoit. Il me promet de m'y

rendre heureuſe comme une petite reine. Rien n'y manquoit pour charmer les yeux d'une jeune fille. Je fus toute glorieuſe de voir une ſervante ſous mes ordres. Enfin, il m'aſſure que Paris eſt un lieu dangereux, où il ne peut me laiſſer ſeule pendant la nuit, expoſée aux eſprits & aux voleurs. Ainſi je trouve, ſans y penſer, un amant fort tendre dans mon oncle. Vous me demanderez ſi j'y fus abſolument trompée, ou ſi j'étois déjà capable d'être entraînée par le plaiſir. Non ; je ſuis de trop bonne foi pour le dire. Mais le charme de l'abondance, la vue de mille jolis colifichets, & l'eſpérance d'une vie heureuſe, m'aveuglèrent. Cependant mon oncle revint deux jours après. Je ne ſais de quelles précautions ſon maître eut beſoin pour lui apprendre ſon artifice. Il le fit conſentir à ſe taire, & le prix de cette complaiſance fut une bonne direction qu'il obtint pour lui dans les fermes. Je fus adorée de mon amant. Ma mère, à qui je marquai ma fortune & celle de mon oncle, m'écrivit qu'elle venoit de perdre mon père, & ſe hâta de recueillir tout ce qu'elle poſſédoit pour venir s'établir avec moi. Nous avons vécu dans cet état près de quatre ans & demi, c'eſt-à-dire, juſqu'à la mort de mon amant. Il m'a laiſſé une penſion viagère de douze cens livres, qui auroit ſuffi pour me conduire à quel-

que chose, si mon oncle avoit daigné prendre quelque intérêt à mon établissement. Mais ayant acquis de quoi se procurer une charge honorable, il a refusé de me voir depuis la mort de son maître. Le chagrin de me trouver comme abandonnée, l'habitude d'une vie commode, & les conseils de ma mère, qui s'est accoutumée aussi à l'opulence, m'ont fait écouter les offres de l'homme de robe, qui prend soin à présent de mes affaires. Il est riche. Il est homme commode. Ses accès de goutte me laissent souvent une liberté dont je n'abuse jamais. Miséricorde! s'écria mademoiselle XIII, en s'interrompant. Je crains d'avoir ici distilé l'ennui & le sommeil. Et je sens moi-même à la fin de mon histoire, une langueur qui me fait bâiller.

Nous l'assurâmes au contraire qu'elle nous avoit fort amusés. J'avois été plus attaché qu'un autre, par quelques idées dont elle m'avoit fourni l'occasion. La manière dont elle étoit entrée dans la route du plaisir, m'avoit servi d'explication pour ce grand nombre de jeunes filles qui sont réduites au meme sort, & dont la multitude doit causer de l'étonnement. On demande quelle est la source d'une dépravation si commune dans un sexe, dont le partage naturel semble être la pudeur & la modestie? Il est certain qu'elle vient moins de leur incontinen-

ce, que de celle des hommes. Auſſi en ſont-elles ordinairement la victime. Les plus heureuſes, & ſans doute les moins coupables, ſont celles qui ſe tenant au premier degré de leur chûte, regardent avec horreur des précipices beaucoup plus profonds, qui ne ſont pas bien loin au-deſſous d'elles. Dans cette ſituation, où la débauche groſſière les révolte encore, où quelques reſtes de ſentiment échappés au naufrage de leur vertu, produiſent le goût de la bienſéance, ſans affectation & ſans auſtérité, ſi elles joignent de l'eſprit & de la politeſſe aux agrémens naturels qui ont cauſé leur perte, elles forment ce troiſième ordre, cette claſſe ſingulière, où l'on trouve preſqu'autant de décence que de liberté dans les plaiſirs.

L'aurore commençoit à nous annoncer le jour. Sa lumière nous fut moins incommode que ſa fraîcheur. Les demoiſelles, en ſe diſpoſant à partir, eurent le courage de nous donner encore quelques airs de chant, pour entrer en lice avec les roſſignols, qui ſe faiſoient entendre ſur tous les arbres du bois. On ajouta cent jolies choſes ſur la naiſſance du ſoleil. Comme il y entroit plus de vivacité que d'ordre & de raiſon; quel perſiflage! s'écria mademoiſelle XI. Ce mot étoit nouveau pour moi; ou plutôt je l'avois entendu pluſieurs fois, ſans en avoir pu deviner le ſens.

Je

Je le demandai au vieux marquis. Ma foi, me dit-il, je l'emploie comme un autre, sans l'entendre mieux que vous. Mais je crois qu'à le bien prendre, c'est ce que nous faisons à présent & ce que nous avons fait toute la nuit. Demandons-le à mademoiselle XI, qui vient de s'en servir. Elle nous protesta qu'elle l'ignoroit, & qu'elle ne l'avoit appliqué à nos extravagances que pour l'avoir entendu mille fois dans les mêmes occasions. Toute la compagnie fit le même aveu d'ignorance. De cent personnes à qui j'ai fait depuis la même demande, je n'en ai pas trouvé deux dont les définitions se soient accordées. La mienne, pour joindre ce trait de grammaire à mon histoire, ne sera ni longue ni recherchée. Le persiflage, autant que j'ai pu le comprendre dans la suite, est l'art de railler agréablement un sot par des raisonnemens & des figures qu'il n'entend pas, ou qu'il prend dans un autre sens. Mais nos demoiselles ne se croyoient pas si obligées de savoir ce qu'elles disoient, que de le dire avec beaucoup de grâce & d'enjouement. Elles nous firent terminer la fête par une danse générale, pour nous marquer qu'elles ne se rendoient point au sommeil; & se dérobant comme des éclairs, elles se jetèrent dans les voitures qui devoient les reconduire.

Comme je n'avois point entendu parler de présent, & que je ſuppoſois qu'elles n'étoient parties qu'après avoir été payées, je demandai au marquis ſi je n'avois pas dû leur donner auſſi quelques louis d'or. Juſtice ! s'écria-t-il. Eh ! de quel barbare climat ſortez-vous ? Vous auriez joué à vous faire déviſager. Apprenez qu'à l'opéra on ne connoit point l'intérêt ſordide. On eſt volontiers d'une partie de ſouper. Si l'on ſe croit capable d'y donner du plaiſir, on vient auſſi pour en prendre. Enfin l'on ſe croit compagnie. Je ne dis point, ajouta-t-il, que ſi vous avez trouvé les demoiſelles aſſez aimables pour vous faire ſouhaiter de les revoir, vous ne puiſſiez offrir quelque jour, une tabatière de prix, une belle robe, un diamant qu'elles vous feront la grâce d'accepter. Mais vous aurez ſoin que le préſent ſoit du meilleur goût, & qu'il ſoit offert avec quelqu'aſſaiſonnement de fine galanterie. Je ne vous conſeille pas même d'y manquer, ſi vous voulez paroître quelquefois avec un peu de conſidération dans les couliſſes. Bonne inſtruction, lui dis-je. Je ne me laſſe pas d'entendre ce qui augmente mon admiration pour un petit peuple ſi aimable. Cette partie, que j'ai trouvé charmante, ne ſera point apparemment la dernière. Je vous ferai ma cour, peut-être chaque

mois d'un ou deux de ces délicieux ſoupers, comme je vais une ou deux fois la ſemaine à l'opéra.

Après les douces fatigues d'une ſi belle nuit, le jour entier ne me parut pas trop long pour réparer l'épuiſement de pluſieurs veilles. Mais je n'eus rien de ſi preſſant le troiſième jour, que de retourner chez monſieur & madame de B... Les reproches du mari, pour une abſence qui lui avoit paru trop longue, me perſuadèrent enfin qu'il trouvoit une ſatisfaction ſincère à me voir. Je ne pus être aſſuré de même, des véritables ſentimens de madame de B... La politeſſe & la douceur étoient trop inſéparables de ſon caractère pour me laiſſer voir d'autres apparences; mais une ſévère modeſtie ſembloit faire la garde autour d'elle, & veiller ſur toutes ſes actions. J'aurois appréhendé de la contraindre, ſi l'air aiſé qui accompagnoit ſes moindres mouvemens, & la bonté même avec laquelle elle paroiſſoit me ſouffrir, ne m'euſſent perſuadé que cette retenue lui étoit naturelle. J'avois pris la fin de l'après-midi pour ma viſite. M. de B... me propoſa familièrement de demeurer à ſouper près de ſon lit avec ſa femme. Elle prévint ma réponſe. Ne gênez pas M. le comte, lui dit-elle. Vous figurez-vous qu'il n'ait pas ſes parties faites, & qu'il puiſſe trouver de l'amuſement à ſouper ſeul

avec nous ? Je lui répondis, ſans affectation, qu'il y avoit ſans doute vingt ſoupers dont je pouvois être, mais que n'ayant point d'engagement formel ce jour-là, j'accepterois volontiers l'offre de M. de B..., ſi elle avoit la bonté d'y conſentir. Je demeurai. Tous les plaiſirs du monde n'approchent point de cet agréable ſouper. Je mangeai peu, quoique nous fuſſions fort bien ſervis. Mais je trouvai dans les charmes de madame de B..., une nourriture délicieuſe pour tous mes ſens. J'étois à deux pas du lit, placé néanmoins vis-à-vis d'elle, & la table aſſez étroite. Que je lui découvris de nouvelles perfections ! Quels tréſors de beauté, d'eſprit & de grâces ! Je ſens bien que dans l'admiration que m'inſpiroit une ſi belle perſpective, il entroit déjà de vives étincelles du feu qui s'allumoit ſecrètement dans mon cœur. Mais avec autant de liberté pour la voir, pour l'obſerver, pour l'entendre, elle n'auroit pas paru moins charmante à tous les hommes du monde. C'étoit la juſtice même que je croyois lui rendre, qui m'empêchoit encore de diſtinguer la nature de mes ſentimens.

Je me retirai ſi plein d'elle, que les raiſons qui m'avoient déterminé à mettre quelque diſtance entre mes viſites, me parurent beaucoup plus foibles. Le lendemain j'attendis impatiemment le ſoir. Je repris le même chemin vers la

même heure. Elle parut ſurpriſe de me voir. Mais ce fut l'impreſſion d'un moment. Son mari témoignant toute la joie qu'il étoit capable de ſentir dans ſa ſituation, nous recommençâmes un entretien dont il ne parut pas moins ſatisfait que moi. J'allois me retirer, lorſque me regardant avec un ſourire; n'y a-t'il pas d'indiſcrétion, me dit-il, à vous demander où vous êtes engagé? Je ne le ſuis pas, lui répondis-je, autrement qu'hier. Que ne demeurez vous donc avec nous, reprit-il; du moins ſi vous ne vous laſſez pas de faire mauvaiſe chère, en triſte compagnie? Je n'oſai répondre, ſans avoir jeté un coup d'œil ſur madame de B... Elle baiſſa la vue; mais je ne remarquai rien ſur ſon viſage de contraire à mes déſirs. Non, dis-je auſſitôt à ſon mari, je ne m'en laſſe point, & je lui donne aſſurément un meilleur nom; je demeurerai volontiers. Mon caractère, ajoutai-je, ſe reſſent peu de mon âge. Il ne me porte point à la diſſipation. J'aime au contraire la maturité de l'eſprit, quand elle eſt jointe à la bonté du cœur; & je trouve ici l'une & l'autre. Il ſeroit fort heureux pour moi, répondit-il, que vous me cruſſiez ſeulement capable de vous reconnoître ces deux qualités, & de les eſtimer tout ce qu'elles valent en effet. J'en jugerai par le plaiſir que vous prendrez à nous voir; & du plaiſir, par la conſtance de vos viſites.

Je rappelle ici les invitations & les inſtances de monſieur de B... pour juſtifier en quelque ſorte l'aſſiduité avec laquelle je continuai de le voir, & de ſouper même chez lui preſque tous les jours. Je ſuis bien éloigné de prétendre que les ſentimens qu'il avoit pris pour moi, fuſſent mon ſeul motif. Mais ils ſervirent long-tems à me déguiſer l'état de mon cœur. Dirai-je qu'ils me devinrent funeſtes par une trompeuſe illuſion ? Je ne dois jamais nommer l'amour ſans frémir, parce qu'il m'a précipité dans les plus cruelles infortunes; mais il m'a fait connoître auſſi le bonheur par des impreſſions ſi charmantes, que j'ai peine à lui donner des noms trop durs, & que je ne prononcerai jamais le ſien ſans reſpect.

Ces viſites, ces ſoupers, auxquels je me livrois avec ſi peu de ménagement, étoient un mortel poiſon dont je m'enivrois. Ce ne fut point à l'excès du plaiſir que je m'en apperçus; je m'en étois fait une trop douce habitude. Je ne reconnus l'amour qu'à ſes tourmens. Bientôt, au lieu de cette douce émotion, dont je ne pouvois me défendre à la vue de madame de B..., au lieu de cette tranquillité pleine de charmes que je goutois enſuite auprès d'elle, de cette vivacité qu'elle m'inſpiroit à table, de cette gaieté dont elle m'animoit, & de mille ſentimens délicieux qu'elle ſembloit créer dans mon cœur, d'un regard ou

d'un ſourire ; enfin au lieu du bonheur même, dont j'avois gouté comme les prémices, je tombai dans un état que je ne puis encore me rappeler ſans étonnement. Si je déſirois de la voir avec une mortelle impatience, ce n'étoit plus pour me livrer à la joie dans ſa préſence. Il me ſembloit au contraire qu'elle devenoit comme le ſignal de mille ſombres idées qui s'élevoient dans mon eſprit, & d'autant de triſtes ſentimens qui ſe formoient dans mon cœur. J'avois une avidité extrême de l'entendre, & preſque nul empreſſement à lui répondre. Si je la regardois, ce viſage que j'avois conſidéré tant de fois avec un goût ſi vif d'admiration & de complaiſance, rendoit mes yeux immobiles, & les attachoit long-tems avec une langueur ſtupide, où je ne me ſurprenois pas moi-même ſans confuſion. Un coup d'œil, qu'elle jetoit ſur moi, ſembloit me faire ſortir un moment de ma létargie ; cependant ce mélange de vivacité & de douceur qui donnoit tant de grâce & de fineſſe à ſes regards, ne tiroit de moi qu'un ſourire lent, preſqu'auſſitôt fini que commencé ; ou ne ſervoit qu'à me faire changer de poſture pour la conſidérer d'une autre manière, en retombant dans les mêmes méditations. Je ſouffrois, ſans diſtinguer le ſiège de ma douleur. J'étois inquiet, avec un extrême étonnement de ne me trouver aucun ſujet d'inquiétude. Il m'é-

chappoit des ſoupirs, & je n'avois rien à craindre ni à regretter. M. de B... qui s'apperçut du changement de mon humeur, me demandoit ſouvent, avec les inquiétudes de l'amitié, s'il m'étoit arrivé quelque ſujet de chagrin. Je lui répondois naïvement que j'ignorois moi-même d'où venoit cette altération, & que je me croyois menacé de quelque maladie. Sa femme ne me faiſoit pas les mêmes queſtions; mais je croyois lire de l'embarras dans ſes yeux: & quoiqu'elle me regardât peu, je remarquai qu'elle m'obſervoit quelquefois avec un air d'intérêt. Ses moindres attentions m'étoient pernicieuſes. Elles produiſoient dans tous mes ſens une révolution qui alloit ſouvent juſqu'à m'effrayer. Un mot qu'elle m'adreſſoit me pénétroit juſqu'au fond du cœur. Tout ce qui venoit d'elle, ce qu'elle avoit touché, prenoit pour moi une force magique, qui m'y attachoit par des liens comme invincibles.

Il ne falloit pas des preuves ſi claires pour me faire connoître la vérité de ma ſituation. Je n'étois pas arrivé à l'extrêmité du mal, ſans avoir ouvert mille fois les yeux ſur l'état de mes ſentimens. Mais défendu, comme je croyois l'être, par des principes dont la néceſſité ne m'étoit pas moins préſente, je me repoſois ſur eux de la conduite de mon cœur, & je ne voyois aucun riſque à ſuivre le plus doux de tous les penchans

avec des vues innocentes. J'ignorois les illusions du plaisir. D'un degré à l'autre la distance est imperceptible; d'ailleurs la pente est si douce, qu'on y glisse presque nécessairement. Cependant tous ces degrés, qui composent une longue chaîne, changent de nature à mesure qu'elle s'étend; & l'on est effrayé de toucher au crime après avoir commencé par l'innocence.

Je puis le dire néanmoins à l'honneur de ma fermeté : ce ne fut pas la crainte de manquer de pouvoir sur moi-même, & de me rendre méprisable par quelqu'indiscrétion aux yeux de madame de B... & de son mari, qui me firent rappeler toutes les forces de ma raison; mais sentant que le désordre de mon cœur étoit contagieux pour ma santé, manquant d'appétit, ne connoissant plus le sommeil, & perdant le goût de mes plus agréables amusemens, je me fis honte à moi-même d'une foiblesse dont les effets étoient si dangereux. Je réduisis toute la question à ce raisonnement : il n'y a point de penchant si doux, d'illusion si flatteuse, de charme si puissant, qui puisse me faire violer les droits de l'hospitalité & du mariage. C'est un devoir sacré qui ne souffre pas même d'objection dans mes principes. Il ne me reste que le plaisir secret du sentiment; mais je n'y trouve plus qu'un cruel supplice; & le progrès naturel d'une si violente

altération, ne peut-être à préſent que la perte de ma ſanté & de ma raiſon. Plaiſir funeſte ! Il faut y renoncer.

Dès le même jour je prévins monſieur & madame de B...., ſur le beſoin que j'avois de garder quelque tems ma chambre, pour une ancienne infirmité qui m'obligeoit à ce régime. Je leur fis ce compliment d'un ton tranquille & qui ſe ſentoit déjà de la force de mes réſolutions. Le mari me témoigna de l'étonnement; mais ne pouvant rien oppoſer à des raiſons de ſanté, il ſe réduiſit à faire des vœux pour mon rétabliſſement. Madame de B...., de qui je pris auſſi congé avec un compliment civil, me fit une réponſe fort courte. Je ne la regardai point pour être plus ſûr de moi, & j'ignorai ce que ſon viſage & ſes yeux pouvoient exprimer. Mais quand vous reverrons-nous ? me dit ſon mari, en me voyant prêt à partir. Je ne ſais pas, lui répondis-je triſtement ; & je ſortis ſans avoir jeté un regard ſur madame de B.....

L'effort que je faiſois ſur moi-même devoit être bien violent, puiſqu'en traverſant l'antichambre, je ſentis des larmes amères qui ſortoient de mes yeux. Je m'éloignai néanmoins avec la même conſtance, & j'allai me renfermer chez moi le reſte du jour. J'y paſſai la ſoirée

dans un abattement incroyable. La nuit ne fut pas plus tranquille. Je ne l'employai qu'à combattre les mouvemens de mon cœur, & qu'à repousser comme un poison, des images charmantes dont j'avois fait mon bonheur dans un autre tems. Il me fut aisé de concevoir que je ne devois rien espérer de la solitude ; je résolus de me livrer à la dissipation.

Depuis trois semaines que j'étois possédé de ces tiranniques sentimens, j'avois évité les amusemens d'éclat. On m'avoit proposé vingt petits soupers que j'avois refusés. Les maisons tumultueuses m'avoient encore inspiré plus d'éloignement. Comme l'heure où je me rendois chez M. de B..... étoit le point sur lequel tous mes désirs se réunissoient pendant le jour, j'avois cherché pendant le reste du tems des occupations douces & tranquilles. La société du président, & quelques autres maisons dont il m'avoit ouvert l'entrée, celle de la marquise où je voyois régulièrement M. de La..., un petit nombre de visites que je ne pouvois refuser à la bienséance, m'avoient suffi pour remplir les plus longs jours. Mais en réfléchissant sur ma situation, je la trouvai trop insupportable pour en attendre le remède du tems, & je pris le parti de le chercher dans le tumulte du plus grand monde.

J'allai dîner le jour ſuivant à l'hôtel de.... maiſon célèbre par la brillante & nombreuſe compagnie qui s'y raſſembloit. J'y paſſai trois ou quatre heures qui me parurent les plus longues de ma vie. Loin d'y porter l'eſprit d'obſervation, je ſavois par d'autres expériences que ces grandes aſſemblées, où perſonne n'eſt dans ſon naturel, n'offrent rien qui puiſſe attacher l'eſprit ni le cœur ; mais c'étoit cette raiſon même qui m'y conduiſoit. Je voulois voir beaucoup de viſages différens, des robes, des parures nouvelles, des montres & des tabatières de nouvelle mode, entendre des propos vagues auxquels on n'eſt point obligé de faire des réponſes plus juſtes, me prêter au bruit, au faſte, en un mot, me remplir l'imagination de pompeuſes bagatelles. Il n'y manquoit rien de ce que je déſirois ; mais après m'être ennuyé plus d'une heure & demie à table, & deux heures à trouver affecté tout ce que je voyois faire ou que j'entendois dire, je me crus délivré du ſupplice en quittant une compagnie, qui avoit eu l'art de me fatiguer ſans me cauſer de peine ni de plaiſir.

C'étoit l'heure de la comédie. Je me flattai d'y trouver une autre ſorte de variété qui jetteroit plus de mouvement dans mon imagination. Le ſpectacle, l'aſſemblée, la figure des actrices,

la liberté de courir du théâtre aux loges, à l'amphithéâtre, à l'orcheſtre, aux foyers, m'avoient quelquefois fort amuſé. En mettant le pied ſur le théâtre, je trouve à l'entrée d'une couliſſe le vieux marquis, qui lorgnoit attentivement les balcons & les loges. Je fus obligé de le ſaluer deux fois, pour le tirer de ſa méditation. Enfin m'ayant reconnu, avez-vous vu cet enfant, me dit-il avec tranſport. Il parloit de mademoiſelle XIII, cette jolie maîtreſſe d'un homme de robe, que nous avions eue à ſouper. Elle étoit fort brillante dans un balcon. Il faut, reprit le marquis, que nous l'enlevions ce ſoir à ſon amant. Il eſt guéri de ſa goutte; le triomphe en ſera plus glorieux.

Je l'écoutai ſans lui répondre, il me preſſa d'être de la partie. Dans l'impatience des mouvemens qui m'agitoient, je lui dis aſſez froidement que je le trouvois fort heureux de ce goût vif pour le plaiſir, qui ne l'abandonnoit pas un moment; & je m'aſſis pour en prendre, s'il m'étoit poſſible, à la repréſentation d'une fort belle pièce.

Pendant que je faiſois mes efforts pour y fixer mon attention, le marquis, qui ne ſe rebutoit de rien, alla tenter mademoiſelle XIII, par ſes offres. Elle m'avoit apperçu ſur le théâtre. Son caprice lui avoit inſpiré quelques ſen-

timens pour moi dans notre première partie. Elle accepta la propoſition du ſouper à deux conditions ; l'une, que j'en ſerois, pour le plaiſir, lui dit-elle, qu'elle trouvoit à me voir ; l'autre, que ſon amant, qui devoit la venir prendre à la fin du ſpectacle, en ſeroit auſſi, parce qu'elle ne pouvoit honnêtement s'en défaire, & que pour ſes vues d'ailleurs, elle ſouhaitoit que j'euſſe avec lui quelque liaiſon. Le marquis conçut tout ce qu'il y avoit de favorable pour moi dans cette explication. Il paſſa ſur la répugnance qu'il avoit à mettre l'amant de la partie, & ſe hâtant de venir à moi, il me dit à l'oreille que je lui avois des obligations que j'ignorois ; que mademoiſelle XIII me vouloit du bien, & lui en avoit dit aſſez de moi pour ſe faire entendre ; qu'elle le deſtinoit ſans doute pour la confidence ; qu'il rendoit volontiers ce ſervice à ſes amis ; qu'au fond elle méritoit bien que je fuſſe un peu ſenſible à ſes avances ; que ſans chercher à ſavoir d'où venoit mon air ſombre & chagrin, il vouloit abſolument que je profitaſſe de l'occaſion ; qu'il alloit faire chercher le chevalier de *** pour lui demander ſa petite maiſon, en lui offrant d'être lui-même de la fête, & dire à mademoiſelle XIII, que j'acceptois avidement le plaiſir de ſouper avec elle.

Il prit ma froideur & mon ſilence pour un conſentement. Son zèle le fit partir auſſitôt pour exécuter ce qu'il m'avoit offert. Un moment de réflexion ſur ſon projet, me le fit mettre au nombre des amuſemens dont je pouvois eſpérer de la diſſipation. La belle inclination de mademoiſelle XIII, me parut un badinage; mais je me ſouvenois que ſon humeur m'avoit réjoui, & c'étoit un remède à tenter pour ma triſteſſe. Je pris le moment de la ſaluer du lieu où j'étois. Vers la fin de la petite pièce, ſon amant ſe fit voir dans le balcon. Le marquis, qui le connoiſſoit, & qui avoit déjà donné tous ſes ordres pour le ſouper, voulut ſe faire un mérite de l'inviter lui-même. Nous le joignîmes. La partie fut liée ſans affectation.

M. de XXX, étoit un maître des requêtes, dont la figure & les manières me plurent beaucoup. Je ne lui trouvai pas l'eſprit moins agréable. En arrivant à la petite maiſon, nous apprîmes que le chevalier n'avoit pas voulu ſouffrir que le ſouper ſe fît en nôtre nom, & qu'ayant conſenti d'en être avec quelques-uns de ſes amis, il avoit déjà ordonné les préparatifs. Tout agité que j'étois par le trouble de mon cœur, je m'efforçai de ne pas faire un perſonnage ridicule dans une partie ſi riante. Les regards & les attentions de mademoiſelle XIII,

aidèrent plus que le diſcours du marquis, à me perſuader que je n'étois pas mal dans ſon eſprit. Il eut ſoin, pendant la promenade, de prendre ſouvent le maître des requêtes à l'écart, pour me laiſſer plus de liberté auprès d'elle. La petite coquette en profita mieux que moi. Elle me fit aſſez comprendre que je ne lui trouverois pas d'averſion pour mes ſoins. Je reçus ſes ouvertures avec plus de politeſſe que d'empreſſement.

En nous mettant à table, le marquis ne manqua pas de me placer favorablement. J'étois à la droite de la belle, & ſon amant à ſa gauche. Il ſe fit pendant tout le ſouper un petit commerce de ſes pieds avec les miens ; c'eſt-à-dire, que me preſſant ſans ceſſe le pied, elle me mit dans l'embarras pour répondre à des déclarations ſi vives. Au fond, je n'y prenois pas aſſez de goût pour ne pas regretter une paire des plus beaux bas du monde, qu'elle me ſaliſſoit ſans pitié. Je me gardois bien auſſi de lui rendre ſes agaceries, parce que je craignois d'engager le jeu trop loin. Cependant je ne pus me diſpenſer de les payer quelquefois d'un ſourire ; & c'étoit trop encore, puiſqu'on prit cette réponſe dans un autre ſens que le mien. La ſéance fut fort gaie. Je me fis une cruelle violence, pour

ne

ne laisser rien échapper de l'amertume de mes sentimens.

Avant que de nous quitter, mademoiselle XIII se procura l'occasion de me dire à l'oreille qu'elle avoit su ma demeure du marquis, & que j'aurois le lendemain de ses nouvelles. Cette promesse me toucha si peu, que retombant aussitôt sur le perpétuel sujet de mes peines, je passai le reste de la nuit dans mes agitations ordinaires. A mon réveil, je reçus la visite du marquis, & son premier compliment fut de se féliciter lui-même sur le bon office qu'il m'avoit rendu. Je vous porterois envie, me dit-il ensuite, si j'étois d'un autre âge; elle est charmante, & je la livre à vous dans deux jours. J'avois pris jusqu'alors toute cette aventure pour un badinage, dans lequel je n'étois entré que pour me distraire; & j'allois répondre dans le même sens au marquis, à qui je me serois bien gardé de confier mon triste secret: mais on me rendit une lettre au même moment. Elle venoit de mademoiselle XIII. Lisez vous-même, dis-je au marquis, & voyez si je veux avoir quelque chose de caché pour vous. Il se mit à lire. On m'écrivoit que si j'avois une partie des sentimens dont on aimoit à se flatter, je saurois un peu de gré à la plus tendre fille du monde de s'être ménagé, pour le soir même, la facilité de nous voir. Je n'avois qu'à me rendre à sa porte,

un quart d'heure après minuit. L'incommode n'y ſeroit plus, & la femme de chambre ſeroit à m'attendre. L'ai-je prévu ? me dit le marquis, en m'embraſſant avec tranſport. Elle eſt à vous, ſans qu'il vous en coûte un ſou. Vous voilà ſûr de la plus jolie fille de Paris.

En effet, je commençai à regarder cette intrigue d'un autre œil. Dans la ferme réſolution que j'avois d'oublier madame de B...., pouvois-je me procurer une diverſion plus agréable ? Je ne lui donnois pas le nom de remède, parce qu'il n'étoit pas queſtion du cœur, qui étoit la ſource de mes peines ; mais ne pouvois-je pas eſpérer de tromper du moins mes ſens & mon imagination ? Je ne ſais à quoi cette eſpérance m'auroit porté, ſi je n'avois fait réflexion en même tems, que mademoiſelle XIII étoit la maîtreſſe d'un autre, & que ſon amant étoit même un fort galant homme. Je n'eus pas beſoin de me conſulter deux fois. Il eſt fâcheux, dis-je au marquis, que je n'aye pas un peu moins d'éloignement pour l'injuſtice ; mais on ne me reprochera jamais d'avoir uſurpé le bien d'autrui. Il rit beaucoup de mon ſcrupule. Quelle fantaiſie ? reprit-il. A peine connoiſſez-vous l'amant ; & vous croyez lui devoir de tels ſacrifices ? Si j'avois plus de liaiſon avec lui, répliquai-je, je balancerois bien moins, puiſque

je regarderois la séduction de sa maîtresse comme un crime des plus odieux. Mais il me suffit qu'il ait des droits sur sa fidélité par la dépense qu'il fait pour son entretien. Je trouve une femme bien méprisable de manquer à son amant, lorsqu'elle se fait payer pour être sage ; mais j'ai plus de mépris encore pour l'homme qui entreprend de la séduire, & qui cherche des plaisirs de cette nature aux dépends d'autrui.

Le marquis étonné de ce discours, me débita une doctrine curieuse sur le fond du droit & sur l'usage. Pour le droit, me dit-il, je suis persuadé qu'une femme qui est une fois sortie des régles austères du devoir, appartient à tout le genre humain. C'est le frein de l'unité rompu dans la religion. Il importe peu que vous soyiez calviniste ou luthérien, si vous n'êtes pas romain. Mais quand vous rejetteriez ce principe, continua-t-il, pouvez-vous ignorer quel est l'usage établi ? Le greluchonage est-il un nom étranger pour vous ? Les maîtresses les plus réglées n'ont-elles pas un favori qu'elles reçoivent secrètement dans l'absence de celui qui les paye ? L'un est pour le cœur, l'autre pour la fortune. Condamnerez-vous deux passions aussi naturelles que la tendresse & le désir de vivre à son aise ? Une femme née pauvre & sensible, seroit bien à plaindre, si elle étoit forcée d'acheter les ri-

cheſſes au prix de ſon bonheur. N'eſt-ce pas aſſez qu'elle y mette ſes charmes ? Enfin, la mode, ajouta-t-il, eſt ſi claire ſur ce point, que tout homme ſenſé qui ſe charge de l'entretien d'une maîtreſſe, fait ſon compte là-deſſus. Je ne répondrai pas ſérieuſement, lui dis-je, à votre pitoyable apologie. Mais avec toute la reconnoiſſance imaginable pour les offres de mademoiſelle XIII, vous allez voir de quel ton je vais lui écrire. Je me fis donner une plume & de l'encre, & je fis cette courte réponſe. « Je ſuis pénétré de votre mérite, & je connois tout le prix de la faveur que vous m'offrez. Mais je ſens que ſi j'étois attaché à vous, rien ne ſeroit ſi affligeant pour moi que de vous trouver infidelle. Permettez que je n'expoſe point le galant homme qui vous aime, à des chagrins qui me feroient mourir de douleur ſi j'étois à ſa place. » Cette lettre partit auſſitôt, malgré les oppoſitions du marquis, qui trembloit, me diſoit-il, pour le ridicule que j'allois me donner dans le monde. Raſſurez-vous, lui répondis-je, je ne les crains pas de cette nature. Je ne connois de redoutable ici que le reproche de mon cœur, qui ne ſe pardonneroit pas de manquer d'honnêteté, dans les plaiſirs mêmes de l'amour.

Cet acte de vertu m'avoit peu coûté ; car la

pensée que j'avois eue d'accepter le rendez-vous de mademoiselle XIII, étoit venue de mon trouble, plus que de mon penchant ; & lorsque je revins seul à l'examiner, je la regardai comme une profanation. Il me falloit néanmoins des soulagemens pour le plus pressant de tous les maux. Je continuai pendant plusieurs jours de les chercher dans la dissipation. Il n'y eut point d'assemblées de plaisir où je ne me fisse présenter : spectacles, musique, parties de campagne & de chasse. Je passai des journées entières à prendre pour remède l'exercice des visites, que j'avois été quelquefois surpris de voir choisir à d'autres comme une agréable occupation ; c'est-à-dire, que faisant mettre mes chevaux dès le matin au carrosse, je parcourois toutes les maisons de ma connoissance, avec le dessein formé de ne m'y arrêter qu'un moment. Triste amusement des gens oisifs, & sans passions ou sans goûts. J'en rapportois un double mal, en joignant à ma tristesse une fatigue inutile.

Un jour que je revenois le soir avec ma langueur ordinaire, le hasard me fit passer dans la rue de madame de B.... & devant sa maison. L'envie de m'approcher de ce temple m'avoit pris plusieurs fois, & j'avois toujours eu la force d'y résister. Mais je me crus autorisé par l'occasion à me traiter avec un peu plus d'indul-

gence. La nuit étoit obſcure. Je fis arrêter mon carroſſe à l'extrémité de la rue ; & donnant ordre à mes gens de m'attendre, je revins ſeul juſqu'à la porte de cette maiſon terrible, que je regardois comme la cauſe de tous mes tourmens. Ah ! l'air m'y parut enchanté, & ma reſpiration d'une douceur admirable. Le poiſon de l'amour malheureux n'eſt pas toujours noir & épais. Au milieu de l'inquiétude & du tremblement dont je ne pouvois me défendre, je crus ſentir que mon ſang circuloit avec plus de légèreté, & que mon cœur battoit moins de triſteſſe que de joie. Je demeurai près d'une heure dans cet oubli de mes peines, attaché par le charme d'une ſi douce émotion, autant que par mille images flatteuſes qui ſe renouveloient comme à l'envi dans ma mémoire. J'y aurois paſſé toute la nuit, ſi l'inquiétude de mes gens ne les eût portés à me venir chercher malgré mes ordres.

Une heure de plaiſir, goûtée avec tant de tranquillité & d'innocence, me parut une ſi précieuſe faveur de l'amour, que je me demandai pourquoi je n'avois pas cherché plutôt une conſolation ſi ſimple, & ce qui m'empêchoit encore de m'en procurer d'autres, dont ma raiſon, ni la vertu de madame de B..... ne fuſſent pas plus bleſſées. Si j'avois vu cette aimable femme

à l'églife, ne pouvois-je pas l'y voir encore, l'admirer fans en être apperçu, la recommander au ciel comme fon plus parfait ouvrage, enfin, m'accorder une fatisfaction qui n'offenferoit perfonne & qui feroit même ignorée d'elle ? Je dormis d'un fommeil plus paifible, après m'être endormi fur ces idées. Je ne manquai pas le lendemain d'aller à l'églife. Je l'y vis arriver avec la modeftie, la douceur & la beauté qui compofoient fon cortège. On auroit remarqué mon trouble fi l'on m'avoit obfervé. Cependant je gagnai fur moi de ne pas fortir du coin où je m'étois placé, & d'où je la confidérois librement. Mes fentimens devoient être bien foumis à ma raifon, puifqu'en ceffant de la regarder, je ne me fentois point embarraffé à tourner les yeux vers l'autel, pour y adreffer mes vœux en fa faveur. Elle fortit. Je la fuivis par de longs regards, qui firent paffer par mes yeux tous les mouvemens de mon cœur. Après fon départ, je ne pus réfifter à l'envie d'aller m'affeoir fur fa chaife. J'y demeurai plus d'un quart-d'heure, & je n'aurois pas été plus glorieux & plus content fur le premier trône de l'Univers. Le foir, je retournai dans le même lieu où j'avois paffé la veille une heure fi charmante. J'y trouvai la même douceur, & j'en rapportai de nouvelles confolations.

Depuis plus de huit jours que j'étois dans un état si violent, M. de B..... m'avoit fait demander plusieurs fois des nouvelles de ma santé. J'avois répondu qu'il n'y avoit encore aucun changement. Ses gens m'avoient trouvé au lit, & cette situation sembloit confirmer mes réponses. Mais étant venus dans d'autres tems, ils apprirent enfin, que non-seulement je sortois tous les jours, mais qu'à la réserve d'une profonde mélancolie, on ne me connoissoit aucune marque d'infirmité. Je répondois aux politesses de monsieur de B.... en lui envoyant quelquefois aussi mon valet de chambre. Il ne manquoit pas de lui faire diverses questions ; & quoique j'eusse pris soin de dicter les réponses, on sait que pour les moindres commissions, il y a peu de fond à faire sur le bon sens d'un valet. Il m'auroit été bien difficile, au retour du mien, de ne pas l'interroger sur tout ce qui appartenoit à madame de B.... Je voulois savoir s'il l'avoit trouvée dans l'appartement, ce qu'elle faisoit, ce qu'elle avoit dit, quel habit elle portoit ce jour-là, si elle avoit l'air gai ou triste. Les moindres circonstances attachoient mon attention. Lorsque mon messager étoit conduit au lit de son mari, elle s'approchoit pour écouter le compliment dont il étoit chargé : mais elle laissoit à M. de B.... le soin de la

réponse. Il ne lui échappoit pas même un mot. C'étoit toujours monsieur de B.... qui s'intéressoit beaucoup à ma santé, & qui me faisoit faire les complimens de madame & les siens.

Cependant, après avoir reconnu par une expérience continuelle, que les occupations tumultueuses ne changeoient rien à ma situation, je me réduisis aux sociétés dont le président m'avoit procuré la connoissance. J'y trouvai plus de douceur. La compagnie de plusieurs personnes de mérite, dont les sentimens étoient aussi réglés que l'esprit, & les discours aussi agréables que les manières, flattoit du moins mon goût pour tout ce qu'il y a de vertueux & d'aimable. C'étoit le véritable commerce des honnêtes gens dans toute la perfection qui répondoit à mes idées. Je m'imagine que c'est d'après un si beau modèle qu'on regarde Paris comme la ville du monde la plus polie & la plus éclairée. Tous les jours je découvrois quelque nouvelle maison, où la société me paroissoit établie sur les mêmes principes. Je ne faisois pas toutes ces découvertes par mes yeux ; car avec la multitude de connoissances que j'avois déjà, je ne cherchois pas à les augmenter ; mais je réglois mon estime pour les nouvelles sociétés dont j'apprenois les noms, sur celle des hon-

nêtes gens que je fréquentois ; & je ne craignois pas d'être trompé ſur le mérite d'autrui par le témoignage de ceux que j'eſtimois aux mêmes titres. Ainſi, malgré la corruption qui règne en public, je m'accoutumai à diſtinguer dans tous les ordres de Paris une infinité de maiſons d'élite, qui ſont le véritable ornement de cette grande ville.

L'air de mélancolie dont je ne pouvois me défaire, ſembloit intéreſſer tout le monde à mon amuſement. Je recevois à tous momens quelques marques obligeantes de cette tendre compaſſion ; mais loin de m'ouvrir ſur la cauſe de ma triſteſſe, la même raiſon qui m'avoit fait abandonner M. de B.... & ſa femme, me portoit à la cacher ſoigneuſement. J'aurois appréhendé de me déshonorer par l'aveu d'une paſſion que je me croyois obligé de combattre ; ou du moins, comme il n'y avoit que mon propre cœur qui connût bien la nature de ſes ſentimens, je craignois que les moindres explications ne puſſent nuire à mon caractère, & même à l'honneur de madame de B..... C'étoit la ſeule difficulté qui m'avoit empêché de m'ouvrir au meilleur de mes amis, à M. de La..., pour qui je n'avois d'ailleurs rien de réſervé. Dans le chagrin de me voir ſi triſte, il me preſſoit de lui apprendre mes peines, & d'avoir pour

lui autant de confiance que je devois lui croire de zèle à me servir. La marquise, sa parente, qui n'avoit pas pour moi moins d'amitié, me faisoit les mêmes instances ; je ne me défendois que par des soupirs, qui augmentoient leur inquiétude & leur surprise.

Il s'étoit passé près de trois semaines, pendant lesquelles ma plus puissante consolation avoit été de voir madame de B... à l'église, & de passer tous les soirs quelques momens à sa porte. Son mari, qui ne pouvoit douter que ma santé ne me permît de le voir, puisqu'elle me permettoit si souvent de sortir, & qui avoit trop étudié mon caractère pour se défier du fond d'amitié que j'avois pour lui, résolut enfin de me forcer dans cet oubli que je marquois de la sienne. Il m'écrivit une lettre fort tendre, qui contenoit des reproches & des invitations. Mais ce qui me causa un extrême étonnement, je reconnus à la fin de la page deux ou trois lignes de madame de B.... Il me disoit en finissant, que pour donner plus de force à sa prière, il vouloit que sa femme y joignît la sienne.

Rien n'étoit si simple que cette prière de madame de B.... Elle me marquoit que si j'étois capable d'un peu de reconnoissance pour mes amis, je ne devois pas laisser plus long-tems son

mari dans l'impatience de me voir, & qu'elle me donnoit volontiers cet avis pour le satisfaire. Capable de reconnoissance, moi, m'écriai-je : ah ! si vous connoissiez mon cœur ! Et relisant quatre fois les deux lignes : pour le satisfaire ! Hélas ! repris-je, il n'y a donc que lui dont la satisfaction vous intéresse. Tout le reste est indifférent pour vous ; respect, adoration, vous n'approuvez rien dans un autre ; vous n'appercevez rien ; vous parlez de reconnoissance, & vous n'êtes pas capable vous-même de sentir qu'on meurt pour vous. Toutes ces idées m'attendrissant jusqu'aux larmes, je ne fus pas capable de résister au mouvement qui m'entraîna chez M. de B.... Je me repaissois même en chemin du seul mot que j'avois trouvé flatteur pour mes sentimens. On me donne cet avis volontiers : on ne sera donc point offensé que je l'exécute. On me verra sans peine. On me souffrira sans regret & sans ennui. Il ne me vint pas à l'esprit que mes principes n'étant point changés, cette visite n'alloit peut-être servir qu'à rendre ma situation plus insupportable. Je sentis une joie délicieuse en arrivant, comme si j'eusse cru toucher à la fin de mes peines.

La vive satisfaction dont M. de B.... me parut pénétré, me prouva mieux que jamais l'affection qu'il avoit pour moi. Sa femme s'é-

toit retirée à ſa prière ; il l'avoit priée de ne pas ſe trouver à mon arrivée, pour lui laiſſer la liberté de m'exprimer ſa joie. Je ne fus pas fâché de ne la point appercevoir dans ce premier moment. Le déſordre de mon cœur auroit éclaté dans mon langage ou dans mes regards. Après quelques diſcours pleins de tendreſſe, M. de B.... me preſſa d'un ton plus ſérieux, de lui expliquer la cauſe d'une ſi longue abſence. Vous m'aimez, me dit-il, j'en ſuis ſûr ; vous êtes ſenſible à l'amitié que j'ai pour vous. Je ne puis croire que vous haïſſiez ma femme, continua-t-il en fixant les yeux ſur moi. Que faut-il donc que je penſe de trois ſemaines d'abſence & d'oubli ? Comme je ne pus tirer mes excuſes que de ma ſanté & de mes occupations ; vous n'êtes pas ſincère, reprit-il, & je vois malgré vous l'embarras où ma curioſité vous jette. Me pardonnerez-vous ſi je devine une partie de vos ſentimens ? Je ne pus répondre ſans rougir à une queſtion ſi preſſante. Cependant je lui promis ce qu'il me demandoit. Vous êtes amoureux, me dit-il, & je l'ai découvert depuis long-tems. Mon embarras ne faiſant que redoubler, il ajouta, ſans me laiſſer le tems de me reconnoître : vous êtes amoureux de ma femme.

Quoique le ton de notre entretien ne m'an-

nonçât rien de fâcheux, je demeurai ſi incertain de ſes intentions, que je ne pouvois pas l'être moins pour ma réponſe. Ah ! lui dis-je avec un trouble extrême, me ſerois-je écarté du reſpect que je dois à madame de B....? Je ne me le pardonnerois jamais. Remettez-vous, me dit-il en ſouriant ; car je m'apperçois que j'ai frappé l'endroit ſenſible. Et continuant avec la même franchiſe, il m'aſſura que dès le troiſième jour de notre connoiſſance, il avoit pénétré tous les ſecrets de mon cœur ; que loin d'en être alarmé, il avoit pris plaiſir à voir le progrès de ma paſſion, & que ſouvent il avoit eu pitié de mes peines ; que la ſuppoſition d'une maladie ne l'avoit pas trompé un moment ; & qu'ayant jugé, par ma triſteſſe, du combat qui ſe faiſoit dans mon cœur, il avoit admiré la force de mon courage : que dès le jour de mes adieux il avoit ouvert plus d'une fois la bouche, pour me déclarer que l'amour & la jalouſie n'étant pas les paſſions d'un homme mourant, & croyant d'ailleurs la vertu de ſa femme à l'épreuve, il ne trouvoit rien d'offenſant pour lui dans mes ſentimens ; que l'opinion qu'il avoit de mon caractère l'auroit encore affermi dans ce deſſein, s'il n'eût déſiré enſuite de ſavoir comment je ſerois capable de ſupporter l'abſence ; mais qu'il avoit lui-même aſſez ſouffert de la mienne : que dans

ſa ſituation, un ami tel que moi lui étoit auſſi cher que madame de B...., & qu'il ne mettoit point de différence entr'elle & moi. Enfin, me tendant la main avec le ſentiment d'une vive tendreſſe ; mon cher comte, me dit-il, j'atteſte le ciel que dans la confiance que j'ai à votre honnêteté & à la vertu de ma femme, je ne condamne point votre amour. Elle eſt charmante, vous ne vous y trompez pas. Fiez-vous au témoignage d'un mari. Aimez-la donc, & ne refuſez rien à votre cœur. Mais que je me ſente un peu de cette tendreſſe ; & ſongez qu'en mettant peut-être votre bonheur à voir librement madame de B..., vos viſites & votre entretien ſeront ma conſolation.

Je m'imagine, ajouta-t-il, qu'elle ne peut ignorer votre paſſion, puiſque vous vous êtes trahi à mes propres yeux ; mais je n'ai rien remarqué qui puiſſe me faire croire qu'elle la connoiſſe autrement. Qu'en eſt-il ? reprit-il agréablement ; parlez ſans contrainte. J'avois écouté juſqu'alors, avec une admiration qui m'avoit coupé la voix ; mais réveillé par cette queſtion, je pris ſa main que je ſerrai entre les miennes. Ah ! lui dis-je, qu'ai-je jamais fait que de l'adorer au fond du cœur, & de la reſpecter comme le ciel même ? Rendez juſtice à mes ſentimens, puiſque vous les avez pénétrés. Je n'ai pas ba-

lancé entre la crainte de vous offenser l'un & l'autre, & les tourmens d'une absence insupportable. Je vous regrettois aussi; car je n'ai point d'ami qui me soit plus cher que vous. Mais que je vais vous aimer ! Que je vous promets d'attachement ! N'êtes-vous pas le meilleur de tous les hommes, le plus généreux, le plus tendre, le plus digne de madame de B....? Oui, ajoutai-je, vous pouvez vous reposer sur mon honneur & sur la sainteté de mes principes. Ne vous reposez pas moins sur sa vertu, à quelqu'épreuve qu'on puisse jamais la supposer ; & bien plus, lorsque je suis si éloigné de croire que je puisse toucher son cœur. C'est ce que j'ignore, reprit-il en riant ; car les femmes ont un art de feindre auquel nous n'atteignons pas. Au reste, ajouta-t-il du même ton, comme vous vous imaginez bien que je n'ai point eu là-dessus d'ouverture avec elle, vous me dispenserez aussi de lui arracher son secret pour vous l'apprendre.

Tandis qu'il tournoit ainsi son aventure en badinage, je m'occupois d'une réflexion que je lui communiquai dans l'abondance de mon cœur. Hélas ! lui dis-je, vous me rendez le plus heureux de tous les hommes, avec aussi peu de risque pour votre intérêt que pour mon innocence. Mais dites-moi donc quelle contenance je vais avoir devant vous, lorsqu'étant aussi souvent

vent ici que je me le propoſe & que vous avez la bonté de le déſirer, j'aurai tout à la fois à ſoutenir les regards de madame de B..... & les vôtres. Que voulez-vous dire ? me répondit-il. C'eſt à moi, peut-être que ce perſonnage devroit-être difficile ; mais il ne le ſera point avec l'opinion que j'ai de ma femme & de vous. Cette penſée m'avoit cauſé tant d'embarras, que dans la joie de me trouver comme à l'aiſe par ſa réponſe, je baiſai ſa main preſqu'auſſi tendrement que j'aurois fait celle de ſa femme. Ah! lui dis-je dans le même tranſport, pourquoi retarder le bonheur que vous m'accordez ? Que n'eſt-elle ici ? C'eſt vous qui êtes le plus heureux de tous les hommes ; vous la voyez & vous l'entendez ſans ceſſe. Il ſonna auſſitôt. Madame de B.... qui étoit à lire dans le cabinet voiſin, s'empreſſa de paroître, dans la crainte qu'il n'eût beſoin de quelque ſecours.

Le ciel ouvert ne m'auroit pas fait détourner les yeux en la voyant. Après l'avoir regardée avidement, comme ſi mon cœur eût appréhendé qu'on n'eût changé le moindre de ſes traits, à peine trouvai-je de la voix pour lui adreſſer un compliment timide. Elle me répondit d'un ton plus libre, mais avec une réſerve qui marquoit auſſi quelque embarras. Son mari, vers lequel je tournai la tête pour conſulter ſon vi-

ſage, nous obſervoit avec beaucoup d'attention. Cependant il prévint le ſilence où nous allions tomber pour expliquer les raiſons qui m'avoient éloigné ſi long-tems, & rendre témoignage que je lui avois promis plus d'aſſiduité dans mes viſites. La converſation s'anima inſenſiblement juſqu'à l'heure du dîner, car c'étoit avant midi que j'étois venu. Je me mis à table ſans en avoir été prié. Il eſt vrai qu'on avoit paru s'y attendre, & qu'ayant vu mettre deux couverts j'avois pris la permiſſion de M. de B.... dans ſes yeux. Mais je n'en admirai pas moins le nouveau ſentiment qui me rendoit ſi familier. Je mangeai avec appétit. Madame de B..., qui m'en avoit vu manquer tant de fois en ſoupant avec elle, paroiſſoit ſurpriſe de ce changement, & me félicita pluſieurs fois ſur le parfait rétabliſſement de ma ſanté. Je ne cherchai point à pénétrer ſi ſes félicitations pouvoient recevoir un autre ſens. J'étois enchanté de la voir & de l'entendre. Cette double joie rempliſſoit un cœur affamé par une ſi longue abſence. Je la regardois ; je jetois auſſitôt les yeux ſur ſon mari, pour lui faire connoître mon tranſport, & quelquefois avec inquiétude, comme ſi j'avois appréhendé qu'il ne lui prît envie de rétracter ſes promeſſes.

Il m'encourageoit au contraire par des ſignes

d'approbation & d'intelligence. Mon cœur continua de s'épanouir, & ma gaieté d'augmenter. J'avois remarqué, en nous mettant à table, que madame de B.... avoit aussi l'humeur gaie & le visage tranquille ; ces apparences, qui me persuadoient du moins qu'elle me voyoit sans dégoût, contribuoient encore à soutenir l'air de joie que je faisois éclater. Mais j'observai bientôt que le sien diminuoit par degrés. En vain m'efforçai-je de prévenir ou d'écarter ce nuage. Les soins mêmes que j'y apportois, sembloient produire un effet opposé. On n'avoit pas fait difficulté jusqu'alors de me regarder en m'écoutant. On cessa tout-à-fait de tourner les yeux sur moi, & l'on devint si sourde & si muette, qu'à peine m'honoroit-on d'une réponse froide & sérieuse, qui sembloit n'être accordée qu'à la bienséance. Hélas! qu'avois-je donc fait qui pût m'attirer de la haine ou des mépris. Je m'examinai soigneusement. Auroit-elle deviné, disois-je, les termes où je suis avec son mari, & sa vertu en seroit-elle alarmée ? Cette réflexion & la crainte de lui avoir déplu, me jetèrent à mon tour dans une profonde méditation. Ma gaieté m'abandonna. Je devins triste & rêveur, jusqu'à m'attirer les reproches de M. de B.... Mais, par une révolution bien plus étrange, les yeux de sa femme parurent s'éclaircir à mesure que

les miens s'appéſantiſſoient, & ſa bonne humeur renaître dans la même proportion que ma triſteſſe. Ce fut pour moi un nouveau ſujet d'agitation. Je cherchois d'où pouvoit venir tant de viciſſitudes. Cette femme, diſois-je, que j'ai cru ſi ſupérieure aux foibleſſes communes, ſeroit-elle capable de ſe laiſſer dominer par ſon imagination ? Avec tant de perfections adorables, auroit-elle des légèretés & des caprices ? Que j'étois éloigné de me flatter ! Je ne me ſerois jamais perſuadé mon bonheur, quand je l'aurois vu à découvert. Quel moyen de me l'imaginer ſur de ſi foibles apparences ! D'ailleurs, je ſuis obligé de reconnoître aujourd'hui que mon erreur étoit un bienfait du ciel, & que non-ſeulement l'intérêt de ma ſageſſe & de mon repos, mais que celui même de ma vie, ne demandoit pas que je pénétraſſe ſitôt ce qui ſe paſſoit en ma faveur dans le cœur & dans l'eſprit de madame de B..... Les malheurs qui m'attendoient la nuit ſuivante, auroient triomphé de ma conſtance, ſi j'avois eu dans mon infortune, tous les biens que j'ignorois, à regretter.

Le reſte du jour & la ſoirée ſe paſsèrent agréablement, dans un mêlange de jeu & d'entretretien. M. de B..... aimoit le piquet. Nous fîmes ſa partie, en nous accommodant à ſa ſituation. La facilité que j'avois d'admirer tous

les charmes de ſa femme, à meſure que je conduiſois ſon jeu ou que je lui montrois le mien, me fit goûter mille nouvelles délices auprès d'elle. Mais je fus ſurpris qu'après avoir fini, M. de B.... me demanda le récit d'un incident que je croyois ignoré de tout le monde. L'intérêt qu'il avoit pris à ma ſanté, me dit-il en ſouriant, lui ayant fait employer un de ſes gens pour obſerver mon régime, il avoit appris qu'on m'avoit vu fort empreſſé à la vente de ce qui reſtoit de bien & de meubles à M. Y. D. Y. que je n'en avois rien acheté, mais que j'avois paru m'y intéreſſer avec chaleur ; & qu'il avoit ſu par d'autres informations que cet honnête avocat ſe retrouvoit en poſſeſſion de tout ce qu'il avoit été forcé de vendre. Je l'arrêtai, parce que je compris à ce langage équivoque, qu'il avoit reçu des éclairciſſemens dont je ne me ſerois pas défié. Il m'en fit bientôt l'aveu lui-même. Je ſuis fâché, dis-je, que la reconnoiſſance de M. Y. D. Y. lui ait fait trahir mon ſecret. Il ne me l'auroit point arraché, ſi j'avois prévu qu'il en dût faire cet uſage. Mais voici le fait, puiſqu'il ſeroit inutile de le déguiſer.

Le haſard m'avoit fait apprendre que M. Y. D. Y. ayant été ruiné par divers malheurs, ſes créanciers avoient fait ſaiſir le reſte de ſon bien, qui devoit être vendu ſuivant la forme établie.

Tout le monde louoit ſon mérite & ſa probité, en plaignant ſa diſgrâce. On ajoutoit qu'étant chargé d'une groſſe famille, il ne reſtoit plus d'eſpérance d'éducation pour ſes enfans ; qu'à ſon âge, à peine ſeroit-il capable de les nourrir par ſon travail ; & qu'après lui, il falloit s'attendre de les voir à la mendicité. Cette peinture me parut d'autant plus touchante, qu'entre pluſieurs perſonnes fort riches à qui on la faiſoit comme à moi, je ne vis point qu'elle excitât d'autre mouvement qu'une ſtérile compaſſion. Je n'expliquai pas mes idées ; mais j'eus ſoin dès le même jour, de m'aſſurer du caractère & de la ſituation de M. Y. D. Y. par des témoignages irréprochables. Avec le bien que j'ai reçu de mon oncle, j'ai trouvé quatre-vingt mille francs dans ſes coffres. Je les avois ici chez un notaire. Pouvois-je les employer mieux qu'à ſecourir le mérite infortuné ? Je les aurois envoyés ſur le champ à l'honnête famille, dont le ſort m'attendriſſoit. Mais les biens étant ſaiſis & la vente annoncée pour le lendemain, je formai un autre plan, dont le ſecret me parut plus ſûr. Je m'informai de la nature des biens, qui conſiſtoient dans une terre du revenu de quinze cens livres, & deux maiſons à Paris. Trois perſonnes de confiance ſe chargèrent de les acheter pour moi, mais ſéparément & ſous des noms

ſuppoſés. Je n'aſſiſtai à la vente que pour vérifier l'emploi du prix, & la ſatisfaction des créanciers. Mes agens acquirent pour ſoixante mille livres, ce qui valoit ſans doute un tiers de plus ; & le prix des meubles n'excéda guères cinq mille francs. Les ſommes furent comptées avant la nuit. J'étois dans une impatience ſi vive de délivrer M. Y. D. Y. de la triſteſſe où je le croyois plongé, que dès le ſoir je lui envoyai les contrats de vente avec la quittance de tous ces créanciers. J'y joignois un billet fort ſimple : « Il étoit ſi doux pour moi, lui diſois-
» je, d'avoir obligé un honnête homme, que
» je le conjurois de ne pas troubler la ſatisfac-
» tion de mon cœur par une curioſité impor-
» tune. » Au retour de mon notaire, que j'avois chargé de cette commiſſion, je fus étonné de revoir les contrats & les quittances. Il m'apportoit auſſi la réponſe de l'avocat, qui l'avoit preſſé inutilement pour ſavoir mon nom. Dans le tranſport de ſa ſurpriſe & de ſa reconnoiſſance, il lui étoit échappé des violences & des injures. Prenez mon bien, lui avoit-il dit, prenez ma vie & celle de mes enfans, mais faites-moi connoître leur bienfaicteur & le mien. Le notaire ayant exécuté conſtamment mes ordres, il l'avoit forcé de reprendre les papiers, & lui tournant le dos, il lui avoit dit bruſquement :

Je n'accepterai jamais les bienfaits d'un cruel, qui me refuſe le pouvoir de l'aimer en me ſauvant la vie.

Je me crus trop récompenſé, par ce tendre emportement d'un cœur honnête & ſenſible. Retournez, dis-je au notaire ; & ſans la moindre explication, laiſſez les papiers ſur la table. Mais cette voie ne me réuſſit pas mieux. Le notaire revint, ſans avoir eu la précaution d'obſerver qu'il étoit ſuivi. Pendant qu'il me rendoit compte de ſon voyage, je vis entrer dans ma chambre un homme en robe de palais, âgé d'environ ſoixante ans, & d'une figure reſpectable. C'eſt lui-même, me dit le notaire. Je n'avois beſoin de perſonne pour le connoître. Cet honnête homme ſe ſeroit jeté à mes pieds, ſi je ne m'étois hâté de le retenir. Ah ! me dit-il les larmes aux yeux, ne me cachez pas plus long-tems mon dieu & mon ſauveur. Si vous refuſez mes adorations, permettez du moins que je vous ſerre dans mes bras. Il faut que mon cœur ſe ſoulage un moment, car je ne puis réſiſter aux ſentimens qui l'étouffent. Il me tint long-tems embraſſé, en me ſerrant de toute ſa force. J'entendois ſes ſoupirs, qui ſembloient ſortir effectivement d'une poitrine oppreſſée ; & le plaiſir que je reſſentois de ſon émotion, m'ôtoit à moi-même la liberté de parler.

Je n'étois point à la fin de cette scène. Il avoit amené ses trois enfans, qu'il avoit fait demeurer dans l'antichambre ; une fille de dix-sept ou dix-huit ans, un garçon de quinze & l'autre de dix ou douze. La grâce qu'il avoit demandée à mes gens avoit été de lui permettre d'entrer sans être annoncé. Il quitta mes bras sans prononcer un seul mot ; & marchant vers la porte, il fit signe à ses enfans de s'avancer. Mettez-vous à genoux tous trois, leur dit-il, en me les présentant. Voilà l'homme que vous devez honorer & chérir après dieu. Il vous donne l'honneur & la vie. C'est lui que vous devez nommer à présent votre père. Ils furent plus prompts à lui obéir que je ne pus l'être à les arrêter. D'ailleurs, j'avoue que ce tendre spectacle me touchant jusqu'au fond du cœur, je me le sentis si serré à mon tour, que j'eus besoin de m'appuyer sur une chaise pour me soutenir. Je fis signe au notaire de faire lever les enfans. Cessez, cessez, dis-je au père, de me causer des agitations qui surpassent mes forces. Une reconnoissance si vive est trop au-dessus du bienfait. Vous m'en ôtez même le mérite, en me faisant si bien connoître que ce que j'ai fait pour un homme tel que vous, étoit un devoir.

Nous commençâmes un entretien plus tran-

quille. Il fallut satisfaire M. Y. D. Y., en lui apprenant l'occasion & les motifs qui m'avoient porté à le secourir. Sa fille étoit fort aimable. Je lui demandai s'il ne pensoit point à la marier. Dans l'état de sa fortune, dont je venois de sauver les débris, il me dit qu'il étoit forcé d'attendre des circonstances plus heureuses. Comme il me restoit quinze mille francs des quatre-vingt mille que j'avois destinés à le servir, je lui fis trouver bon, après de longues résistances, que je les donnasse pour dot à sa fille. Je voulus savoir ensuite s'il avoit quelques vues pour l'aîné de ses fils, qui paroissoit se sentir d'une bonne éducation. Le désordre de ses affaires l'avoit obligé de le retirer du collège. Je lui offris de le prendre dans ma compagnie, & joindre quelque chose à la paye du roi pour son entretien. Il se rendra digne de son père, ajoutai-je; & s'il répond à l'opinion que je prends de lui, je m'engage à lui faire tomber ma cornette, pour le conduire par degrés à d'autres emplois.

Ainsi j'eus le pur & délicieux plaisir d'avoir rendu d'honnêtes gens fort heureux, sans me croire digne de beaucoup d'éloges, puisque je n'ai fait à leur bonheur que le sacrifice d'un bien superflu. Et, fortune à part, si l'on ne veut comparer que le sentiment du cœur au sentiment, on ne me persuadera point que M. Y. D. Y.

ait pu tirer plus de ſatisfaction du rétabliſſement de ſes affaires, que moi d'y avoir contribué par mes ſervices.

Monſieur & madame de B.... me prodiguèrent des admirations, que je ne croyois pas mériter pour avoir ſuivi le ſimple mouvement de mon cœur. Mais ſi je n'étois pas fâché que le mari ſe confirmât dans l'idée qu'il avoit de mon caractère, je trouvai une douceur extrême à recevoir de ſa femme des témoignages naturels de la plus haute eſtime. L'amour a cet effet ſur les ames généreuſes. Il leur fait chercher à plaire par l'exercice de toutes leurs vertus. Je n'aurois pas été capable d'informer madame de B..., comme au haſard, de ce qui étoit propre à me relever dans ſon eſprit; mais je ne pouvois me défendre d'une vive joie, lorſque le témoignage d'autrui, ou des aveux qui m'étoient arrachés par l'occaſion, me ſembloient faire cette impreſſion ſur elle.

Etoit-ce à la fin d'un ſi beau jour que la fortune devoit commencer à me déclarer ſa haine? Je me retirois, avant minuit, dans une chaiſe à porteurs, dont j'étois réſolu de me ſervir déſormais, pour éviter l'éclat dans le voiſinage. Je n'avois qu'un laquais avec moi. Tout étoit tranquille dans les rues. J'entendis la voix d'un homme, qui diſoit à mes porteurs: Arrêtez, j'ai

deux mots à dire ici. Les porteurs s'arrêtent. Je demandai ce qu'on ſouhaitoit de moi. L'inconnu me pria honnêtement de lui accorder un moment d'entretien. Je ſortis pour le ſatisfaire.

L'obſcurité, me dit-il, vous empêche ſans doute de me reconnoître. Je ſuis S. V... En effet je le remis auſſitôt. C'étoit le frère de la demoiſelle du même nom que mon père avoit eu deſſein d'épouſer. Ah ! lui répondis-je, je ſuis charmé de vous voir à Paris. Il dépend de vous, reprit-il, de m'y faire trouver la même ſatisfaction à vous voir. Vous comprenez les raiſons qui m'y amènent. Et continuant de s'expliquer, il me dit que l'éloignement de ſa garniſon, qui étoit à Strasbourg, lui avoit fait ignorer longtems les démêlés que j'avois avec ſa ſœur : que par des craintes hors de ſaiſon ſa famille s'étoit diſpenſée de l'en informer ; mais que ſes amis l'ayant ſervi plus fidellement, il avoit été fort étonné d'apprendre ce qui s'étoit paſſé dans ſon abſence ; en un mot, qu'il ne m'avoit pas reconnu au détail qu'on lui avoit fait de mes procédés, & qu'il venoit me demander des éclairciſſemens à moi-même.

Je ne vous les refuſe point, lui répondis-je ; & votre embarras ſera bientôt fini, ſi vous êtes diſpoſé à me croire ſur ma parole. Alors je lui racontai naturellement l'aventure de mon père

& la mienne. En finiſſant, je proteſtai avec les ſermens de l'honneur, que je n'avois rien changé à la vérité. Je ne vous ſoupçonne pas d'impoſture, reprit-il, mais rendez-moi la même juſtice. Mon honneur eſt bleſſé dans celui de ma ſœur. Le public eſt un tyran. Vous ſentez à quoi votre refus m'oblige malgré moi.

Outre l'averſion que j'avois pour les querelles ſanglantes, je connoiſſois S. V... d'un caractère doux & ſenſé. J'employai toutes ſortes de raiſons pour lui perſuader qu'il n'avoit aucune plainte à faire de moi. Je lui appris même à quoi le ſcrupule m'avoit engagé; & je lui proteſtai que dans une affaire dont j'étois peut-être diſpenſé de m'occuper ſi ſérieuſement à mon âge, je n'avois pas eu de juge plus ſévere que moi-même. Il ne fit qu'une réponſe à toutes mes juſtifications, mais elle étoit ſans réplique. Indépendamment de ſes propres idées, me dit-il, dans leſquelles il ne trouvoit pas qu'il fût obligé de tuer ſon ami ou de ſe faire tuer pour ſa ſœur, il étoit pouſſé par une néceſſité cruelle. Les officiers de ſon corps étoient informés de notre différend. Il s'étoit déjà tenu des diſcours qui l'offenſoient. En un mot, n'étant venu à Paris que pour me chercher, il étoit queſtion d'entendre de ma bouche oui ou non. Vous devez ſentir lui dis-je, que le choix ne m'eſt pas libre;

mais, repris-je encore, de justes explications ne satisferoient-elles pas votre corps? Non, me répondit-il froidement; & mettant l'épée à la main, il me conseilla de me défendre. Je lui dis du même ton que je ne tirois la mienne qu'à regret. Ainsi nous commençâmes un combat d'autant plus dangereux, qu'il s'étoit engagé sans emportement & sans haine. S. V... en vouloit à ma vie. J'étois résolu de la bien défendre, mais je pensois à ménager la sienne. Toute mon attaque porta au bras de l'épée, dans le double dessein de le blesser ou de le désarmer; ce qui lui donnoit un extrême avantage sur moi, à la foible lueur d'une lanterne à demi éteinte, qui m'obligeoit encore plus de mesurer mes coups. Il m'en porta un dans les chairs du côté, mais sans m'affoiblir. Je le lui rendis au milieu du bras, & je ne m'apperçus pas non plus qu'il en fût moins ferme. Presqu'aussitôt, il me fit une profonde blessure au bas-ventre. Je commençai à craindre que la perte de mon sang ne diminuât mes forces; & rappelant toute mon adresse je lui perçai si malheureusement le bras au-dessus de la jointure, que du même coup je le blessai dangereusement près du sein. Son épée tomba de ses mains. Je mis le pied dessus, pour l'écouter. Mais je le vis tomber aussitôt lui-même.

Mes gens n'étoient qu'à trente pas dans la rue voiſine ; car notre entretien nous avoit donné le tems de nous écarter. Je les appelai ; c'eſt-à-dire, les porteurs & mon laquais. Mes enfans, leur dis-je, j'ai beſoin de votre ſecours ; mais je ne veux le recevoir qu'après avoir porté mon ennemi chez le premier chirurgien. Il s'en trouvoit un dans la même rue. S. V... n'étoit pas mort, comme je pris ſoin de m'en aſſurer au battement de ſon pouls. Il fut tranſporté ſans connoiſſance & livré aux ſecours de l'art. Pour moi, dans la confiance que j'avois en mon valet de chambre, dont mon père m'avoit garanti l'habileté après l'avoir eu vingt ans à ſon ſervice, je rentrai dans ma chaiſe pour gagner ma demeure. J'arrivai avec toute ma préſence d'eſprit, & je ne la perdis qu'un moment pendant la première opération.

Il ne m'étoit pas échappé un mot, depuis l'ordre que j'avois donné à mes porteurs de me conduire chez moi. J'étois retombé, après un combat ſi ſanglant, dans cette même froideur où j'étois en tirant mon épée, & toutes mes réflexions ne pouvoient m'en faire ſortir. Mais dois-je nommer froideur la noire triſteſſe où j'étois plongé ? Que de ſombres idées étoient venues s'emparer de mon imagination ! innocent ou coupable, à quelle horrible cataſtrophe me

voyois-je arrivé, ſans en avoir eu le moindre preſſentiment ! Ma deſtinée vouloit-elle s'annoncer tout d'un coup ? J'avois douté pluſieurs fois ſi j'étois fait pour une vie heureuſe. Ma paſſion pour madame de B... m'avoit déjà cauſé de mortels tourmens ; & dans le changement même qui venoit de ſe faire en ma faveur, j'avois aſſez prévu qu'il falloit m'attendre à des peines bien plus vives que mes plaiſirs. La ſeule nature de cet attachement n'en étoit-elle pas une, dont toute la force de mes ſentimens ne m'empêchoit pas de gémir ? J'aimois une femme mariée. Eh ! pourquoi cet injuſte amour, qui ne pouvoit être ſatisfait que par l'uſurpation du bien d'autrui ? D'ailleurs, mon caractère, que je reconnoiſſois de jour en jour ſi différent du commun des hommes, me promettoit-il beaucoup de bonheur dans leur ſociété ? Quelle apparence de pouvoir trouver de la ſatisfaction dans les mêmes choſes, quand on ne ſe reſſemble point par les idées & par les goûts ? Je n'avois donc jamais fait beaucoup de fond ſur les avantages de la fortune & de la jeuneſſe, pour me rendre la vie auſſi douce que mes inclinations naturelles me la faiſoient déſirer ; ou ſi je parvenois à me faire une ſituation qui répondît jamais à mes déſirs & à mes vues, je prévoyois combien j'aurois d'orages à redouter, dans cette ſociété d'hommes où je trouverois

tois toujours moins de partiſans que de cenſeurs. Telles étoient déjà mes idées ſur tout ce qu'on appelle douceur & félicité de la vie. Mais quelle autre perſpective ſe découvroit devant moi? Au premier pas dans cette affreuſe carrière, je me trouvois forcé, pour me défendre, de tuer un honnête homme, & de revenir couvert de mon propre ſang. De quelles horreurs devois-je me croire menacé? Etois-je donc choiſi par le ciel pour groſſir le nombre funeſte des célèbres malheureux, & pour étonner quelque jour l'univers par mes infortunes ou par mes crimes?

Tandis que mille noirs preſſentimens me faiſoient pénétrer dans l'avenir, mon valet de chambre, pour qui j'avois une forte confiance que je devois à ſon attachement, vint me demander ſi j'étois bien certain que le bruit de mon aventure ne pût ſe répandre, & s'il n'y avoit pas des meſures à prendre pour ma ſûreté. Cet avis, que je trouvai fort de ſaiſon, me fit chercher dans ma mémoire de qui je pouvois eſpérer plus de lumières. A qui m'adreſſer au milieu de la nuit? La tendre amitié qui me lioit avec M. de La... me le fit regarder comme le ſeul qui me pardonneroit d'avoir troublé ſon ſommeil. J'envoyai chez lui ſur le champ, avec ordre même de l'amener dans ma chaiſe à porteurs s'il avoit la complaiſance de ſe laiſſer con

duire. Il se fit apporter en robe de chambre & en bonnet de nuit, avec toute l'impatience que je m'étois imaginée. Quoique mes gens l'eussent prévenu sur ma situation, il fut effrayé de ne trouver autour de moi que des traces sanglantes de mes blessures. Je lui tendis les bras, en lisant dans ses yeux l'inquiétude & l'émotion de son cœur.

Il s'assit près de mon lit. Vous me voyez, lui dis-je, dans le plus triste état du monde, & plus sensible néanmoins à mes agitations d'esprit & de cœur, qu'à la perte de mon sang qui met peut-être ma vie dans quelque danger. Les porteurs lui avoient dit, que c'étoit en sortant de chez M. de B... que j'avois rencontré mon ennemi. Il avoit cru trouver dans cette circonstance, non-seulement l'explication du combat, mais celle de la profonde mélancolie où il m'avoit vu pendant plus de trois semaines. Ainsi prenant l'ouverture de mon discours dans le sens qui répondoit à ses idées, il m'interrompit, avec le plus tendre empressement, pour se plaindre du mystère que je lui avois fait de mes peines. Je ne suis plus surpris, me dit-il, de la tristesse que je vous reproche depuis si long-tems. Madame de B... est capable d'inspirer une grande passion; & le chagrin de lui avoir trouvé le cœur prévenu, doit avoir été pour vous une source de

peines. Il eſt vrai que lui entendant tenir ce langage, je ne doutai point qu'il n'eût pénétré mon ſecret. Je ſuivis le ſentiment qu'il réveilloit dans mon cœur; & perdant de vûe non ſeulement mes bleſſures, mais le ſujet même qui m'avoit porté à le faire éveiller, je m'attachai tout à la fois à juſtifier l'innocence de madame de B... contre les fauſſes impreſſions qui s'étoient répandues, & la vive paſſion que j'avois pour elle, & le myſtère que j'en avois fait au meilleur de mes amis. Trois points ſi féconds ne purent manquer de produire un long diſcours. Enfin M. de La..., ſurpris de tout ce qu'il avoit entendu, me repréſenta que ma ſituation ne me permettoit pas de parler ſi long-tems.

Il entroit peut-être dans cet avis un peu d'impatience de me répondre. Après m'avoir marqué beaucoup d'étonnement ſur l'état de mon cœur, & ſur le degré de faveur où j'étois chez M. de B..., il me demanda ſérieuſement, ſi je pouvois douter que ſa femme eût pour le moins autant de goût pour moi que je m'en croyois pour elle? J'avoue que je fus révolté de cette queſtion. Du goût, premièrement. Ah! lui disje, donnez un meilleur nom à la plus vive paſſion qu'on ait jamais ſentie. Le goût pour une femme de mérite n'eſt point un aſcendant invincible, un empire, une tyrannie qui aſſervit l'ame & les ſens,

& qui leur fait quelquefois éprouver un cruel martyre. J'ai du goût pour mille femmes aimables; & madame de B... me fait connoître l'amour. Dites, continuai-je, qu'elle n'est pas sans quelque sorte de goût pour moi; je me le persuaderai volontiers, & ses bontés m'en répondent; mais vous êtes aussi loin de la vérité en lui supposant pour moi tout ce que je sens pour elle, qu'en confondant mal-à-propos le goût avec l'amour.

M. de L... étoit un homme aimable, qui grâces à l'excellence de son caractère & au commerce des honnêtes gens, ne se ressentoit pas de l'odieuse corruption qui altère les principes. Mais à force d'entendre déclamer contre les femmes, & pour avoir fait de fâcheuses expériences dans quelque malheureux engagement, il étoit parvenu à se former une idée peu avantageuse du sexe entier, & même à regarder la belle tendresse comme un aveuglement ridicule. Cependant il ne se fit pas presser pour reconnoître qu'elle devoit être distinguée du simple goût; & dans un homme de mon âge, qui aime pour la première fois, il convint qu'elle pouvoit être plus ou moins vive, suivant la disposition naturelle du cœur & le mérite de l'objet. Mais revenant à madame de B..., qu'il croyoit capable de m'inspirer la plus forte passion, il ne se relâcha point

ſur l'inclination qu'il lui ſuppoſoit pour moi. Il en jugeoit, me dit-il, ſur la peinture même que je lui avois tracée de ſa conduite & de ſes manières. Elle n'attendoit, à ſon avis, que l'ouverture de mes ſentimens, pour y répondre avec la liberté que ſon mari ſembloit autoriſer. Elle ſouffroit, peut-être, du retardement. Enfin, ne donnant point de bornes à ſes idées, il me fit un reproche de n'avoir pas profité mieux du penchant d'une femme ſi aimable, ſur-tout dans un tems où elle étoit comme perdue pour le reſte du monde, par la conſtance qu'elle avoit à ne pas s'écarter d'un malade. Vous avez dû pénétrer mieux que moi, ajouta-t-il malicieuſement, ſi c'eſt la tendreſſe ou l'intérêt qui l'attache ſi fort à ſon mari; mais je vous réponds qu'il dépendra de vous, après votre rétabliſſement, de triompher de l'un & de l'autre.

J'avois écouté ce diſcours ſans l'interrompre. A quelqu'un que j'aurois moins aimé, peut-être aurois-je marqué moins de modération. Ce n'eſt pas que dans le monde, & dans les ſociétés mêmes dont j'ai loué le commerce, je n'euſſe reconnu à peu près les mêmes ſentimens ſur les femmes. Erreurs propres à la plupart des grandes villes, & fondées ſur l'exemple de quelques illuſtres coupables, qui déshonorent leur ſexe. Mais j'étois affligé de trouver cette prévention

dans le plus cher de mes amis. Apprenez, lui dis-je pour aller au-devant de quelque nouveau conseil, que j'ai de madame de B..., l'opinion que je vous ai déclarée; & que non-seulement son mérite m'a séduit le cœur autant que sa beauté, mais que ma passion s'éteindroit bientôt si le premier de ces deux alimens lui manquoit. Dans ce principe, ajoutai-je, je n'ai pas besoin de votre caution pour un avantage que je me garderai bien de solliciter, & que je refuserois peut-être, s'il m'étoit offert. Enfin voici mes maximes : De quelque passion que je sois capable pour une femme, je ne lui demanderai jamais rien qui blesse la fidélité de ses engagemens si elle aime son mari, ou les droits de son mari si elle en est aimée.

M. de La..., qu'un peu de corruption en amour n'empêchoit pas d'avoir le cœur & l'esprit admirables, ne put refuser d'applaudir à mes sentimens. Il ne se retrancha que sur la difficulté de trouver des femmes telles que je peignois madame de B..., & qu'elles devroient être toutes pour le bonheur de leur sexe & du nôtre. Où est l'homme, me dit-il, qui n'adorât point le mérite & la vertu réunis avec la beauté ? Mais s'appercevant qu'un si long entretien m'altéroit, il me pria de lui apprendre comment mes blessures se trouvoient liées avec ma passion. Je fis réflexion moi-même que mes sentimens m'avoient

emporté trop loin, & je le ſurpris beaucoup en lui apprenant qu'ils n'avoient aucun rapport à ma tragique aventure. Je lui avois raconté dans un autre tems les prétentions de mademoiſelle de S. V... Il comprit le ſujet du combat, lorſque je lui parlai d'elle & de ſon frère. Les circonſtances, que je lui expliquai ſoigneuſement, & qui pouvoient être vérifiées par trois témoins, lui firent croire comme à moi, que toutes ſortes de précautions étoient inutiles. Je le preſſai de ſe retirer. Il refuſa de quitter mon lit juſqu'au lendemain, pour juger lui-même de mes bleſſures en voyant lever le premier appareil. Vous voyez, lui dis-je en ſouriant, que la tendreſſe peut attacher quelqu'un au lit d'un malade. Que votre exemple vous inſpire un peu d'indulgence. Il comprit ma penſée, & ſon amitié le fit entrer dans mes idées par une réponſe flatteuſe.

Il paſſa le reſte de la nuit dans un fauteuil. Le matin, vers neuf heures, tandis que le ſommeil me fermoit aſſez légèrement les yeux, on frappa bruſquement à ma porte. J'avois deux antichambres. M. de La... ſe hata de paſſer dans la première, pour avertir qu'on fît moins de bruit. Mes gens, qui avoient veillé toute la nuit, s'étant retirés, à la réſerve de celui qui ouvrit la porte, un officier de la juſtice, accompagné de quelques gardes, entra ſans réſiſtance. Il tra-

versa la première antichambre lorsque M. de La... passoit dans la seconde; de sorte que le voyant paroître en robe de chambre & en bonnet de nuit, il ne put douter que ce ne fût moi-même. J'ai ordre, monsieur, lui dit-il, de vous arrêter, & de vous conduire au Fort-l'Evêque. Vous ne m'obligerez pas, sans doute, à la violence. M. de La... conçut aussitôt que l'ordre ne regardoit que moi. Avec autant d'adresse que de zèle, il entreprit d'aider à l'erreur des gardes, & de se faire prendre à ma place. Il réveilla lui-même mon valet de chambre, qui couchoit dans un cabinet voisin, & que deux mots firent entrer dans son projet. Mes habits convenoient si fort à sa taille, que pour confirmer le succès de son artifice, il demanda le tems de s'habiller. On lui apporta du linge, un habit, & jusqu'à mes souliers. Tandis qu'il se préparoit négligemment, il témoigna quelque surprise à l'officier, de se voir arrêté pour une affaire où il ne se croyoit coupable de rien. On lui répondit froidement qu'il en auroit plus de facilité à se justifier. Mes gens s'étant levés pendant cette scène, il affecta de leur donner des ordres, & de demander à l'officier s'il ne lui étoit pas libre d'en prendre un du moins avec lui. Cette permission lui fut accordée. Il trouva le moyen de dire secrètement au valet de chambre, que dans quelque sens que

je puſſe prendre cette aventure, je ne devois pas perdre un moment pour me mettre à couvert; & deſcendant à la tête de ſes gardes, il ne fit pas difficulté de monter dans un fiacre qu'ils tenoient prêt à la porte. Il avoit choiſi, pour le ſuivre, un laquais fort ſage, qui me ſervoit depuis long-tems.

A peine fut-il ſorti, que mon valet de chambre ſe hâta de m'éveiller. Mon ſommeil n'étoit pas ſi profond que je n'euſſe entendu quelque mouvement dans l'antichambre. Je demandai ce qu'étoit devenu M. de La... On ne balança point à me faire un récit qui me cauſa beaucoup d'étonnement. Quoiqu'il n'y eût aucun danger pour mon ami dans le ſervice qu'il m'avoit rendu, je regrettai l'embarras où ſa généreuſe amitié l'engageoit; & ſûr comme je l'étois de mon innocence, je délibérai ſi je devois le laiſſer à ma place dans une priſon, lorſqu'en m'y rendant moi-même, il me ſembloit que le pis-aller étoit d'y demeurer un peu plus long-tems que lui. Il n'y avoit pas de crainte qui pût me faire abandonner cette idée, ſi mon valet de chambre ne m'eût repréſenté que mes bleſſures demandoient un autre régime que celui d'une priſon. En levant le premier appareil, il trouva celle du bas-ventre aſſez dangereuſe pour me recommander les plus ſcrupuleuſes précautions. Je pouvois conſentir

aux ſoins extérieurs qu'il me preſcrivoit ; mais il s'élevoit dans mon cœur des mouvemens ſur leſquels je n'avois pas le même empire.

Le conſeil de me cacher, que M. de La... m'avoit fait donner avec tant d'inſtances, ſembloit entraîner la néceſſité de quitter Paris; car je n'y connoiſſois point d'aſile impénétrable, & ſi je pouvois être enlevé dans toutes ſortes de lieux, il importoit peu que ce fût dans ma maiſon ou dans celle d'autrui. J'ignorois même comment & ſur la délation de qui on avoit découvert ſitôt mon nom & ma demeure ; mais j'en prenois une fort bonne idée de la police, à qui les déſordres nocturnes ne demeuroient pas cachés plus long-tems. Quitter Paris, c'étoit renoncer à ce qui m'étoit mille fois plus cher que la vie & la liberté, au plaiſir de voir madame de B..., & peut-être à l'eſpérance d'entendre jamais parler d'elle. Cette réflexion me rendoit preſqu'inſenſible au conſeil de M. de La... mes gens néanmoins me preſſoient de me faire tranſporter chez quelque ami, en attendant que je priſſe d'autres réſolutions. Le parti auquel je m'arrêtai fut de communiquer mon embarras à M. le comte de... mon colonel.

Tandis que mon valet de chambre étoit allé chez lui avec mes ordres, je reçus des offres de ſervice de la part des deux perſonnes du mon-

de de qui je devois le moins les attendre. Mon ennemi, ce même S. V.... qui n'étoit venu à Paris que pour m'égorger, m'écrivit qu'à la sollicitation de sa sœur, il s'étoit retiré chez les pères..., où sous prétexte de vouloir faire une retraite spirituelle, il avoit été reçu avec beaucoup d'affection : que ses blessures étoient dangereuses, & qu'il jugeoit que les miennes ne pouvoient pas l'être moins ; qu'il venoit d'apprendre que la justice avoit paru chez lui, & qu'il en étoit d'autant plus étonné qu'en parlant de notre combat chez le chirurgien où je l'avois fait transporter, il l'avoit fait passer pour une attaque imprévue de quelques voleurs, ou de quelques ennemis qu'il ne connoissoit pas : que si la justice avoit approfondi la vérité dans un espace si court, il y avoit beaucoup d'apparence qu'elle ne me laisseroit pas tranquille chez moi ; que je pouvois me faire conduire secrétement dans le lieu qu'il avoit choisi pour asile, où nous serions en sureté l'un & l'autre jusqu'au rétablissement de nos forces ; qu'alors nous choisirions mieux notre champ pour la décision absolue de notre querelle, & que sans me porter plus de haine, il s'en remettoit d'avance à la fortune. Il ajoutoit que je pouvois donner toute ma confiance au porteur de sa lettre, qui me serviroit

de guide, si je n'étois pas sûr de la fidélité de mes gens.

J'admirai le caractère de S. V... dans ce projet & dans cette suite de conseils, comme j'en avois été frappé dans les préliminaires de notre combat. Mais je demeurai persuadé que les précautions qu'il avoit prises pour sa sureté, lui étoient plus nécessaires qu'à moi. D'ailleurs j'étois fort éloigné de vouloir renouer la partie de si loin pour un duel. Mon rôle étoit de me défendre, lorsqu'il lui prendroit envie de m'attaquer; & l'honneur ne m'imposoit pas d'autre loi: sans compter que dans mes principes, il y avoit un abus odieux de la religion, à nourrir des idées de sang & de meurtre, dans le sein de la paix & de la charité, en les couvrant du voile d'une retraite spirituelle. Il m'apprenoit qu'il avoit choisi cet asile à la sollicitation de sa sœur; elle étoit donc à Paris, & peut-être avoit-elle eu part à notre combat par d'autres sollicitations. C'étoit une raison de plus pour éviter tous les lieux où je pouvois être exposé à la voir. Je n'apportai pas tant d'excuses à S. V... pour me dispenser d'accepter ses offres; mais je lui répondis en deux mots, que je ne me croyois point dans le cas d'appréhender la justice; & qu'à l'égard de ses vues pour l'avenir, je lui promettois la même

fermeté, avec les mêmes attentions de généroſité & d'honneur, s'il penſoit à me mettre encore dans la néceſſité de me défendre.

Son meſſager étoit à peine ſorti, que je reçus une autre lettre. J'en reconnus l'écriture. Dans un premier mouvement d'horreur, je fus tenté de la renvoyer ſans la lire. Cependant ma curioſité fut la plus forte, & me la fit ouvrir. Elle étoit de mademoiſelle de S. V... Loin d'y trouver des injures ou des reproches, je fus extrêmement ſurpris de n'y voir que les témoignages d'une vive douleur & d'une tendre inquiétude. Elle atteſtoit le ciel qu'étant venue à Paris avec ſon frère, elle avoit ignoré ſes ſanglans deſſeins, juſqu'au funeſte moment, diſoit-elle, où le voyant entrer percé de coups, elle avoit ſu de lui-même, qu'il m'avoit laiſſé dans le même état. Elle ajoutoit qu'il s'étoit loué beaucoup de ma généroſité, & qu'en la quittant pour ſe mettre à couvert, il avoit emporté de l'inquiétude pour mon ſort : qu'il n'avoit été manqué que d'un moment par la juſtice, qui étoit venue dès le matin pour l'enlever ; que me croyant menacé du même péril, elle me conſeilloit de prendre des meſures pour ma ſureté ; que ſi je manquois d'aſile, il lui étoit venu à l'eſprit que j'en pouvois trouver un dans l'appartement de ſon frère, où l'on ne renouvelleroit pas les recherches, après en avoir

fait d'inutiles, & où personne ne s'imagineroit qu'il fallût chercher son ennemi : que je pouvois m'y faire conduire secrétement par le guide qu'elle m'envoyoit, & me fier non-seulement à son honneur, mais encore à tous les secours dont elle étoit capable pour hâter ma guérison.

Je balançai si je devois une réponse à cette lettre. J'étois même incertain quel nom je devois donner à ce mêlange de haine & d'affection. La sœur & le frère étoient-ils d'accord à m'embarrasser autant par leurs services que par leurs outrages? Et si je me rappelois qu'au fond l'un en vouloit à ma vie, l'autre à ma réputation, ne devois-je pas me défier de ces dangereuses politesses, qui pouvoient couvrir quelque vue funeste. Je ne croyois pas S. V... capable d'une perfidie, mais il l'étoit d'une violence. Enfin, quoique rien ne fût plus éloigné de mes idées que le véritable projet de sa sœur, la seule considération de son sexe me fit passer sur la répugnance que je sentois à lui écrire. Je crus le devoir rempli par deux lignes de remerciment, auxquelles je joignis quelques civilités de bouche. Après avoir congédié son messager, je donnai ordre que mon appartement fût fermé pour toutes sortes de messages & de visites; & n'attendant que le conseil de mon colonel pour fixer mes résolutions, je crus devoir faire dire à mes

meilleurs amis, s'il s'en présentoit à ma porte, que je m'étois retiré pour quelques jours à la campagne.

Cette précaution m'épargna une scène fâcheuse. Mademoiselle de S. V..., qui n'avoit sans doute envoyé chez moi que pour y faire observer les circonstances, se crut autorisée par ma réponse à me rendre une visite. Je ne pus pénétrer ses intentions. Mais son carrosse s'étant fait entendre à ma porte, mes gens qui reconnurent sa livrée, se hâtèrent de descendre pour lui faire la réponse que j'avois ordonnée. Elle ne put se persuader que j'eusse changé de demeure dans un espace si court. Ses objections & ses instances furent extrêmement vives. Enfin ne pouvant obtenir d'autre explication, elle prit le parti de se retirer, en versant quelques larmes qui furent apperçues de mes gens. Leur récit me causa une surprise extrême. Mais je n'entrepris point d'approfondir un incident qui devoit me toucher peu, & qui me paroissoit fort obscur. J'étois agité par des mouvemens beaucoup plus vifs. Dans l'incertitude de mon sort, je délibérois si l'amitié de M. de B... ne m'obligeoit pas de lui communiquer ma disgrâce, ou plutôt si je ne devois pas apprendre à sa femme que son absence m'alloit être plus insupportable que mes blessures. Les discours de M. de La...,

m'avoient fait naître des espérances dont je n'aurois jamais trouvé la source en moi-même. Je ne m'en appercevois encore qu'au redoublement de ma passion, qui se nourrissoit secrètement des flatteuses interprétations d'un ami. Il m'avoit paru persuadé que madame de B..., n'étoit pas sans inclination pour moi : cette idée ne s'éloignoit pas un moment de mon esprit. Je cherchois dans ma mémoire tout ce qui pouvoit lui donner de la vraisemblance. Une si douce imagination me faisoit déjà trouver surprenant qu'une femme à qui l'on supposoit quelque retour pour ma tendresse, ne m'eût point encore marqué l'intérêt qu'elle prenoit à ma situation. Ah ! quelles auroient été mes inquiétudes, à la moindre altération de sa santé ! Cependant je considérois que dans une ville telle que Paris, un simple combat, entre deux officiers peu connus, n'est point une nouvelle qui passe tout d'un coup d'une bouche à l'autre ; & le bruit n'en pouvoit être allé jusqu'à madame de B..., puisqu'au défaut de son attention, j'aurois reçu quelque témoignage de celle de son mari. J'examinois donc si je devois attendre qu'ils fussent informés de mon aventure par la renommée, ou les en instruire moi-même, lorsque je vis arriver le laquais que M. de La ... avoit pris avec lui jusqu'au Fort l'Evêque.

Il m'apportoit les éclairciſſemens que ce fidelle ami s'étoit déjà procurés. Quoiqu'il n'eût pas ceſſé de paſſer pour moi, & qu'il y eût beaucoup d'apparence que l'erreur ſe ſoutiendroit juſqu'à l'interrogatoire, il me faiſoit preſſer avec de nouvelles inſtances de me retirer promptement dans quelque lieu sûr. Il avoit appris des officiers qui l'avoient arrêté, que mon ennemi ayant retrouvé la connoiſſance chez le chirurgien où je l'avois fait tranſporter, & ne pouvant refuſer quelque explication ſur la cauſe de ſes bleſſures, avoit cru nous mettre tous deux à couvert, en proteſtant qu'il avoit été attaqué par des inconnus, & qu'il regrettoit de n'avoir point appelé le guet à ſa défenſe. Quelque opinion qu'il eût pu donner de ſa bonne-foi, ceux qui l'avoient entendu, n'avoient pas manqué de faire ce récit aux archers du guet, qui avoient employé le reſte de la nuit à découvrir mes traces. Il ne leur avoit pas été ſi difficile de trouver les ſiennes, après avoir pris des informations dans la maiſon même du chirurgien. Sur le rapport qu'ils avoient fait dès le matin, on avoit donné des ordres pour nous arrêter tous deux ; & mon affaire, qui étoit ſi favorable en elle-même, devenoit bien plus fâcheuſe que celle de S. V..., puiſqu'on cherchoit à m'arrêter en qualité d'aſſaſſin. Tandis que j'admirois la

bizarrerie des évènemens, le comte de... mon colonel, entra d'un air empressé, & me confirma tout ce que je venois d'entendre. A la première nouvelle de mon accident, il avoit couru chez M. le lieutenant criminel, pour faire révoquer l'ordre de m'arrêter, en expliquant la vérité de l'aventure, & s'offrant même pour caution. Dans l'idée qu'il avoit de mon innocence, il avoit failli de déclarer l'erreur où l'on étoit tombé, & d'en railler un peu la justice. Mais apprenant que j'étois chargé d'un crime fort noir, & que les éclaircissemens pouvoient traîner en longueur, il venoit me presser aussi de me mettre à couvert. Je ne vois point, me dit-il, de lieu plus sûr pour vous que notre garnison. Partez pour Sedan, si votre situation vous le permet. Il ajouta que, dans mon absence, trois jours suffiroient peut-être pour me justifier; au lieu que si j'avois le désagrément d'être arrêté, tout le crédit de ses amis & des miens, ne me sauveroit pas des lenteurs ordinaires de la justice.

Un terme aussi court qu'il me le proposoit, fit disparoître à mes yeux toutes les raisons qui m'avoient fait craindre l'éloignement. Je ne pouvois être alarmé non plus pour M. de La...; puisqu'étant connu des plus honnêtes gens de Paris, il lui suffisoit de paroître devant

les juges, pour leur faire comprendre que leurs officiers s'étoient trompés. Il n'y avoit de péril que pour ma ſanté. Le mouvement d'un long voyage pouvoit irriter mes bleſſures, & mon chirurgien proteſta que ſans régime il ne répondoit pas de ma vie. Le comte leva cette difficulté en m'offrant la litière d'un évêque du Languedoc, arrivé depuis deux jours à Paris. Il l'envoya demander ſur le champ. Elle fut accordée. Nous prîmes le parti de la faire conduire à l'extrémité du faubourg, où je pouvois me rendre dans ma chaiſe à porteurs, & m'éloigner auſſitôt ſans laiſſer aucune trace de ma route. Le comte s'imagina que j'allois partir au même inſtant, & ſe propoſoit de ne me pas perdre de vue juſqu'à la litière. Mais il fut ſurpris de m'entendre chercher des prétextes pour remettre mon départ à la nuit. J'avois, lui dis-je, des affaires à régler, des ſoins à prendre; enfin je le priai de s'employer le reſte du jour à ménager promptement la liberté de M. de La.., que je regrettois beaucoup de laiſſer en priſon, & de ſe repoſer ſur moi de ma propre ſûreté.

On m'entend ſi l'on connoît l'amour. Je penſois bien moins à mes bleſſures ou à la ſûreté de ma route, qu'à me procurer la douceur de voir madame de B..., avant mon départ. Je voulois non-ſeulement ſatisfaire mes yeux par

une ſi chère vue, & munir mon cœur contre les tourmens de l'abſence; mais jugeant qu'elle ignoroit encore ma ſituation, j'étois impatient de la mettre comme à l'épreuve, & d'obſerver quelle impreſſion ma diſgrâce alloit faire ſur elle. J'envoyai au faubourg deux de mes gens, qui devoient me ſuivre à cheval; & ne prenant avec moi que mon valet de chambre, je ſortis dans ma chaiſe avec la précaution de me faire conduire par des rues détournées. Il étoit environ deux heures. J'arrivai lorſque madame de B..., alloit ſe mettre à table. Mon viſage étoit aſſez pâle pour lui faire naître des ſoupçons; & mon valet de chambre, qui m'avoit aidé à monter l'eſcalier, continuant de me ſoutenir pour traverſer l'appartement, elle ne put douter qu'il ne me fût arrivé quelque choſe d'extraordinaire. Cependant, comme j'avançois d'un air tranquille, elle ſe contenta de me regarder en ſilence, avec un œil de diſtraction & d'inquiétude. Je la ſaluai modeſtement; & lui ayant demandé la permiſſion de m'aſſeoir, je ne pus me mettre dans un fauteuil, ſans marquer par de légères grimaces, que je reſſentois quelque douleur.

M. de B..., qui avoit été frappé comme elle du changement de mon viſage, & qui le fut encore plus de ma poſture, n'attendit pas que j'euſſe

repris haleine pour me presser d'ouvrir la bouche. Eh quoi, me dit-il, prenez-vous plaisir à nous alarmer, & ne vous expliquerez-vous pas promptement? Je lui racontai d'une voix foible toutes les circonstances de ma malheureuse aventure, en évitant néanmoins de lui en apprendre la cause. Je ne parlois qu'à lui; & malgré le dessein que j'avois eu d'étudier les mouvemens de madame de B..., je me sentois de l'embarras à lever les yeux sur elle. Enfin, tandis qu'il me témoignoit ses alarmes avec toute la tendresse d'une vive amitié, je laissai échapper quelques regards, qui me firent appercevoir de l'émotion dans ceux de sa femme. Elle les avoit comme abandonnés sur moi. Je n'ai jamais vu d'image si touchante de la pitié & de la douleur. Mais revenant tout d'un coup à elle-même, & paroissant faire attention qu'elle s'étoit oubliée, elle me dit sans affectation quelque chose d'obligeant sur mon récit, & sur les dangers du voyage que j'allois entreprendre. Hélas! lui répondis-je, je n'en appréhende que la durée.

Notre entretien fut fort triste. N'étant point en état de dîner avec elle, je la pressai de se mettre à table. Elle s'y mit: mais elle mangea si peu, que se croyant obligée d'apporter quelque excuse, elle parla d'une migraine qui lui ôtoit l'appétit. Son mari, inconsolable de mon

malheur & de la néceſſité où j'étois de m'éloigner, me propoſa les reſſources qui lui tombèrent dans l'imagination; mais elles m'expoſoient toujours à me voir arrêter par la juſtice, & c'étoit préciſément de quoi il falloit me garantir. L'offre de ſa maiſon, où il ſe figuroit que je pouvois demeurer bien renfermé, fut la plus preſſante tentation dont j'eus à me défendre. J'interrogeois les yeux de ſa femme; & ſon ſilence ſembloit marquer du moins qu'elle ne penſoit point à s'y oppoſer. Cependant, outre que je ne pouvois m'y croire mieux caché que dans toute autre maiſon de Paris, j'examinois intérieurement ce que je devois à l'honneur de mon ami, & je me perſuadai que dans cette occaſion l'amour & l'amitié devoient connoître les mêmes ſcrupules. J'étois ſoutenu d'ailleurs par le fond que je devois faire ſur les promeſſes de mon colonel. Enfin, tout l'après-midi s'étant paſſé dans ces délibérations, la nuit vint m'avertir qu'il falloit rentrer dans ma chaiſe.

Il ne me reſtoit qu'à faire renouveler l'appareil de mes bleſſures. Mon valet de chambre avoit remis cette opération au moment de mon départ, dans la vue de les entretenir plus fraîches pendant la nuit. Je demandai à madame de B... la permiſſion de paſſer dans ſon cabinet, quoique ſon mari me preſſât beaucoup d'en uſer

plus familièrement, & de ne pas m'éloigner de ſon lit. Mes plaies ſe trouvèrent fort vermeilles. Mais la ſatisfaction même que je venois de goûter, & qui ſervoit peut-être à les rendre ſi belles, avoit mis auſſi mon ſang dans une agitation qui le fit recommencer auſſitôt à couler. Il ſortit avec tant d'abondance, que mes forces, après s'être parfaitement ſoutenues depuis près de vingt-quatre heures, m'abandonnèrent entièrement. Le chirurgien me voyant ſans connoiſſance, appela du ſecours. Madame de B... qui étoit dans la chambre de ſon mari, & qui n'avoit perſonne auprès d'elle, accourut avec le plus vif empreſſement. Elle ne prononça pas un mot, ſuivant le récit que je tirai enſuite de mon valet; mais s'étant employée avec une ardeur extrême à me faire rappeler mes eſprits, elle fut ſi ſatisfaite aux premiers ſignes de vie dont elle s'apperçut, qu'elle ſaiſit mes mains pour les preſſer tendrement. Je revenois effectivement à moi. J'ouvris les yeux. Mes regards tombèrent ſur elle. Languiſſant comme j'étois ſur un fauteuil, je fus ſi ému de la voir, ſi tranſporté de me ſentir les mains dans les ſiennes, que je retrouvai des forces pour les ſerrer, pour pencher la tête juſqu'à ces mains adorées, & pour y attacher mes lèvres avec un ſentiment inexprimable. Elle fit quelques efforts pour les retirer. Ah! madame,

lui dis-je d'une voix éteinte, en réunissant tous les miens pour la retenir, laissez-moi jouir un instant de mon unique bien. Il me fut impossible de faire durer plus long-tems le plus heureux moment de ma vie. S'étant éloignée de quelques pas, je la considérai d'un œil douloureux, comme une divinité cruelle qui rejetoit mes adorations, comme l'unique source d'un bonheur dont je venois de faire un court essai & qui m'étoit durement arraché. Elle fut quelque tems à me répondre. Je crus démêler dans sa contenance qu'elle cherchoit des expressions. Cependant après s'être tournée vers mon valet de chambre, qu'elle exhorta à ne rien négliger, elle se rapprocha de moi : Vous seriez bien injuste, me dit-elle en rougissant, si vous ne me regardiez pas comme la plus tendre amie que vous ayez au monde. Elle n'attendit point ma réponse. Mais les sentimens dont je l'aurois accompagnée, ne s'élevant pas moins dans mon cœur; je fus prêt à retomber dans l'évanouissement dont je venois de sortir.

L'habileté du chirurgien & la force de ses élixirs, me remirent en état de me traîner jusqu'au lit de M. de B... Sur le récit que sa femme lui avoit fait de mon accident, il renouvela ses instances, pour m'ôter la pensée de partir, & pour m'arrêter chez lui. Ma foiblesse sem-

bloit m'y obliger néceſſairement. Cependant mon valet de chambre, qui croyoit devoir autant d'attention à ma ſûreté qu'à mes bleſſures, me repréſentoit qu'il y avoit peu de fatigue à craindre dans une litière d'évêque. La nuit n'étant pas fort avancée, il me conſeilla de prendre quelques heures de repos, après leſquelles je me trouvai effectivement aſſez tranquille pour n'avoir aucune défiance de mes forces. Je ne déſavouerai pas que les bontés de Madame de B..., n'euſſent contribué à me ſoutenir, autant que l'art & les remèdes. Je partis ſans la voir. Elle avoit ſouhaité d'attendre mon réveil pour juger de ma ſituation, & ne me laiſſer manquer d'aucune commodité; mais, en paſſant dans un autre appartement, j'avois exigé d'elle & de ſon mari qu'ils ne ſe gênaſſent point en ma faveur. Ce n'étoit plus la douleur de les quitter qui m'agitoit; c'étoit l'impatience de les revoir.

Qui m'eût annoncé, en ſortant de cette maiſon chérie, que je ne devois m'en rapprocher qu'avec le déſeſpoir dans le cœur, & pour y répandre l'horreur de mes ſentimens; j'aurois cru cette menace impoſſible. Je n'étois pas plus ſûr de mon exiſtence que de ma fidélité. Dans un caractère tel que le mien, je ſentois qu'un engagement pris au fond du cœur valoit des ſermens prononcés

au pied de l'autel. A quelque ſort que le ciel me deſtinât, quelque révolution qui pût arriver dans ma fortune, j'étois à madame de B..., & je ne pouvois être qu'à elle. De ſon côté, je commençois à m'imaginer qu'elle n'étoit pas inſenſible. Je la connoiſſois : une tendre amitié étoit tout ce qu'elle ſe croyoit permis ; mais elle ne m'auroit pas tant offert, ſi ſon cœur n'eût ſenti beaucoup davantage. Auſſi mes déſirs n'alloient-ils pas plus loin. Ce que j'avois ſouhaité pour le bonheur de ma vie, j'oſois me flatter enfin de l'avoir obtenu. Sans pénétrer trop curieuſement dans l'avenir, je me croyois ſi heureux du préſent, que loin de regarder M. de B..., comme un rival incommode, je m'applaudiſſois de laiſſer mon tréſor ſous une garde ſi ſûre, & de pouvoir me fier preſque également à la double garantie de l'amitié & du mariage.

Ainſi toutes mes réflexions s'attachant au ſujet de ma joie, je ne voyois dans la néceſſité de mon éloignement qu'une courte diſgrâce, dont j'étois conſolé par les plus douces eſpérances. La litière ſe trouva auſſi commode qu'on me l'avoit repréſentée. Je me mis en chemin avant la pointe du jour, avec mon valet de chambre dans ma voiture, & deux laquais à cheval. Le reſte de la nuit ſe paſſa tranquillement. Le jour ne m'ap-

porta point d'autre incommodité que celle d'une chaleur excessive. Etant arrivé le soir à Soissons, où je devois passer naturellement la nuit, mes gens m'avertirent qu'ils avoient remarqué depuis le matin un homme à cheval, qui m'avoit suivi à quelque distance ; & que s'étant arrêtés plusieurs fois pour l'attendre, ils avoient été surpris de le voir aussi s'arrêter, comme s'il eût appréhendé d'être reconnu. Cet avis me fit prendre la résolution de continuer ma route, sans prendre plus de repos qu'il n'étoit nécessaire pour rafraîchir mes chevaux & changer l'appareil de mes blessures. Mon valet de chambre me fit craindre que cet excès de mouvement ne me devînt fort nuisible ; mais il se rendit à la promesse que je lui fis de me reposer le lendemain. Cependant les deux laquais n'ayant pas cessé d'entendre marcher derrière eux pendant la nuit, je pris le parti de faire quelques lieues de plus le matin, pour trouver le moyen d'approfondir cet incident. Mes gens, à qui j'en donnai l'ordre absolu, s'embusquèrent à la sortie d'un bois. Ils arrêtèrent le cavalier, malgré les efforts qu'il fit pour s'échapper par la fuite ; & l'ayant reconnu pour ce même domestique qui m'avoit apporté la lettre de mademoiselle de S. V..., ils le forcèrent de les suivre jusqu'à ma voiture. Je lui demandai quelles étoient ses intentions. Soit que la crainte

l'obligeât de parler, ou qu'il ne trouvât rien d'offenſant pour moi dans ſa commiſſion, il me dit naturellement que mademoiſelle de S. V..., l'avoit chargé à toutes ſortes de prix de découvrir ma retraite; qu'étant retourné dans ma rue après lui avoir porté ma réponſe, il avoit vu ſortir de chez moi deux de mes gens à cheval; qu'il les avoit ſuivis juſqu'au faubourg, où ils s'étoient arrêtés, & que la vue d'une litière lui ayant fait aſſez connoître que cette voiture étoit pour moi, il s'étoit hâté de louer un cheval, dans la réſolution de me ſuivre juſqu'au bout du monde. Loin de le faire maltraiter, j'admirai ſa fidélité & ſon zèle. Votre curioſité ſera ſatisfaite, lui dis-je, ſi vous continuez de me ſuivre. En effet je me déterminai ſur le champ à lui en laiſſer la liberté, après m'être contenté de défendre qu'on lui apprît le terme de mon voyage juſqu'au moment de mon arrivée. Je remettois à conſidérer alors s'il me conviendroit de le laiſſer retourner ſur ſes pas, ou de le faire arrêter auſſi long-tems que je le jugerois à propos.

La diligence me paroiſſant peu néceſſaire, je conſentis à me repoſer pendant le reſte du jour. Mais il n'étoit plus tems de regarder le repos comme une ſimple précaution. Le mouvement & la chaleur avoient enflammé fort dangereuſement mes bleſſures. Mon chirurgien me déclara

qu'il ne répondoit de rien, ſi je ne m'abandonnois abſolument à ſa conduite. Il me força de paſſer deux jours & deux nuits à Rhetel. Cependant je me trouvai ſi bien le troiſième jour, que m'étant remis en marche, je comptai de pouvoir achever la route ſans péril. Mais, le jour même de mon arrivée, j'eſſuyai une chaleur extrême, qui me jeta dans un abbattement que je n'avois jamais éprouvé. Je perdis la connoiſſance en ſortant de ma litière. Elle ne me revint que pour me faire ſentir d'affreuſes douleurs. Mon valet de chambre, effrayé de ma ſituation, leva l'appareil en tremblant ; il trouva ma principale bleſſure dans un état qui lui fit craindre beaucoup pour ma vie. La fièvre m'avoit ſaiſi avec violence. Je paſſai une nuit ſi douloureuſe, que je ne dûs ma conſervation juſqu'au lendemain qu'à la force de mon tempérament.

Le danger diminua le jour ſuivant ; mais quoique la fièvre fût ralentie, elle ne me quitta plus. Mes douleurs étant toujours les mêmes, je crus ſentir bientôt qu'il me reſtoit peu de tems à vivre, & que je n'étois plus ſoutenu que par un reſte de vigueur naturelle qui étoit prêt à m'abandonner. J'entendois répéter d'ailleurs autour de moi, que dans une chaleur ſi exceſſive je ne pouvois éviter la grangrene ſans miracle, & je jugeois par les obſervations redoublées de mon

chirurgien, qu'il s'attendoit ſans ceſſe à la découvrir.

Ce fut dans cette ſituation, que le ſixième jour, on m'annonça deux eccléſiaſtiques qui demandoient à m'entretenir ſans témoins. Je ne doutai pas que ce ne fût un pieux artifice de mes gens, pour me propoſer les derniers ſecours de la religion. Je n'en fus point offenſé. J'avois la tête libre; cette facilité pour remplir le plus juſte de tous les devoirs pouvoit me manquer à tous momens. Oui, répondis-je; on a raiſon de m'y faire penſer. Mes gens néanmoins n'avoient pas la moindre part à cette viſite, mais ils ſe perſuadèrent comme moi qu'elle ne m'étoit pas rendue dans une autre intention.

Les deux prêtres s'aſſirent gravement près de mon lit. Après quelques réflexions convenables aux circonſtances, le plus âgé me demanda, ſi, dans l'état où j'étois, je ſouffrirois ſans peine qu'il me repréſentât la douleur & les droits d'une infortunée, qui avoit mis ſa cauſe entre leurs mains. Vous m'entendez, ajouta-t-il, & j'attends pour m'expliquer que vous paroiſſiez y conſentir.

Il ſe trompoit. Je l'entendois ſi peu, que prenant ſes termes dans le ſens dont j'étois rempli, je les regardai comme un langage eccléſiaſtique, qui exprimoit par des figures ſpirituelles le danger de ma ſituation & les beſoins de mon ame.

Je lui répondis qu'il pouvoit exercer ſon miniſtère, & que je n'avois pas d'éloignement pour le devoir qu'il me propoſoit. Quelle joie pour une malheureuſe ! reprit-il, en ſuivant auſſi ſes idées. Elle ne tardera point à paroître ici, quoique ſes peines & la fatigue d'un voyage précipité l'aient fort affoiblie. Je prends ſur moi, ajouta-t-il, toutes les diſpenſes néceſſaires, & dans l'état où vous êtes, ma qualité de curé me donne le droit des évêques. Il ſe levoit avec empreſſement, pour exécuter ſans doute quelque plan déjà formé ; mais je crus l'avoir compris. Tout ce qui me reſtoit de ſang ſe retira vers mon cœur. Mon combat, mes bleſſures, la préſence de la mort, n'avoient pas cauſé de ſi étrange révolution dans mes eſprits. J'étendis le bras pour retenir le curé, & trouvant à peine la force de parler dans un ſi grand trouble, je l'arrêtai moins par mes expreſſions que par mes ſignes.

Lorſqu'il ſe fut rapproché, avec beaucoup d'embarras, je pris un moment pour méditer mes termes ; car je n'avois pas beſoin de préparation pour le fond de ma réponſe. L'état où je ſuis, lui dis-je, méritoit plus de compaſſion. Votre zèle pour la perſonne qui vous emploie, devient une barbare cruauté à l'égard d'un homme mourant. Je ne ſuis pas curieux de vos motifs, & je veux ſuppoſer de la droiture dans vos

intentions; mais apprenez que vous abuſez en vain de votre miniſtère pour m'inſpirer de fauſſes terreurs. Ce que vous me propoſez à l'heure de la mort, je l'aurois fait dans toute la force de ma ſanté ſi j'avois pu le regarder comme un devoir; l'eſpérance d'une meilleure vie à laquelle je touche de ſi près, doit me confirmer dans mes principes. Retirez-vous-donc, ajoutai-je, ſi vous n'êtes point amené ici par d'autres vues. Un diſcours ſi ferme, pour lequel j'avois eu beſoin de recueillir toutes mes forces, lui fit perdre l'envie de me répliquer : il ſe contenta de m'offrir les ſecours ordinaires de la religion, que je reçus avec la ſoumiſſion qu'on doit aux volontés du ciel.

L'abattement où je retombai après ſon départ, ne m'empêcha point d'interroger mes domeſtiques ſur l'arrivée de mademoiſelle de S. V..., en leur reprochant de n'avoir pas apporté plus de ſoin à me délivrer de cette perſécution. Ils me confeſſèrent que dans l'inquiétude continuelle qu'ils avoient eue pour ma vie, ils avoient perdu de vue le courrier qu'elle avoit envoyé ſur mes traces; & qu'ayant enſuite appris qu'elle étoit à Sedan, ils n'avoient pu pénétrer ſon deſſein. Dailleurs la crainte de me cauſer trop d'agitation, leur faiſoit cacher tout ce qu'ils croyoient capable de troubler mon repos, &

jusqu'à

jusqu'à plusieurs lettres qu'ils avoient reçues pour moi. Mais au contraire, ils se seroient empressés de me les rendres, s'ils avoient su ce qu'elles contenoient. Le zèle de mes amis avoit déjà terminé mes affaires. Mon aventure étoit éclaircie, & mon combat justifié par la nécessité d'une juste défense. Mon père, qui s'étoit hâté de se rendre à Paris sur une lettre que mon valet de chambre lui avoit écrite sans ma participation, s'étoit joint à mon colonel pour arrêter les recherches de la justice. Il m'écrivoit qu'après m'avoir servi avec tant de diligence & de succès, il étoit résolu de faire le voyage de Sedan, dans les alarmes qui lui restoient encore pour mes blessures ; & que non-seulement mon colonel, mais un jeune homme qui paroissoit pénétré d'amitié pour moi & qui avoit recherché la sienne depuis le moment de son arrivée, se proposoient de l'accompagner. Il parloit de M. de La...., à qui l'on avoit rendu la liberté dès le jour de mon départ.

J'ignorois ce que je devois à la tendresse paternelle & à l'affection de mes amis, lorsque vers le soir j'eus la douce consolation d'entendre la voix de mon père, & de me sentir pressé par ses bras. Il arrivoit avec M. le comte de...., & M. de La... Ce n'étoit plus par mes yeux que je pouvois les reconnoître, ni par mes discours

que j'étois capable de leur exprimer les ſentimens de mon cœur. Il ne me reſtoit qu'un ſouffle de vie. A peine avois-je diſtingué mon père au ſon de quelques tendres plaintes qui avoient accompagné ſes embraſſemens. La gangrène s'étoit déclarée. Je commençois à perdre l'uſage de mes ſens. L'ombre de la mort étoit répandue autour de moi ; enfin depuis plus d'une heure, on s'attendoit à me voir expirer.

Tous les efforts que je fis pour prononcer quelques paroles, ne tirèrent de ma poitrine que des ſons entrecoupés. Cependant je conſervois un reſte de connoiſſance. Je m'apperçus même qu'on prioit mon père de paſſer dans l'antichambre. M. de La... qui s'aſſit près de moi pendant ſon abſence, ſe figura que ſi quelque choſe pouvoit réveiller les forces de la nature dans la foibleſſe mortelle où j'étois, ce devoit être le nom & le ſouvenir de madame de B... Il connoiſſoit l'innocence de ma paſſion ; il ſavoit qu'un amour vertueux ne ſort du cœur qu'avec la vie, parce qu'il ne connoît point de remords qui puiſſent l'en chaſſer. Il me dit : j'ai vu monſieur & madame de B... dans le ſeul deſſein de vous apporter quelque conſolation, & je ſuis chargé par l'un & l'autre des plus tendres témoignages de leur affection. Il tenoit ma main. Je ſerrai la ſienne avec toute la chaleur qui me reſtoit, &

je ſentis que l'amour ſeroit le dernier mouvement de mon cœur.

Cependant mon père ſe rapprocha de mon lit, dans un ſilence que je pris d'abord pour un redoublement de tendreſſe & de douleur. Mais c'étoit le noir préſage des malheurs dont il alloit comme ouvrir la ſource. Il me pria de recueillir toute mon attention pour l'écouter. Après m'avoir repréſenté que je touchois à ma dernière heure, il ajouta qu'il ne pouvoit me croire incertain de ma ſituation, depuis qu'il ſavoit que je m'étois occupé ſérieuſement d'une autre vie: qu'il manquoit néanmoins à mes préparations, non un devoir, puiſque la religion & l'honneur dont je connoiſſois ſi bien la voix, ne me faiſoient rien entendre, mais une ſurabondance de vertu, une action digne de la nobleſſe & de la bonté de mon caractère; que cette malheureuſe S. V.... étoit condamnée pour toute ſa vie à l'opprobre, ſi la pitié ne me faiſoit pas conſentir à lui laiſſer mon nom; qu'elle venoit de l'en ſupplier avec tant de larmes qu'il en étoit lui-même attendri; qu'il m'importoit peu de mourir dans le célibat ou dans le mariage, c'eſt-à-dire, d'emporter au tombeau une qualité qui ne changeoit rien à mon ſort: enfin qu'il me conſeilloit d'avoir cette complaiſance pour une fille infortunée, & de rendre ma mort précieuſe devant dieu &

les hommes, en faiſant le bonheur d'autrui à mon dernier ſoupir.

Je me croyois en effet dans les bras de la mort, & chaque mouvement de reſpiration me paroiſſoit le dernier effort de la nature. Un ſentiment de bonté naturelle, auſſi preſſant que l'exhortation de mon père, prit enfin l'aſcendant ſur toutes mes réſolutions. Je ſerrai la main de monſieur de La... pour lui faire comprendre à qui j'appartenois en expirant; & d'un ſigne de tête je déclarai à mon père que je me rendois à ſes ordres. Mademoiſelle de S. V... & le curé, dont elle n'avoit pas manqué de ſe faire accompagner, furent au même inſtant dans ma chambre. Ils s'approchèrent de moi. J'avois les yeux fermés, & je ne penſai point à les ouvrir; mais j'abandonnai ma main au curé qui me la demanda, comme la ſeule partie de moi-même que je voulois prêter à ſon miniſtère. Il prononça auſſitôt la bénédiction nuptiale.

F I N.

TOUT POUR L'AMOUR,

ET

LE MONDE BIEN PERDU,

OU

LA MORT D'ANTOINE

ET

DE CLÉOPATRE,

TRAGÉDIE.

Traduite de l'Anglois de DRYDEN, *par l'Abbé* PRÉVOST.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

Des Œuvres de l'Abbé PRÉVOST.

EN donnant les Œuvres *choisies* de l'Abbé Prévost, j'avois écarté tout ce qui ne pouvoit pas convenir à cette collection, soit par le volumineux, soit par le genre, soit par ce qui pouvoit être contraire au goût françois. Ces deux derniers motifs m'avoient empêché d'annoncer la *Mort d'Antoine & de Cléopâtre*, Tragédie de Dryden, & la *Vie de Cicéron*, écrite par Midleton. Je considérois cette Tragédie angloise comme n'étant pas dans nos usages & nos mœurs, & malgré les grandes beautés qui s'y trouvent réellement, je craignois de fatiguer le Lecteur en lui donnant une pièce dont la conduite & le style ne sont pas toujours conformes

à la nobleſſe de nos Tragédies françoiſes. Cependant on m'a fait appercevoir que cette conſidération ne devoit pas exclure une pièce qui a fait courir toute l'Angleterre à ſes repréſentations, qui paſſe pour un chef-d'œuvre ſur le théâtre de Londres ; que par-tout où il y avoit des beautés, elles devoient prévaloir ſur les défauts qui, au reſte, ne ſont que relatifs aux uſages & aux mœurs ; que tout au moins c'étoit rendre un ſervice au Public de le mettre en état de juger des ouvrages d'eſprit des nations étrangères.

Ces raiſons m'ont paru ſuffiſantes pour me mettre à l'abri de tout reproche, & me déterminer à donner une pièce qui, d'ailleurs eſt ſi rare dans la Librairie & dans les Bibliothèques particulières, que j'ai été obligé de la ſortir d'un Journal de l'Abbé Prévoſt, intitulé le *Pour & Contre*, où elle eſt diſperſée, & où les Actes ſe trouvent preſque tous ſans diviſion de Scènes.

C'eſt par les mêmes ſollicitations, & à

cauſe de la même rareté, que je donne auſſi la *Vie de Cicéron*, traduite par l'Abbé Prévoſt ; elle compoſera quatre volumes in-8°. qui termineront cette collection. Je l'avois écartée parce que cet ouvrage n'eſt pas dans la claſſe des Romans ; je la reſtitue aujourd'hui parce qu'elle ſert à completter davantage le choix des ouvrages agréabl es d'un Auteur célèbre.

ACTEURS.

MARC-ANTOINE.

VENTIDIUS, Général de Marc-Antoine.

DOLABELLA, Ami de Marc-Antoine.

ALEXAS, Eunuque de Cléopatre.

SERAPION, Prêtre d'Isis.

MYRIS, autre Prêtre.

CLÉOPATRE, Reine d'Egypte.

OCTAVIE, Epouse d'Antoine.

Deux Filles d'Antoine & d'Octavie.

CHARMION & IRAS, Suivantes de Cléopatre.

Un Gentilhomme d'Antoine.

Un Officier d'Antoine.

La Scène est à Alexandrie.

TOUT POUR L'AMOUR,

ET

LE MONDE BIEN PERDU,

OU

LA MORT D'ANTOINE

ET DE CLÉOPATRE.

TRAGÉDIE.

ACTE I.

Le Théâtre représente le Temple d'Isis.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉRAPION, MYRIS.

SÉRAPION.

Les prodiges & les monstres sont devenus si fréquens qu'ils en ont perdu leur nom. Nous

avons vu le Nil déborder avant la ſaiſon, & répandre ſes eaux avec tant de précipitation & de violence, qu'elles n'ont pas laiſſé aux gardes de ſes bords le tems de ſe retirer. Les hommes & les animaux ont été contraints de chercher un aſyle au ſommet des arbres. Et par un autre prodige, l'eau eſt rentrée ſi ſubitement dans ſes bornes, qu'elle a laiſſé à découvert les animaux monſtrueux qu'elle avoit apportés. On a vu des dauphins, des baleines & des chevaux marins, ramper dans la fange. Affreux ſpectacle ! Ils s'efforçoient de ſe lever ; & ne pouvant ſe ſoutenir, ils retomboient dans la boue en ſecouant la tête & en pouſſant des heurlemens.

SCÈNE II.

ALEXAS *entre & prête l'oreille par derrière;* SERAPION, MYRIS.

MYRIS,

PLAISE aux dieux tout-puiſſans de détourner ces horribles préſages !

SERAPION.

La nuit dernière entre onze heures & mi-

nuit, comme j'étois à me promener ſeul dans une des aîles du Temple, il s'éleva un vent furieux qui ébranla le dôme juſqu'aux fondemens. Toutes les portes ſe fermèrent avec violence autour de moi. Les verroux de fer qui défendent l'entrée de la voûte où repoſent tous les Ptolomées, s'ouvrirent d'eux-mêmes. J'apperçus tous leurs monumens. Je vis paroître un fantôme armé ſur chaque tombeau. Notre dernier roi levoit avec confuſion ſa tête foible & déshonorée. J'entendis enſuite un mêlange de gémiſſemens confus, qui furent ſuivis de ce cri, pouſſé par une voix lamentable : *L'Egypte n'eſt plus*. Je confeſſe que tout mon ſang ſe glaça dans mes veines. Mes genoux tremblans heurtèrent l'un contre l'autre. Je tombai d'horreur & de crainte ſur le pavé du temple, & je perdis ainſi la fin de cette épouvantable ſcène.

ALEXAS *ſe montrant.*

Eſt-ce un ſonge que vous racontez ? ou bien ſeroit-ce une hiſtoire que vous auriez inventée pour faire peur aux enfans d'Egypte, & les accoutumer de bonne heure à redouter vos prêtres & vos temples?

SÉRAPION.

Seigneur, je ne vous voyois point, & je ne

me défiois pas que vous puſſiez m'entendre ; mais je n'ai rien dit qui ne ſoit très-certain.

ALEXAS.

Un ſonge inſenſé, vous dis-je, l'effet des vapeurs de vos ſaintes débauches & de vos indigeſtions.

SÉRAPION.

Je fais mon devoir, ſeigneur ; ce que j'ai vu n'ira pas plus loin.

ALEXAS.

Gardez-vous d'en parler, quand vos folles viſions ſeroient autant de vérités. Il n'eſt pas tems d'alarmer le peuple par vos ſuperſtitions. Les romains ſont campés à deux pas de nos portes, & l'orage pend ſur nos têtes.

SÉRAPION.

Nos égyptiens font des vœux pour Antoine; mais dans le fond de leurs cœurs ſerviles, ils ſont diſpoſés à reconnoître Octave.

MYRAS.

Pourquoi Antoine perd-il donc le tems à rêver ? Que ne tente-t-il la fortune, pour réparer par quelqu'heureux effort tout ce qu'il vient de perdre à Actium ?

ALEXAS.

Il croit ſon infortune ſans remède.

Sérapion.

Il ne paroît pas néanmoins que l'ennemi presse fort le siége.

Alexas.

C'est ce qui me cause le dernier étonnement. Mœcenas & Agrippa qui ont tant de pouvoir sur Octave, sont ses ennemis déclarés. Octavie son épouse, qu'il a chassée de sa maison, sollicite la vengeance de cet outrage, & Dolabella qui étoit autrefois son ami, cherche aujourd'hui sa ruine par des ressentimens particuliers. Cependant la guerre semble dormir de part & d'autre.

Sérapion.

Il est étrange que depuis quelques jours Antoine n'ait pas vu une fois Cléopâtre. Il s'est retiré dans ce temple; & le sombre silence auquel il s'obstine, marque assez que son cœur se livre au désespoir.

Alexas.

J'appréhende que son dessein ne soit de faire un effort pour se guérir de l'amour par l'absence.

Sérapion.

S'il est vaincu, ou s'il fait sa paix, l'Egypte doit s'attendre à n'être plus qu'une province romaine, & nos riches moissons serviront à dé-

dommager nos maîtres de la ſtérilité de leur pays. Pendant la fortune d'Antoine, Alexandrie étoit la rivale de Rome, & le centre d'un vaſte empire.

ALEXAS.

Si mes vœux étoient exaucés, ces tyrans de la nature, qui ne penſent qu'à réduire le genre humain ſous leur puiſſance, périroient par l'épée l'un de l'autre. Mais puiſque nos forces ne répondent point à nos déſirs, il faut choiſir un maître, & nous ſoutenir ou tomber avec lui.

SÉRAPION.

Que penſe à préſent la reine?

ALEXAS.

Oh! Sérapion, elle eſt plus paſſionnée que jamais pour ce malheureux vaincu. Elle prend plaiſir à s'envelopper volontairement dans ſa ruine. Si elle conſentoit néanmoins à l'abandonner, ſi elle vouloit le livrer à ceux qui le pourſuivent, elle pourroit encore nous ſauver tous. Mais en vain.... C'eſt ce funeſte aveuglement qui renverſe tous mes deſſeins, qui obſcurcit toutes mes idées, & qui me force à chercher toutes ſortes de moyens pour retenir ici celui que je voudrois voir auſſi loin d'elle que la ſurface de la terre l'eſt de ſon centre. Vous concevez l'état des choſes. Qu'il ne ſoit plus

queſtion de vos viſions & de vos noirs pronoſtics. Songez plutôt à relever le courage du peuple.

SCÈNE III.

VENTIDIUS *entre en s'entretenant à part avec un Gentilhomme d'Antoine* ; ALEXAS, SÉRAPION, MYRIS.

SÉRAPION.

CES deux romains pourroient nous entendre. Mais qui eſt cet étranger ? Son air guerrier & la majeſtueuſe fierté de ſon viſage le font reconnoître pour un homme au-deſſus du commun.

ALEXAS.

Ha ! c'eſt Ventidius, le Général de notre Empereur en Orient. C'eſt lui qui a le premier fait connoître aux romains que les parthes pouvoient être vaincus. Antoine à ſon retour de Syrie l'avoit laiſſé pour garder les frontières romaines.

SÉRAPION.

Vous paroiſſez le bien connoître.

ALEXAS.

Je ne le connois que trop. Je l'ai vu pour la première fois en Cilicie, lorsque Cléopatre y fut au-devant d'Antoine. C'étoit le mortel ennemi de la reine & de l'Egypte ; mais malgré la haine que je lui porte, je ne puis lui refuser la justice qu'il mérite. Jamais romain plus brave ne porta l'épée. Fidèle à son prince, mais en ami plutôt qu'en esclave. Il n'a jamais pris de part à ses plaisirs. Il ne le voit que dans les momens où il croit le trouver de sang rassis. Il préside le matin à son conseil. En un mot, c'est toute la droiture, la fierté & la rigide vertu d'un vieux romain. Son arrivée n'annonce rien de favorable pour nos affaires. Retirons-nous à l'écart pour l'observer mieux, & j'acheverai de vous communiquer les ordres de la reine, qui m'ont amené dans ce lieu.

Ventidius & le Gentilhomme s'avancent sur la Scène ; Alexas, Sérapion & Myris s'éloignent, & occupent le fond du Théâtre.

VENTIDIUS.

Je ne le verrai pas, dites-vous ? Je prétends le voir. Je le veux.

LE GENTILHOMME.

Il a défendu, sous peine de mort, que personne ose approcher de lui.

VENTIDIUS.

Je lui apporte des nouvelles qui relèveront ſon courage, & qui lui feront renaître l'envie de vivre.

LE GENTILHOMME.

Il ne voit pas même Cléopatre.

VENTIDIUS.

Plût aux juſtes dieux qu'il ne l'eût jamais vue!

LE GENTILHOMME.

Il ne prend aucune nourriture. Il paſſe les nuits ſans dormir. Il ne fait que rêver, dans un profond ſilence, ou s'il parle quelquefois, c'eſt à lui-même, avec toutes les marques d'un homme tout-à-fait hors de ſoi. Il défie alors le monde entier, & il le preſſe de s'avancer contre lui. Il ſe mord quelquefois les lèvres, & il accable Octave d'imprécations, en le traitant d'enfant. Enſuite ſouriant avec dédain, il s'écrie : Prends tout, le monde n'eſt pas digne de mon inquiétude.

VENTIDIUS.

Je reconnois ſon caractère. La vertu eſt ſon chemin naturel : mais quelquefois trop étroit pour ſa grande ame. Il s'écarte alors de ſa route, & il ſuit aveuglément celle du vice, qui l'é-

loigne beaucoup de ſes principes, & qui le plonge à la fin dans les plus grands malheurs. Il ouvre alors les yeux, & auſſi vif à ſe reprocher ſes fautes que prompt à les reconnoître, il s'accuſe amèrement, il ſe juge avec ſévérité, & il ne ſe pardonne point des foibleſſes humaines, parce que ſes qualités l'élèvent d'ailleurs au-deſſus des hommes. Il ne faut point l'abandonner dans le triſte état où vous me le repréſentez.

Alexas & les Prêtres s'avancent.

ALEXAS.

Je vous ai déclaré les volontés de la reine. Faites maintenant votre devoir, & publiez à haute voix ſes ordres.

SÉRAPION.

Romains, égyptiens, écoutez l'ordre de la reine. Ce jour étant l'heureux jour de la naiſſance du grand Marc-Antoine, elle veut que le travail ceſſe, & que chacun de vous célèbre par des chants & des jeux le jour qui a donné un maître au monde. Que les acclamations du peuple s'élèvent juſqu'au ciel, & que tous les échos retentiſſent des marques de la joie publique.

VENTIDIUS, *à part.*

Admirable comédie!

SÉRAPION.

SÉRAPION.

Etalez devant vos portes les images de vos pères. Couronnez-les de lauriers. Que les rues ſoient parſemées de fleurs, & que les prêtres rempliſſent les temples de la fumée des ſacrifices. Faites couler des ruiſſeaux de vin. Prenez tous les dieux à témoins de votre joie, & invitez-les à la partager avec vous.

VENTIDIUS.

Périſſe la langue qui invite ici les dieux ou les hommes à la joie. Eſt-ce aux amis d'Antoine à ſe réjouir lorſqu'Antoine eſt en danger ? Cachez, romains, cachez les images de vos glorieux ancêtres. Leurs eſprits reviendroient ranimer le marbre pour le faire rougir de voir des enfans ſi indignes de leurs pères.

ALEXAS.

Un amour ſans bornes pour le grand Antoine, veut marquer par toutes ſortes d'honneurs le jour où la puiſſance du ciel a travaillé pour ſa grandeur, où chaque étoile a veillé pour attendre l'inſtant de ſa naiſſance, & répandre ſur lui ſes plus précieuſes influences. Notre reine a négligé le jour même de ſa propre naiſſance, comme un deſtin vulgaire qui ne mérite point de ſortir de l'obſcurité.

VENTIDIUS.

Que n'eſt-il encore à venir, ce jour fatal ! Que n'a-t-il été remis à quelque ſiècle futur, pour la ruine de quelqu'autre malheureux prince !

ALEXAS.

Votre empereur, tout livré qu'il eſt à préſent à quelque reſſentiment furieux, n'auroit pas la dureté de faire un reproche à ma reine de l'avoir trop bien aimé.

VENTIDIUS.

La victime fait-elle des reproches au prêtre qui va la ſacrifier ? Elle ignore qu'il eſt ſon bourreau. Ah ! la ruine de mon empereur ne vient que de Cléopatre. C'eſt elle, avec ſon amour empoiſonné, qui l'a conduit au fond du précipice, couvert de fleurs & de feſtons perfides qui lui ont fait trouver des charmes dans ſa perte. Elle a corrompu toutes ſes vertus. Oui, eunuque, je te le dis, elle l'a fait ceſſer comme toi d'être homme. Quel romain le reconnoîtroit aujourd'hui ? Qui verroit ſans pitié le maître de la moitié du monde, abattu, languiſſant, devenu le jouet d'une femme, dépouillé d'un tréſor de gloire & d'honneurs, & miſérablement renfermé dans le coin d'un temple en Afrique ? O Antoine ! le plus brave

ſoldat, le meilleur ami, le plus grand des hommes ! Auſſi terrible au combat (1) que les premiers romains ; auſſi bon, auſſi doux, après la victoire, qu'un enfant du meilleur naturel.

ALEXAS.

Hélas ! qu'il ſeroit à ſouhaiter pour nous qu'à tant de vertus ſublimes, vous puſſiez ajouter de la fidélité pour celle qui l'aime !

VENTIDIUS.

Je voudrois ne le pouvoir pas. Mais qu'ai-je beſoin de perdre des momens ſi précieux avec toi ? Tu es l'inſtrument favori des artifices de ta reine, le miniſtre de ſes pernicieux deſſeins, le ſecond fléau d'Antoine. Va, ne manque point d'apprendre à Cléopatre que Ventidius eſt arrivé, pour rompre tous ſes charmes. Que tes tambours égyptiens ſe faſſent entendre ſeuls, & ſe gardent bien de mêler leurs ſons efféminés avec les trompettes romaines. Lâches que vous êtes, vous n'avez pas le cœur de combattre pour Antoine ; allez prier tant qu'il vous plaira dans vos temples.

(1) Je dois avertir une fois pour toutes, que j'adoucis ou que je retranche fort ſouvent certaines figures qui ſeroient abſolument choquantes dans notre langue.

SCÈNE IV.

VENTIDIUS, UN GENTILHOMME *d'Antoine*, SÉRAPION, MYRIS, ALEXAS; UN OFFICIER *d'Antoine* *entre.*

L'OFFICIER.

L'EMPEREUR s'avance ici, & commande, ſous peine de mort, que perſonne ne ſe préſente à ſes yeux.

LE GENTILHOMME.

Je n'oſe lui déſobéir.

Ils ſe retirent tous, excepté Ventidius.

SCÈNE V.

VENTIDIUS, *ſeul.*

JE l'oſe, moi. Mais je veux l'obſerver un moment à l'écart, pour découvrir quelle paſſion règne dans ſon ame. J'abandonnerai le reſte au haſard.

SCÈNE VI.

VENTIDIUS *qui ſe retire dans un coin du Théâtre ;* ANTOINE *entre ſeul.*

ANTOINE, *qui ſe promène quelque tems ſans parler, avec des mouvemens fort agités.*

ON me dit que c'eſt aujourd'hui le jour de ma naiſſance, je veux le célébrer en redoublant ma triſteſſe. C'eſt ce que mérite le malheureux jour qui m'a vu naître. (*Il continue de ſe promener avec les marques du dernier abattement.*) Je me ſuis élevé comme le météore du monde ; on m'a vu ſuſpendu dans les cieux ; j'ai brillé en cent endroits de ma courſe, juſqu'à ce que mes feux ſe ſont conſumés, & je ſuis enfin retombé à terre pour être foulé aux pieds par Octave.

VENTIDIUS, *à part.*

Quel ſpectacle ! O dieux ! que cette vue eſt touchante !

ANTOINE.

Compare tes gains, Antoine. Calcule aujourd'hui ta fortune. Voudrois-tu renaître à ce

prix ? Folle avidité de grandeur ! Ta jeunesse insatiable a tout dévoré. Il ne te reste aujourd'hui que la misère & le mépris pour dernier partage.

VENTIDIUS, *à part.*

Avec quelle violence la tristesse s'est emparée de son cœur ! Mais voilà l'orage qui abat l'arbre jusqu'aux racines, & qui étend ses nobles débris par terre.

ANTOINE, *se jetant à terre.*

Prends la place qui te convient, misérable ombre d'un empereur ! L'espace que tu occupes est à présent toute l'étendue de ton empire. Dans peu de jours il se rétrécira encore, lorsqu'étant réduit à un petit monceau de cendres froides, tu n'occuperas plus qu'une urne. Alors Octavie te possédera seule ; car Cléopatre ne survivra pas à ce spectacle. Elle te portera à César, en contrefaisant la veuve affligée. Il pleurera à cette vue ; le *Crocodile* pleurera de voir un rival qui lui disputoit l'univers, dans une tranquillité, qui ne lui causera plus d'allarmes..... Je n'y veux plus pleurer. Qu'on me fasse entendre quelque musique. Ayez soin qu'elle soit triste. Je veux flatter ma mélancolie, jusqu'à ce que mon cœur étouffé de sou-

pirs, perde tout-à-fait le ſentiment. (*On entend une muſique douce.*) Elle eſt aſſez conforme à mon humeur ; mon imagination ſe repréſente ce que la nature a de reſte à m'offrir pour me plaire. Je me figure que je me trouve ſeul dans une épaiſſe forêt, & que j'y ſuis changé en ſauvage, en farouche habitant des bois, qui eſt abandonné du monde entier, & qui l'abandonne de même. Etendu au pied d'un vieux chêne, j'appuye ma tête ſur la mouſſe qui l'environne. Ma couleur n'en eſt guères différente ; on croiroit, à me voir, que j'en ſuis ſorti ; mes cheveux ſans ordre tombent ſur mon viſage ; ma barbe & mes ongles ont toute la longueur que leur donne la nature. Là, je n'aime ni ne haïs ; je n'ai rien à perdre ni à eſpérer ; je ne ſuis ni perſécuté, ni envié, ni trahi. Un ruiſſeau coule à mes pieds avec un doux murmure......

VENTIDIUS, *à part.*

Cette image me flatte. J'y voudrois être avec lui.

ANTOINE.

Les animaux qui habitent le même lieu, viennent ſauter ſans crainte autour de moi. Ils appaiſent tranquillement leur ſoif, ſans être effrayés de ma préſence & de mes regards. Ils me pren-

nent pour un de leurs ſemblables..... J'aime cette idée. Tâchons de la faire durer. Elle charme les amers ſentimens de mon cœur....

VENTIDIUS.

Il faut l'interrompre ; je ne puis réſiſter plus longtems.

Il ſe préſente à Antoine, qui paroît ſurpris.

ANTOINE.

Es-tu Ventidius?

VENTIDIUS.

Êtes-vous Antoine ? Je ſuis moins changé que vous.

ANTOINE.

Je ſuis irrité.

VENTIDIUS.

Je le ſuis auſſi.

ANTOINE.

Je veux être ſeul. Laiſſez-moi.

VENTIDIUS.

Je vous aime. Je ne veux point vous laiſſer ſeul.

ANTOINE.

Vous ne voulez pas ? D'où vient cette hardieſſe à me répondre ? Qui ſuis-je donc?

VENTIDIUS.

Vous êtes mon empereur, l'homme que j'aime le mieux après les dieux. Vous êtes la bonté même, & si je l'ose dire, un dieu pour Ventidius.

ANTOINE.

Je suis le dernier des misérables. Vous ne voulez donc pas me laisser.

VENTIDIUS.

Je me suis expliqué trop hardiment, en disant, que je ne le veux pas; mais je n'ose vous laisser. Et il y a de la dureté à me chasser sitôt de votre présence, lorsque je viens de si loin pour vous voir.

ANTOINE.

A présent que tu m'as vu, es-tu satisfait? Car si tu es mon ami, tu m'as assez vu; & tu ne m'as vu que trop, si tu es mon ennemi.

VENTIDIUS, *versant quelques larmes.*

Mon empereur! Voyez ce qui sort de mes yeux. Il y a quarante ans que je n'ai versé de pleurs; mais toute la tendresse de mon enfance renaît dans mon cœur. Je ne puis les arrêter.

ANTOINE.

Par tous les dieux, le brave vieillard verse en effet des pleurs. Je vois les gouttes qui

s'entresuivent & qui sillonnent son visage. Retiens-les, Ventidius, ou je vais expirer de confusion. Elles me rappellent trop vivement ma honte ; car c'est elle qui les fait verser.

VENTIDIUS.

Eh bien ! je ferai mes efforts pour les retenir.

ANTOINE.

Il faut qu'il y ait de la contagion dans les larmes de l'amitié. Regarde, je surprends aussi les miennes. Mais crois-moi, elles viennent moins de ma douleur que de la tienne.... & je puis dire, mon père..... *Il l'embrasse sans pouvoir achever.*

VENTIDIUS.

Mon empereur !

ANTOINE.

Laisse, laisse un si beau nom ; c'est le style de la victoire. Le soldat victorieux & rouge de son sang, que l'ardeur de son courage l'empêche de sentir couler, salue son général par ce titre ; mais jamais un son si glorieux ne frappera plus mes oreilles.

VENTIDIUS.

Non, je ne l'espère plus.

ANTOINE.

Actium, Actium ! Ah !

VENTIDIUS.

Ne portez-vous pas auſſi le regret trop loin ?

ANTOINE.

Ne l'augmente point par de vaines conſolations. J'ai perdu une bataille.

VENTIDIUS.

Le grand Jules en avoit perdu plus d'une.

ANTOINE.

Tu me flattes, & la moitié de ce que tu penſes ne ſort pas de ta bouche. Si Jules fut battu, il s'étoit défendu vaillamment. Mais, Antoine.

VENTIDIUS.

Continuez.

ANTOINE.

Hé bien ! puiſque tu veux que je le confeſſe, Antoine a tourné le dos comme un lâche. Il a fui, tandis que ſes braves ſoldats combattoient ; il a fui le premier, Ventidius. Tu brûles de me le reprocher, & je te le permets. Je ſais que tu n'es venu que pour railler ma foibleſſe.

VENTIDIUS.

Je l'avoue.

ANTOINE.

Parle, je veux t'aider à augmenter ma confuſion. J'ai été homme, Ventidius....

VENTIDIUS.

Oui, vous l'avez été, & le plus brave.... Mais.....

ANTOINE.

Je lis dans ta penſée. J'ai perdu la raiſon, j'ai déshonoré ma qualité de ſoldat par une honteuſe oiſiveté ; dans le fort de ma gloire, je me ſuis laiſſé enlever tous les fruits que j'en devois recueillir. Hélas ! la fortune étoit venue au-devant de moi dans ma jeuneſſe avec une profuſion de careſſes & de faveurs. Je me ſuis trouvé dans la pourpre en ſortant de l'enfance ; lorſque je ſuis parvenu à l'empire, j'étois porté par les ſuffrages & les acclamations de tous les peuples du monde, qui ſe faiſoient un bonheur d'être témoins de mes triomphes. J'étois les délices des nations, & l'univers me reçut à bras ouverts, comme le gage d'une paix éternelle. J'étois ſi grand, ſi heureux, ſi chéri, que la fortune même ne pouvoit m'abattre, & m'ôter ce qu'elle m'avoit donné, juſqu'à ce que j'aie

entrepris moi-même de ruiner ſon ouvrage. Je l'ai éloignée de moi par les froideurs & mes dédains ; j'ai négligé de la retenir, lorſqu'elle a menacé de me quitter. Cependant elle eſt revenue encore ; mais mon indolence, mon oiſiveté, mes débauches l'ont enfin fatiguée ; elle m'a tourné le dos ; elle eſt diſparue. Le divorce eſt fait pour toujours. Aide-moi, brave Ventidius, à confondre cet inſenſé, ce furieux, qui a travaillé lui-même à ſe rendre miſérable. Accable-moi d'imprécations.

VENTIDIUS.

Non.

ANTOINE.

Pourquoi?

VENTIDIUS.

Vous vous rendez juſtice, & vous ne ſentez déjà que trop vivement vos fautes ; je ſuis pénétré de vos maux juſqu'au fond du cœur. Je voudrois verſer ſur vos plaies un baume propre à les adoucir, guérir les maladies de votre ame, & trouver du remède à vos infortunes.

ANTOINE.

Je ſuis certain que tu le voudrois. Je connois ton affection.

VENTIDIUS.

Je le ferai.

Antoine éclate de rire amèrement.

VENTIDIUS.

Vous riez.

ANTOINE.

Oui, je ris, de voir ton officieuſe amitié, offrir des remèdes à un mort.

VENTIDIUS.

Vous voulez donc votre perte ?

ANTOINE.

Ne ſuis-je pas perdu ?

VENTIDIUS.

Non, vous ne l'êtes pas encore. Tentez la fortune.

ANTOINE.

Je l'ai tentée juſqu'à la dernière extrémité. Crois-tu donc que tu me voyes déſeſpéré ſans raiſon ? Non. Lorſque j'ai reconnu qu'il ne me reſtoit plus de reſſource, je me ſuis caché aux yeux du monde, & j'ai appris ici à le dédaigner ; c'eſt ce que je fais à préſent du fond du cœur. Je ne le crois pas digne de mes regards.

VENTIDIUS.

Céſar ne penſe pas de même ; il vous re-

merciera de lui donner ſi libéralement ce qu'il ne ſauroit prendre. Voulez-vous finir comme Ciceron ? Eſt-ce là votre deſſein ? Eh bien, tendez la gorge à Octave, & mourez comme une victime apprivoiſée.

ANTOINE.

Je puis me donner la mort de ma propre main, & j'y ſuis réſolu.

VENTIDIUS.

Il eſt trop aiſé de mourir. Vous me trouverez prêt à vous imiter, lorſqu'il en ſera tems ; mais le ciel nous ordonne à préſent de vivre, de combattre & de vaincre.

ANTOINE.

Tu rêves, Ventidius.

VENTIDIUS.

Ah ! c'eſt vous-même, Seigneur, qui rêvez indignement, & qui perdez dans une honteuſe langueur des momens précieux que la fortune vous accorde encore. Réveillez-vous, au nom de l'honneur. Qui vous arrête ? Vous êtes attendu par douze légions, qui brûlent d'impatience de vous voir à leur tête. Je les ai conduites par une longue & pénible marche, malgré la chaleur & la faim, depuis les frontières des Parthes juſqu'aux bords du Nil. Venez du moins

les remercier de ce qu'ils ont entrepris pour vous. Votre cœur ſe ranimera en voyant leurs viſages brûlés du ſoleil, leurs yeux étincelans, & la fière intrépidité qu'ils ont acquiſe par leurs longs travaux & par leurs victoires. C'eſt parmi eux qu'il faut chercher la vertu ; ils vendront plus cher leurs cicatrices & leurs membres mutilés, que vous n'avez jamais acheté vos molles parures, & tous les ornemens de vos fêtes & de vos plaiſirs.

ANTOINE, *revenant comme à lui.*

Où les as-tu laiſſés ?

VENTIDIUS.

Je vous l'ai déjà dit ; dans la baſſe Syrie.

ANTOINE.

Amène-les moi ; je les connois. Oui, j'eſpère encore.

VENTIDIUS.

Ils refuſeront de venir.

ANTOINE.

Pourquoi me flattes-tu donc d'une fauſſe eſpérance ? Veux-tu redoubler mon déſeſpoir ? Ils ſont mutins ſans doute ?

VENTIDIUS.

Non. Je réponds de leur fidélité & de leur zèle ; mais ils demandent de vous voir à leur tête.

ANTOINE.

Je ſuis aſſiégé dans cette ville.

VENTIDIUS.

Vous ne l'étes que d'un côté. Comment ai-je fait pour entrer ?

ANTOINE.

Je ne veux point ſortir d'Alexandrie.

VENTIDIUS.

Vos ſoldats ne ſe contenteroient peut-être pas de cette raiſon.

ANTOINE.

Je n'ai jamais accoutumé mes ſoldats à me demander raiſon de ma conduite. Pourquoi ont-ils refuſé de marcher ?

VENTIDIUS.

Ils diſent qu'ils ne veulent point combattre pour Cléopatre.

ANTOINE.

Que diſent-ils ?

VENTIDIUS.

Qu'ils ne combattront point pour Cléopatre.

Eh ! par quelle raiſon en effet combattroient-ils pour elle ? Seroit-ce pour rendre ſa tyrannie plus abſolue, & votre eſclavage encore plus funeſte ? Ils vous gagneroient donc des royaumes au prix de leur ſang, & vous les prodiguerez à une femme pour le prix d'un baiſer?

ANTOINE, *changeant de viſage.*

Ventidius.... je vous donne la liberté de blâmer toutes mes autres fautes ; mais ſur votre vie, reſpectez Cléopatre ; elle mérite plus d'empires & de mondes que je n'en puis perdre.

VENTIDIUS, *indigné.*

Dieux immortels ! voilà donc dans quelles mains vous avez remis les intérêts de l'univers. Voyez l'Europe, l'Aſie, l'Afrique, en balance avec une femme légère & capricieuſe, & la honte d'un romain, qui ſacrifie tout à cette indigne idole. Il faut que les dieux ſoient autant d'Antoine, qui comptent eux-mêmes pour rien les intérêts de leur gloire & ceux du monde, lorſqu'ils en abandonnent l'empire à de tels....

ANTOINE.

Vous devenez inſolent.

VENTIDIUS.

Je vous parle ſans fard, en romain qui vous aime.

ANTOINE, *s'emportant.*

Sans fard...... dis ſans reſpect, & avec la dernière arrogance. Tous les hommes ſont des lâches. Et toi, tu n'es qu'un traître jaloux, qui ſous un faux-ſemblant d'honneur & d'amitié, oſe décharger ton fiel à mes yeux. Que n'es-tu mon égal ? Je t'ôterois la vie à ce moment, ſi ton ſang étoit propre à autre choſe qu'à ſouiller mon épée.

VENTIDIUS, *outré de douleur, & lui préſentant l'eſtomac.*

Achevez, ſeigneur. Après m'avoir appelé *traître*.....

ANTOINE.

N'eſt-il pas vrai que tu l'es?

VENTIDIUS.

Apparemment pour vous avoir fait tourner les yeux ſur vous-même, ce que tout autre que moi n'auroit oſé ; mais ſi je méritois ce

nom, que je ne daigne pas répéter, je n'aurois pas eu besoin de vous chercher dans l'état où vous a réduit la fortune, pour partager votre sort, & pour mourir avec vous. Rien ne m'empêchoit de mener mes troupes victorieuses à Octave. J'aurois été un traître alors, mais un traître glorieux & caressé, & personne ne m'en auroit donné le nom.

ANTOINE.

Pardonne, brave soldat ; je me suis laissé emporter par le premier mouvement d'une passion aveugle.

VENTIDIUS.

Vous m'avez vu, perfide ! vous avez cru ces cheveux gris capables de vous trahir ! Prenez ma vie, seigneur.... ou plutôt laissez faire ma douleur & votre dureté, qui m'ont percé le cœur.

ANTOINE.

Je l'ai dit sans le penser. C'est la colère qui m'a fait oublier qui tu es & ce que je te dois. Encore une fois, pardonne, & rends-moi ton amitié.

VENTIDIUS.

Vous êtes le seul prince que j'aie cru capa-

ble de recevoir des conſeils tels que les miens, & je ſuis peut-être le ſeul homme qui eût oſé vous les donner. Mais quel changement ! Hélas, ſeigneur, avant que l'amour eût égaré vos yeux, la nature n'avoit point d'ouvrage dont elle dût être plus fière que de vous. Les dieux s'étoient épuiſés pour vous combler de perfections & de vertus. Vous paroiſſiez fait pour être immortel comme eux.

ANTOINE, *l'interrompant.*

Mais Cléopatre n'eſt pas.... Achève, achève, je puis tout entendre à préſent.

VENTIDIUS.

Non, non, je ne dois plus parler.

ANTOINE.

Tu crains donc encore mon reſſentiment. Mais parle, tu le peux. Je vois bien que tu es le ſeul homme qui m'aime ; tous les autres m'ont flatté.

VENTIDIUS.

Que ce retour me conſole ! Puis-je croire que vous m'aimiez ? Daignez le répéter, ſeigneur.

ANTOINE.

Oui, je t'aime. Ne me cache rien. Tes louanges étoient injuſtes ; mais je veux les mériter. Fais de moi tout ce que tu veux. Conduis-moi à la victoire ; tu en ſais le chemin.

VENTIDIUS.

Eh ! quitterez-vous cette....

ANTOINE.

Au nom des dieux, ne la maltraite pas. Je la quitterai, quoique le ciel ſoit témoin qu'elle m'eſt plus chère que ma vie & que mes conquêtes, plus chère que l'empire, plus chère que tout le reſte, excepté l'honneur.

VENTIDIUS.

Je reconnois mon maître. Et quand combattrons-nous !

ANTOINE.

Je te promets, brave Ventidius, que tu me reverras bientôt couvert de mes armes, à la tête de ces braves ſoldats qui ont battu les Parthes, & que tu m'entendras crier encore : Allons, romains, qu'on me ſuive.

VENTIDIUS, *transporté de joie.*

J'entends la voix de mon empereur. Octave est perdu. Vous, grands dieux ! faites-moi voir ce glorieux jour, & s'il me reste dix ans de vie à espérer, prenez-les en échange.

ANTOINE.

O Cléopatre !

VENTIDIUS.

Qu'entends-je encore, seigneur ?

ANTOINE.

C'en est fait ; elle s'éloigne de ma mémoire avec le dernier soupir. Je ferai sentir à Octave ce que c'est que d'arracher un amant à tout ce qu'il aime.

VENTIDIUS.

Vos regards m'en répondent déjà. Il me semble, seigneur, que tout soit renouvellé dans votre ame ; je ne vois plus qu'un héros, un dieu dans le grand Antoine.

ANTOINE.

Viens, généreux soldat ; suis ton empereur.

Nos cœurs & nos bras ſont toujours les mêmes. Il me tarde que nous nous faſſions voir à nos ennemis, & que leurs bataillons enfoncés éprouvent l'ardeur de notre courage & la peſanteur de nos coups.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, IRAS, ALEXAS.

CLÉOPATRE.

HÉLAS ! que dois-je faire ? à qui aurai-je recours ? Ventidius l'a séduit ; il partira.

ALEXAS.

Pourquoi vouloir l'arrêter ? Il va combattre pour vous.

CLÉOPATRE.

Il devoit donc me dire adieu avant que de partir. Ne me flatte point ; s'il part une fois, je le perds, je ne le reverrai plus, toutes mes eſpérances ſont détruites.

ALEXAS.

Une grande reine doit-elle être capable de tant de foibleſſe ?

CLÉOPATRE.

Ah ! ſuis-je reine encore ? Eſt-ce régner,

que de me voir affligée & insultée par les romains, & d'attendre à chaque heure les chaînes d'un vainqueur insolent ? Mais je nomme le moindre de mes maux ; Antoine est perdu pour moi, je n'ai point d'autre perte à pleurer. Viens quand tu voudras, Octave, tu n'as plus rien à me ravir. Prépare-moi des fers, je suis propre à l'esclavage ; Antoine a accoutumé mon cœur aux sentimens d'une captive.

ALEXAS.

La raison, madame, ne peut-elle rien pour vous consoler ? Que ne l'appelez-vous à votre secours ?

CLÉOPATRE.

Ah ! je l'ai perdue, & je renonce à l'espoir de la retrouver. L'excès de mon amour est une noble folie, qui rendra témoignage à l'univers que la cause en étoit digne. Je sens le désordre de mon esprit, & mon cœur s'en applaudit..... Crois-tu qu'Antoine pût me voir dans cet état sans pousser quelques soupirs ? Il en seroit attendri ; je connois son noble caractère & son naturel sensible. Que dis-je, hélas ! je le connoissois ; mais je ne le connois plus.

IRAS.

Eh bien, madame, prenez-en occasion de l'oublier.

CLÉOPATRE.

Jamais, jamais, Iras. Son cœur a été à moi; il me reste une impression trop profonde de la possession de ce riche trésor.

ALEXAS.

Représentez-le-vous ingrat, cruel, inconstant.

CLÉOPATRE.

Je ne puis; & quand je le pourrois, l'effort n'en seroit pas moins inutile. Malgré son ingratitude, malgré sa cruauté, je l'aimerois encore. Je vois Charmion.....

SCÈNE II.

CLEOPATRE, IRAS, ALEXAS, CHARMION.

CLÉOPATRE.

QUELLES nouvelles m'apportes-tu? M'abandonnera-t-il? Se rendra-t-il à mes larmes? M'a-t-il condamnée à vivre ou à mourir?

CHARMION.

Je l'ai trouvé, madame....

CLÉOPATRE, *l'interrompant.*

Ah ! tu me prépares des récits d'une longueur mortelle. Si tu m'apportes de la consolation, hâte-toi, soulage mon impatience.

CHARMION.

Il vous aime.

CLÉOPATRE.

Ha ! te l'a-t-il dit lui-même ? Ses yeux t'en ont-ils assuré, avant qu'il ait ouvert la bouche ? Mais les tiens n'attendroient pas si long-tems à me le faire entendre ; je te vois occupée à chercher des adoucissemens & des détours. Ne me déguise rien ; répète l'arrêt de ma mort, tel qu'il l'a prononcé.

CHARMION.

Je l'ai trouvé au milieu de ses soldats, qui étoient muets & sans mouvement, comme autant de statues, tandis qu'il jetoit ses regards majestueux sur tous ses officiers pour s'assurer de leurs sentimens & de leur résolution. J'ai remarqué moins de joie que de fermeté dans ses yeux. Lorsqu'il m'a découvert dans la foule, il a rougi, & il a donné ordre qu'on ouvrît le passage.

ALEXAS.

Je commence à bien espérer.

CHARMION.

Ventidius a fixé ſur moi ſes yeux farouches, comme s'il avoit eu deſſein de m'épouvanter, & il m'a fait place d'un air bruſque & chagrin. J'ai rendu fidèlement le diſcours dont vous m'aviez chargée ; j'ai répété vos propres termes ſans ordre & ſans liaiſon, tels que je les avois reçus de vous ; mais je n'y ai pas oublié le compte de vos ſoupirs & de vos larmes. Pendant que je faiſois valoir vos triſtes demandes, qui ſe réduiſoient à obtenir de lui un dernier adieu, il a pouſſé un gémiſſement douloureux ; & chaque fois que j'ai prononcé votre nom, je l'ai entendu ſoupirer, comme ſi ſon cœur eût été prêt à ſe fendre. Il évitoit néanmoins mes yeux, & il tenoit les ſiens baiſſés, avec la contenance d'un homme qui ſe ſent coupable. Je vous aſſure que ce n'étoit plus ce terrible Antoine qui fait mouvoir des armées d'un ſigne de tête. Je l'ai vu porter la main à l'œil, en affectant de ſe le frotter ; mais il tâchoit en effet de cacher une larme qui lui échappoit malgré lui, & que j'ai fort bien apperçue.

CLÉOPATRE.

Une larme ! ne me trompes-tu pas ? Suis-je digne d'une larme d'Antoine ? Ah ! ſi ce qui

te reste à me raconter n'est pas aussi charmant n'achève pas, & laisse-moi mourir contente.

CHARMION.

Il m'a donné ordre de vous dire, qu'il se connoit si bien, qu'il lui seroit impossible de vous rien refuser s'il vous voyoit, & par conséquent....

CLÉOPATRE.

Qu'il ne vouloit pas me voir.

CHARMION.

Et par conséquent, qu'il vous prioit de ne pas faire usage d'un pouvoir auquel il lui seroit trop difficile de résister ; mais qu'il conserveroit toujours pour vous le respect qu'il vous doit.

CLÉOPATRE.

Du respect ? Est-ce donc là ce que Cléopatre attend d'Antoine ? Quelle offre ! Que je la dédaigne ! Et quel dédain n'ai-je pas pour moi-même, de me trouver encore capable d'aimer après cet outrage ? Qu'il garde ses *insipides* protestations pour sa femme Octavie. Qu'il parte, le cruel, s'il n'a que du respect à m'offrir.

ALEXAS.

Votre passion, madame, vous trouble jus-

qu'au point de vous repréſenter tout ſous de fauſſes apparences. Pour moi, qui ai l'eſprit plus tranquille, je ne vois dans le grand Antoine, dans cet homme ſi redouté, qu'un eſclave tremblant, qui voudroit prendre la fuite, & qui craint les yeux de ſon maître. Mais pourſuivez-le, faites-vous voir à lui, j'engage ma vie que ſa chaîne eſt trop peſante, pour lui permettre de fuir longtems.

CLÉOPATRE.

Que ne puis-je te croire !

ALEXAS.

J'ai ſuivi toutes les circonſtances ; je ſuis certain qu'il aime. A la vérité, l'honneur & l'intérêt ſont deux puiſſans aiguillons, qui le preſſent ſans relâche ; cependant il eſt incertain, il prête l'oreille, il jette de longs regards, qui ſemblent demander de l'aſſiſtance.

CLÉOPATRE.

N'entends-tu pas ce qu'il me fait dire ? Hélas ! il craint de me voir.

ALEXAS.

En faut-il davantage ? Il montre ſa foibleſſe, en voulant éviter le combat, & c'eſt à vous de ſaiſir cet avantage. J'ai mieux compris que vous le ſens de ſa réponſe : venez, Cléopatre, a-t-il

voulu dire ; venez à mon ſecours ; délivrez-moi de ce Ventidius, qui eſt mon tyran. Trouvez le moyen de me voir, & fourniſſez-moi un prétexte pour le quitter.—— Mais n'entends-je pas le bruit de ſes trompettes ? Il faut néceſſairement qu'il paſſe ici. Retirez-vous un moment, madame, je veux le préparer à votre entrevue, & vous rendre la victoire encore plus facile.

CLÉOPATRE.

Je ſuis tes conſeils ; mais que je crois tes ſoins inutiles !

SCÈNE III.

ALEXAS, *ſeul.*

JE ne l'appréhende pas moins, quoique je m'efforce de lui rendre le courage par mes promeſſes. Enfin, c'eſt notre dernière reſſource, & le ſort nous favoriſe en le conduiſant ici.

Il ſe retire pendant quelques momens.

SCENE

SCÈNE IV.

ANTOINE, *précédé des aigles, des faiſceaux, ſuivi de pluſieurs Chefs*; VENTIDIUS.

ANTOINE.

OCTAVE, en un mot, n'eſt que le favori de la fortune; il ne doit rien à ſa vertu.

VENTIDIUS.

Eſt-il brave, ſeigneur?

ANTOINE.

Seulement ce qu'il faut pour ne pas mériter le nom de lâche. C'eſt, je t'aſſure, le guerrier le plus froid & le jeune homme le plus modéré dans l'occaſion, que je me ſouvienne d'avoir vu à cet âge. S'il ſe haſarde à un aſſaut, comme on aſſure qu'il le fit une fois en Illyrie, c'eſt qu'il n'a point d'autre parti à choiſir, & que tout l'univers a les yeux ſur lui.

VENTIDIUS.

On m'a dit, ſeigneur, que vous l'aviez défié au combat.

ANTOINE.

Oui, Ventidius; & quelle crois-tu que fut

ſa réponſe ? Rien de ſi doux. Il me fit dire qu'il avoit à choiſir plus d'une voie pour mourir, & qu'il ne m'en reſtoit qu'une.

VENTIDIUS.

Miſérable raillerie !

ANTOINE.

Il eſt vrai qu'il a plus d'une voie à choiſir; mais il les choiſiroit toutes avant celles que je lui offrois.

VENTIDIUS.

Quelques accès de fièvre ſeroient plus de ſon goût.

ANTOINE.

Ce ne ſera pas du moins une fièvre chaude. Il n'a point aſſez de chaleur dans le ſang pour la craindre.

VENTIDIUS.

La vieilleſſe & ſon lit lui rendront quelques jour un meilleur office.

ANTOINE.

Oui, voilà ſon choix ; il voudroit vivre comme une lampe, juſqu'au dernier degré d'épuiſement, & ne pas perdre une ſeule ligne de la carrière de ſa vie. O Hercule ! un homme de cette trempe, qui n'a pas la hardieſſe de ſe fier d'une ſeule entrepriſe à ſon deſtin, ſera-t-il

l'objet du ſoin & des faveurs du ciel ? Pourquoi obtiendroit-il l'empire du monde plutôt que cent mille romains, dont le moindre eſt plus brave que lui ?

VENTIDIUS.

Vous avez vaincu pour lui ; témoins les champs de Philippes. C'eſt-là que votre grande ame vous fit partager avec lui un empire, ſur lequel votre épée vous donnoit tous les droits.

ANTOINE.

Inſenſé que j'étois ! j'ai porté cet enfant ſur mes aîles, juſqu'à ce que j'aie ſenti la fatigue de mon vol, & je le vois aujourd'hui s'élever au-deſſus de moi. Juſtes dieux ! voilà donc celui qui me brave & qui inſulte à ma vieilleſſe.

VENTIDIUS.

Le tems ſe perd, ſeigneur ; les troupes qui doivent vous ſuivre n'attendent que vos ordres pour partir.

ANTOINE.

Marchons ; je brûle de quitter cette ville, que je regarde comme ma priſon. Allons joindre les légions, & faiſons-nous voir encore une fois en pleine campagne.

SCÈNE V.

ANTOINE, VENTIDIUS, ALEXAS *accompagné d'esclaves.*

ALEXAS.

GRAND empereur, dont les exploits sont renommés dans tout l'univers, & dont la compassion pour les malheureux est égale à celle des dieux mêmes, daignez prêter l'oreille un moment aux dernières paroles que la triste Cléopatre adresse à son seigneur.

VENTIDIUS, *à part.*

Le perfide hypocrite !

ALEXAS.

Elle conjure le ciel par mille tendres vœux, & par mille ardentes prières, de répandre toutes ses bénédictions sur vos entreprises. Elle vous envoye des millions de soupirs & de larmes ; elle voudroit pouvoir vous envoyer autant de baisers, autant d'embrassemens passionnés ; mais elle a trop de raisons de craindre que vous n'en soyez fatigué.

VENTIDIUS, *à part.*

Le faux crocodile !

ALEXAS.

Elle ne penſe pas à vous conjurer par toute la tendreſſe de votre amour paſſé, & par celui qui ne ſortira jamais de ſon cœur, de ne pas l'abandonner au déſeſpoir mortel où je viens de la laiſſer ; cette penſée ne convient plus à ſes eſpérances. Tant de préſomption s'accorderoit mal avec l'abaiſſement de ſa fortune, & avec l'altération de vos ſentimens. Le tems n'eſt plus où ſa beauté dans ſa fleur & votre paſſion naiſſante, lui permettoient de ſe regarder comme a maîtreſſe de votre cœur.

ANTOINE, *à part.*

Il faut lui parler avec fermeté. ——Finiſſons. Que me veut la reine ?

ALEXAS.

Elle m'a chargé, premièrement, de recommander à ces braves romains, à ces nobles guerriers, qui doivent vous accompagner dans la carrière de la gloire, de veiller à la conſervation de tout ce qui lui eſt cher, au ſoin de votre ſalut, qui cauſe tous ſes ſoins & toutes ſes allarmes.

VENTIDIUS.

Oui, témoin Actium.

ANTOINE.

Laiſſez-le parler, Ventidius.

ALEXAS.

Elle vous conjure, généreux officiers, lorſque ſon courage & ſon ardeur héroïque le précipiteront au milieu du péril, de vous jeter devant ſes pas, comme elle feroit elle-même, ſi elle étoit auprès de lui, d'arrêter ſes tranſports, de lui repréſenter qu'il n'eſt pas invulnérable, que Cléopatre ſaigneroit de ſes moindres bleſſures; & pour vous faire ſouvenir de ſa prière, elle vous ſupplie de porter ces bagatelles, (*il leur préſente des joyaux*) comme un gage qu'elle vous redemandera à votre retour, & pour lequel elle vous donnera en échange toutes les richeſſes de l'Egypte. Elle m'a particulièrement ordonné d'offrir ce diamant au grand Ventidius, qu'elle ne peut jamais regarder comme ſon ennemi, parce qu'il aime ſon ſeigneur.

VENTIDIUS.

Dites-lui que je ne veux rien d'elle; je n'ai pas honte de mon honnête pauvreté, & tous les diamans du monde ne me feroient pas oublier mon devoir & mon honneur. J'eſpère que tôt ou tard ces bijoux & tous ceux qui lui reſtent, feront plus dignement placés.

ANTOINE.

Et qui les porteroit ?

VENTIDIUS.

Octavie, à qui vous faites tort.

ANTOINE.

Vous pouviez vous épargner ce terme.

VENTIDIUS.

Et lui, l'offre de son présent, que je méprise.

ANTOINE, *à Alexas.*

On ne t'a chargé de rien pour moi.

ALEXAS.

Ah ! seigneur, qui soupçonnez-vous de vous oublier ? la reine votre esclave !

ANTOINE, *l'interrompant.*

Dis, ma maîtresse.

ALEXAS.

Eh bien ! votre maîtresse, seigneur, votre triste & inconsolable maîtresse vous auroit envoyé son ame, si vous ne la possédiez depuis longtems. Mais elle vous conjure humblement d'accepter ce bracelet de rubis, mêlé de cœurs saignans, qui sont l'emblême du sien, & de le porter au bras pour l'amour d'elle.

VENTIDIUS, *saisissant le bracelet.*

Au nom des dieux, seigneur, au nom de

votre gloire, & pour votre précieuſe ſûreté, ne touchez point ces pernicieux préſens. Ne les touchez pas, ils ſont empoiſonnés. Le venin qu'ils portent caché, eſt plus dangereux pour vous que l'aconit.

ANTOINE, *le prenant.*

Ho! Ventidius, tu es auſſi de trop mauvaiſe humeur. On ne ſe déshonore point à porter les faveurs d'une dame. Quoi! tu voudrois que je lui renvoyaſſe ſon bracelet? Non, lorſque je ſerai ſeul à méditer dans ma tente, ce ſera pour moi un amuſement qui me tiendra lieu de ce que je perds en la quittant. Qu'y trouves-tu à me reprocher?

Ventidius paroît affligé & ne répond pas.

ALEXAS.

Ne craignez, ſeigneur, les reproches de perſonne.... Mais vous aurez du moins un amuſement, & il ne reſtera point de conſolation à la triſte Cléopatre.

ANTOINE, *eſſayant d'attacher le bracelet à ſon bras.*

Aide-moi, Alexas; nous ſommes ſi mal adroits, nous autres gens de guerre.

ALEXAS.

En vérité, ſeigneur, nous le ſommes auſſi,

nous autres courtiſans, & tous les hommes le ſont également pour ces ſortes d'affaires. Mais s'il m'étoit permis de parler.....

ANTOINE.

Parle librement.

ALEXAS.

Je crois, ſeigneur, qu'il faut une belle main pour attacher ce préſent ; celle, par exemple qui vous l'envoye.

VENTIDIUS, *s'emportant.*

Honte, infamie ; cet indigne eunuque vous perd. Vous ne la verrez point.

Alexas ordonne ſecrètement à un de ſes ſuivans d'avertir la reine qu'il eſt tems de paroître.

ANTOINE.

Pour te ſatisfaire, Ventidius, je ne la verrai qu'un moment ; je veux ſeulement lui dire adieu.

VENTIDIUS.

J'ai donc perdu toutes mes peines ; vous êtes dans le piége ; vous êtes pris ; vous êtes ruiné, ſes yeux vont faire l'ouvrage d'Octave.

ANTOINE.

Tu t'allarmes mal-à-propos ; je ſuis ferme

dans mes résolutions. Je connois ma force; mais je ne veux pas passer pour un barbare, pour un monstre né dans les déserts d'Afrique. Je suis romain, Ventidius, & élevé par conséquent dans des maximes de douceur & de politesse. On ne quitteroit pas une maison où l'on a été reçu civilement, sans en avoir salué le maître.

VENTIDIUS.

Vous ne connoissez pas toute votre foiblesse. Vous êtes plus foible qu'un enfant. Etes-vous à l'épreuve d'un coup d'œil ou d'un sourire ? Je suis sûr qu'un soupir va vous désarmer.

ANTOINE.

Je la vois ; elle vient : tu vas connoître ton erreur. Graces au ciel, je m'apperçois que j'ai cru le danger plus grand qu'il n'étoit ; il diminue au contraire à mesure qu'il s'approche.

VENTIDIUS, *en soupirant.*

Attendons-en la fin.

SCÈNE VI.

ANTOINE, VENTIDIUS, ALEXAS, CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS.

ANTOINE.

VOUS êtes ſatisfaite, madame, je ne ſuis pas parti ſans vous voir.

CLÉOPATRE.

Hélas ! eſt-ce nous voir, que de nous ſéparer au même moment ?

ANTOINE.

Il le faut.

CLÉOPATRE.

Qui l'ordonne, ſeigneur ?

ANTOINE.

La rigueur de nos propres deſtins.

CLÉOPATRE.

C'eſt nous qui les faiſons nous-mêmes.

ANTOINE.

Il eſt vrai ; nos malheurs ſont notre ouvrage. Nous nous ſommes aimés mutuellement pour notre ruine commune.

CLÉOPATRE.

Les dieux ont vu mon bonheur avec des yeux d'envie. Je n'ai plus d'amis au ciel, & toute la terre eſt armée contre mon amour. Vous-même, ſeigneur, vous vous joignez à ceux qui me haïſſent. Vous avez pris parti contre moi.

ANTOINE.

Je veux juſtifier ma conduite aux yeux de la poſtérité. Ecoutez-moi, ſi je m'écarte de la vérité, reprochez-le moi hardiment ; mais ſi je ne dis rien qui ne ſoit certain, je vous demande de ne pas m'interrompre.

CLÉOPATRE.

J'entends vos ordres, ſeigneur, vous ſerez obéi.

VENTIDIUS, *à part.*

Ce début me ſatisfait aſſez ; il prend un ton d'autorité.

ANTOINE.

Que ma ruine vienne de vous ſeule.

CLÉOPATRE.

O juſtes dieux ! je cauſe votre ruine !

ANTOINE.

Vous m'avez promis de garder le ſilence,

& vous commencez à le rompre avant que j'aie parlé.

CLÉOPATRE.

Eh bien ! vous ſerez obéi.

ANTOINE.

C'eſt en Egypte que je vous ai vue pour la première fois. Vous m'inſpirâtes de l'amour avant que Céſar vous eût connue ; mais vous étiez trop jeune encore pour vous en appercevoir. Si je rétablis votre père ſur le trône, ce fut pour l'amour de vous. Céſar parut, vint ravir le fruit avant ſa maturité. Il étoit mon maître, & d'ailleurs trop grand pour craindre un rival. Mais quoiqu'il vous ait enlevée à mes déſirs, je vous ai méritée le premier. Lorſque je vous vis enſuite en Cilicie, vous étiez l'ennemie de Rome; je vous pardonnai.

CLÉOPATRE.

Je prouvai mon innocence.

ANTOINE.

Vous oubliez encore votre promeſſe. Je vous aimai plus que jamais, j'acceptai vos foibles excuſes. Je vous pris dans mon ſein toute ſouillée par Céſar, & diminuée de la moitié de votre prix. Je me rendis en Egypte avec vous, & je m'y dérobai aux yeux de l'univers. J'écartai de

ma vue des nations entières, qui étoient empressées de me voir, pour me livrer au plaisir de vous posséder sans partage.

VENTIDIUS, *à part.*

Oui, tout cela est certain, confessez-le à votre honte.

ANTOINE.

Pour témoins de la violence de mon amour, je n'appelle que les jours & les nuits employés dans mes transports, & les heures qui sembloient n'être occupées qu'à compter les degrés de ma passion. Un jour passoit, & n'avoit vu que de l'amour ; il en venoit un autre, qui ne voyoit point autre chose. Le soleil se lassoit peut-être de voir toujours la même constance, & je ne me lassois pas d'aimer. Je vous voyois chaque jour, & pendant toute la durée du jour, & chaque jour me paroissoit semblable au premier, tant je retrouvois sans cesse de plaisir à vous voir.

VENTIDIUS.

Tout cela n'est que trop vrai.

ANTOINE.

Fulvie, mon épouse, en conçut une mortelle jalousie. Direz-vous qu'elle fut injuste ? Elle fit naître la guerre en Italie, pour me donner occasion de quitter l'Afrique.

VENTIDIUS.

Oui, & vous n'en fûtes pas plus diſpoſé à la quitter.

ANTOINE.

Pendant que je languiſſois dans vos bras, l'univers s'eſt échappé peu à peu de mes mains. Il ne me reſte pas aujourd'hui de quoi en remplir une. Voilà les obligations que j'ai à votre amour.

VENTIDIUS, *à part.*

Bon ; ce dernier trait me charme.

CLÉOPATRE, *éplorée.*

M'eſt-il permis de parler ?

ANTOINE.

Oui, ſi je vous ai fait un ſeul reproche qui ne ſoit pas juſte ; autrement non. Votre ſilence marque que la vérité vous confond. Fulvie mourut. Dieux ! pardonnez-moi ſa mort ; car c'eſt ma dureté qui lui ôta la vie ; elle mourut pour rendre la paix à l'univers. Je pris Octavie ſœur de Céſar ; je l'épouſai dans la fleur de ſa jeuneſſe & de ſa beauté, & je ne puis condamner ſon reſſentiment, puiſque c'eſt faire le dernier outrage à une femme, que de l'abandonner pour une autre. Vous m'appelâtes : ô foibleſſe ! l'amour me fit ouvrir l'oreille à cette voix ſa-

tale. Je revins me précipiter dans vos bras. Voilà l'origine de la guerre ; vous ſeule en êtes la cauſe. Je voulois combattre par terre, où j'étois beaucoup plus fort : vous vous y oppoſâtes ; & quand j'ai combattu par mer, vous m'avez abandonné dans la chaleur de l'action. Que dis-je ; j'ai fui moi-même. O honte éternelle ! J'ai ſu que je fuyois ; mais je n'ai fui que pour vous ſuivre.

VENTIDIUS.

Souvenez-vous, ſeigneur, que pour *tendre* ſeulement ſes voiles de pourpre, & donner un air de magnificence à ſa fuite, elle *nous débaucha* la moitié de nos gens.

ANTOINE.

Je vous rappelle tous les maux que vous m'avez cauſés : voulez-vous donc les augmenter encore, & mettre le comble à mon infortune & à mon déſeſpoir ? Cet honnête homme, mon meilleur, mon ſeul ami, s'eſt efforcé de raſſembler les débris de ma fortune. Il ne me reſte que douze légions, qui brûlent de répandre leur ſang pour ma querelle. Votre curioſité a trouvé le moyen de pénétrer mon deſſein, & vous me ramenez vos yeux pour le rompre & pour achever de me perdre. Si vous avez quel-

que

que chose à répondre, parlez à présent, je vous donne une entière liberté.

ALEXAS, *à part.*

Elle paroît confondue ; le désespoir est dans ses yeux.

VENTIDIUS.

Allons, madame, jetez quelques soupirs sur son chemin pour l'arrêter. Donnez lui une larme pour ses douze légions ; je suis trompé, s'il ne vous les vend à ce prix.

CLÉOPATRE.

Que dirai-je pour ma défense, lorsque je suis déjà condamnée par mon juge ? Prendrai-je pour avocat l'amour que vous m'avez porté ? Il est aujourd'hui contre moi ; il cherche à me détruire. Car tout ce qu'on peut attendre de plus favorable d'un amour passé, c'est qu'il soit oublié ; mais il arrive bien plus souvent qu'il se change en haine. Puisqu'il plaît donc à mon maître de me perdre, je veux lui paroître coupable. Mais, seigneur, (pardonnez l'abondance de mes larmes) l'aurois-je jamais cru que vous eussiez un jour pris plaisir à faire la recherche de mes fautes, & à prendre avantage des moindres choses pour m'ôter cruellement la vie ?

Parlez, cruel Antoine ; car je m'arrête ici. Quand j'aurois mérité ce traitement, étoit-ce de vous que je devois l'attendre ?

ANTOINE, *embarrassé*.

Au reste, vous me feriez tort, si vous m'accusiez d'avoir cherché des prétextes pour vous quitter, ou d'avoir voulu vous charger plus qu'il n'étoit nécessaire pour me purger moi-méme, & pour justifier mon départ.

CLÉOPATRE.

Je vous remercie, seigneur, de cette favorable explication ; & puisque vous ne serez point offensé de mon innocence, je ne rougirai point de vous la faire connoître.

VENTIDIUS.

Après cette hardiesse, je ne vois plus rien dont elle puisse rougir.

CLÉOPATRE.

Vous paroissez fâché, & cette colère est obligeante. Que César ait obtenu mon premier amour, quoique vous le méritassiez beaucoup mieux, j'en suis bien plus fâchée que vous, seigneur ; car si vous l'aviez eu, vous m'auriez épargné un second choix. Je n'aurois pas été à

César, & je n'aurois jamais été qu'à vous ; mais César, dites-vous, a possédé le premier mon cœur. Que vous êtes loin de la vérité, seigneur ; il a possédé ma personne, & vous mon amour. César m'a aimé ; mais j'ai aimé Antoine. Si je l'ai souffert, c'est que je me suis cru obligée à ce sacrifice pour le plus redouté de tous les hommes ; & moitié contrainte, je lui ai cédé, comme à un tyran, ce qu'il auroit emporté par la force.

VENTIDIUS.

O Syrène, Syrène ! Mais supposons que tout l'amour dont elle se vante pour vous, soit sincère, est-il moins vrai qu'elle est la cause de votre ruine ? C'est à ce reproche qu'il faut qu'elle réponde nettement.

CLÉOPATRE.

Dans quelle justice peut-on me charger des conséquences ; mais je défie Ventidius, lui, mon plus grand ennemi, de soutenir que j'y aye eu part, ou que je les aye prévues. Il est vrai que je vous ai aimé, & que j'ai causé votre séparation d'avec une femme chagrine & incommode ; car telle étoit Fulvie. Vous avez quitté ensuite Octavie pour l'amour de moi ;

mais pouvez-vous me blâmer d'avoir été ſenſible au ſacrifice que vous faiſiez d'elle à mes foibles charmes ? Combien de fois ai-je ſouhaité qu'un autre Céſar, auſſi grand que le premier, & auſſi jeune que le ſecond, vînt m'offrir ſon cœur, pour vous le ſacrifier à mon tour ?

VENTIDIUS.

Chimères, chimères. Mais Actium, ſeigneur, n'oubliez pas Actium.

CLÉOPATRE.

Eh bien, là même, j'oſe défier ſa malice. Je confeſſe que je vous ai conſeillé de combattre ſur mer ; mais je ne vous ai point trahi : j'ai fui ; mais c'étoit la crainte qui m'avoit troublée. Que n'étois-je homme ! On m'auroit envié votre amitié, comme on m'envie aujourd'hui votre amour.

ANTOINE.

Nous ſommes malheureux l'un & l'autre, & n'y eut-il point d'autre raiſon que notre mauvaiſe fortune, il faut nous ſéparer. Dites, madame, voudriez-vous rendre ma ruine certaine, en m'arrêtant ici ?

CLÉOPATRE.

Si c'eſt comme un ami que vous me deman-

dez mon ſentiment, partez : ſi c'eſt mon amant qui m'interroge, demeurez. S'il faut périr, horrible penſée ! nous périrons ; mais ne me quittez pas.

VENTIDIUS.

L'entendez-vous, ſeigneur, voyez les effets de cet amour ſi vanté. Elle ne cherche qu'à vous entraîner dans le précipice avec elle ; mais ſi elle pouvoit échapper ſans vous, vous la verriez bientôt vous quitter, ſans tourner la téte derrière elle.

CLÉOPATRE.

Jugez donc de mon amour par ce témoignage. (*Elle donne une lettre à Antoine.*) Si je pouvois ſupporter ſans vous ou la vie ou la mort, ou le bonheur ou la misère, on m'en offre les moyens.

ANTOINE.

Par Hercules, c'eſt l'écriture d'Octave. Je ne connois que trop cette main ſouillée par ſes proſcriptions, qui, toute jeune qu'elle étoit, conduiſoit ſans trembler la mienne, & ne me laiſſoit que le ſecond rang pour le meurtre. Lis, lis, Ventidius. Il lui offre l'Egypte, & il y joint la Syrie, comme un préſent, ſi elle veut renon-

cer à mes intérêts, & joindre ſes armes aux ſiennes.

CLÉOPATRE.

Et vous m'abandonnez ! Vous doutez de mon amour ! Antoine, je vous aime. J'ai rejeté l'offre d'un royaume ; c'eſt un ſacrifice ſi léger, que je ne le fais pas valoir ; mais je ſuis réſolue de ne pas vivre un moment, s'il faut vous perdre. Oh ! permettez-moi de mourir avec vous. Eſt-ce vous demander plus que vous ne devez m'accorder ?

ANTOINE, *d'un ton paſſionné.*

Mourir avec vous, c'eſt tout ce que le ciel peut accorder dans ſa bonté, après le bonheur d'y vivre.

ALEXAS, *à part.*

Il s'attendrit ; notre cauſe eſt gagnée.

CLÉOPATRE.

Non, ſeigneur, vous partirez ; votre intérêt vous appelle. Ces malheureuſes mains ſont trop foibles pour vous retenir. (*Elle le prend par les mains.*) Partez, guerrier, car vous avez renoncé au titre d'amant. Laiſſez-moi mourante ; repouſſez-moi de votre ſein, pâle & ſans force,

telle que vos duretés m'ont rendue. Vous n'aurez pas été longtems en marche, que vous entendrez vos ſoldats crier joyeuſement l'un à l'autre : elle eſt morte. Peut-être vous échappera-t-il alors un ſoupir ; mais Ventidius ſera près de vous pour vous faire honte de votre pitié, & vous ſerez bientôt auſſi tranquille, que ſi la malheureuſe Cléopatre n'avoit jamais vécu.

ANTOINE.

Dieux ! c'eſt trop ; c'eſt plus que le cœur d'un homme n'eſt capable de ſupporter.

CLÉOPATRE.

Eh ! quelle raiſon reſte-t-il de vivre à une femme miſérable & abandonnée ? Laiſſez-moi rendre ici le dernier ſoupir à vos yeux. Ne m'enviez pas le ſeul moment dont j'ai beſoin pour expirer. Je le hâterai autant qu'il m'eſt poſſible, & ma mort finira toutes vos peines.

ANTOINE.

Vous, mourir à mes yeux ! je périrois plutôt mille fois. Je laiſſerois périr toute la nature, & tomber le ciel pour écraſer la terre. Ah ! ma reine ! mon ame !

(*Il l'embraſſe.*)

VENTIDIUS.

O ! comble de honte. Qu'eſt-ce donc que votre puéril amour, en comparaiſon de votre fortune, de votre gloire, de votre réputation ?

ANTOINE.

Tu le demandes, Ventidius ? Apprends qu'il ſurpaſſe tout. Va, nous avons fait plus aujourd'hui que de vaincre Céſar. Non ſeulement ma reine eſt innocente, mais elle m'aime. Diras-tu à préſent que c'eſt elle qui cauſe ma ruine, & que ſi elle pouvoit ſe ſauver ſans moi, elle ne tourneroit pas la tête derrière elle ? A genoux, blaſphémateur. Demande pardon à l'innocence outragée.

VENTIDIUS.

Plutôt mourir par mille ſupplices.... Voulez-vous partir, ſeigneur ?

ANTOINE.

Partir ! Quitter tout ce que l'univers a de bon & d'aimable ! Non, non.... La foi, l'honneur, la vertu, me défendent d'abandonner celle qui préfere mon amour à des royaumes réunis. Vous, dieux ! qui êtes les maîtres des hommes, donnez le monde à votre Cléopatre, donnez-lui ce globe fragile, que je mépriſe & pour

lequel je ne ferois plus un pas. Pour ſatisfaire l'ambition d'Antoine, il ne faut rien moins que Cléopatre.

CLÉOPATRE.

Elle eſt à vous toute entière ; mon cœur eſt ſi pénétré de joie, que je ſuis capable de faire publiquement quelque extravagance, & ceux qui ne connoiſſent pas les tranſports de l'amour, croiront que j'ai perdu la raiſon.

VENTIDIUS.

O femmes ! ô femmes ! ô ſexe fatal ! Tout le pouvoir des dieux pour faire du bien, n'approche point de celui que vous avez pour nuire.

Il ſort indigné.

SCÈNE VII.

ANTOINE, CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, ALEXAS.

ANTOINE.

OU est Ventidius ? Je le crois bien irrité. Mais sans m'écarter de la ville, je prétends lui faire connoître que ce n'est point le courage qui me manque. Nos gens sont armés. Qu'on ouvre la porte qui regarde le camp de César. Il va me payer la tromperie qu'il m'a voulu faire, & l'impatience de revenir précipitera ma victoire.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE *entre d'un côté, avec* CHARMION, IRAS, ALEXAS, *& une ſuite d'Egyptiens ; de l'autre,* ANTOINE *avec ſes Romains. Ils ſont accompagnés de part & d'autre d'inſtrumens de muſique. Charmion & Iras tiennent une branche de laurier ſuſpendue en arc ſur les deux amans. Les Egyptiens danſent, & Cléopatre finit la cérémonie en couronnant Antoine.*

ANTOINE.

JE m'étois bien attendu que ces beaux bras me recevroient après ma victoire, & renouvelleroient dans mon cœur les plus tendres joies de l'amour. Cette eſpérance m'a fait trouver des charmes à combattre. Elle a rendu mes coups plus terribles.

CLÉOPATRE.

Venez, chers guerriers, jouiſſez pleinement

de votre triomphe. Que les mêmes ſoupirs & les mêmes tranſports faſſent votre bonheur & le mien.

ANTOINE.

Ma brillante Vénus ! plus charmante que celle qu'on adore.

CLÉOPATRE.

O divin Mars ! plus terrible & plus aimable que celui de l'Olympe.

ANTOINE.

Noms heureuſement aſſortis ! N'en prenons plus d'autres, ma reine. Suppoſez-moi de retour des champs Phlégræens, où j'ai laiſſé les géans terraſſés par le tranchant de mon épée. Mars arrive. Recevez votre amant, déeſſe. Qu'Octave tende ſes filets comme Vulcain. Je voudrois être vu du ciel & de la terre entre vos bras, & faire envie à ceux qui croiroient nous faire honte de nous ſurprendre ; ce ſeroit à eux à rougir. Je continuerois de vous aimer d'un air qui les forceroit au reſpect, ſans m'embarraſſer de leurs regards, & comme un dieu ſupérieur à eux. L'amour ne ſe raſſaſie point avec vous ; tous ſes feux ſe renouvellent ſans ceſſe dans vos yeux. C'eſt le printems perpétuel des charmes & des plaiſirs.

SCÈNE II.

CLEOPATRE, IRAS, CHARMION, ALEXAS, *suite d'Egyptiens* ; ANTOINE, *suite de Romains* ; VENTIDIUS *entre, & demeure quelques momens à part pour écouter.*

ALEXAS.

A présent, seigneur, que le danger est passé, votre général revient ; il n'a pas voulu vous suivre au combat, & je ne crois pas qu'il reparoisse ici non plus pour prendre part à votre joie & à vos triomphes. Il jette sur nous ses yeux enfoncés & farouches, en fronçant le sourcil, comme s'il portoit envie au succès de vos armes.

ANTOINE.

Je sais qu'il est brusque ; mais il m'aime. Il n'a jamais flatté le moindre de mes vices ; il m'épouvante avec sa vertu. Dans ce moment même il me semble qu'il a quelque droit de gronder. Allons au temple ; je veux éviter sa présence, que je n'ai pas la force de supporter.

Ils sortent tous.

SCÈNE III.

ANTOINE, VENTIDIUS.

VENTIDIUS *s'approche d'Antoine & l'arrête par la robe.*

EMPEREUR !

ANTOINE, *tournant la tête par derrière.*

C'eſt ta chanſon ordinaire, n'eſt-ce pas ? Je t'en ſupplie, épargne-moi

VENTIDIUS.

Empereur ! Je ne vous demande qu'un moment.

ANTOINE, *paroiſſant irrité.*

Quitte ma robe, ou, par mon père Hercule...

VENTIDIUS.

Par Hercule ſon père ! voilà un nouvel air de grandeur. —— Je vous apporte des nouvelles que vous ſerez ravi d'apprendre.

ANTOINE.

Tu vois que nous ſommes obſervés. Attends-moi ; je reviens à l'inſtant.

SCÈNE IV.

VENTIDIUS, *seul.*

JE m'apperçois que ma faveur baisse. Cependant je l'aime ; j'aime ce foible & aveugle maître, qui se précipite volontairement dans sa ruine. Et je suis sûr que les dieux l'aiment aussi passionnément que moi. Ses vertus sont tellement mêlées avec ses crimes, qu'il est comme impossible à leur justice de le récompenser ni de le punir.

SCÈNE V.

VENTIDIUS, ANTOINE.

ANTOINE.

ON peut vaincre, comme vous voyez, sans votre secours. Nous avons délogé leurs troupes ; ils nous regardent maintenant à quelque distance, & leur ardeur me paroît un peu refroidie. J'ai fait mordre la poussière à cinq mille hommes.

VENTIDIUS.

J'admire votre courage. Celui qui a perdu tant de braves gens, en aura pu épargner dix mille autres ; cependant si cet avantage pouvoit vous faciliter votre réconciliation, tandis que César doute de la forune....

ANTOINE.

Oh ! ne compte pas là-dessus, Ventidius. Il veut ma ruine ; ses oreilles sont fermées à la paix : son mauvais caractère éclatera au premier avantage. C'est le meurtrier le plus tranquille ! Il assassine de sang froid.

VENTIDIUS.

N'avez-vous pas quelque ami dans son armée, qui puisse lui faire goûter des conditions raisonnables ? Mæcenas & Agrippa ont du pouvoir sur son esprit.

ANTOINE.

Ils sont trop dans ses intérêts. Nous nous ferons raison à la pointe de l'épée, ou notre résolution est de périr.

VENTIDIUS.

Je voudrois trouver quelqu'autre voie.

ANTOINE.

Je rends grace à ton affection ; mais cinq ou

six

ſix victoires, telles que celles-ci, t'épargneront tant de peine.

VENTIDIUS.

Ne vous flattez point; Céſar eſt ſur ſes gardes. Je ſais, ſeigneur, que vous avez vaincu contre toute apparence; mais la fortune ne s'apprivoiſe pas ſi facilement. Vous n'avez ici pour reſſource que les habitans d'une ville, encore n'eſt-ce que des égyptiens. Il a le monde entier derrière lui, & des nations ſans nombre qui viennent réparer les vides que vous mettez dans ſes rangs. Penſez-y deux fois.

ANTOINE.

Pourquoi m'obliges-tu de ſortir de moi-même, & de ſonger à me procurer des ſecours étrangers? Exciterai-je ma mémoire à chercher dans toute l'étendue du monde s'il me reſte encore des amis? Les malheureux n'en ont point.—— J'en avois un; le plus brave qui fût à Rome. Aimé tendrement de Céſar, il pouvoit tout ſur ſon cœur & ſur ſon eſprit.

VENTIDIUS.

Je m'adreſſerois à lui; voilà l'homme qui ſeroit capable de vous ſervir.

ANTOINE.

Il m'a aimé longtems; nos cœurs ne faiſoient

qu'un. Jamais il n'y eut d'exemple d'une amitié ſi parfaite.

VENTIDIUS, *à part.*

Je ſuis trompé, ſi nos idées ne ſe rencontrent.

ANTOINE.

Il n'eſt pas beſoin que je le nomme ; tu dois entendre que c'eſt Dolabella.

VENTIDIUS, *joyeux.*

Le croyez-vous au camp de Céſar?

ANTOINE.

Qu'importe dans quel lieu, puiſqu'il a ceſſé de m'aimer. Il s'offença un jour de ce que je lui défendis de voir Cléopatre, parce que j'appréhendois qu'il ne prît de l'amour dans ſes yeux. Il m'aſſura que s'étant ſenti du penchant pour elle, il l'avoit étouffé en faveur de l'amitié ; mais il la quitta bientôt, ſans m'avertir de ſon départ, & cette conduite confirma tous mes ſoupçons.

VENTIDIUS.

C'étoit une marque qu'il vous aimoit plus qu'elle. Il s'apperçut que la jalouſie s'emparoit de votre cœur, & il ne voulut point cauſer de chagrin à ſon ami ; je ſais qu'il vous aime.

ANTOINE.

Je l'aurois quelquefois vu depuis ce tems-là.

VENTIDIUS.

Peut-être l'a-t-il employé à travailler à votre paix.

ANTOINE.

Que n'eſt-il ici !

VENTIDIUS.

Etes-vous porté à croire qu'il vous aime encore ? Je lis votre penſée dans vos yeux ; vous le ſouhaiteriez. Pour ne vous pas tenir incertain plus longtems, il vous a envoyé du camp de Céſar un meſſager avec des lettres.

ANTOINE.

Qu'on me l'amène promptement.

VENTIDIUS.

Vous l'allez voir paroître.

Il ſort, & rentre auſſitôt avec Dolabella, qu'Antoine court embraſſer.

SCÈNE VI.

ANTOINE, VENTIDIUS, DOLABELLA.

ANTOINE.

C'EST lui par tout ce qu'il y a de ſaint dans l'amitié, c'eſt lui-même. Tu reviens donc entre mes bras, chère partie de moi-même? Ah! me rapportes-tu tout ce qui manquoit à mon cœur? Que je meure, ſi quelque choſe pouvoit m'être plus doux que ton retour.

DOLABELLA.

Permettez, ſeigneur, que je rappelle un moment mes eſprits. J'ai l'ame toute occupée d'une haute entrepriſe. Pardonnez ſi je parois répondre ſi froidement à vos careſſes.

ANTOINE.

Diſpoſe de tout ce qui me reſte de moi-même; car je ſuis tombé ſi bas, que je touche à mon dernier terme. Les ſources de ma fortune ſont taries, ou prennent un autre cours. Il ne m'en reſte qu'un cœur qui s'enfle encore,

en dépit du deſtin, & qui me ſoutient ſeul contre ſes coups.

DOLABELLA.

Vous êtes toujours pour moi le maître du monde.

ANTOINE.

Je le ſuis, ſi je poſſede encore ton amitié, que je priſe beaucoup plus. Depuis ton abſence, je n'ai point eu de joie que je ne me ſois reprochée. Il me ſembloit que la goûter ſans toi, c'étoit te dérober la part qui t'étoit due. Mais, cher Dolabella! tu ne me trouves plus ton ami tel que tu l'as vu. Tu n'appercevras plus le matin à ma porte des eſclaves couronnés, qui attendent pour me ſaluer, ni tous ces monarques de l'Orient, qui oublioient le lever du ſoleil pour venir rendre leurs adorations au mien. Tu te ſouviens de les avoir vu courir en foule dans les cours de mon Palais, comme autant de domeſtiques empreſſés à me ſervir. Le reſpect leur fermoit la bouche en ma préſence; ils obſervoient mes yeux, & le moindre ſigne de ma volonté, étoit reçu comme l'ordre des dieux.

DOLABELLA.

C'étoient les eſclaves de votre fortune.

ANTOINE.

Elle eſt paſſée ! Elle ſert à préſent Céſar. Et moi, que ſuis-je devenu ?

VENTIDIUS.

Ce que vous vous êtes fait vous-même. Je ne veux point vous flatter.

ANTOINE, *tendrement.*

Encore ? Ventidius. Sois notre juge, Dolabella. Eſt-ce là le ton de l'amitié ?

DOLABELLA.

Oui, ſeigneur, lorſque ſon intention vous eſt connue ; je dois même me joindre à lui. Je le dois, & vous ne ſauriez vous en offenſer ; car pourquoi ſuis-je votre ami ?

ANTOINE.

Prends garde, jeune homme, comment tu vas parler de mon amour. La reine a des yeux ; tu as un cœur ; te ſouviens-tu de la première fois que tu la vis, dans un tems où tu l'accuſois d'avoir été complice de la mort de ton frère ? Tu croyois la haïr.

DOLABELLA.

De grace, épargnez-moi ce ſouvenir. Ce fut un jour fatal ; vous m'en voyez rougir encore.

ANTOINE.

Rappelle, rappelle-toi le pouvoir de ſes

charmes. Ne ſentis-tu pas ta fureur déſarmée au premier regard ? L'admiration laiſſa-t-elle vivre un moment la haine ? Tu ſus ébloui de l'éclat de ſes yeux. Tu vins te réfugier derrière moi, & me conjurer à l'oreille de ne lui pas faire connoître que tu l'euſſes ſoupçonnée d'avoir eu part au meurtre de ton frère.

DOLABELLA.

Et ma foibleſſe peut-elle ſervir d'excuſe à la vôtre ? J'étois dans un âge où l'amour ſe pardonne aiſément. L'ardeur de la jeuneſſe le fait regarder comme un tribut qu'on doit à la nature ; mais vous....

VENTIDIUS.

Achevez hardiment. Votre âge, veut-il dire, étoit déjà ſur ſon déclin ; mais aujourd'hui que tout ce que vous avez de chaleur eſt forcé, & que tous vos déſirs ſont autant de violences que vous faites à la nature ; j'oſe le dire, quoiqu'à regret, faire le tendre & le paſſionné, n'eſt-ce pas radoter ?

ANTOINE, *rougiſſant.*

Ha !

DOLABELLA.

Ventidius va trop loin ; mais n'eſt-il pas vrai, ſeigneur, qu'il n'étoit queſtion pour moi que d'une perte particulière ? Je n'avois que moi-

même à perdre ; je n'ai pas perdu des légions, je n'ai pas perdu l'empire du monde, ni l'amour des peuples.

ANTOINE.

Un ami me traiter de cette ſorte !

DOLABELLA.

Oui, Antoine, un ami ſincère, un ami ſi tendre, que chaque mot que je prononce me perce le cœur, avant que vous l'ayez entendu. Ah ! ne jugez pas mal de ma tendreſſe, parce que je vous fais quelques reproches. Je vous excuſe tous les jours auprès de Céſar.

ANTOINE.

Dieux ! à quelle honte étois-je réſervée ! Ai-je donc vécu pour être excuſé auprès de *Céſar !*

DOLABELLA.

Auprès de lui, comme votre égal ; tant que je porterai cette épée, il ne ſera rien de plus. Je vous apporte des conditions de ſa part.

ANTOINE.

Des conditions ! Sont-elles nobles du moins? Sont-elles dignes de moi ? Je me flatte que tu ne les aurois point apportées, ſi elles étoient autrement ; cependant je le pénètre ; ſon cœur eſt plein de diſſimulation. Il ne connoît point d'honneur diſtingué de ſon intérêt ; il eſt fait

pour acheter des royaumes, plutôt que pour les conquérir.

VENTIDIUS.

D'accord, ſi vous le déſirez ; mais quel pouvoir n'a-t-il pas fallu ſur un eſprit ſi difficile pour l'amener à des termes ſi honorables ?

ANTOINE.

J'attribue ce miracle à Dolabella, ou à quelque dieu.

DOLABELLA.

Ce n'eſt point moi, ni même Agrippa, ni Mæcenas; ils ſont vos ennemis ; & pour moi, quoique votre ami, mon crédit étoit trop foible ; c'eſt néanmoins une perſonne de Rome.

ANTOINE.

Le ſervice eſt digne d'un romain. Hâtez-vous de me faire connoître à qui j'ai l'obligation d'avoir conſervé ma vie, mon amour, mon honneur ; faites ſeulement que je le voie.

VENTIDIUS.

C'eſt moi qui prends cette charge. (*A part.*) Le ciel ſait s'il me verra volontiers revenir.

Il ſort.

SCÈNE VII.

ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

Vous n'oublierez pas, ſeigneur, à qui vous devez des biens qui vous ſont ſi précieux.

ANTOINE.

Si je l'oublie jamais, puiſſes-tu m'oublier, toi qui m'es ſi cher ! Ma reine ne l'oubliera pas non plus.

DOLABELLA.

Je crains qu'elle n'en ait pas tant de reconnoiſſance.

ANTOINE.

Elle en eſt plus capable que tu ne penſes. La reine, Dolabella ! Ne te reſte-t-il rien de ton ancienne fièvre ?

DOLABELLA.

Je ſerois fâché de voir ſa ruine.

ANTOINE.

Quand je l'abandonnerai, je conſens que tous les dieux m'abandonnent ; car la bonté de ſon cœur l'emporte ſur ſa beauté. Céſar lui a offert

des royaumes, pour l'engager à me trahir. Tu n'ignores pas qu'elle a tout rejeté ; & tu me reproches de l'aimer trop !

DOLABELLA, *voyant rentrer Ventidius, qui conduit Octavie & deux petites filles qu'elle avoit d'Antoine.*

Oui, vous en voyez la raison.

SCÈNE VIII.

ANTOINE, DOLABELLA, VENTIDIUS, OCTAVIE, *& ses deux Filles.*

ANTOINE, *comme effrayé.*

HA !.... C'est Octavie que je vois !

VENTIDIUS.

Elle-même. Quoi ! Est-ce un poison, ou une affreuse maladie que je vous présente ? Regardez-la du moins ; jetez les yeux sur elle & sur ce qu'elle vous amène. Ne reconnoissez-vous rien ? La nature n'a-t-elle pas quelque voix secrète, quelque mouvement tendre, qui vous avertisse que ce sont vos enfans ?

DOLABELLA.

Par honneur, ſi ce n'eſt par amour, recevez-les, ſeigneur, avec des yeux plus favorables. Si vous faites profeſſion d'être homme, allez au-devant d'eux, embraſſez-les, témoignez-leur quelque joie de les voir. Vos bras ne devroient-ils pas s'ouvrir d'eux-mêmes, & vos yeux choiſir la place d'un baiſer, avant que vos lèvres puiſſent y toucher !

ANTOINE.

J'étois ſurpris de les voir, & je cherchois dans moi-même comment ils ont pu ſe rendre ici.

VENTIDIUS.

Je les ai fait venir, je les ai introduits, ſans la connoiſſance des gardes de Cléopatre.

DOLABELLA.

Quoi ! votre froideur dure encore ?

OCTAVIE, *à Dolabella.*

Vous voyez qu'on me fait attendre aſſez long-tems une ſimple civilité, à laquelle j'aurois droit du moins en qualité d'étrangère. Grands dieux ! qui ſuis-je donc ?

ANTOINE.

La ſœur de Céſar.

OCTAVIE.

Il y a bien de la dureté dans cette réponſe : ſi je n'étois que la ſœur de Céſar, ſachez, ſeigneur, que je ſerois encore dans ſon camp ; mais votre Octavie, votre épouſe outragée, chaſſée de votre lit & de votre maiſon, n'en eſt pas moins à vous. J'ai un cœur, il eſt vrai, qui dédaigne vos froideurs, & qui ſent de la répugnance à vous demander ce que vous devriez m'offrir ; mais la vertu d'une romaine ſait lui faire ſurmonter ſa fierté. Je viens vous réclamer comme un bien qui eſt à moi ; premièrement, pour remplir mon devoir, & pour vous conjurer enſuite de me rendre votre affection. (*Elle prend ſa main.*) Souffrez, seigneur, que je prenne votre main ; elle m'appartient, j'ai droit de vous la demander.

VENTIDIUS.

Prenez-la, madame, vous l'avez bien méritée.

DOLABELLA.

Elle la prend en effet ; je l'admire. Elle n'eſt ni trop fière ni trop ſoumiſe ; elle prend le tempérament qui convient à une vertueuſe romaine.

ANTOINE, *embarraſſé.*

Octavie...... J'appréhende bien que vous n'ayez demandé lâchement ma vie.

OCTAVIE.

Lâchement ? ſeigneur.

ANTOINE.

Oui, lâchement ; à votre frère.

OCTAVIE.

Je ſuis incapable de faire une demande lâche, & mon frère de l'accorder.

ANTOINE.

Je m'abaiſſerois devant Céſar ? moi qui ai pu faire des rois de mes eſclaves, je lui demanderois pardon ? J'élèverois un homme qui n'eſt que mon égal au rang de Jupiter, de qui j'ai reçu l'être ? Non. Le mot de pardon ne ſortira jamais de ma bouche.

DOLABELLA.

On n'exige pas que vous le prononciez.

ANTOINE.

Je ne veux pas même qu'il dépende de lui de m'en diſpenſer. Allons, vous m'avez tous trahis ; & toi auſſi, qui te dis encore mon ami. Ma femme m'a acheté de Céſar par ſes *prières* & ſes larmes, & c'eſt d'elle à préſent que je vais devenir l'eſclave. Elle me reprochera, cent fois le jour, la vie qu'elle m'a donnée. Au moindre regard, qui ne la ſatisfera pas, elle me menacera de porter ſes plaintes à ſon frère.

OCTAVIE.

La rigueur de mon ſort m'expoſe toujours à vos fatales mépriſes. Je vous apporte, ſeigneur, des conditions que vous pouvez accepter ſans honte. Votre honneur m'eſt cher, parce qu'il eſt inſéparable du mien. On ne reprochera point à Octavie que ſon époux ait été l'eſclave de ſon frère. Vous êtes libre, ſeigneur ; vous êtes même dégagé, ſi c'eſt votre envie, des liens qui vous attachoient à celle pour qui vous n'avez que du dégoût. Car quoique le deſſein de mon frère ſoit de mettre à prix votre amour, & de faire de moi le ciment de votre réconciliation, j'ai comme vous le cœur grand ; je ne puis recevoir le vôtre comme une faveur arrachée, ni faire enfin la ſuppliante, pour obtenir ce que je crois mériter. Je rapporterai à mon frère que nous ſommes réconciliés. Il retirera ſes troupes, & vous irez gouverner l'Orient. Vous me confinerez à Athènes, ou dans tel autre endroit du monde qu'il vous plaira de choiſir pour ma retraite. Je ne m'en plaindrai pas ; je conſerverai le ſtérile nom de votre épouſe ; mais mon abſence & mon éloignement ne vous laiſſeront craindre de ma part aucun trouble.

VENTIDIUS, *à part.*

Quel étrange combat d'honneur ! Ils craignent tous deux s'avilir par trop d'obligations !

DOLABELLA, *à part.*

Elle l'a touché par l'endroit ſenſible. Il rougit de dépit & de honte de ſe voir vaincre en généroſité.

VENTIDIUS, *à part.*

Voyez ſon embarras, & comme il s'efforce de cacher une larme qui lui eſt échappée malgré lui.

ANTOINE.

Je n'ai rien perdu de votre diſcours, Octavie, & je ne puis refuſer mon admiration à la grandeur de votre ame. Mais il m'eſt impoſſible de me rendre à vos propoſitions, car mon cœur ne peut ſe laiſſer vaincre que par l'amour, & je ne vous vois agir que par le motif du devoir. Vous me rendrez libre, dites-vous, & vous retournerez à Athènes. N'eſt-ce pas là votre penſée ?

OCTAVIE.

C'eſt ce que je diſois, ſeigneur.

ANTOINE.

Il faut donc que j'aie obligation à une perſonne

ſonne qui eſt ſans amour pour moi, & qui ſe croira en droit de me reprocher de l'ingratitude, du moins au fond de ſon cœur. Non, je n'y conſentirai jamais.

VENTIDIUS, *à part.*

J'aime à voir ce qui cauſe ſa peine.

OCTAVIE.

Pourquoi vouloir triompher, ſeigneur, de la vertu de votre malheureuſe Octavie ? Ma fierté eſt tout ce qui me reſte. J'ai ſouhaité, je le confeſſe, que m'étant redevable de l'honneur & de la vie, vous cruſſiez n'en avoir l'obligation qu'à mon devoir. Vous m'avez outragée. Que demandez-vous à mon cœur, vous qui l'avez rempli d'amertume par vos mépris & vos dédains ?

ANTOINE.

Vous ne m'aimez donc point ?

OCTAVIE.

Je ne devrois pas vous aimer.

ANTOINE.

Et c'eſt pour cette raiſon que vous voulez me fuir ?

OCTAVIE.

C'eſt par cette raiſon que je devrois vous fuir.... Hélas ! ſi je le pouvois.

DOLABELLA.

Ne voyez-vous pas, ſeigneur, qu'après avoir eſſuyé tant de duretés & d'injuſtices, elle a l'ame trop grande pour confeſſer qu'elle vous aime? Mais eſt-il difficile d'en juger ? Sa modeſtie & ſon ſilence parlent aſſez pour elle.

ANTOINE.

O ! Dolabella, de quel côté dois-je tourner? Je me ſens le cœur attendri ; mais abandonnerai-je Cléopatre, qui ne demande qu'à mourir avec moi ? La pitié parle pour Octavie ; mais parle-t-elle moins pour la triſte Cléopatre?

VENTIDIUS.

Octavie a pour elle tout enſemble & la pitié & la juſtice, & des deux côtés Cléopatre n'a rien à prétendre. L'une voudroit ſe ruiner avec vous ; mais c'eſt elle qui a commencé votre ruine : au lieu que vous avez à vous reprocher d'avoir ruiné l'autre ; & c'eſt elle néanmoins qui aſſure aujourd'hui votre ſalut.

ANTOINE.

Que mon cœur eſt cruellement déchiré!

OCTAVIE.

Puiſſe le ciel y faire renaître la paix !..... ſeigneur ! Si le mien peut oublier toutes ſes douleurs, il me ſemble que le même effort ne

doit pas vous coûter plus qu'à moi. Jetez les yeux ſur vos enfans. Avez-vous peine à les reconnoître ? Eſt-ce parce qu'ils ſont de moi, que vous étendez juſqu'à eux le mépris que vous avez pour leur mère ? Allez, mes filles, allez vous jeter à ſes pieds. Embraſſez ſes genoux ; nommez-le votre père. Il peut vous avouer ſans rougir. Serrez-le entre vos bras, & amenez-le dans les miens. S'il a la dureté de vous rejeter, ne vous rebutez pas, & recevez ſes injures ſans vous plaindre ; car vous êtes mes enfans, & votre malheureuſe mère eſt accoutumée à ſouffrir ſans murmurer.

Les deux filles ſe jettent entre ſes bras, & tous s'approchent de lui.

VENTIDIUS.

Vit-on jamais rien de ſi touchant. Mon empereur !

DOLABELLA.

Mon ami !

OCTAVIE.

Mon époux !

LES DEUX FILLES.

Mon père !

ANTOINE.

Mon cœur ſe rend ; je me livre à vous Oc-

tavie. (*Il les embraſſe tous.*) Partagez tous enſemble votre empereur, votre ami, votre époux ; & vous, chers enfans, votre mère. Que je dois d'arrérages à votre amour ; mais l'avenir va tout réparer.

OCTAVIE.

O précieux moment !

DOLABELLA.

Heureux changement !

VENTIDIUS.

La joie de mon cœur s'arrête ſur ma langue. Mais (*verſant quelques larmes*) elle trouve ici deux paſſages au lieu d'un.

ANTOINE.

Tu vois ton triomphe, chère Octavie, choiſis le lieu où tu veux que je te ſuive. Je n'excepte pas même le camp de Céſar.

OCTAVIE.

Vous n'y trouverez que des amis, ſeigneur, comptez d'y être le maître.

SCÈNE IX.

ANTOINE, DOLABELLA, VENTIDIUS, OCTAVIE, ALEXAS *entrant avec précipitation.*

ALEXAS.

LA reine, ſeigneur.....

ANTOINE, *l'interrompant ſans le regarder.*

Laiſſe-moi ; les tems ſont changés. Octavie, vous paſſerez ici la nuit, & demain j'embraſſe Céſar.

Il ſort avec tous les autres, excepté Ventidius.

SCÈNE X.

VENTIDIUS, ALEXAS.

VENTIDIUS.

VOILA de charmantes nouvelles pour toi, mon officieux eunuque. Va, cours, ne manque pas d'en aller faire ta cour le premier. Cours, te dis-je, ne perds pas un moment. *Il ſort.*

SCÈNE XI.

ALEXAS, *seul.*

Avec son air épais, & ses manières rustiques, ce vieux soldat, cette tête grossière & pesante a trompé mon adresse & ruiné tous mes artifices. Quel parti me reste-t-il à prendre ? Les plaisirs m'ont abandonné dès le berceau. L'incontinence d'autrui a mis de bonne heure un frein à la mienne. Rebuté de la nature, privé de ce qu'elle ne refuse pas à ses moindres ouvrages, je n'ai point eu d'autre voie pour m'élever, que ma propre indignité & le mépris même de ceux qui m'ont employé à leur service, en m'accordant leur confiance. Aujourd'hui je perds jusqu'à ce misérable avantage. Si Cléopatre avoit suivi mes conseils, elle auroit trahi celui qui l'abandonne. L'amour a causé sa ruine, & va causer sa mort ; mais elle en a goûté du moins les plaisirs. Dieux ! *est-il* juste que, moi qui les ignore, je meure pour la même cause ?

SCÈNE XII.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, *Suite de la Reine*; ALEXAS.

ALEXAS.

AH ! madame, j'ai vu ce que je tremble de vous annoncer, Octavie est ici.

CLÉOPATRE, *éplorée.*

Laisse ton funeste avis. Hélas ! je sais tout, & tu me vois dans les douleurs de la mort.

ALEXAS.

Vous êtes perdue, madame, l'Egypte est ruinée.

CLÉOPATRE.

Que m'importe l'Egypte ! Mon amant, ma vie, mon ame est perdue. Octavie me l'arrache. O ! nom fatal à Cléopatre. Elle jouit à ce moment de tout mon bien, tandis que je.... Mais tu l'as vue ; dis-moi, mérite-t-elle son bonheur ? Est-elle aussi brillante qu'une déesse ? Possède-t-elle toutes les perfections & tous les charmes ? Ah ! sans doute. Misérable que je suis, les dieux qui l'ont fait si belle, me déclarent par

cette préférence que leur protection m'abandonne.

ALEXAS.

Elle peut passer, madame, pour un prodige....

CLÉOPATRE.

Un prodige ! je suis donc perdue sans espérance.

ALEXAS.

J'entends un prodige de bonté, madame, car tous les prodiges cessent auprès de vous pour la beauté.

CLÉOPATRE.

Je respire. Tiens, prends ce diamant pour récompense ; mais que j'appréhende que tu ne me flattes !

CHARMION.

Dieux ! Elle vient, madame, je la vois.

IRAS.

Fuyez, fuyez, madame, c'est la sœur de César.

CLÉOPATRE.

Moi, la fuir ? Non, non, fût-elle la sœur du foudroyant Jupiter, portât-elle les éclairs de son frère dans les yeux ; je veux la voir & lui parler en face.

Octavie entre d'un air orgueilleux, & suivie d'un train superbe.

SCÈNE XIII.

CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, ALEXAS, *ſuite de Cléopatre* ; OCTAVIE, *ſuite d'Octavie.*

Cléopatre fait ſigne à ſa ſuite de ſe ranger autour d'elle. Les deux rivales ſe regardent fièrement.

OCTAVIE.

IL n'eſt pas beſoin qu'on me montre Cléopatre ; cet air hautain.

CLÉOPATRE.

Vous fait reconnoître une reine. Je n'ai pas beſoin non plus de demander qui vous êtes.

OCTAVIE.

Je ſuis romaine, nom qui fait les reines, & qui les renverſe auſſi facilement.

CLÉOPATRE.

Votre maître, l'homme qui me ſert, eſt un romain.

OCTAVIE.

Il l'a été, jusqu'à ce qu'il ait perdu ce nom pour être esclave en Egypte ; mais je viens lui rendre la liberté.

CLÉOPATRE.

Un ton plus bas, je vous prie, vous, Junon éternelle de mon amant. Lorsqu'il s'est trouvé fatigué de votre mauvaise humeur, il a choisi mes chaînes, qui lui ont paru plus douces.

OCTAVIE.

Je ne m'étonne pas qu'il ait trouvé plus de douceur dans vos chaînes. Vous êtes accoutumée depuis longtems au métier ; il n'est pas le premier pour qui vous ayiez tendu vos filets. Témoin Jules César.

CLÉOPATRE.

Je n'ai jamais eu d'amour pour César ; il n'a eu de moi que la reconnoissance que j'ai cru devoir au sien. Tout ce que votre malignité a de pis à me reprocher, c'est que *le plus grand des hommes a été mon esclave. J'ai* reçu après lui, mais avec une estime bien différente, celui que les loix ont fait votre mari, & que son amour a rendu le mien.

OCTAVIE, *s'approchant plus près d'elle.*

Je veux conſidérer de plus près ce viſage, qui a uſurpé ſi longtems mes droits. Où ſont-ils donc ces charmes inévitables, qui triomphent, dit-on, ſi ſûrement du cœur des hommes, & qui ont ruiné mon cher époux?

CLÉOPATRE.

Oh! je ne ſuis pas ſurpriſe de vous les voir chercher; car ſi vous en aviez connu ſeulement la moindre partie, vous n'auriez pas perdu ſon cœur ſi aiſément.

OCTAVIE.

A dieu ne plaiſe qu'une romaine & une épouſe modeſte les connoiſſe jamais. Honte de ton ſexe! Ne rougis-tu pas d'avouer ces charmes déteſtables qui font trouver du plaiſir dans le crime?

CLÉOPATRE.

C'eſt vous qui devez rougir d'en être ſi mal pourvue. Si l'indulgence du ciel, ſi la faveur de la nature, m'ont donné de quoi plaire au plus brave de tous les hommes, pourquoi ne les remercierois-je pas de leurs préſens? Pourquoi en aurois-je honte, & n'en ferois-je pas

plutôt gloire ? Je ſuis fière & orgueilleuſe de ſon amour. Quand je ceſſerai de l'aimer, puiſſe le ciel me punir en me donnant un viſage tel que le vôtre !

OCTAVIE.

Va, tu ne l'aimes pas tant que moi.

CLÉOPATRE.

Je l'aime mille fois plus, & je ſuis plus digne de ſon amour.

OCTAVIE.

Fables, chimères. N'eſt-ce pas vous qui avez cauſé ſa ruine ? Qui l'a déshonoré à Rome ? N'eſt-ce pas Cléopatre ? Qui l'a rendu le mépris des étrangers ? Cléopatre. Qui l'a trahi à *Actium ?* Cléopatre. Qui a fait de ſes enfans des orphelins miſérables, & de moi la plus affligée de toutes les veuves ? Toujours, toujours Cléopatre.

CLÉOPATRE.

Oui ; & celle qui l'aime le mieux, celle qui l'adore eſt auſſi Cléopatre. Si vous avez eu quelque choſe à ſouffrir, j'ai ſouffert plus que vous. Vous êtes revêtue du ſpécieux titre d'épouſe. Il dore votre cauſe. Il excite en votre

ſaveur la compaſſion de tout l'univers. Et moi je n'ai que ſon mépris, car j'ai perdu mon honneur ; j'ai perdu ma réputation ; j'ai ſouillé la gloire de mon illuſtre ſang ; & tout cela pour le ſeul titre de maîtreſſe. Il n'y manque que le ſacrifice de ma vie, & je ne la ſacrifierois pas moins volontiers pour celui que j'aime.

OCTAVIE.

Puiſſe le ciel t'exaucer à ce moment, puiſque tu le ſouhaites !

Elle ſort.

SCÈNE XIV.

CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, ALEXAS, *ſuite de la reine.*

CLÉOPATRE.

HÉLAS ! il n'eſt que trop vrai que c'eſt à préſent l'unique choſe que j'aie à déſirer. J'ai perdu le ſeul bien pour lequel je voulois vivre. Mes yeux s'obſcurciſſent. Je ne vois plus rien

de fixe autour de moi. Eſt-ce la mort qui vient heureuſement à mon ſecours ? La préſence d'une rivale odieuſe a ſoutenu quelque tems mes eſprits. Ciel ! Dans quelle extrémité n'aurois-je pas retrouvé des forces pour réſiſter à ſes dédains ? Mais le courage m'abandonne contre mon déſeſpoir & mes affreuſes douleurs.

Fin du troiſième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

POURQUOI vous décharger de ce fardeau ſur moi ? Ne pouvez-vous lui dire vous-même que vous êtes forcé de partir.

ANTOINE.

Non, je ne puis. Je pourrois m'arracher un œil & le jeter au loin, ſans que l'autre versât une larme. Mais, cher Dolabella ! que ce mot de départ eſt affreux ! Quel ſon mortel ! je n'oſe le confier à ma langue. D'un ſeul regard elle me feroit fondre en pleurs, & je retomberois dans toutes mes foibleſſes.

DOLABELLA.

Donnez ce ſoin à Ventidius. Il eſt d'un naturel moins ſenſible.

ANTOINE.

Ah ! Ventidius parleroit trop durement. Il la tueroit par cette nouvelle. Il n'y a que toi, toi ſeul.

DOLABELLA.

La nature m'a fait ſi tendre, que je ne puis prêter l'oreille au récit d'une aventure touchante, ſans me ſentir les yeux humides & le cœur amolli. Je m'expliquerois avec ſi peu de fermeté, avec tant de crainte de la chagriner, qu'elle ne croiroit pas ma commiſſion ſérieuſe.

ANTOINE.

Et c'eſt par cette raiſon que tu es le ſeul que j'en puiſſe charger. Figure-toi que tu es moi-même, lorſque tu lui parleras, mais prends d'abord les choſes de fort loin ; & lorſque tu commenceras à lui parler, évite tous les mots dont tu croiras le ſon trop dur. Tâche que notre ſéparation ſe faſſe avec autant de douceur que l'amour des autres commence.

DOLABELLA.

Ce que vous me dites pénètre tellement mon ame, que ſi vous me forcez de lui parler, il ſera impoſſible que je lui parle autrement.

ANTOINE.

Je vous laiſſe donc à votre triſte emploi. Adieu.

Adieu. Je l'ai fait avertir que vous devez la voir.

Antoine va pour sortir, & revient sur ses pas.

J'oubliois. Ne manquez pas de lui dire que je ferai sa paix avec la mienne. Si j'ai quelque pouvoir auprès de César, sa couronne & sa dignité lui seront conservées. Ayez bien soin de ne pas oublier cette circonstance.

DOLABELLA.

Ne craignez point. Je m'en souviendrai.

ANTOINE *va encore pour sortir, & revient.*

Et ne manquez pas de lui représenter aussi quelle violence on m'a faite. Je n'ai cédé qu'à la force. Conjurez-la de ne pas haïr ma mémoire, car je chéris encore la sienne. — Insistez bien là-dessus.

DOLABELLA.

Fiez-vous à moi. Je n'oublierai rien.

ANTOINE.

C'est donc fini. (*Il sort & revient encore.*) Pardonneras-tu encore une fois mes regrets passionnés ? Dis-lui que malgré notre séparation, si j'apprenois qu'elle écoutât quelque autre amour, cette nouvelle me perceroit le cœur. — Je te quitte absolument, car chaque

fois que je retourne, je ſens que mon cœur s'attendrit de plus en plus, & peut-être le premier ordre que je te donnerois, ſeroit de la retenir, & de nous perdre tous deux.

Il ſort.

SCÈNE II.

DOLABELLA, *ſeul.*

LES hommes ne ſont que des enfans d'une taille plus haute. Leurs déſirs ne ſont pas moins ſujets à changer. Même inſtabilité, même caprice d'inclinations. L'ame, qui voit ſi clair au dehors, n'apperçoit rien dans ſon obſcure demeure, & ſans être capable de prendre le moindre empire ſur elle-même, elle a la préſomption d'appeler les autres à ſon tribunal. C'eſt ainſi que j'ai fort bien reconnu que la ruine d'Antoine vient de l'amour, & que j'ai condamné ſa conduite. Cependant je lui porte envie. Je voudrois être à ſa place, & me voir ruiné comme lui.

SCÈNE III.

DOLABELLA, VENTIDIUS.

VENTIDIUS, *à part.*

SEUL ! S'entretenant avec lui-même, & avec un air de trouble & d'embarras ? Ma conjecture seroit-elle juste ! Il l'a aimée. Sa passion dure peut-être encore.

DOLABELLA.

O ! amitié, amitié, tu n'as donc rien à répondre, & toi, raison ! encore moins. C'est une infidélité d'y penser, une folie de l'entreprendre, & peut-être un malheur de réussir. Précipices de toutes parts ; cependant l'occasion est belle. Quel tort ferai-je à mon ami, en prenant un bien qu'il abandonne ?

VENTIDIUS, *à part.*

Non, non ; vous ne lui en ferez point. Puissiez-vous réussir au contraire. Ce seroit un excellent moyen pour guérir tout-à-fait Antoine.

SCÈNE IV.

VENTIDIUS, DOLABELLA, CLEOPATRE, CHARMION, IRAS, *ſuite de Cléopatre.*

DOLABELLA.

JE la vois. Ciel ! Que la douleur a de charmes ſur un ſi beau viſage. Ne ſemble-t-il pas que la triſteſſe s'y plaiſe avec la douceur ? Un ſouris mélancolique ſe fait jour de tems en tems au travers des nuages, & ne laiſſeroit pas de répandre la lumière & la joie ſur ce que la nature a de plus inſenſible.

VENTIDIUS, *à part.*

L'aimeroit-elle auſſi ? Mais voici ſon fidèle eunuque ; la vue de ce miſérable me préſage toujours quelque déſordre. Je veux me mettre en état de les entendre.

Ventidius ſe retire ſans être vu dans un coin du Théâtre ; & pendant qu'Alexas entretient la reine, Dolabella s'approche de Charmion & d'Iras, avec leſquelles il fait ſemblant de s'entretenir.

SCÈNE V.

VENTIDIUS, DOLABELLA, CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, ALEXAS.

ALEXAS.

CROYEZ-MOI, madame, tâchez de le rendre jaloux. La jalousie ressemble au miroir qu'on approche des lèvres d'un homme mourant, pour s'assurer qu'il vit encore ; s'il respire, son haleine le marque aussitôt.

CLÉOPATRE.

J'avoue que la jalousie est une preuve d'amour. Mais quel en sera l'effet ? Ah ! que me reviendra-t-il de rallumer dans son cœur ce qui ne peut plus servir au bonheur du mien !

ALEXAS.

C'est non-seulement votre dernier remède, mais le plus puissant que vous puissiez employer. Et je n'y vois personne si propre que Dolabella. Il est bien fait, jeune, vaillant. On l'a déjà soupçonné de vous aimer. Un mot favorable, le moindre coup d'œil, est capable de mettre

ſon cœur en feu, & vous le lâcherez enſuite comme un *brûlot*, pour enflammer celui d'Antoine.

CLÉOPATRE.

Puis-je me faire cette violence ? Ah ! je ne puis. Mon amour eſt ſi ſincère, qu'il m'eſt impoſſible de le déguiſer où il eſt, & de le contrefaire où il n'eſt pas. La nature m'avoit formée pour être une épouſe, l'eſclave ſimple & innocente d'un mari, paſſionnée ſans art, & complaiſante ſans étude ; mais la fortune qui m'a réduite à la qualité de maîtreſſe, m'a pouſſée dans le monde comme au haſard, ſans m'avoir accordé le fond de légèreté & de perfidie, qui me ſeroit néceſſaire pour être heureuſe.

ALEXAS.

Prenez quelque choſe ſur vous-même. Songez quel en doit être le fruit. Vous verrez revenir à vous votre amant, avec une double ardeur de poſſéder un bien qu'il aura craint de perdre.

CLÉOPATRE.

J'en veux faire l'eſſai ; mais le ciel ſait avec quel regret.

Alexas ſort. La reine joint Dolabella.

VENTIDIUS, *à part.*

La ſcène s'approche de moi. Je n'en laiſſerai rien échapper.

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, DOLABELLA, VENTIDIUS, CHARMION, IRAS.

CLÉOPATRE.

Vous ſemblez prendre plaiſir, ſeigneur, à vous entretenir avec mes femmes. Permettez-vous que je prenne part à votre entretien?

CHARMION.

Vous en faiſiez le ſujet, madame.

CLÉOPATRE.

Comment donc, comment?

IRAS.

C'étoient des éloges de votre beauté!

CLÉOPATRE.

Des galanteries poétiques, apparemment. Vos beaux eſprits de Rome, ſeigneur, vos *Gallus* & vos *Tibulles* ont mis tous les romains dans ce goût depuis *Cythéris* & *Delia.*

DOLABELLA.

Ces beaux eſprits de Rome n'étoient jamais venus en Egypte. Autrement, madame, Délia & Cytheris n'auroient pas fait la matière de leurs vers. Pour moi, qui ai le bonheur de voir..... je choiſirois un plus noble ſujet ſi j'étois né poëte.

CLÉOPATRE.

Vous me flattez, ſeigneur. On eſt flatteur & peu ſincère à Rome, c'eſt le vice du climat. Votre ami s'en reſſent comme vous. Je ſuis ſûre qu'il ne vous a pas envoyé ici pour me tenir ce langage.

DOLABELLA.

Il eſt vrai, madame : cependant il m'envoye......

CLÉOPATRE, *l'interrompant avec un ſouris forcé.*

Eh bien ! il vous envoye.....

DOLABELLA.

Pour exécuter une commiſſion moins agréable.

CLÉOPATRE.

Moins agréable pour vous ou pour moi?

DOLABELLA.

Pour l'un & l'autre, madame, car vous la

recevrez avec chagrin, & je ne pourrai m'en acquitter ſans douleur.

CLÉOPATRE.

Charmion, éloignez-vous, vous & votre compagne. (*à part.*) Ne m'abandonnez pas, mes forces. —— Voyons, ſeigneur, ce que c'eſt que cette commiſſion ſi triſte; car j'y ſuis préparée, & je la devine peut-être.

DOLABELLA.

Je le ſouhaiterois ardemment, madame, c'eſt un fâcheux office que d'être l'interpréte d'une mauvaiſe nouvelle, & de toutes les perſonnes de votre ſexe, vous êtes celle à qui je ſerois le plus affligé de déplaire.

CLÉOPATRE.

Il y en a peu auſſi dans le vôtre que je fuſſe plus diſpoſée à excuſer que vous, ſi vous m'aviez déplu.

VENTIDIUS, *toujours à part.*

Quel rafinement de coquetterie! O femmes! femmes! Sexe trompeur & inconſtant!

CLÉOPATRE.

Premièrement, je dois être abandonnée. N'eſt-ce pas là la première partie de votre commiſſion.

DOLABELLA.

Je voudrois qu'il me fût permis de me taire.

CLÉOPATRE.

Paſſons donc ſur cette queſtion, puiſqu'elle vous chagrine. Je me ſouviens d'un tems où j'en aurois eu plus de regret. En ſecond lieu, je dois perdre ma couronne, n'eſt-ce pas? Adieu donc, Egypte. Reſte-t-il quelque choſe encore!

DOLABELLA.

Je vois, madame, que le ſentiment de votre douleur eſt ſi vif, qu'il ne vous laiſſe pas toute la liberté de votre eſprit.

CLÉOPATRE.

Non, non, ſeigneur, ne craignez pas que ma raiſon ſoit dérangée; je ſais ſupporter la mauvaiſe fortune. Un amour peut être gueri par un autre amour, comme un poiſon eſt ſouvent chaſſé par un autre.

DOLABELLA.

Je ſuis pénétré de joie, madame, de vous voir triompher ſi aiſément de votre douleur. Vous avez entendu le plus fâcheux; mais comptez que tous les hommes ne ſont pas auſſi infidèles que lui.

CLÉOPATRE.

Non, & j'en remercie le ciel.

DOLABELLA.

Il ſe trouve des cœurs conſtans.

CLÉOPATRE.

Et la conſtance mérite d'être récompenſée cela eſt certain.

DOLABELLA, *modeſtement.*

Si elle ne le mérite pas, elle permet du moins de l'eſpérer.

VENTIDIUS, *à part.*

Et moi je le permets auſſi, je te jure. Retirons-nous, je n'en demande pas plus. Mais quel uſage ferai-je de cette découverte ? Allons méditer là-deſſus à loiſir.

Il ſort.

SCÈNE VII.

DOLABELLA, CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION.

DOLABELLA.

JE m'étois préparé avez un ſoin extrême à la commiſſion dont je me trouvois chargé malgré moi, dans la penſée, madame, *qu'elle* pourroit vous cauſer un mortel chagrin. Mais vous m'avez entendu avec tant de modération, que mon office en devient plus aiſé, & ma langue qui devoit s'employer pour les affaires d'autrui, vous repréſenteroit volontiers mes propres intérêts.

CLÉOPATRE.

Arrêtez, Dolabella. Commencez par m'apprendre ſi c'eſt Antoine qui vous a choiſi, ou ſi vous avez ſollicité vous-même *cet emploi*.

DOLABELLA.

Il m'a choiſi comme ſon meilleur ami, & il ma dicté de ſa propre bouche les termes que je devois vous adreſſer.

CLÉOPATRE.

Je m'imagine qu'ils étoient tendres, & qu'il vous a recommandé d'adoucir ce rigoureux mot de *départ*.

DOLABELLA.

Vous êtes dans l'erreur, madame. Il a choisi les expressions les plus dures; ses yeux étoient enflammés, & tout son air furieux. Le ton de sa voix brusque & emporté. Qu'elle s'éloigne de moi pour jamais, m'a-t-il dit dans son indignation, qu'elle parte, la honte de ma vie, & la ruine de ma fortune & de ma gloire. Qu'on la banisse du commerce des hommes, & s'il se peut de la surface de la terre; car elle est capable d'en empoisonner jusqu'au centre.

Pendant tout ce récit, Cléopatre marque une contrainte qui augmente de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle tombe évanouie.

CLÉOPATRE.

Oh! je ne puis plus y résister.

Elle tombe.

DOLABELLA.

Qu'ai-je fait! Malheureux que je suis.

Ses femmes prennent soin d'elle, & la font revenir.

CHARMION.

Que les dieux ſoient loués ! Elles reprend ſes eſprits.

CLÉOPATRE, *jettant un œil de courroux ſur Dolabella.*

Qu'il ne s'approche point de moi. Ah ! pourquoi me rappelle-t-on à la vie ? Qu'ai-je à prétendre ſur la terre, le ſéjour de la perfidie, du parjure, de l'amour & de la foi violée. Par pitié, laiſſez-moi mourir. Je ſerai tranquille au tombeau. Laiſſez, laiſſez-m'y deſcendre, & que vos cruelles mains ceſſent de m'arrêter. Les horribles ſons que je viens d'entendre, n'y perceront plus mon triſte cœur. Antoine ! Ah ! cruel, cruel !

DOLABELLA, *à genoux devant elle.*

Au nom des dieux, madame, au nom de votre amour, écoutez-moi. C'eſt moi que je veux accuſer, c'eſt contre moi-même que je vais parler, je mérite, hélas ! d'être cru. J'ai fait tort à mon ami. Il n'a jamais prononcé ces paroles barbares. Ah ! ſi vous aviez été témoin des ordres dont il m'a chargé, ſi vous aviez vu combien de fois il eſt revenu ſur ſes pas, pour ajouter quelque choſe de doux & d'obligeant à tout ce qu'il m'avoit déjà dit ; enfin, ſi vous ſaviez dans quel état je l'ai laiſſé,

dans quel trouble, dans quel déſeſpoir...... Je ſuis un traître. La paſſion que j'ai pour vous, m'a fait forger ce menſonge ; & que ne peut-elle pas, puiſqu'elle ma rendu perſide ? Mais j'en ſuis déjà puni, & c'eſt à genoux que je vous conjure de me pardonner.

CLÉOPATRE.

Avec quelle facilité ne croyons-nous pas tout ce qui nous flatte ! Levez-vous, Dolabella ; ſi vous êtes coupable, la faute en eſt ſur moi, l'excès de mon amour m'a fait faire une démarche que je me reproche. En vous faiſant quelques avances de tendreſſe, je n'ai point eu d'autre vue que de rappeler mon amant par la jalouſie. Mais j'aimerois mieux perdre tout-à-fait ſon cœur que de le jouer d'une manière ſi honteuſe.

DOLABELLA.

Je vois bien, madame, que le vôtre eſt à l'épreuve de toutes les attaques humaines. Le cryſtal n'eſt pas plus ſolide ni plus pur. Antoine, Antoine ! A quel tréſor as-tu renoncé? Et par quelle fortune peux-tu jamais réparer celle que tu abandonnes ?

CLÉOPATRE.

Si vous prenez quelque intérêt à ma peine, ſeigneur, ne pourriez-vous pas m'obtenir de lui un moment d'entrevue. Hélas ! ſemblable à ces voyageurs qui ſe préparent à traverſer des déſerts inhabités, & que la néceſſité force à faire des proviſions contre la faim, je voudrois raſſaſier encore une fois mon cœur & mes yeux, pour me préparer à mon fatal départ. Le voyage auquel je ſuis condamnée eſt long, ſeigneur, du moins ſi le lieu où l'on paſſe après la mort eſt éloigné, & la malheureuſe Cléopatre eſt menacée de n'en revenir jamais.

Ventidius regardant Cléopatre comme une coquette qui veut ſe conſoler avec Dolabella, étoit allé avertir Octavie de cette découverte, & voulant l'en convaincre, il l'amène pour l'en rendre témoin.

SCÈNE VIII.

DOLABELLA, CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, OCTAVIE VENTIDIUS.

Ventidius & Octavie demeurent au fond du Théâtre.

VENTIDIUS.

Vous pourrez les obſerver d'ici.

DOLABELLA *prend la main de Cléopatre & la baiſe.*

Je vous obéirai, madame, & je ne vous demande que cette récompenſe. —— De grace, ne la retirez pas. C'eſt tout ce que je vous demanderai jamais.

VENTIDIUS, *à part.*

L'avez-vous vu, madame, le marché eſt conclu. Le voilà ſcellé d'une manière fort tendre; mais ils jettent les yeux ſur nous.

OCTAVIE.

Que le crime a les yeux perçans!

VENTIDIUS.

Avancez, madame, & faites ſemblant de n'avoir rien apperçu.

Ils s'avançent.

DOLABELLA.

Avez-vous vu l'empereur, Ventidius?

VENTIDIUS.

Non, ſeigneur; j'ai demandé à le voir; mais il veut être ſeul. Il n'a avec lui qu'Hipparque ſon affranchi.

DOLABELLA.

Savez-vous quelle affaire l'occupe?

VENTIDIUS.

Il écrit à Céſar.

DOLABELLA.

N'importe; il faut abſolument que je l'entretienne.

Dolabella ſort avec Cléopatre.

SCÈNE IX.

VENTIDIUS, OCTAVIE.

OCTAVIE.

QUELLE impudence !

VENTIDIUS.

Il ſemble, madame, que ſes yeux diſent : Reprenez votre vieillard, Octavie, je vous le rends. J'ai fait une conquête qui vaut bien mieux. —— Mais quel uſage ferons-nous de ce que nous venons de voir ?

OCTAVIE.

Que cela demeure enſeveli dans le ſilence.

VENTIDIUS.

J'ai pitié de Dolabella. Vous ne ſauriez croire combien elle eſt dangereuſe. Je me fierois plus ſur ſes yeux pour attirer la lune du ciel, que ſur tous les charmes de la Theſſalie. Pour l'art de flatter, elle l'a appris des ſyrènes. C'eſt un enchantement que ſa voix & ſon éloquence. On paſſe le jour à l'entendre, ſans s'appercevoir de l'arrivée de la nuit. Enfin elle eſt ſi charmante, qu'elle eſt capable de ranimer dans un

vieillard tous les feux de la jeunesse. J'ai vu les pontifes les plus saints & les plus âgés, demeurer suspendus à la voir sourire, oublier leur gravité, & se perdre dans l'éclat de ses yeux. Moi-même qui la hais, je ne puis la regarder sans une espèce de joie maligne, & je sens naître des désirs même en la détestant. Antoine peut conserver des restes de passion, qui le conduiront tôt ou tard à une rechûte encore plus funeste, si l'on ne trouve quelque moyen de les éteindre entièrement. Je sais que dans ce moment même il écrit pour elle à César, & qu'il s'efforce de faire sa paix.

OCTAVIE, *après avoir rêvé un moment.*

Je me rends à votre avis..... Mais mes vues vont plus loin. (*Elle fait quelques pas, en disant à part.*) Je veux essayer de quelle manière il recevra cette découverte..... Quoi? faire la paix d'une infâme?.... J'en ai le cœur indigné. Non, je ne le souffrirai jamais.

VENTIDIUS.

Je vois paroître ses gardes. Souffrez que je commence, madame, & vous me seconderez.

SCÈNE X.

ANTOINE, OCTAVIE, VENTIDIUS.

ANTOINE.

JE vous cherchois, madame ; vos dépêches ſont-elle achevées ? Je viens de donner mes dernières inſtructions.

OCTAVIE.

J'ai fini, ſeigneur.

ANTOINE, *tirant Ventidius un peu à l'écart.*

Un mot en particulier. Y a-t-il longtems que vous n'avez vu Dolabella ?

VENTIDIUS.

Je le quitte à ce moment, ſeigneur. Il ſort d'ici avec Cléopatre.

ANTOINE.

Parle plus bas. C'eſt par mon ordre qu'il l'a vue, pour lui faire mes derniers adieux.

VENTIDIUS, *parlant plus haut.*

En effet, cela avoit tout-à-fait l'air de votre dernier adieu.

ANTOINE.

Parle donc plus bas. Mon dernier adieu.... Eh bien, quel myſtère trouves-tu dans ces mots ? Il le faiſoit par mon ordre.

VENTIDIUS, *tout haut.*

Je ne dis point que ce ne fût par votre ordre. Et vous lui aviez ordonné ſans doute de le faire avec toute la douceur & la complaiſance de l'amour.

ANTOINE, *parlant toujours bas.*

La pauvre infortunée ! Quelle aura été *ſon* affliction ?

VENTIDIUS.

Pourquoi ? elle a reçu le compliment comme elle devoit. Elle ſupporte votre départ comme elle a ſupporté celui de Céſar, comme on ſupporte celui de tout autre, lorſqu'on s'engage dans un nouvel amour.

ANTOINE, *levant bruſquement la voix.*

Tu l'accuſes indignement. C'eſt une impoſture baſſe & honteuſe.

VENTIDIUS.

Je n'ai pas cru vous déplaire, ſeigneur, vous ne m'entendrez plus ouvrir la bouche.

OCTAVIE, *s'approchant d'Antoine.*

Vous paroiſſez chagrin, ſeigneur.

ANTOINE.

C'eſt une bagatelle, madame ; de grace, laiſſez-nous un moment.

VENTIDIUS *s'adreſſant à Octavie d'un ton ironique.*

Une bagatelle aſſurément. L'empereur avoit envoyé Dolabella....

ANTOINE, *l'interrompant avec colère.*

Tais-toi, & garde-toi de me déſobéir. Ta vie m'en répondra.

OCTAVIE.

Ce n'eſt donc pas une bagatelle, ſeigneur.

VENTIDIUS, *à Octavie.*

C'eſt moins encore, madame, c'eſt preſque rien. Et puis vos yeux en ont été témoins comme les miens ; pourquoi en faire un ſecret?

ANTOINE.

Elle a été témoin?

VENTIDIUS.

Oui, ſeigneur, elle a vu le jeune Dolabella....

ANTOINE.

Le jeune Dolabella!

VENTIDIUS.

Jeune! Sans doute, ſeigneur, qu'il eſt jeune,

& l'on peut dire aimable auſſi. Ce n'eſt pas elle ſeulement qui en juge de cette manière ; mais il n'eſt pas queſtion de ce qu'il eſt. Vous l'aviez envoyé vers elle, & la commiſſion dont vous vous étiez remis ſur lui devoit être fort agréable ; car elle l'a reçu avec de grandes marques de ſatisfaction. Elle a ſouri, & bientôt il eſt devenu familier avec ſa main ; il l'a ſerrée, il l'a baiſée amoureuſement ; & pour elle elle a rougi, elle a ſoupiré, elle a ſouri, elle a rougi encore. Enfin, il a pris l'occaſion de lui parler à l'oreille ; & j'ai vu ſes joues fort proche des ſiennes, ſans qu'elle s'en ſoit autrement défendue. Elle s'eſt écriée enſuite, que la conſtance méritoit bien d'être récompenſée.

OCTAVIE.

Ventidius ne dit rien dont je n'aie été témoin.

ANTOINE, *à Ventidius.*

De quelle femme parles-tu ? Comment ſe nomme celle que tu as vue ſi familière avec mon ami ? Ce n'eſt pas Cléopatre.

VENTIDIUS.

C'eſt elle-même, ſeigneur.

ANTOINE.

Ma Cléopatre ?

VENTIDIUS.

Votre Cléopatre, la Cléopatre de Dolabella, la Cléopatre de tout le monde.

ANTOINE.

Tu mens honteuſement.

VENTIDIUS.

Je ne mens point, ſeigneur. Et trouvez-vous ce récit ſi étrange ? N'eſt-il pas pardonnable à une maîtreſſe abandonnée, de chercher à ſe conſoler par quelque nouvelle intrigue ? Vous ſavez que la vôtre n'eſt accoutumée à rien moins qu'à paſſer les nuits ſeule.

ANTOINE, *fort conſterné.*

Je n'y veux plus penſer. Je ſais que tu lui en impoſes ; & je vois que vous êtes tous deux de concert. Il n'étoit pas beſoin, Octavie, d'employer un ſi mauvais artifice. Que vous importe que Cléopatre ſoit innocente. Elle n'eſt plus à moi. Je pénètre vos vues, & je vous pardonne ; mais je vous demande en grace de ne pas les pouſſer plus loin.

OCTAVIE.

Êtes-vous fâché d'apprendre qu'elle a le cœur de mauvaiſe foi ?

ANTOINE.

J'en ſerois fâché, ſi cette accuſation étoit plus

vraie. Quoique je l'aie quittée, je ne voudrois pas qu'on pût blâmer mon premier choix, ni me reprocher d'avoir aimé une femme d'un caractère si méprisable ; mais je vous pardonne tous deux.

VENTIDIUS.

Qu'ai-je fait dans ma vieillesse, pour être cru capable de vous tromper par des mensonges ? Si le ciel est vrai, Cléopatre est une perfide.

ANTOINE.

Quand le ciel & la terre s'uniroient pour l'accuser, je ne la croirois pas coupable.

SCÈNE XI.

ANTOINE, OCTAVIE, VENTIDIUS, ALEXAS.

VENTIDIUS, *voyant paroître Alexas, qui est effrayé de l'appercevoir avec Octavie.*

JE veux donc vous produire un témoin infernal. Approchez, eunuque, & gardez-vous de sortir.

Il le fait avancer avec quelque violence.

ALEXAS, *effrayé.*

Que ſouhaite de moi le ſeigneur Ventidius?

VENTIDIUS.

Il prétend vous forcer à ce que vous haïſſez le plus, à nous confeſſer ici la vérité. Vous êtes du conſeil ſecret de Cléopatre, du conſeil de ſes plaiſirs & de ſes débauches nocturnes. C'eſt par vos mains que paſſent les rendez-vous, les changemens d'amours, les faveurs ſecrètes....

ALEXAS, *tremblant.*

Mon noble ſeigneur!

VENTIDIUS.

Mon très illuſtre eunuque! Point d'éloquence inutile, point de figures & de périodes cadencées. On vous demande une réponſe claire & ſimple. J'ai vu de mes propres yeux, j'ai entendu votre reine en traité d'amour avec Dolabella. Parlez. Je veux ſavoir de votre bouche ce qui s'eſt paſſé de plus entr'eux, ſi le tems deſtiné à votre emploi s'approche; enfin, quelle eſt l'heure marquée pour les plaiſirs de ces heureux amans.

ANTOINE.

Parle hardiment, Alexas. Rends juſtice à ta reine, ſoit que Ventidius s'en offenſe ou non. Défends-la contre les attaques de la malignité & de la haine.

Octavie, *à part.*

Voyez comme il l'encourage, & combien il craint de la trouver perfide.

Alexas, *affectant de l'embarras.*

Autant que l'amour & le mérite de l'objet aimé peuvent servir d'excuse aux foiblesses d'une femme, autant ma reine mérite-t-elle, divine Octavie, que vous lui pardonniez l'excès de tendresse qu'elle a eue pour votre illustre époux; autant doit-elle espérer, brave Ventidius, que vous ne donnerez point de mauvaise interprétation à sa conduite passée.

Antoine, *l'interrompant.*

Fort bien, prends courage, Alexas. Et toi, remarque bien, Ventidius.

Alexas.

Pour vous, grand empereur, vous n'attendez point d'excuse de la violence de sa passion. Elle doit être justifiée, du moins aux yeux de celui qui l'a fait naître. Les charmes de sa beauté, indépendamment de sa couronne, avoient attiré à sa cour tous les rois de l'Afrique & de l'Inde. Tous leurs sceptres étoient à ses pieds. Elle pouvoit choisir où il lui plaisoit de règner. Elle a cru qu'un romain méritoit seul son cœur, & de tous les romains elle a senti que c'étoit An-

toine. C'eſt pour être moins que ſon épouſe qu'elle a dédaigné un rang plus légitime.

ANTOINE.

C'eſt la vérité.

ALEXAS.

Et quoique l'amour, ſeigneur, joint à la grandeur incomparable de votre mérite, lui ait fait longtems fermer les yeux ſur les égards qu'elle devoit à ſon honneur, elle les a ouverts enfin ſur le tort qu'elle faiſoit à l'excellente Octavie, dont elle a commencé à ſe reprocher d'avoir injuſtement uſurpé le lit. Les triſtes effets de cette malheureuſe guerre ont achevé de la confirmer dans ces pieuſes penſées....

VENTIDIUS.

C'eſt commencer fort bien à revenir. Ecoutez-le bien, ſeigneur, il change de ton, & vous l'allez entendre. Ne crains rien, eunuque, continue, l'empereur t'a permis de parler.

ALEXAS.

Je n'aurois jamais pris autrement la liberté de lui confeſſer à quoi la néceſſité ſeule a forcé ma triſte maîtreſſe. Cependant je bleſſerois auſſi la vérité, ſi je diſois que ſon cœur eſt tout-à-fait changé....

ANTOINE, *l'interrompant d'un air furieux.*

Non, ne le dis pas, ſur ta vie. Garde-toi bien de prononcer ce mot fatal.

OCTAVIE, *à part.*

Dois-je ſouffrir ce que je vois ? Juſte ciel ! inſpire-moi toute la patience dont j'ai beſoin.

VENTIDIUS.

Continue donc, cher eunuque. Pourquoi t'arrêter ?

ALEXAS.

Dolabella l'avoit aimée longtems. Après le divin Antoine, il n'y a perſonne qui mérite ſi bien ſon cœur ; & quand elle approuveroit ſa paſſion, rejetée comme elle eſt de celui qu'elle aimoit uniquement....

ANTOINE.

Hors de mes yeux, infâme ; fuis mon courroux. (*Il pouſſe bruſquement Alexas hors du Théâtre.*) Que toutes les furies t'entraînent aux enfers, & t'y déchirent, par tous leurs tourmens, juſqu'à ce que Cléopatre y ſoit précipitée auſſi pour partager tes ſupplices.

OCTAVIE, *piquée d'une vive jalouſie.*

C'eſt me traiter bien mal, ſeigneur, c'eſt ménager bien peu votre épouſe, que de vous

emporter juſqu'à ce point pour une indigne proſtituée.....

ANTOINE.

De grace, madame, laiſſez-moi ; je me ſens un peu ému, faites-moi la faveur de me laiſſer.

OCTAVIE.

Eh quoi ! ſeigneur !

ANTOINE.

Je vous ſupplie encore une fois de me laiſſer.

VENTIDIUS.

Obéiſſez, madame, croyez-moi ; la prudence vous oblige de céder un peu, & de voir quelle ſuite aura cet orage.

OCTAVIE, *piquée juſqu'au vif.*

Qu'ai-je donc fait, ſeigneur, pour mériter d'être chaſſée de votre préſence ? Suis-je une perfide ou une infame ? Suis je une Cléopatre ? Ah ! ſi je l'étois, loin de m'ordonner de ſortir, vous vous jetteriez dans mes bras, vous accepteriez aveuglément mes excuſes, vous applaudiriez juſqu'à mes perfidies.

ANTOINE.

C'eſt beaucoup trop, Octavie, c'eſt trop. Je ſuis accablé de chagrin, & vous prenez

plaiſir à l'augmenter. Je voudrois être ſeul, pour recueillir un peu mes forces.

OCTAVIE, *amèrement.*

Ha ! vous voulez être ſeul ; c'eſt pour penſer ſans doute à celle que vous aimez, & qui n'a pas laiſſé de vous trahir. Je vois trop de quelle manière votre cœur eſt revenu à moi. Je vois où il eſt encore. Et je n'ignore pas avec quel ſoin vous vous employez à faire des conditions pour elle. Vous ne voulez pas ſéparer ſes intérêts des vôtres. Voilà les preuves que vous me donnez de votre amour.

ANTOINE, *ſe tournant impatiemment vers Ventidius.*

Es-tu mon ami, Ventidius ? Ou te dois-je regarder comme un ſecond Dolabella ? Eſt-ce toi qui me lâches cette furie ?

VENTIDIUS, *à Octavie.*

Au nom des dieux, madame, ayez la complaiſance de vous retirer.

OCTAVIE, *furieuſe.*

Oui, je me retire ; mais pour ne revenir jamais. Elle ne vous importunera plus cette furie, puiſque vous m'outragez juſqu'à me donner ce nom. Seigneur, ſeigneur, l'amour payé d'ingratitude & de mépris, apprend enfin à ſe rebuter.

buter. Retournez à celle que vous me préférez ; elle n'attend que le moment d'être rappelée par le moindre ſigne. Miſérable duppe que vous êtes ! Elle a gagné votre cœur par ſes artifices, elle ſaura bien le retenir de même. Pour moi, quoiqu'un juſte reſſentiment ne me permette plus de vivre avec vous, il n'y aura jamais de conſidérations qui puiſſent me faire oublier mon devoir. Je tranſmettrai ma tendreſſe & tous mes ſoins aux chers gages de notre premier amour. Ils ſeront déſormais ma ſeule conſolation. Adieu pour la dernière fois ; car je déſeſpère de vous obtenir tout entier, & je dédaigne de vous partager avec un autre.

Elle ſort.

SCÈNE XII.

ANTOINE, VENTIDIUS,

VENTIDIUS, *à part.*

LE ciel m'eſt contraire ; il détruit un projet dont j'attendois un ſuccès tout différent. Il faut du moins que je ſuive Octavie pour l'arrêter ; mais je crains que ce ne ſoit encore une entrepriſe inutile. *Il ſort.*

SCÈNE XIII.

ANTOINE, *seul.*

POURQUOI les dieux m'ont-ils formé avec ce cœur honnête & sincère, qui ne sait déguiser ni ses foiblesses ni ses peines ? Un peu de dissimulation m'auroit fait renfermer mon trouble dans moi-même ; j'aurois appris l'infidélité de Cléopatre avec un souris forcé. Les apparences auroient satisfait Octavie, & elle seroit demeurée. Mais je suis aussi incapable de tromper que de me garder de l'être. On me pénètre jusqu'au fond. Je suis crédule ; je suis sans défiance, & tout le monde se joue de ma droiture & de ma simplicité.

Il voit entrer Dolabella.

SCÈNE XIV.

ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

VOICI l'autre traître, qui a profané le nom ſacré de l'amitié, & qui s'eſt fait auſſi une joie honteuſe d'abuſer de ma confiance. Qui n'y ſeroit pas trompé comme moi ? Voyez l'air de candeur qui brille ſur ce front, & tout ce dehors impoſant qui cache l'ame la plus noire. Ne diroit-on pas que ce viſage & ce maintien ſont faits pour la vertu ? Dieux ! Vous aidez les hommes à tromper, lorſque vos préſens & vos bienfaits favoriſent ainſi leurs impoſtures.

DOLABELLA, *entrant.*

O cher ami !

ANTOINE, *paroiſſant ſe faire violence.*

Eh bien ! Dolabella, vous vous êtes acquitté de ma commiſſion.

DOLABELLA.

Oui, cher Antoine ! mais, hélas ! malgré moi.

ANTOINE.

Malgré vous ? Notre ſéparation eſt-elle ſi affligeante pour vous ? Vous deviez la ſouhaiter.

DOLABELLA.

Pourquoi donc, ſeigneur ?

ANTOINE.

Parce que vous m'aimez. —— Et *mes adieux* ont-ils été reçus avec une triſteſſe auſſi ſincère que vous les avez portés ?

DOLABELLA.

Elle vous aime juſqu'au tranſport.

ANTOINE.

Oh ! je le ſais. Vous-même, Dolabella, vous ne ſavez pas mieux que moi avec combien de ſincérité elle m'aime. Comment ſuis-je capable d'abandonner une maîtreſſe ſi tendre & *ſi fidelle* ?

DOLABELLA.

Je ne le ſerois pas, ſi j'en étois aimé comme vous.

ANTOINE.

Et c'eſt vous-même qui m'avez perſuadé de la quitter. Vous n'êtes point conſtant dans vos conſeils.

DOLABELLA.

J'ai penſé d'abord comme vous le dites ; mais je vous ai repréſenté enſuite que je n'étois point propre à votre commiſſion, que je n'aurois pas la force d'entendre ſes ſoupirs & de voir ſes larmes. La pitié a pris le deſſus dans mon cœur, & peut-être le prendra-t-elle auſſi dans le vôtre ; car je lui ai promis de lui procurer encore une fois la douceur de vous entretenir, & la voilà déjà qui vient me ſommer de ma promeſſe.

SCÈNE XV.

ANTOINE, DOLABELLA, CLÉOPATRE.

ANTOINE, *ſans la regarder.*

PERFIDE Dolabella !

DOLABELLA.

Qu'entends-je, ſeigneur ? quel nom.....

ANTOINE, *ne retenant plus ſa fureur.*

Oui, tu es un perfide, & Cléopatre ne l'eſt pas moins que toi. Vous êtes deux monſtres, dignes l'un de l'autre. Venez, couple ingrat. (*Il les prend tous deux par le bras.*) Approchez, ſerpens que j'ai élevés & nourris dans mon ſein, & qui êtes d'accord aujourd'hui pour me le percer cruellement.

DOLABELLA, *ſurpris.*

Je ne connois rien à cette violence. Par où ai-je mérité, ſeigneur, d'être traité ſi durement ?

CLÉOPATRE, *éplorée.*

Hélas ! de quoi le ciel me menace-t-il en-

core ? Me réserve-t-il à quelque chose de plus affreux que notre séparation ?

ANTOINE.

Si le ciel est juste, il mesurera ses châtimens à votre perfidie. Les pierres roulantes, les vautours dévorans, sont des supplices trop doux, & inventés dans un âge où l'on ne connoissoit point encore de forfaits pareils aux vôtres. Les dieux doivent en chercher de nouveaux, & méditer tous ensemble pour trouver un tourment proportionné à vos crimes. Ingrats ! vous que j'ai.... Ah ! cet horrible trait n'a point de nom. A moi ! A moi ! qui vous avois donné ma tendresse, qui n'avois point d'autres désirs, d'autre joie, d'autre vie que vous.... Lorsque la moitié du monde étoit à moi, ne vous l'avois-je pas abandonné en *douaire* avec mon cœur ? Je n'en ai point prétendu d'autre usage ni d'autre fruit que vous. Un ami & une maîtresse étoient tout ce que le monde pouvoit me donner. O Cléopatre ! O Dolabella ! Comment avez-vous pu trahir ce tendre cœur, qui se reposoit dans votre sein avec une si douce confiance, & qui s'y croyoit en sûreté pour toujours, comme dans le sanctuaire de l'amour & de l'amitié ?

DOLABELLA.

Si elle vous a trahi, seigneur, elle mérite

que le ciel & l'enfer s'unissent à vous pour la punir.

ANTOINE.

Si elle m'a trahi ! Tu t'épargnes toi-même. Tu voudrois déguiser la part que tu as à son crime. Mais ose jurer par les dieux que tu ne l'aimes pas, ose-le.

DOLABELLA.

Je ne l'aime pas tant que je vous aime.

ANTOINE.

Pas tant ! Jure, jure donc que tu ne l'aimes pas.

DOLABELLA.

Je ne l'aime pas plus qu'il ne m'est permis par l'amitié.

ANTOINE.

Pas plus ! sache, perfide, que l'amitié ne te permet rien, & que dès-là tu es un parjure; mais tu n'as pas juré. Le respect des dieux t'arrête encore. Tu n'oses les prendre à témoins. Pas tant ! Pas plus ! O ! lâche hypocrite ! qui n'oses confesser devant elle que tu ne l'aimes pas, ni devant moi que tu l'aimes. Ventidius l'a vu. Octavie l'a entendu.

CLÉOPATRE.

Ah ! vous en croyez mes ennemis.

ANTOINE.

Alexas en eſt-il auſſi ? C'eſt lui, c'eſt lui-même qui m'a tout confeſſé. —— (*à Dolabella.*) Eh ! qu'ai-je beſoin d'autre témoignage que le tien ? Toi que j'ai chargé de lui porter mes derniers adieux, n'es-tu pas revenu me preſſer de la laiſſer ici ?

DOLABELLA.

Hélas ! Que puis-je répondre ? Si c'eſt un crime de l'avoir aimée, je me confeſſe coupable ; mais ſi ce crime, tel qu'il eſt, a pu être effacé par le repentir, j'ai déjà ceſſé d'être criminel. Cependant quelque opinion que vous en ayez, le cruſſiez-vous indigne d'être jamais pardonné, ce n'eſt point elle qui doit en ſouffrir. Elle eſt innocente.

CLÉOPATRE.

Ah ! de quoi l'amour ne rend-il point une femme capable, pour conſerver le cœur dans lequel elle a placé tout ſon bonheur ? C'eſt moi-même qui ai tâché de rallumer les reſtes de ſa paſſion, dans le deſſein de vous inſpirer de la jalouſie, & dans l'eſpérance inſenſée de vous ramener à moi par cet artifice. Mais vain projet d'une amante éperdue ! Je n'ai pu me contrefaire un ſeul moment. L'amour l'a em-

porté ſur tous les intérêts de mon repos & de ma vie. Cependant le cruel deſtin a ſaiſi l'occaſion, & le déguiſement d'un inſtant me coûte tous les fruits de ma conſtance & de ma fidélité.

ANTOINE.

Chimère, impoſture auſſi frivole qu'inutile! Je vois, je perce juſqu'au fond du noir complot.

DOLABELLA.

Seigneur, ne vous endurciſſez pas contre ſes pleurs. Pardonnez à votre maîtreſſe.

CLÉOPATRE.

Pardonnez à votre ami.

ANTOINE.

Vous vous êtes trahis & convaincus vous-mêmes. Vous plaidez la cauſe l'un de l'autre. Eh ! quels témoins avez-vous que votre vue n'ait été que d'exciter ma jalouſie ?

CLÉOPATRE.

Hélas ! nous-mêmes, & le ciel !

ANTOINE, *plus indigné que jamais.*

Le crime témoin en faveur du crime ? Se joue-t-on ainſi de l'excès de ma patience ? Loin pour jamais l'amour & l'amitié. Il ne leur reſte

plus d'asyle sur la terre. Fuyez tous deux ma vue. Je ne voudrois pas tremper mes mains dans le sang d'un homme que j'ai aimé, ni pousser la fureur jusqu'à maltraiter une femme ; mais évitez-moi. Je ne réponds pas combien ma modération peut durer. Si je pense un moment de plus combien je suis outragé, la justice & la vengeance se feront entendre si haut dans mon cœur, qu'il se fermera tout-à-fait à la pitié.

DOLABELLA, *consterné.*

Supposez-moi coupable. Mais le ciel n'oublie-t-il pas le crime en faveur du repentir ? La clémence est le plus glorieux de ses attributs. Il se plaît à lui voir combattre & surmonter sa justice. S'il y avoit des degrés dans l'infini, un être infini aimeroit mieux qu'il lui manquât quelques degrés de perfection, que de punir dans toute l'étendue de sa justice.

ANTOINE.

Je puis pardonner la trahison dans un ennemi, & non dans un ami, ni dans une maîtresse. Elle est là sous la plus horrible forme. Le cœur est poignardé par ses propres gardes. Fuyez tous deux de mes yeux. Je n'écoute plus rien, & je vous bannis pour jamais de ma présence.

CLÉOPATRE, *tremblante.*

Vous me bannissez pour jamais ! Je ne puis

vivre un moment ſans vous voir, & vous prétendez que je m'éloigne de vous pour jamais ! Ah ! ma joie, ma force, ma vie, ne ſeront jamais qu'où vous êtes. Eh ! où irois-je ? Seroit-ce dans mes états ? Je les ai perdus pour vous. Irois-je chez les romains ? Ils me haïſſent, parce que je vous aime. J'irois donc où le déſeſpoir conduiroit mes malheureux pas, errante, abandonnée, ſans protection & ſans ſecours. Hélas ! ſans vous...... Ecoutez-moi. Ecoutez-moi avec la plus inflexible juſtice, car je n'ai plus de faveur à vous demander. Si je vous ai outragé, voilà votre *épée*, percez-m'en le cœur à ce moment ; mais ne me banniſſez pas.

ANTOINE, *ſans la regarder.*

Finiſſez des plaintes inutiles. Je ſens que mon lâche cœur prend encore parti pour vous ; mais l'honneur a fermé mes oreilles.

CLÉOPATRE.

Quoi ! la compaſſion ne vous dit rien en ma faveur ! Chaſſeriez-vous un eſclave qui ſe feroit attaché à vous, & qui demanderoit pour l'unique récompenſe de n'être pas forcé de vous abandonner ? —— Mais rien ne le touche. Voyez s'il jette les yeux ſur moi, s'il accorde une

larme à mon départ, un mot, un ſeul regard! Oh! cœur inſenſible! Que les dieux jugent entre nous. Non, le barbare ne m'a jamais aimée.

ANTOINE.

Laiſſez-moi. Partez. (*en frémiſſant.*) Alexas!

DOLABELLA.

Vous en croyez un infame.....

ANTOINE, *à Cléopatre.*

Oui, Alexas, votre Alexas.

CLÉOPATRE.

Eh! le complot vient de lui. Ce ſont ſes pernicieux conſeils qui m'ont fait eſpérer follement de regagner votre cœur par la jalouſie. Faites-le paroître. Confrontez-le-moi. Qu'il parle.

ANTOINE.

C'en eſt fait; il a parlé.

CLÉOPATRE.

S'il ne me juſtifie pas.....

ANTOINE.

J'entends. Votre créature, votre eſclave, votre jouet, un miſérable, qui eſt prêt, pour

vous plaire, à désavouer tout ce qu'il a déclaré, lorsqu'il n'avoit point de motif pour tromper. Non, ce souvenir ne fait qu'enflammer mon courroux. Fuyez, couple perfide, & n'irritez pas plus longtems ma rage contre deux objets odieux.

CLÉOPATRE, *effrayée de l'air violent d'Antoine, se retire de quelques pas, & dit le dernier adieu d'une voix foible.*

Il faut donc partir ! Adieu, cruel maître de mon cœur. L'apparence est contre moi, & je pars sans être justifiée, hélas ! pour ne vous revoir jamais. Vous savez combien je vous ai aimé ; je sais seule combien je vous aime encore. Votre cruauté ajoute une nouvelle ardeur à ma tendresse. Je vous aime plus en ce terrible moment, que je n'ai jamais fait lorsque vous avez paru m'adorer, & la seule pensée d'avoir régné dans votre cœur, suffira pour me faire mourir contente.

Elle & Dolabella sortent en pleurant.

ANTOINE.

Que vois-je ! Dieux immortels ! ils pleurent tous deux en me quittant. Je sens moi-même que mes yeux se remplissent de larmes. Seroit-

ce le cri de leur innocence ? ... Quelle foibleſſe me porte encore à m'aveugler ? Pleurons, mais de l'horrible néceſſité où ils m'ont réduit de ne pouvoir leur pardonner. Qu'ils vivent, & qu'ils vivent malheureux, puiſque leur ingratitude m'a condamné pour le reſte de ma vie au même ſort. (*Il les voit qui ſemblent s'arrêter encore au fond du Théâtre.*) Partez, ingrats, & que mes yeux ne vous revoyent plus. Vivez ſéparés l'un de l'autre. Gardez-vous que j'entende jamais que vous vous ſoyez rapprochés. Que toute la longueur de la terre & celle des mers ſervent de ſéparation à vos perfides amours. N'ayez rien de commun que l'air & la lumière.



SCÈNE XVI.

ANTOINE, *seul.*

ILS sortent en effet par différens chemins. Hélas ! prenons aussi le nôtre. Allons gémir éternellement tous trois ; eux de leur crime, & moi d'en être le déplorable objet.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS,

Toutes trois en larmes.

CHARMION.

DIEUX puiſſans ! ne ferez-vous pas éclater votre clémence & votre juſtice ! Traiter tant de vertu avec cette rigueur, c'eſt nous forcer de croire que vous négligez le ſoin du monde, & que vous en laiſſez la conduite au haſard.

CLÉOPATRE.

J'arracherois volontiers ces yeux qui ont ſu gagner ſon cœur, & qui n'ont pas le pouvoir de me le conſerver. ——Mais pourquoi n'arracherois-je pas plutôt du mien un funeſte amour... O ! que n'en ai-je la force ? Soyez témoins, vous, dieux ! Vous avez entendu l'ordre que le cruel m'a donné de partir. Il s'eſt donc joué

de vous par tant de ſermens qu'il m'avoit faits de m'aimer toujours..... Je veux mourir. La vie m'eſt inſupportable. (*Elle tire furieuſement ſon poignard, ſes femmes l'arrêtent.*) Vous m'arrêtez en vain ; je puis m'étouffer en forçant mon haleine. J'en éteindrai plus promptement l'amour dans mon cœur. (*Elle s'efforce de ſe procurer la mort.*)

Alexas entre.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, IRAS, CHARMION, ALEXAS.

IRAS.

ACCOUREZ, Alexas, accourez. La reine ſe livre au déſeſpoir. Elle veut mourir. Hélas ! voyez l'état où elle eſt réduite.

CLÉOPATRE.

Elle s'échappe des mains de ſes femmes, en voyant Alexas.

Qu'on me laiſſe. Eſt-ce toi, traître ? Laiſſez-moi reprendre haleine un moment, que j'immole cet infâme à ma fureur.

ALEXAS, *à genoux.*

Oui, je le mérite, pour vous avoir été fidèle hors de ſaiſon. Il ne m'appartenoit pas de vouloir vous conſerver la vie malgré vous. Un eſclave doit adorer les volontés de ſa reine, lors même qu'il la voit courir à ſa ruine; & c'eſt une criminelle préſomption que de prétendre la ſauver malgré elle. Ainſi, madame, j'attends le châtiment que j'ai mérité, & je ſupprime toutes les nouvelles reſſources que mon zèle avoit à vous offrir.

CLÉOPATRE.

Eh! qu'as-tu, miſérable, à joindre encore aux maux que tu m'as faits. Approche. Je veux raiſonner plus tranquillement avec toi. N'eſt-ce pas ton funeſte conſeil, qui a forcé mon cœu droit & ſincère à prendre ces voies baſſes & détournées, que tu me vantois comme un remède infaillible? Vois quel en eſt le ſuccès. Octavie eſt éloignée; mais Cléopatre eſt bannie ſans retour. C'eſt toi, monſtre infame, qui m'as pouſſée témérairement en pleine mer, pour eſſayer à mes dépens ſi tes artifices ſeroient capables de me ramener au rivage. Toute eſpérance eſt perdue; je ſuis trop loin pour revenir jamais. Mon naufrage & l'arrêt de ma mort ſont certains. Loin de moi, traître, im-

posteur, monstre, démon.... Hélas ! ma voix s'affoiblit. Ma douleur & tes pernicieux services m'ont réduite si bas, que je manque de force pour t'accabler d'imprécations.

ALEXAS.

Mais pourquoi employer si mal ce qui vous reste de force ? Supposez qu'un matelot regagne la terre après le naufrage, & que s'efforçant de monter la côte, il apperçoive une main charitable qui se présente pour l'aider & le soutenir à ses propres risques, refuseroit-il de la recevoir ? Détourneroit-il les yeux, & l'accableroit-il d'imprécations pour récompense? Ce cas est le vôtre. Il ne vous reste qu'un pas à faire, & vous touchez à la hauteur, vous êtes en sûreté.

CLÉOPATRE.

En sûreté ! Ah ! Je suis ensevelie dans l'abyme, pour n'en sortir jamais.

ALEXAS.

Octavie est retournée vers son frère, & Dolabella est banni ; croyez-moi, madame, Antoine est à vous ; vous n'avez jamais perdu son cœur. Réveillé par la jalousie, il faut qu'il cède la victoire à l'amour. Il ne cherche, il n'attend qu'une légère circonstance, un prétexte pour

revenir à vos pieds. Un autre que moi, le premier, madame, qu'il vous plaira de choisir, peut finir facilement un ouvrage si avancé. Il en recueillera les fruits sans peine, & moi qui l'ai conduit si heureusement, je n'en retirerai que ma disgrace & ma perte.

Cléopatre, *paroissant reprendre espérance.*

Prends garde de quelle manière tu exécuteras cette promesse. Autrement.....

Alexas.

Ce silence me menace encore, madame ; mais rien ne peut refroidir mon zèle. Je vous apprends qu'Antoine est monté sur une de vos galères, & que suivi de toutes les autres il a engagé le combat avec la flotte de César. Il n'y a plus de milieu entre la mort & la victoire. Si nous mourons, le destin dégage ma parole. Si nous sommes victorieux, comptez que le vainqueur est à vous.

On entend des cris dans l'éloignement.

Charmion.

Espérons tout du ciel, madame ; entendez-vous ces cris.

On entend d'autres cris.

Iras.

Ecoutez. Ils redoublent.

ALEXAS.

Ils paroiſſent venir du port. Dieux propices ! faites qu'il ſoient ſuivis d'une heureuſe nouvelle.

CLÉOPATRE.

Que le grand Oſiris daigne exaucer mes vœux!

Le Prêtre Sérapion entre d'un air empreſſé.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS, ALEXAS, SÉRAPION.

SÉRAPION.

OU eſt la reine ? où eſt-elle ? Comble d'infortune & d'horreur ! L'Egypte n'eſt plus. Notre dernière heure eſt arrivée. La reine des nations eſt précipitée du ſommet de ſa gloire au fond du noir abyme. Le ſoleil qui a éclairé ſi longtems ſa puiſſance & ſes triomphes, ne luira plus ſur elle que pour voir ſa honte & ſa ruine.

CLÉOPATRE.

Parle plus clairement. D'où viens-tu ? Que

veux-tu m'apprendre ? Mais je lis mon ſort dans tes yeux égarés. Ils m'annoncent tout ce que tu vas me raconter.

SÉRAPION.

Je viens du phare. Je viens de voir notre dernière eſpérance, vos galères.....

CLÉOPATRE.

Ruinées & vaincues.

SÉRAPION.

Non ; elles n'ont pas combattu....

CLÉOPATRE.

Elles ont donc pris la fuite ?

SÉRAPION.

Non, Madame ; je les ai vu partir du rivage avec Antoine, dans un ſi bon ordre & avec tant de marques de réſolution, que je croyois déjà l'Egypte victorieuſe. Le grand Antoine a levé trois fois les bras pour les encourager, & trois fois on lui a répondu par des acclamations. C'étoit le dernier ſouris de la fortune, qui prête à le trahir, l'a voulu tromper juſqu'à la fin par ſes perfides careſſes. Les rames ont fait écumer l'onde, & dans peu de momens vos gens ont joint l'ennemi ; mais, hélas ! ils l'ont

joint en amis, & ils en ont été reçus de même. En un mot, nous les avons vu ſe mêler & s'embraſſer avec des marques de joie & d'intelligence. Les deux flottes ſe ſont unies, & viennent enſemble pour entrer dans le port.

CLÉOPATRE.

C'eſt aſſez, Sérapion. J'ai entendu mon arrêt. Dieux inexorables ! Ce nouveau trait de votre haine étoit ſuperflu. Vous m'aviez tout ravi en m'ôtant Antoine. Où eſt-il ? Comment a-t-il reçu ce dernier coup ?

SÉRAPION.

Il n'y a point de termes qui puiſſent exprimer ſa fureur. Ses regards terribles ont retenu dans le devoir les égyptiens de ſa galère, qui penſoient peut-être à ſuivre l'exemple des autres. Je l'ai vu tenter trois fois d'aborder le vaiſſeau de Céſar, & braver ſeul les deux flottes entières. Mais les efforts de quelques amis qui lui reſtent, l'ont engagé à retourner au rivage. Il s'emporte contre les dieux & les hommes. Il prononce votre nom avec des tranſports de rage. Il vous accuſe de l'avoir trahi. Si vous aviez le malheur, madame, de vous trouver à ſa rencontre, je ne répondrois pas....

ALEXAS, *l'interrompant.*

Evitez ſa préſence, madame, hâtez-vous de vous mettre en ſureté, juſqu'à ce qu'on puiſſe lui prouver votre innocence.

CLÉOPATRE.

Je veux l'attendre.

ALEXAS.

Au nom des dieux, ne vous y expoſez pas. Retirez-vous au monument, j'aurai le tems d'aller implorer la clémence de Céſar.

CLÉOPATRE.

Céſar ! Non. Je n'ai rien à démêler avec lui.

ALEXAS.

J'oſe répondre, madame, que j'obtiendrai pour vous la vie, & peut-être des faveurs. Laiſſez périr ce furieux d'Antoine.

CLÉOPATRE.

Infame ! Tu voudrois donc le trahir auſſi ? Fuis ma préſence ; je n'écoute plus un traître. C'eſt ton conſeil qui a fait monter nos malheurs au comble. —— Sérapion, tu as le cœur honnête & ſincère ; aide-moi de ton conſeil, mais hâte-toi, tous les momens ſont précieux.

SÉRAPION.

Retirez-vous , madame , la prudence vous défend de paroître tout d'un coup aux yeux d'Antoine. Il eſt juſte que celui qui eſt l'auteur du mal, eſſuye les premiers dangers. Qu'Alexas aille vous juſtifier. Je ne doute pas qu'il ne ſe faſſe entendre d'Antoine encore plus facilement que de Céſar.

ALEXAS.

Juſte ciel ! Je ne me ſens point aſſez de hardieſſe. C'eſt m'envoyer à une mort certaine.

CLÉOPATRE.

Lâche, tu la mérites. Si je veux éviter la vue de mon ſeigneur, ce n'eſt pas que j'appréhende. Je connois la nobleſſe de ſon cœur. Lorſqu'il m'a bannie & qu'il m'a cru perfide, il a dédaigné de m'ôter la vie. Mais je veux être juſtifiée & mourir enſuite avec lui. (*à Alexas.*) Va le trouver. N'épargne rien pour lui faire connoître mon innocence. Ta vie me répondra du ſuccès. Suivez-moi, Sérapion.

Elle ſort avec ſes femmes.

SCÈNE IV.

ALEXAS, *seul.*

O ! que ne puis-je me rendre maître de ma crainte, & vaincre un moment l'amour que j'ai pour la vie ? Jamais misérable eut-il moins de raison d'y être attaché ? Cependant je l'aime, & je n'ai point honte de ma lâcheté, tant qu'elle pourra servir à me la conserver. Voyons. Quelle voie dois-je prendre pour éviter la mort, qui me menace de tous côtés ? Peu m'importe ce qui peut arriver à Cléopatre....

ANTOINE, *sans paroître.*

Où me conduis-tu ? Quel est le chemin ?

VENTIDIUS, *sans paroître.*

Celui-là mène au monument.

ALEXAS.

Dieux ! je l'entends déjà, j'ignore encore ce que j'ai à lui dire. L'art de tromper, où j'ai toujours excellé, m'abandonne au plus grand besoin. Prenons un moment pour délibérer.

Il sort.

SCÈNE V.

ANTOINE, VENTIDIUS.

La Scène repréſente le monument où les rois d'Egypte étoient enſevelis.

ANTOINE.

HEUREUX Céſar ! Tu commandes à des hommes. Mais ne penſe pas que tu ayes vaincu Antoine ; c'eſt Rome qui a vaincu l'Egypte. Je ſuis trahi.

VENTIDIUS.

Que le tonnerre écraſe cette race d'Egyptiens perfides. La lâcheté infecte ici l'air & la terre. Les traîtres en ont l'ame ſouillée dès leur naiſſance.

ANTOINE.

Ils ne ſont pas ſortis de la main des dieux. Leur premier père fut quelque bâtard du ſoleil & de la rivière du Nil, qui ne reſſembloit pas aux hommes plus que les ſinges, & qui avoit l'ame enveloppée du limon impur de ſa mère.

VENTIDIUS.

Toute la nation eſt un *traître univerſel*, & leur reine en eſt l'extrait & la quinteſſence.

ANTOINE.

Dis-moi, Ventidius, reſte-t-il quelque choſe à eſpérer de la valeur ? Connois-tu quelque dieu qui n'ait pas juré ma ruine ? Vois-tu quelque foible rayon, quelqu'apparence de lumière ? Parle ; car pour peu qu'il en reſte il me ſemble que je ne puis ſuccomber ſous un enfant tel que Céſar. La moitié du monde eſt encore à moi, & tout ce qu'il y a d'*ame* dans chaque partie qui m'eſt enlevée, n'aſpire qu'à me rejoindre.

VENTIDIUS.

Il vous reſte trois légions dans la ville. Le dernier aſſaut a fait périr vos autres troupes. Si votre deſſein eſt de mourir, comme il faut le ſouhaiter à préſent, ce nombre ſuffit pour faire autour de nous un rempart de morts qui honoreront nos funérailles.

ANTOINE.

Oui, trois légions ſuffiſent. Je ne veux pas que ton deſtin ſoit ſéparé du mien. Viens combattre à mon côté. Nous examinerons d'un

œil jaloux les actions l'un de l'autre. Pour chaque ennemi que je verrai tomber ſous tes coups, je t'en rends un mort au même moment.

VENTIDIUS.

Vous allez être convaincu que je vous aime. Laiſſons les reproches & les querelles. Pour le peu d'heures qui me reſtent à vivre, je ſuis ſi ravi de cette fin romaine, que je ne voudrois pas être Céſar pour vous ſurvivre. Lorſque je ſerai délivré de ce corps, & que je monterai avec vous, toute l'aſſemblée *céleſte aura les* yeux ſur moi : le voilà, dira-t-on, celui qui eſt mort avec Antoine.

ANTOINE.

Qui ſait ſi perçant au travers de leurs troupes, nous ne rejoindrons pas nos braves vétérans ? C'eſt une entrepriſe à tenter. Traverſons ce *golfe de mort*, & laiſſons derrière nous nos miſérables deſtinées.

Alexas entre d'un air tremblant.

SCÈNE VI.

ANTOINE, VENTIDIUS, ALEXAS.

VENTIDIUS.

VOYEZ-VOUS cet infame ? Voyez le ſceau de Cléopatre ſur ce déteſtable viſage, avec toutes les impoſtures & tous les artifices de ſa maîtreſſe. Voyez comme l'hypocrite compoſe ſon air & ſes yeux pour tromper, & s'il ne promet pas un menſonge avant que d'avoir ouvert la bouche.... (*tirant furieuſement ſon épée pour le tuer.*) Je veux commencer par lui.

ALEXAS, *les mains jointes.*

Oh ! la vie, la vie, épargnez-moi la vie.

ANTOINE.

Arrête, ami, il n'eſt pas digne de mourir de ta main. Mais (*à Alexas.*) ſi tu veux vivre, garde-toi de prononcer un ſeul mot pour juſtifier ta reine. Ton infame langue n'a que trop fait ſon office.

ALEXAS.

Hélas ! ſeigneur, ma pauvre reine eſt partie pour un lieu où l'amour ni vous ne la tourmenterez plus.

ANTOINE, *réveillé par la jalouſie.*

Partie !....... pour joindre ſon Dolabella. Meurs, traître, je révoque ta grace, meurs. (*Il va pour le tuer.*)

ALEXAS.

Oh ! miſéricorde ! Oh ! oh ! oh ! Elle n'eſt pas partie.

ANTOINE.

Elle l'eſt. Va, mes yeux ſont ouverts à ſes perfidies. Je la connois & la déteſte. Toute ma vie n'a été qu'un ſonge trompeur d'amour & d'amitié. A préſent que la mauvaiſe fortune me réveille, je reſſemble à un marchand qui en ſortant d'un délicieux repos, s'apperçoit que ſon vaiſſeau coule à fond, & voit périr toutes ſes richeſſes. Ingrate ! Tu m'as ſuivi, mais comme l'hirondelle ſuit l'été, pour tirer de moi dans la belle ſaiſon de ma vie & de ma fortune, tous les fruits qu'elle faiſoit eſpérer à ton ambition. Aujourd'hui que mon hiver eſt arrivé, tu m'abandonnes & tu cherches le printems de Céſar.

ALEXAS.

Ah ! Rendez-lui plus de juſtice. Sa fortune & ſes eſpérances n'ont jamais été diſtinguées des vôtres. Vous l'accuſez, je le vois bien, d'avoir livré ſon armée navale à Céſar ; mais ſi elle eût été capable de vous trahir, pourquoi ne ſeroit-elle pas partie d'abord avec Dolabella ?

VENTIDIUS.

Elle lui a fait prendre les devans, pour s'aſſurer d'un meilleur accueil.

ANTOINE.

Rien n'eſt ſi manifeſte ; car ſeroit-elle ſi longtems à paroître pour ſe juſtifier ?

ALEXAS.

Hélas ! Son innocence n'eſt que trop prouvée par la fatale réſolution qu'elle a priſe. Elle a ſu vos ſoupçons ; elle n'a pu les ſupporter. Elle s'eſt enfermée dans l'édifice où ſont enſevelis ſes pères, & la vue baiſſée, le cœur gros de ſoupirs, elle a paſſé quelques momens dans la triſte conſidération de ſa fortune. Un ruiſſeau de larmes couloit ſur ſes joues malgré la violence qu'elle paroiſſoit ſe faire pour les arrêter. On lui entendoit prononcer par intervalles quel-

ques mots ſourds & confus. Enfin, levant les yeux, & jetant vers le ciel des regards longs & languiſſans....

ANTOINE.

Quel preſſentiment agite mon cœur....

VENTIDIUS.

Bon, fort bien juſqu'ici. Continue.

ALEXAS.

Elle s'eſt ſaiſi d'un poignard, & plus prompte à s'en ſervir que nous à retenir ſon bras, elle ſe l'eſt enfoncé dans le ſein. Enſuite *ſe tournant* vers moi : va, m'a-t-elle dit, porte mes derniers adieux à mon ſeigneur, & demande-lui s'il ſoupçonne encore ma fidélité. Elle en vouloit dire davantage ; mais la mort l'a interrompue lorſqu'elle prononçoit votre nom, & la moitié en eſt demeurée enſevelie dans ſon cœur.

VENTIDIUS.

Que le ciel ſoit loué !

ANTOINE, *conſterné de douleur & de pitié.*

Es-tu donc innocente, ô chère reine, & ſe peut-il que tu ne ſois plus ? Oh ! qui me donnera le pouvoir de diviſer ces deux ſons, ton innocence & ta mort ! Sont-ils faits pour être

joints ensemble ? Et moi qui les entend, que suis-je donc ? Le meurtrier de la vérité & le bourreau de l'innocence. Il n'y a point de terme qui réponde à mon crime.

VENTIDIUS.

Est-ce là, seigneur, ce que vous me faisiez attendre de vous ? Les dieux vous ont fait trop de faveur, & c'est ainsi que vous les remerciez.

ANTOINE, *à Alexas.*

Que fais-tu là, malheureux ? Est-ce à toi d'observer les mouvemens de mon ame, & de vouloir être témoin de son trouble ? Retire-toi, tu n'es pas digne de voir le parti qui convient maintenant à un empereur romain.

ALEXAS, *à part en se retirant.*

Il l'aime encore, sa douleur le trahit. La joie qu'il aura de la retrouver vivante, achevera de les réconcilier. Graces à mon artifice, me voilà sauvé & elle aussi.

SCÈNE VII.

ANTOINE, VENTIDIUS.

VENTIDIUS.

IL auroit été beaucoup mieux qu'elle fût morte un peu plutôt, avant l'arrivée d'Octavie par exemple ; vous auriez pu traiter encore avec honneur. A présent les propositions que vous feriez auroient un air de soumission qui me choque, & peut-être ne seroient-elles pas bien reçues. Allons, brave empereur, éveillez-vous, & courons de bonne grace à la mort.

ANTOINE.

Je ne veux plus combattre. Il n'est plus question de guerre. Toutes mes querelles & prétentions sont terminées.

VENTIDIUS.

César est à vos portes.

ANTOINE.

Eh bien, qu'il entre. Je ne m'oppose plus à son arrivée.

VENTIDIUS.

Quelle létargie s'eſt gliſſée tout d'un coup dans vos ſentimens?

ANTOINE.

Pur dédain pour la vie, avec une juſte impatience de ſortir promptement d'eſclavage.

VENTIDIUS.

Faites-le donc courageuſement.

ANTOINE.

C'eſt mon deſſein; mais je ne veux plus que ce ſoit en combattant.... O Ventidius! Pourquoi combattrois-je déſormais? Ma reine eſt morte. Je ne voulois être grand que pour elle. Mon pouvoir, mon empire ne me paroiſſoient des biens que pour en faire le prix de ſon amour. A préſent qu'elle n'eſt plus, j'abandonne le monde à Céſar; cercle vil & mépriſable puiſqu'il n'a plus le joyau qui le rendoit précieux aux yeux d'Antoine. La vie m'eſt à charge; tout ce qui me la rendoit douce eſt diſparu.

VENTIDIUS.

Voulez-vous tomber entre les mains de Céſar?

ANTOINE.

Oui, j'y veux tomber, mais mort, cher Ventidius, comme il convient à un romain. Je veux mettre mon ame au-dessus de ses atteintes, & qu'elle reçoive de moi seul l'ordre de quitter sa prison. Aussi-bien il est tems que le monde ait un maître, & qu'il sache à qui obéir. Nous avons tenu ses hommages en suspens, & fait pencher alternativement le globe du côté que l'un ou l'autre de nous a tourné ses pas, jusqu'aujourd'hui que la fortune fait emporter la balance à mon rival. Qu'il se fasse donc obéir seul & sans obstacle. Je suis fatigué de porter la moitié du fardeau. Le flambleau qui me servoit de guide est éteint. Le monde est devant moi comme un noir désert à l'approche de la nuit. Je veux me coucher à terre, sans aller plus loin.

VENTIDIUS.

Je m'affligerois de votre résolution, si la mienne n'étoit pas de vous survivre. Choisissez la mort qui vous plaît le plus ; car pour moi je l'ai vu de près sous tant de formes differentes, qu'il m'importe peu laquelle prendre. J'ai regret seulement que ma vie soit si usée qu'elle ne vaut pas la peine de vous être sacrifiée. Telle qu'elle est néanmoins j'aurois été plus

flatté que vous eussiez pris le parti de nous en défaire de meilleure grace, & que semblable à deux lions pris dans les toiles, nous eussions fait sentir nos griffes aux chasseurs qui nous enveloppent.

ANTOINE.

J'y ai pensé. Eh bien, vivez, Ventidius!

VENTIDIUS.

Moi? Que je vive après vous?

ANTOINE.

Ne veux-tu donc pas vivre, pour parler bien de moi, pour me défendre, pour soute-les intérêts de ma gloire contre les mauvais discours de l'envie?

VENTIDIUS.

Hé qui défendroit la mienne, si j'avois la lâcheté de vous survivre?

ANTOINE.

Tu diras que je l'ai exigé, & que je t'ai fait violence.

VENTIDIUS.

Si notre mort est telle qu'elle doit être, elle parlera d'elle-même, sans autre témoignage.

ANTOINE.

Tu m'as toujours aimé, & je voudrois récompenser ton affection. C'est une nécessité que je meure. Tue-moi, & fais-toi un mérite de ma mort auprès de César, pour rentrer en grace avec lui.

VENTIDIUS.

J'ai beaucoup de graces à vous rendre. Je vous aime, dites-vous, & pour récompense vous voulez faire de moi un traitre infame. Aurois-je cru que vous me pussiez traiter si mal, & me forcer d'emporter en mourant quelque ressentiment contre vous?

ANTOINE.

Pardonne, romain. Depuis que la mort de Cléopatre a frappé mes oreilles, je sens que ma raison n'est plus capable de gouverner ma langue. Je m'égare dans mes pensées. Mais il m'en naît une meilleure; ne me refuse pas deux fois.

VENTIDIUS.

Non; j'en jure par le ciel, pourvu que vous ne m'ordonniez pas de vous survivre.

ANTOINE.

Tue-moi le premier, & meurs après moi;

car il eſt bien juſte que tu accordes la préférence à ton ami.

VENTIDIUS.

Donnez-moi la main. Nous ne tarderons pas à nous rejoindre. Adieu mon empereur. (*Il l'embraſſe.*) Ce nom me ſemble trop froid pour être le dernier mot de ma bouche. Puiſque la mort confond tous les rangs, adieu mon ami.... C'en eſt fait..... Je ne veux point donner un air d'importance à une bagatelle ; cependant je ne puis vous donner le coup en vous regardant au viſage ; tournez la tête je vous prie.

ANTOINE.

Volontiers. Frappez & ne me manquez pas.

VENTIDIUS.

Autant que mon épée pourra s'étendre.

Ventidius ſe perce lui-même d'outre en outre.

ANTOINE.

O ! cher ami, ton bras s'eſt trompé. Cette plaie ne t'appartient pas. Rends-la moi, tu me dérobes ma mort.

VENTIDIUS.

Il eſt vrai ; mais ſi je puis mériter par là mon pardon, ſongez que c'eſt la première fois

que je vous ai trompé. Et vous, dieux immortels ! Pardonnez-moi ſi vous le voulez ; car je meurs parjure plutôt que d'être le meurtrier de mon ami.

Il expire.

ANTOINE.

Adieu, brave Ventidius, mon guide juſqu'à la mort. Ma reine & toi, vous êtes paſſés avant moi. Je ſuis le dernier dans la carrière d'honneur..... Déjà expiré ! La mort n'eſt-elle que cela ? Elle l'a traité ſans cérémonie, comme un homme qui étoit familier avec elle. A peine a-t-il frappé, qu'elle s'eſt offert à la porte, & qu'elle l'a reçu entre ſes bras, comme pour dire qu'on y eſt bien venu à toute heure. Ce n'eſt pas la peine d'y penſer davantage ; car autant que j'en juge, mourir n'eſt que ceſſer de penſer. Voici de quoi m'en convaincre. (*Il ſe laiſſe tomber ſur la pointe de ſon épée.*) J'ai manqué mon cœur. Malheureuſe main, tu ne pouvois me tromper plus mal à propos. La fortune ſe joue de moi juſqu'à la fin ; & la mort en uſe avec moi en perſonne d'importance, qui veut qu'on attende avant que d'être introduit. J'entends du bruit. C'eſt peut-être quelqu'un du parti de Céſar. S'ils me trouvent vivant, ils pourront me ſoup-

çonner d'avoir marchandé ma vie. Il faut recommencer & finir avant qu'ils ſoient ici. (*Il ſe lève ſur ſes genoux.*)

SCÈNE VIII.

ANTOINE, VENTIDIUS *mort* ; CLÉOPATRE, CHARMION, IRAS.

CLÉOPATRE.

OU eſt mon ſeigneur ? Où eſt-il donc ?

CHARMION.

Le voilà, madame, & Ventidius mort auprès de lui.

CLÉOPATRE.

Mon cœur me l'avoit prédit. Hélas ! J'arrive trop tard. O ! déteſtable Alexas.

ANTOINE.

Es-tu vivante ? Ou ſuis-je mort ſans m'en être apperçu, & ton ombre eſt-elle la première que je rencontre ?

CLÉOPATRE, *à ses femmes.*

Aidez-moi à le faire asseoir. Hâtez-vous, faites venir du secours. (*On le place dans un fauteuil.*)

ANTOINE.

Je vois ce que c'est. Nous sommes vivans tous deux. Assis-toi, ma Cléopatre ; je vais m'efforcer de retenir mon ame, pour être un moment de plus avec toi.

CLÉOPATRE.

Antoine ! Hélas ! Comment vous trouvez-vous ?

ANTOINE.

Je me trouve dans l'état d'un homme qui s'est hâté de changer de maison, & qui dans la précipitation avec laquelle il a plié bagage, a oublié le plus cher de ses joyaux ; il retourne sur le champ avec la dernière ardeur. Ainsi mon ame revient pour l'amour de toi.

CLÉOPATRE.

Dieux tout-puissans ! vous m'avez été trop longtems cruels. Ah ! Montrez-moi que vous êtes changés, & rendez-moi sa vie.

ANTOINE.

Tu demandes, mon cher amour, ce qu'il n'eſt plus dans leur pouvoir de t'accorder. Je retiens mon ame par violence. Aſſure-moi ſeulement que tu ne m'as pas trahi.

CLÉOPATRE.

Hélas! Il eſt trop tard pour vous aſſurer que j'ai été fidelle. Je vous le prouverai en mourant avec vous. Alexas vous a dit, ſans ma participation, que je m'étois donné la mort, & quand je l'ai ſu, je me ſuis hâté d'accourir pour en prévenir les funeſtes ſuites. Ma flotte nous a trahis vous & moi.

ANTOINE.

Et Dolabella?

CLÉOPATRE.

Il n'a jamais eu de moi que de l'indifférence, & je lui voue à ce moment toute ma haine.

ANTOINE.

C'eſt aſſez. Il ne me reſte pas aſſez de vie pour en apprendre davantage. Tu dis que tu veux me ſuivre: je te crois; car je veux croire à préſent tout ce que tu me dis, pour rendre notre ſéparation plus tendre.

CLÉOPATRE.

Je te ſuivrai, ma chère vie, n'en doute pas, & je ne tarderai pas longtems à te ſuivre. Céſar ne triomphera d'aucune partie de toi-même.

ANTOINE.

Mais auſſi longtems que tu reſteras après moi, ne t'afflige pas de mes derniers malheurs. Songe que nous avons joui d'un jour ſerein & glorieux, & que la bonté du ciel nous a bien ſervi en différant l'orage juſqu'à la fin de la ſoirée. Dix ans d'amour, ſans un *moment* perdu, ou plutôt avec des profits de joie toujours redoublés, n'eſt-ce pas avoir vécu des ſiècles entiers? Et que dirai-je de mourir aujourd'hui l'un à l'autre, avec l'aſſurance d'une fidélité qui vient d'éteindre juſqu'aux ſoupçons d'une mortelle jalouſie ? Ah ! ma reine, nous arriverons enſemble dans les jardins du repos éternel, nos mains entrelacées, & ſuivis par des troupes d'amans que nous ravirons de joie & d'admiration.

CLÉOPATRE.

Vos paroles reſſemblent aux derniers ſons d'un cygne mourant ; mais comme eux elles ſont trop douces & trop charmantes pour *du-*

rer. Hélas ! tant d'heures triſtement perdues dans nos derniers chagrins, & pas une de reſte aujourd'hui pour l'amour.

ANTOINE.

Pas une minute..... Ce ſeul baiſer...... plus précieux que tout ce que je laiſſe à Céſar. (*Il meurt en l'embraſſant.*)

CLÉOPATRE.

Oh ! répétez un mot ſi tendre ; répétez-le mille fois, s'il ſe peut ; parlez, s'il vous reſte encore un peu de vie. Jetez du moins un ſoupir ; ouvrez les yeux, accordez-moi encore un regard ; faites tout ce qui peut marquer que je ne vous ai point perdu....

IRAS.

Son eſprit eſt déjà trop loin pour vous entendre. Il eſt mort, madame, hélas ! votre amant n'eſt plus.

CHARMION.

N'oubliez pas, madame, qu'il vous a recommandé de ne pas vous affliger.

CLÉOPATRE.

Je lui obéirai. Je n'ai pas aimé un romain, pour ignorer ce qui convient à ſon épouſe.

Oui, Charmion, ſon épouſe ; car c'eſt à ce titre glorieux que j'aſpire, & je ne veux pas mourir avec un moindre nom. Que l'orgueilleuſe Octavie lui ſurvive, & qu'elle ſe donne le tems de pleurer ſa mort. Un deſtin plus noble va nous lier par des nœuds ſi forts, qu'il ne ſera pas au pouvoir des loix romaines de les rompre.

IRAS.

Vous penſez donc à mourir?

CLÉOPATRE.

Dois-tu me faire cette *queſtion*?

IRAS.

Céſar eſt plein de clémence.

CLÉOPATRE.

Qu'il le ſoit pour ceux qui ont beſoin de ſon pardon. Mon cher ſeigneur n'eſt pas convenu avec lui que je ſerois épargnée après ſa mort. Me livrer à l'orgueil de Céſar ! Quoi ! pour être menée en triomphe le long des rues de Rome, & ſervir de ſpectacle à une vile troupe de Plébéïens ; tandis que quelque triſte ami d'Antoine, ſecouant la tête, en me voyant paſſer, maudira ſecrètement la cauſe de ſa ruine.

CHARMION.

CHARMION.

Quelque résolution que vous puissiez prendre, la mienne est de vous suivre jusqu'à la mort.

IRAS.

Ma crainte, madame, n'étoit que pour vous. J'en aurois bien plus s'il falloit vous survivre.

CLÉOPATRE.

Je vous approuve de vouloir m'imiter. Vîte, mes amies, hâtons-nous. Peut-être César est-il déjà maître de la ville. Mon cher seigneur a les yeux baissés d'inquiétude. Il craint mon retardement ; il a peur qu'on ne me surprenne. Ne lui faisons pas attendre trop longtems l'objet de son amour. Vous, Charmion, apportez ma couronne & mes plus riches joyaux. N'oubliez pas la guirlande de laurier que j'avois composée de mes mains (vain augure, hélas !) pour celui qui est maintenant étendu sans vie. Vous, Iras, allez chercher le remède de tous nos maux.

IRAS.

Les aspics ? madame.

CLÉOPATRE.

Faut-il le répéter ?

Charmion & Iras sortent.

SCÈNE IX.

CLÉOPATRE, *ſeule.* ANTOINE, VENTIDIUS, *expirés.*

IL eſt doux de mourir, lorſqu'on voudroit me forcer de vivre, de ſe précipiter dans le ſombre ſéjour de la mort, & d'être la première à la ſaiſir. Si elle reſſemble à mon amour, elle eſt bien éloignée d'être effrayante. (*Elle s'approche du cadavre d'Antoine.*) Nous ſommes ſeuls à préſent, dans le ſecret & dans le ſilence. N'eſt-ce pas ce qui fait le déſir des tendres amans ? Je puis baiſer en liberté ces pâles & froides lèvres. Octavie ne me voit pas ; & j'aime mieux après tout le poſſéder tel qu'il eſt, que de le voir entre ſes bras.

Charmion rentre avec Iras.

SCÈNE X.

CLEOPATRE, CHARMION, IRAS ; *elles apportent les aſpics.*

CLÉOPATRE.

O ! les voici..... Hâtez-vous d'approcher. Vous m'apportez la joie.

CHARMION.

Que faut-il faire ?

CLÉOPATRE.

Tâchons d'abréger les cérémonies. Cependant je veux que la décence ſoit obſervée. Premièrement, cette guirlande couronnera la tête de mon héros. (*Elle l'en couronne.*) Il n'eſt pas mort en lâche ; non, non, il n'a pas laiſſé ſon bouclier derrière lui. Il n'y avoit que toi, cher amant, qui pût triompher de toi-même, & toi ſeul étoit digne auſſi d'un tel triomphe.

CHARMION.

Quel uſage voulez-vous faire de ces ornemens de votre royauté ?

CLÉOPATRE.

Insensée que tu es ! Ne vois-tu pas que c'est pour rejoindre mon amant dans le même état où j'étois lorsqu'il me vit la première fois, parée, brillante comme une déesse, lorsque j'allai au-devant de lui sur les eaux de Cydnus ? (*On lui met le diadème.*) Je veux qu'il me retrouve telle qu'il me vit alors. La gloire de mes secondes nôces ne cèdera point à l'éclat des premières. Que vos mains sont lentes ! Animez-vous, parez à l'envi l'épouse d'Antoine.

CHARMION.

Nous avons fini.

CLÉOPATRE.

Placez-moi maintenant proche de mon seigneur & de mon époux. J'ai droit à cette place ; car je vais vaincre César comme lui, & je prétends gagner aussi ma part de l'univers. (*On la place où elle souhaite.*) Je vous salue, chers restes de mon immortel amour ! O ! que le ciel ne permette jamais qu'une main impie nous sépare. Reposez ici tranquillement. Que l'Egypte vous donne cette paix que la haine & l'envie vous ont ôtée dans le reste du monde. Où sont les aspics ?

IRAS.

Dans cette corbeille, cachées ſous les feuilles.

CLÉOPATRE, *ouvrant les feuilles.*

Montrez-vous, chers médecins de mon infortune & de ma douleur. Votre aſpect ne me cauſera pas d'épouvante. Vous n'êtes propres qu'à donner la mort. Eh ! c'eſt elle ſeule que j'attends & que je déſire. La plus prompte avancera mon repos & répondra à mon impatiente ardeur.....

Le Prêtre Sérapion, ſuivi de pluſieurs autres, vient frapper à la porte avec grand bruit.

SÉRAPION, *dehors.*

La reine, où eſt la reine ? Hâtez-vous d'ouvrir, la ville s'eſt rendue à Céſar, il s'avance vers le palais.

CLÉOPATRE.

J'entends. —— Il arrivera trop tard pour faire perdre ſes droits à la mort. Dépouille mon bras, Charmion. Toi, Iras, irrite les ſerpens pour exciter leur furie. (*Elle leve un moment ſon bras nud, & le retire auſſitôt.*) Bras lâche & indigne de mon cœur ! Conſpires-tu avec Céſar pour me trahir ? Mais je te forcerai au dernier ſervice que je demande (*Elle ſe fait piquer, &*

elle montre ſon bras ſanglant.) C'en eſt fait. Qu'on retire les aſpics.

SÉRAPION, *dehors.*

On tarde trop ; on ne répond point. Qu'on enfonce les portes. Sur-tout gardez bien le traître.

CHARMION.

Iras, c'eſt notre tour.

IRAS.

Oui, Charmion, rendons-nous dignes de notre grande reine & de notre chère maîtreſſe. (*Elles s'appliquent les aſpics.*)

CLÉOPATRE.

O mort ! Je te ſens déjà dans mes veines. Je pars avec tant d'impatience de retrouver mon ſeigneur, que nous ne tarderons pas à nous rejoindre. L'engourdiſſement fatal s'eſt déjà emparé de tous mes membres..... Il gagne ma tête ; mes paupières s'abaiſſent, & je ne vois plus mon amant qu'au travers d'un nuage. Où le trouverai-je ? Où nous rejoindrons-nous ? Oh ! tournez-moi vers lui. Appuyez ma tête ſur ſon ſein. —— Céſar, je te défie. Sépare-nous à préſent, ſi tu le peux.

Elle expire. Iras tombe à ſes pieds, & meurt auſſi. Charmion ſe tient encore debout derrière ſa chaiſe, & met ſa coëffure en ordre.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

CLÉOPATRE, IRAS, *expirées;* CHARMION, SÉRAPION *entre avec* ALEXAS *lié. Pluſieurs Prêtres & pluſieurs Egyptiens le ſuivent.*

UN PRÊTRE.

DIEUX ! Quel ravage la mort a fait ici. Voyez, Sérapion.

SÉRAPION.

Voilà ce que j'appréhendois. Ah ! Charmion, vous n'avez pas détourné la reine.....

CHARMION.

Non ; elle a pris le parti qui convenoit à une reine, à la dernière de ſa noble race. Je vais la ſuivre. (*Elle tombe & meurt.*)

FIN.

Staatliche
Bibliothek
Bamberg

Fritz Rudhart
BAMBERG
Kapuzinerstraße 30

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MIDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Prévost d'Exilles, Antoine François, 1697-1763

Oeuvres Choisies De L'Abbé Prévost

Bd.: 33

Amsterdam [u.a.] 1784

Bamberg, Staatsbibliothek -- Bip.L.fr.o.306(33
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11432176-2